1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME HUITIEME.



CHOIX
DES
LETTRES ÉDIFIANTES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES;

AVEC DES ADDITIONS, DES NOTES CRITIQUES, ET DES OBSERVATIONS POUR LA PLUS GRANDE INTELLIGENCE DE CES LETTRES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

Précédées d'un Tableau historique de la découverte du nouveau Monde, et des premiers établissemens des Espagnols, des Anglais et des Français, etc.;

PAR M. ***,

ANCIEN ARCHIDIACRE ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE SOISSONS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, nº. 9.
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, nº. 12.

1809.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE.

L'AMÉRIQUE méridionale s'étend entre le trente-septième et le trente-troisième degrés de longitude ouest de Paris ; sa largeur entre le cap Saint-Roch, au Brésil, et le cap Blanc, au Pérou. L'étendue totale est de mille cent cinquante lieues.

Sa longueur, depuis le cap Vela, en Terre-ferme, a douze degrés de latitude nord jusqu'au cap Froward, en Patagonie, à cinquante-quatre degrés de latitude sud : elle seroit alors de mille six cent cinquante lieues ; mais il paroît plus naturel de l'étendre jusqu'au cap Horn, dans la Terre de feu, à cinquante-six degrés de latitude.

La superficie totale est évaluée à environ neuf cent cinquante mille lieues carrées.

DIVISIONS.

L'Amérique méridionale est partagée entre les Espagnols, qui possèdent la Terre-ferme, le Pérou, une partie du pays des Amazones et de la Guianne, le Paraguay, le Chili ; ils ont des prétentions sur la Patagonie, la Terre de feu, et les îles Malouines.

Possessions portugaises : le Brésil, et la plus grande partie du pays des Amazones.

Possessions françaises et hollandaises : une partie de la Guianne.

Les peuples indigènes conservent, dans le centre, et vers l'extrémité méridionale, quelques possessions indépendantes.

POPULATION.

Les possessions espagnoles : environ cinq millions d'habitans, trois millions pour les possessions portugaises ; le reste est évalué à environ un million.

Total de la population de l'Amérique méridionale, neuf millions d'habitans.

Royaume de Terre-ferme.

Neuvième degré de latitude nord, et vingt-huitième degré de latitude ouest.

Royaume de la nouvelle Grenade.

Situé par quatre degrés de latitude nord.

Royaume de Quito.

Par deux degrés de latitude sud.

Pays des Incas.

Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, et autres métaux.

Le Pichincha, un des volcans les plus grands de la terre.

Villes de la Grenade.

Nata.
Veragua.
Darien.
Carthagène.

Antioquia.
Sainte-Marthe.
Rio de la Hocha.
Maracaïbo.
Merida.
Vénézuéla.
Nouvelle Barcelone.
Cumana.
Popayat.
Neiva.
Choco.
Atacumes.
Ibara.
Tacunga.
Guyaquil.
Riobamba.
Cuenca.
Quinos.
Macas.

Le Paraguay.

Situé par vingt-six degrés cinquante minutes de latitude sud.

Villes.

L'Assomption, capitale.
Neemboucou.
Courouguati.

Réductions ou Paroisses du Paraguay.

L'Assomption.
Les Rois.
Saint-Paul.
Sainte-Croix.
Saint-Ignace.
Saint-Pierre.
Saint-Jean.
La Conception.
Sainte-Rose.
Saint-Thomas.
Saint-Laurent.
Saint-Louis.
La Chandeleur.
Saint-Borgia.
Saint-Joseph.
Saint-Yago, etc.

Vice-royauté de Lima.

Le Pérou.

Provinces et villes.

Cayo.
Quillola.
Valparayso.
Aconcagua.
Metipilla.
Bacangua.
Saint-Yago.
Colcagua.
Chillou.
Maule.
Conception.
Valdivea.
Chili.

Saint-Yago, capitale de tout le royaume, est située au trente-troisième degré quarante minutes de latitude sud.

Tucuman, entre le vingt-quatrième et le troisième parallèles latitude sud.

Ville.

Paramaribo, ville très-opulente.

Population, cinq mille Européens, et environ soixante-quinze mille Nègres.

Mille huit cents plantations.

Provinces de Truxillo.

La Paz.

Vice-royauté de la Plata.

Buénos-Ayres, latitude, trente-quatrième degré trente-cinq minutes de latitude sud. Longitude, soixante-neuvième degré à l'ouest.

Villes.

Montevideo.
San-Sacramento.
Santa-fé.
Iles voisines de Chili.
Pays au sud du Chili.

LA GUIANNE.

Colonies hollandaises.

Mequebo.
Mildelbourg.
Zelandia.
Démérary.
Berbiche.
Nouvelle Amsterdam.
Le fort Nassau.
Surinam.
Lima.
Gnomanga.
Cusco.
Arequipa.
Charcas ou Pérou méridional.

Le Paraguay.
Rio de la Plata.
Tucuman.
Chili.
Chiloé.
Saint Juan-Fernandes, capitale.
Saint-Félix.
Saint-Ambroise.
L'Araucanée.
Nouveau Chili.
Les Puelches.
La Patagonie.
Terre de feu.
Iles Malouines.

La Guianne hollandaise et française

Située, latitude, entre un degré trente minutes, et sept degrés vingt minutes de latitude nord.

Longitude, entre le cinquante-deuxième degré de longitude et le sixième degré de longitude ouest de Paris.

La Guianne.

Colonies françaises.
Cayenne.

Population.

1,307 Blancs.
394 Mulâtres.
10,748 Nègres.
Total 12,449 habit.

Etendue de 13 à 14,000 lieues carrées.
Trente plantations.

Le Brésil.

Gouvernemens du premier ordre.

Rio Janeïro.
Para.
Maranhao.
Pernambuco.
Bahia.
San-Paulo.
Makogrono.
Gayas.
Minas-Geraes.

Gouvernemens du second ordre.

Rio Grande.
Sainte-Catherine.
Spirito Santo.
Sergipe.
Seara.
Paraiba.
Piauhy.
Rio Negro.
Macapa.
Rio Grande do Norte.

La rivière des Amazones, s'étend du deuxième parallèle de latitude nord jusqu'au trente-deuxième et demi de latitude sud.

Longitude, depuis le trente-septième degré, au soixante-onzième degré de longitude ouest de Paris.

Le Brésil renferme à peu près les deux cinquième partie de la surface de l'Amérique méridionale.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

LE PÉROU.

Ce fut en 1526 que les Espagnols firent la découverte de cette riche partie du monde (1). Les Espagnols, conduits par Pizarro, touchèrent à Tumbès, situé au delà du troisième degré au sud de l'équateur, ville assez grande, et où se trouvoit un grand temple et le palais des Incas, souverains du pays. Là, les Espagnols eurent, pour la première fois, l'espérance de trouver un peuple civilisé et opulent, ils virent une contrée bien peuplée et cultivée avec industrie ; mais ce qui attira le plus leur attention et mérita leur curiosité, fut une quantité d'or et d'argent si grande, que ces métaux étoient, non seulement employés à des objets de parure et à l'ornement des temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs : il faut lire dans l'histoire

(1) Ce morceau, jusqu'à la page 17, est un supplément aux mémoires des missionnaires.

même de la *Conquête du Pérou*, les succès qu'eut l'expédition de Pizarro. Voici quel est l'état actuel de cette belle partie de l'Amérique.

Lima est la ville capitale et la métropole du royaume du Pérou ; elle passe, avec raison, pour être une des plus belles, des plus grandes, des plus populeuses et des plus riches du monde ; elle est à deux lieues de la mer Pacifique, au soixante-dix-huit à soixante-dix-neuvième degré de longitude ouest de Paris, et au douzième degré de latitude sud ; c'est la résidence du vice-roi : il y a un conseil ecclésiastique, un tribunal ou audience suprême, dont le vice-roi est le président, une université, sous l'invocation de S. Marc, une trésorerie pour recevoir le cinquième du produit des mines, et les autres taxes payées par les Indiens, sujets du roi d'Espagne.

La ville est de figure triangulaire, entourée de murailles de briques, et flanquée de trente-quatre bastions ; des rues larges et presque tirées au cordeau ; les maisons presque toutes avec de beaux jardins, mais basses à cause des tremblemens de terre, dont ce pays est continuellement menacé ; une belle place de cinq à six cent pieds de long, bordée d'édifices majestueux ; au centre, une fontaine de bronze, de très-bon goût.

Le royaume du Pérou se compose d'un grand nombre de corrégidoreries, qui forment chacune une province différente. Dans le Pérou méridional, on distingue le pays des Moxes ; il a plus de cent cinquante lieues de long du nord au sud, et presque deux cents de large de l'est à l'ouest : on y trouve,

en abondance, les cannes à sucre, le maïs, le coton, le cacao, dont la graine est grosse, tendre et si grasse, que le chocolat qu'on en fait, est d'un meilleur goût, et plus nourrissant qu'aucun autre; le pays produit aussi du quinquina, du cèdre, des palmiers, de la vanille, beaucoup de cire; les rivières sont très-poissonneuses. On trouve dans les forêts des bois de gayac, de la cannelle, et un arbre appelé *Maria*, dont on tire une huile médecinale très-estimée comme propre à fortifier l'estomac; on y rencontre beaucoup d'animaux sauvages, tigres, ours et sangliers.

La ville de la Plata, capitale de la corrégidorerie du même nom, est à peu de distance de la montagne de Porco, d'où les empereurs Incas tiroient des sommes immenses; le nombre des habitans est de quatorze mille, parmi lesquels il se trouve beaucoup d'Espagnols; elle est la résidence d'un archevêque, dont l'autorité ecclésiastique s'étend sur toute la vice-royauté.

La corrégidorerie de Potosi renferme ces fameuses mines d'argent, qui, pendant deux siècles et demi, ont fourni des trésors inépuisables d'argent. Cette montagne, de forme conique, a environ dix-sept milles de circonférence; elle est percée de plus de trois cents puits, à travers un schiste argileux, jaune et dur; il y a des veines de quartz ferrugineux entremelées de ce qu'on appelle mine de corno, et la mine vitrée. Cette montagne ne donne aucune végétation, étant brûlée par les nombreux fourneaux qui, dans la nuit, forment un spectacle curieux.

Ces mines, après avoir donné, de 1545 jusqu'en 1648, la somme énorme de quatre cent millions de piastres, sont loin d'être épuisées; le métal y abonde toujours, mais la partie la plus accessible a été enlevée : on ne cherche point à pénétrer très-avant dans les entrailles de la terre, parce qu'il y a dans le Pérou beaucoup d'autres mines plus faciles à exploiter.

Aujourd'hui, les mines intéressantes, selon Humbolt et Helm, sont celles de Gualgayos ou Hualgayos, au nord du Pérou, dans la province de Trunillo, et celle de Sauricocha dans la province de Tarma. Dans le premier endroit, l'argent se trouve, en grandes masses, à deux mille toises de hauteur au-dessus de la mer; quelques sillons métallifères contiennent des coquilles pétrifiées. La montagne de Sauricocha est, selon Helm, entièrement remplie de veines et de sillons argentifères; il y a une galerie composée d'hématite fine et poreuse; l'argent y est semé partout en petites parcelles : cependant, cinquante quintaux ne donnent que neuf marcs d'or; mais une argile blanche, dont le sillon est large d'un quart d'aune, donne de deux cents jusqu'à mille marcs d'argent sur cinquante quintaux de minerai.

La ville de Potosi a une population de cent mille ames, y compris les esclaves; elle est le siége de l'administration des mines et des tribunaux qui y sont relatifs; c'est le centre d'un très-grand commerce qui se fait par la rivière Pilcomayo; l'air y est froid, et les environs sont stériles.

La corrégidorerie d'Atacama renferme deux mines

d'argent, deux d'or, une de cuivre, une de plomb, des sources d'eau chaude, un lac qui est aussi salé que la mer; on y trouve du talc et de l'alun.

La corrégidorerie de Lipes possède aussi des mines de cuivre rouge et blanc, qui se trouvent à côté de l'argent, de fer et de pierres d'aimant; la mine d'argent donne jusqu'à trois mille marcs par quintal.

Que seroit-ce si on relevoit l'état des productions de vingt autres corrégidoreries que renferme cet empire? ses richesses en or et en argent, sont incalculables. Le Chili est, à cet égard, aussi riche et aussi inépuisable que le Potosi.

A vingt lieues au sud de la Sierra, capitale de la province qui porte le même nom, on trouve quatre peuplades d'Indiens, amis des Espagnols, qui font commerce avec eux, en cire, coton et maïs. A l'est de la rivière du Paraguai, d'autres Indiens sont si barbares, qu'ils tuent et mangent leurs prisonniers; ils ont coutume d'aller, vers minuit, se laver à la rivière : quelque temps qu'il fasse, leurs femmes s'y lavent aussi quand elles accouchent, et, de retour à leurs maisons, elles se roulent sur un monceau de sable qu'elles ont exprès pour cet usage.

Muratori nous fait connoître, par un seul trait de barbarie qu'il rapporte, jusqu'à quels excès de cruauté se sont portés les colons espagnols contre ces nations indigènes.

Des négocians espagnols avoient formé entre eux une espèce d'union ou de compagnie, dont l'objet etoit de faire les Indiens esclaves, afin de les vendre ensuite; ils entroient, à main armée, sur les terres

des Chiquilos, et poursuivoient les Sauvages à peu près comme les chasseurs poursuivent leur proie; ils passoient au fil de l'épée tous ceux qui se mettoient en devoir de résister, ou les brûloient tout vifs dans leurs cabanes; les autres, dont on se saisissoit, étoient chargés de fer et emmenés en esclavage : on trouvoit toujours, au besoin, le prétexte d'une injure reçue, pour colorer, de quelque apparence de justice, de si barbares attentats. De retour de cette chasse exécrable, les marchands vendoient, à vil prix, leurs esclaves, à des gens qui les conduisoient au Pérou, et qui, en les revendant, faisoient un gain très-considérable; le profit des intéressés s'élevoit, pour chaque année, à plusieurs milliers de piastres.

Les agens du gouvernement, au lieu de réprimer ces abominables excès, partageoient les gains honteux qui en provenoient; et la voix des tribunaux étoit, ou corrompue, ou trop foible contre le crédit et les richesses des complices de cet affreux brigandage : les missionnaires osèrent seuls s'opposer à cet abominable trafic. Comment parvenir à civiliser des peuples sauvages, mais courageux, mais intelligens, au milieu des violences et des brigandages auxquels se livrent des scélérats et de vils marchands, qu'aucune autorité n'a la force ou la volonté de reprimer; ils persuadèrent à la cour d'Espagne, que sans cet invincible obstacle, leurs travaux apostoliques auroient eu les plus grands succès, et que la conversion au christianisme étoit le vrai moyen de soumettre ces peuples, sans dépense et sans

effusion de sang. Les missionnaires furent écoutés, et la suite vérifia pleinement ce qu'ils avoient avancé.

DES PÉRUVIENS INDIGÈNES.

Le culte des Péruviens, avant l'époque mémorable où ils furent civilisés, étoit aussi funeste à l'humanité qu'injurieux à l'Être Suprême; l'ame fatiguée de tant d'horreurs, se repose et se console en jetant ses regards sur cette heureuse révolution. L'origine de Manco qui opéra ce prodige, se perd dans les fables de l'antiquité; contentons-nous de rappeler le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits.

Manco créa dans cette contrée barbare, l'agriculture, les arts, une législation religieuse et morale, la police des villes, et il donna aux Péruviens dociles une forme de gouvernement faite pour servir de modèle aux peuples les plus avancés dans la civilisation. Ce grand législateur savoit qu'il ne peut exister d'organisation sociale sans base religieuse; les hommes peuvent faire des loix, mais il n'appartient qu'au ciel de les sanctionner, et d'établir la morale sur un fondement solide, d'élever aux souverains un trône dans la conscience de leurs sujets. La croyance à un Dieu vengeur des loix, et rémunérateur de la vertu, peut seule donner à la fidélité des peuples, et au patriotisme de ceux qui les gouvernent, un principe supérieur à toutes les épreuves, et un frein efficace contre l'impétuosité des passions.

La loi des Péruviens s'adressoit également au souverain comme au dernier des sujets; elle ordonnoit aux Incas d'être justes et bienfaisans, au peuple d'être soumis et reconnoissant; l'amour de la patrie étoit pour tous la première loi, et le premier devoir à remplir; la loi du tribut encourageoit le travail et l'industrie.

Tout dans les mœurs étoit réduit en loix; en punissant la paresse et l'oisiveté, elles écartoient l'indigence.

Manco s'appliqua d'abord à rendre au culte, la majesté et la simplicité, seules dignes de Dieu; rien d'inhumain, rien de pénible; des prières, des vœux, quelques offrandes pures, les prémices des moissons, des fêtes qui étoient en même temps religieuses et politiques. Manco, le premier des Incas, avoit institué en l'honneur du soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons, et rappeloient en même temps à l'homme les époques les plus intéressantes, la naissance, le mariage, la paternité et la mort. Le sacerdoce résidoit dans la famille des Incas; le grand prêtre du soleil devoit être oncle ou frère du roi.

Ce tableau sans doute est magnifique; mais sur quelles preuves est-il permis d'en garantir la fidélité? c'est un point de critique qui n'est pas de mon sujet. Cet âge d'or des Péruviens n'est plus pour eux-mêmes qu'un beau songe dont il ne reste aucune trace dans leurs cerveaux; leurs mœurs ne ressemblent pas plus aux mœurs poétiques qu'on donne à leurs ancêtres, que les Grecs d'aujourd'hui ne ressemblent à ceux dont Homère nous fait une si brillante peinture.

Voulez-vous achever de prendre une juste idée des

obstacles humainement insurmontables, qui s'opposoient au zèle de nos missionnaires, réfléchissez sur l'état où ils trouvèrent toutes ces tribus sauvages de l'Amérique, par rapport aux facultés intellectuelles et morales de l'homme.

A la première vue, les Européens qui firent la découverte du nouveau monde, furent frappés d'une telle surprise, qu'ils crurent d'abord apercevoir une race d'homme différente de celle qui peuple leur hémisphère; à peine purent-ils se persuader que ces Sauvages appartenoient à l'espèce humaine; ils ne virent en eux que les facultés de l'instinct, et que des êtres qui ressembloient plus à des animaux de proie qu'à des hommes destinés à vivre en société civile et politique : d'un côté, absence de tout sentiment réfléchi, impuissance pour s'élever aux opérations intellectuelles; et de l'autre, une vie toute animale, des inclinations basses, point de règle et de système de morale, ni d'autre mobile que l'intérêt personnel, des passions grossières et des mœurs féroces.

Voilà bien de quoi renverser toutes les savantes théories de nos soi-disans philosophes : à les entendre, l'état de nature, la simplicité de la vie sauvage sont les plus propres à rendre l'homme vertueux et bon, à déployer une noble élévation d'ame, le sentiment de la liberté qui produit le courage, l'amour de ses semblables, et une chaleur d'affection qu'on cherche en vain parmi les nations policées. Ils décrivent les mœurs de nos Sauvages avec l'enthousiasme de l'admiration; peu s'en faut qu'ils ne nous les proposent pour modèles : c'est dommage qu'ils n'ayent pas pré-

venu les Espagnols, et fait avant eux la conquête de l'Amérique, ils n'auroient pas manqué d'y fonder d'abord une république de philosophes. Mais sortons de leur monde idéal et fantastique, et interrogeons les faits d'après les monumens authentiques de l'histoire.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de la constitution physique, et des traits caractéristiques de la figure et de la taille des Américains ; notre attention ne se fixera ici que sur leurs facultés morales : de même que l'individu passe par degré, de l'ignorance et de la foiblesse de l'enfance, à la vigueur et à la maturité de la raison, on observe une marche semblable dans les progrès de l'ordre social. Il est aussi pour cet état un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées, et demeurent imparfaites dans leur action : à ce premier âge de la sociabilité, où l'état de l'homme est encore simple et grossier, sa raison ne prend qu'un foible essor, ses désirs se meuvent dans une sphère très-rétrécie, ses facultés intellectuelles n'ont qu'un horizon très-borné, sa raison enveloppée de nuages ne s'exprime qu'en balbutiant, le langage se ressent de la pénurie et de la confusion des idées, et l'imagination égarée par la multitude et la variété des objets, n'enfante que des fantômes; l'instinct laissé à lui-même, ou conduit par une raison mal assurée, et incertaine dans sa marche, place le bonheur dans des passions qui dégradent ou abrutissent la nature de l'homme; plus il désire vivement, plus il devient irritable et féroce.

Voyons en quoi ces observations sont applicables à l'état des peuplades indigènes de l'Amérique.

La raison de l'homme sauvage diffère peu de la légéreté des enfans, et de l'instinct des animaux ; ses pensées, et son attention sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent sa conservation, ou une jouissance actuelle ; tout ce qui est au delà échappe à ses regards et à sa curiosité, et lui est parfaitement indifférent ; sans prévoyance pour l'avenir, il suit aveuglément l'impulsion du sentiment qu'il éprouve, et il se montre insouciant pour tout ce qui n'est pas l'objet du besoin ou du désir qui le presse dans le moment où l'objet frappe ses regards. Lorsqu'à l'approche de la nuit, un Caraïbe se sent pressé par le sommeil, il ne vendroit pas pour le prix le plus excessif, le hamac où il doit coucher ; le matin il le donneroit pour la bagatelle la plus inutile qui s'offre à son imagination.

Si nous examinons ce qui, dans la vie civilisée, met les hommes en mouvement, et les porte à soutenir avec constance les efforts pénibles de la vigueur et de l'industrie, nous trouverons que ces motifs naissent de leurs besoins naturels ou acquis : ces besoins multipliés, et que l'habitude rend nécessaires, tiennent l'ame dans une agitation continuelle, font fermenter les idées et étendent les limites de la raison ; mais dans les lieux où un climat favorable produit presque sans culture, ou présente une nourriture suffisante dans les ressources de la pêche ou de la chasse, l'homme qui est isolé, ignorant le luxe et le tourment de la vanité, ne se livre point à un tra-

vail qui le fatigueroit en pure perte; aussi la plupart des peuplades sauvages passent leur vie dans l'indolence, et dans une inaction presque absolue. Le Sauvage passera des jours entiers, couché dans son hamac ou assis à terre, sans changer de posture; toutes ses facultés sont engourdies, à peine lève-t-il les yeux, ou prononce-t-il, d'une voix nonchalante, quelques paroles : l'aiguillon de la faim le réveille et le met en mouvement; mais comme il dévore presque sans distinction, tout ce qui peut apaiser les besoins de l'instinct, les efforts qu'ils ont occasionés n'ont que fort peu de durée : comme ses désirs ne sont ni ardens ni variés, il n'éprouve point l'action de ces puissans ressorts qui donnent de l'énergie et de la vigueur à l'ame, et excitent la main patiente de l'industrie : errant çà et là, sans habitation fixe, le bon sens ne lui a point appris à se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons; il ne sait ni semer ni recueillir, il se borne à chercher les plantes et les fruits que la terre produit d'elle-même, il poursuit le gibier dans les forêts, il pêche sans fatigue le poisson dans les rivières. Orgueilleux et vains dans leur fainéantise, les Sauvages, même parmi les tribus les moins grossières, considèrent le travail comme honteux et avilissant; la plupart des travaux et les soins du ménage sont l'ouvrage des femmes : ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre, celle qui est la plus foible, et qui a le plus de droit d'être ménagée, est accablée de la multitude et de la continuité de ses occupations.

Faut-il s'étonner que l'entendement de l'homme

sauvage soit si rétréci, si borné dans son exercice? l'avidité de son intelligence ne se porte que vers les êtres sensibles; il ne connoît aucune des idées que nous appelons abstraites, universelles, réfléchies; son langage borné comme son esprit, ne sait nommer que les objets matériels. Il n'y pas dans la langue que parlent les peuplades américaines, de mots propres pour exprimer les idées de substance, de durée, d'espace; un Sauvage nu, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa chaumière, couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le désir, ni le pouvoir de combiner ses idées, de les comparer pour en extraire des jugemens raisonnés, encore moins de s'élever jusqu'à des spéculations savantes.

Chez les nations civilisées, l'arithmétique, ou l'art d'assembler et de combiner les nombres, est une science essentielle et élémentaire, parce qu'elle est un des premiers liens et des plus nécessaires de la société; mais à des Sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni des objets de commerce à calculer en numéraire, cet art a dû paroître inutile et superflu; aussi est-il inconnu parmi la plupart des Américains indigènes. Il est des Sauvages qui ne peuvent compter jusqu'à trois, et qui n'ont pas même dans leur langue de terme pour exprimer un nombre supérieur; c'est beaucoup pour quelques autres, de compter jusqu'à dix ou jusqu'à vingt: s'agit-il d'un nombre qui aille au delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre qu'il égale celui de leurs cheveux. Les Iroquois, qui

se piquent d'avoir un génie plus cultivé, n'étendent pas leur calcul au-dessus de mille ; et les Chevakis, qui habitent le même continent, n'ont des noms que pour exprimer les différens nombres jusqu'à cent.

Les Européens qui firent la découverte, et bientôt après la conquête de l'Amérique, ne trouvèrent à leur arrivée dans ce vaste continent, que deux nations sorties de cet état grossier, qui eussent commencé, d'une manière sensible, à acquérir des idées réfléchies, et fussent réunies sous une forme de gouvernement régulier, et quelques-unes des institutions qui sont propres aux sociétés policées ; mais, quand dégagé de tout préjugé philosophique, on consulte avec attention l'histoire de ces peuplades qui avoient fait le plus de progrès dans l'ordre social, on est bientôt forcé de mettre au rang des fables et des fictions romanesques, la plupart des choses merveilleuses qu'il a plu aux philosophes modernes de nous débiter sur l'état de leur civilisation, de leur législation, de leur police, de leurs usages, de leurs mœurs et de leur culte religieux.

Eussent-ils été fidèles dans les peintures qu'ils nous ont tracées de quelques Créoles américaines, ils seroient encore forcés de convenir qu'aucun de leur tableau ne peut ressembler à l'immense majorité des nations indigènes qui subsistent encore dans ce vaste continent ; elles n'y connoissent ni l'industrie des arts, ni les ressources de l'agriculture. Les Américains ont, il est vrai, des idées confuses d'un Etre suprême, et d'une puissance invisible qui gou-

verne le monde; tous croient à l'immortalité de l'ame, et ils ont quelques notions mal digérées sur les peines et les récompenses de la vie à venir; mais plus portés à la crainte qu'à l'amour et à la reconnoissance, le culte religieux de ces peuples est aussi barbare que leurs mœurs sont féroces; ils n'ont ni symbole de croyance, ni règle de morale, ni système de législation, ni plan d'éducation qui méritent le nom de doctrine et d'institutions sociales : l'amour excessif du jeu, le goût pour les liqueurs fortes, un penchant invariable à la paresse et à l'indolence, leur tyrannie envers leurs femmes, qu'ils accablent du poids de leur aversion pour le travail, ignorans dans l'art militaire, cruels jusqu'à la fureur envers les prisonniers qui tombent entre leurs mains, incapables de pardonner une injure, et implacables dans leur vengeance, tel est, pris dans sa généralité, le caractère dominant des Sauvages américains; tous les historiens sont d'accord dans les relations qu'ils en ont publiées.

Les Européens, avides de leur or et irrités de leur résistance, une fois maîtres de leur pays, les ont poursuivis plutôt comme des bêtes fauves, que traités comme des hommes leurs semblables; et désespérant de les amener jamais à un état de civilisation dont ils pussent tirer parti pour se les rendre plus utiles, ils n'ont guères songé qu'aux moyens de les exterminer, ou de les réduire sous le joug d'un honteux esclavage.

La religion accourut au secours des restes infortunés de ces nombreuses peuplades immolées à la

rapacité européenne; les missionnaires, armés de zèle et de courage, firent entendre les cris de la religion indignée, et vinrent à bout de persuader aux monarques désabusés, que ces violences et ces cruautés barbares exercées par la soif de l'or, renversoient évidemment tous les principes d'une politique éclairée. Aidés enfin de la protection des puissances de l'Europe, ces apôtres infatigables adoucirent les nations les plus sauvages, fixèrent les plus errantes, réunirent sous les loix d'un gouvernement respecté, celles dont la valeur avoit longtemps résisté aux armes des Espagnols; ils fondèrent le Paraguay, et prouvèrent à l'Univers étonné, que l'union de la religion avec la politique, est tout à la fois une garantie assurée de la fidélité des sujets, et une source féconde de la prospérité des nations civilisées.

La Terre de feu est habitée par des Sauvages, qu'on connoît encore moins que les peuples de la Terre magellanique; on lui a donné le nom de *Terre de feu*, à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel, ayant obtenu du roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau détroit, y mouilla dans une baie où il trouva plusieurs de ces insulaires, qui lui parurent dociles et d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces barbares sont blancs comme les Européens, mais ils se défigurent le corps, et changent la couleur naturelle de leur visage,

sage par des peintures bizarres ; ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au cou un collier d'écailles de moules blanches et luisantes, et autour du corps une ceinture de cuir ; leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère qui croît dans le pays, et dont la fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols ; ils travailloient avec eux, et leur apportoient le poisson qu'ils pêchoient ; ils étoient armés d'arcs et de flèches, où ils avoient enchassé des pierres assez bien travaillées, et portoient avec eux une espèce de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes, quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelassés les uns dans les autres, et ils avoient ménagé dans le toit, qui se terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre passage à la fumée ; leurs canots faits d'écorce de gros arbres, étoient assez proprement travaillés ; ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur deux de large ; leur figure étoit à peu près semblable à celle des gondoles de Venise. Les barbares répétoient souvent, *hoo, hoo,* sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue ; ils paroissoient avoir de l'esprit, et quelques-uns apprirent fort aisément l'Oraison dominicale.

Au reste, cette côte de la Terre de feu est très-élevée ; le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais et fort hauts, mais le sommet est pres-

que toujours couvert de neiges ; on trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr et assez bon pour faire commodément du bois et de l'eau. En passant ce détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une distance d'environ trois lieues, la terre des Etats de Hollande, qui nous parut aussi fort élevée et fort montagneuse.

Enfin, après avoir passé le détroit de le Maire, et reconnu au delà, quelques îles qui sont marquées dans nos cartes, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hiver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne cessoient point, et par la briéveté des jours qui ne duroient que huit heures, et qui, étant toujours très-sombres, nous laissoient dans une espèce de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent, qui séparèrent notre vaisseau de celui que commandoit M. Fouquet, et où nous essuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre, plus d'une fois, de tomber sur quelque terre inconnue. Cependant, nous ne passâmes pas la hauteur de cinquante-sept degrés et demi de latitude sud : et après avoir combattu pendant près de quinze jours contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant le cap de Hornes, qui est la pointe la plus méridionale de la Terre de feu. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le cap de Hornes à cinquante-sept degrés et demi ; ce qui ne peut être, car, quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, comme je viens de le dire, nous

sommes passés assez au large de ce cap, et nous ne l'avons point reconnu : ce qui nous fait juger que sa véritable situation doit être à cinquante-six degrés et demi tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation sur cette mer, consistoit à doubler le cap de Hornes, nous continuâmes notre route avec moins de peine, et nous nous trouvâmes peu à peu, dans des mers plus douces et plus tranquilles; de sorte qu'après quatre mois et demi de navigation, nous gagnâmes le port de la Conception dans le royaume de Chili, où nous mouillâmes le 13 de mai, seconde fête de la Pentecôte. Nous avons, dans cette ville, un collége de notre compagnie, où nos pères nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié.

La Conception est une ville épiscopale, peu riche et peu peuplée, quoique le terroir soit fertile et abondant : aussi tout y est à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher ; les maisons sont basses et mal bâties, sans meubles et sans ornemens ; les églises se ressentent de la pauvreté du pays ; les rues sont comme dans nos villages de France ; le port est beau, vaste et sûr, quoique le vent de nord y règne assez souvent, au moins pendant l'hiver et l'automne. Huit jours après notre arrivée à la Conception, le *Marinet*, qui s'étoit séparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce même port, et nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fût arrivé quelque accident fâcheux. Nous ne restâmes à la Conception qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour

prendre quelques rafraîchissemens, et nous délasser un peu des fatigues de notre voyage; ainsi, quinze jours après, nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laissé à la Conception le *Murinet*, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber et pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous mouillâmes, fut celui d'Arica, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville et ce port étoient autrefois très-célèbres, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines de Potosi, pour les conduire par mer à Lima; mais depuis que les forbans anglais ont infesté ces mers par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoique avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port et dans celui de Hilo, qui n'en est éloigné que de trente lieues, et qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardens vers notre chère mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long et si ennuyeux retardement; et dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluie, ni grêle, ni tonnerre, ni éclair; le temps y est toujours beau, serein et tranquille.

LIMA,

Capitale du Pérou.

Les Espagnols, ayant découvert la ville de Lima, le jour de l'Épiphanie, changèrent son nom en celui de *Ciudad de los Reges* (ville des rois). Cette ville est située au pied d'une montagne, peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre ; une rivière, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, et distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez mal-sain. Les environs de Lima sont arides et produisent peu de verdure ; ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du blé, et il n'y croîtroit pas s'il ne se levoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville et la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui seroit charmante, et peut-être unique dans son espèce, si l'art y secondoit la nature ; c'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits et de fleurs ; on y respire une odeur agréable : il seroit à souhaiter que les habitans négligeassent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre diminue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un faubourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien

bâties. Entre ce faubourg et la ville, est la rivière, qu'on traverse sur un pont de pierre, et dont le point de vue m'a paru enchanteur, car on y voit de là, d'un côté, la mer dans l'éloignement, et la rivière qui va s'y jeter après plusieurs détours; et de l'autre, la célèbre vallée de Lima, que les poëtes de cette ville ont si souvent chantée, et qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelque apparence de grandeur, et c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage; le toit en est plat et fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue, sont masquées de jalousies; en général, les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement : six chaises, une estrade ou tapis, et quelque carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons, il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place, c'est un carré régulier : l'église cathédrale, et le palais de l'archevêque en forment une face; le palais du vice-roi en fait une autre : les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné

de figures de bronze; et le bassin, qui est large et spacieux, sert de fontaine publique.

Le palais du vice-roi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses ameublemens. La maison de ville n'a rien de plus distingué; on y voit seulement l'histoire des Indiens et de leurs Incas, de la main des peintres du Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces peintres est tout-à-fait gothique, car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des églises est riche en dorures et en bustes d'argent massif, mais sans art; du reste, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre-Seigneur; la variété, le brillant, l'éclat des couleurs, et surtout les noms des étrangers qui en sont les auteurs, tout cela les fait estimer au delà de leur mérite; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles, et, si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milanois, car on y reconnoît visiblement la touche de l'école lombarde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux règles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement; mais comme les usages, les mœurs et le gouvernement de Lima sont, à peu de chose près, les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai

point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singulière, qui ne regarde que les esclaves : les magistrats, pour alléger le poids de leurs fers, et adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son roi, que la ville entretient, et à qui elle donne la liberté. Ce fantôme de roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, et ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort.

Lorsqu'un de ces rois vient à mourir, la ville lui fait des obsèques magnifiques; on l'enterre la couronne en tête, et les premiers magistrats sont invités au convoi ; les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent et s'enivrent, et les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, et forment des danses lugubres autour du corps; elles chantent tour à tour des vers à sa louange, et accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique et leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leurs pays, et l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre et soupçonneux.

Cette bizarre cérémonie dure toute la nuit, et ne finit que par l'élection d'un nouveau roi. Si le sort tombe sur un esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, et donne une femme au roi, s'il n'est pas encore marié, de sorte

que lui et ses enfans sont libres, et peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique Pisco ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourroit la regarder comme une des premières villes du Pérou : l'an 1690, elle fut abymée par des tremblemens de terre; elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires; les habitans effrayés d'un si étrange événement, se sauvèrent dans les montagnes : après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage; mais tandis qu'ils le considéroient, la mer revint en fureur et avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite et la vîtesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée et la mer pénétra fort avant dans la plaine; la rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois.

Cette ville ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer; sa situation est assez agréable; la noblesse de la province y fait son séjour, et le voisinage de Lima y amène une foule de négocians : lorsque nos vaisseaux y abordent, on peut jeter l'ancre, ou devant la ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi; ce der-

nier encrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton est désert.

Ce pays m'a paru fort beau, et l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou. Il y a plusieurs églises à Pisco, mais elles sont plus riches que belles : cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir, un monastère de pères Récolets, qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire ; l'église en est propre et bien entretenue, et les cloîtres en sont d'une simplicité charmante. A deux ou trois lieues de là, on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La tradition marque que ces Sauvages jetoient du haut de cette montagne, dans la mer, des pièces d'or et d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, et quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux : cette montagne est si fameuse dans la province, que c'est la première chose que les étrangers vont voir à leur arrivée ; j'ai suivi la coutume établie, mais je n'ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la province : ce bourg étoit autrefois une ville puissante qui, dans son étendue, contenoit près de deux cent mille familles. On comptoit dans cette province plusieurs millions d'habitans; actuellement elle est déserte, car à peine y reste-t-il deux cents familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces géans dont parle

l'histoire du Pérou, et qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens : ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils se retirèrent sur les plus hautes montagnes, jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer ; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouvèrent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle, et que ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asile dans les cavernes des montagnes ; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils aperçurent un jeune homme dans les airs, qui foudroya les géans, et que, par la défaite de ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu savoir en quel temps ce déluge est arrivé ; c'est peut être un déluge particulier, tel que celui de la Thessalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion et de Pirrha. Quant à l'existence et au crime des géans, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépeuplé cette province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ces anciens habitans ; on ne peut y passer sans être saisi d'effroi, et l'humeur sombre et tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, semble vous rappeler sans cesse les infortunes et la mort de leurs aïeux. Ces Indiens con-

servent très-chèrement le souvenir du dernier de leurs Incas, et s'assemblent, de temps en temps, pour célébrer sa mémoire; ils chantent des vers à sa louange, et jouent sur leurs flûtes des airs si lugubres et si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette musique : deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur prince, et lui rendre dans l'autre monde, les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci; cette scène tragique se renouvelle souvent, et éternise par là, dans l'esprit des Indiens, le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la province de Chinca, plusieurs tombeaux antiques; j'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes et deux femmes, dont les cadavres étoient encore presque entiers; à côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens et plusieurs pièces d'argent, c'étoit là, sans doute, la manière dont les Indiens inhumoient leurs morts: comme ils adoroient le soleil, et qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet astre, on mettoit dans leurs tombeaux ces sortes de présens pour les lui offrir et le fléchir en leur faveur. Les historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou, les cadavres conservent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelque autre qualité qui maintienne les corps

sans corruption, il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

Arica, autre petite ville du Pérou, n'est pas plus considérable que Pisco, mais elle est beaucoup plus renommée à cause du commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du Potosi, et des autres mines du Pérou. Cette ville est située à dix-huit degrés vingt-huit minutes de latitude méridionale; sa rade est fort mauvaise, et les vaisseaux y sont exposés à tous les vents.

Quoique Arica soit sur le bord de la mer, l'air y est très-mal-sain, et on l'appelle communément le *tombeau des Français :* les habitans même du pays ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes; les fièvres malignes, la pulmonie, et en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, sont presque continuelles dans leur ville. Il y a dans le voisinage, une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie, que nous appelons *gouëllans* et *cormorans*, et qui se retirent là pendant la nuit : comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, et que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée, qui doit infecter l'atmosphère; le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le gouverneur en retire un gros revenu; on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont sèches et arides; tous les ans, il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, et dont

tout le profit revient au gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, et l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du pays ont là-dessus des idées fort singulières; ils s'imaginent que le diable réside dans les concavités de cette montagne, aussi bien que dans un autre rocher, appelé *Morno de los diablos*, qui est situé à l'embouchure des rivières d'Yta et de Sama, à quinze lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols, y avoient caché des trésors immenses, et que le diable, pour empêcher les Espagnols d'en jouir, avoit tué plusieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils disent aussi qu'on entend sans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produisent cette espèce de mugissement, que les Espagnols, qui ont l'imagination vive et qui trouvent du merveilleux partout, attribuent à la puissance et à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cents lieues à la ronde; Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, et plusieurs autres petites villes ou bourgs furent renversés; les montagnes s'écroulèrent, se joignirent et engloutirent les villages bâtis sur les collines et dans les vallées: ce désordre dura deux mois entiers, par intervalles; les secousses étoient si violentes, qu'on ne pouvoit

se tenir debout : cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux, revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sons savoir ce que je deviendrois ; enfin, je crus devoir quitter les environs d'une ville où je craignois à tout moment d'être englouti, et je pris la route d'Ylo, petit bourg à quarante lieues de là. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le gouvernement de cette ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port, sept vaisseaux français qui avoient liberté entière de trafiquer ; le gouverneur lui-même, qui est très-riche, et d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue de la ville, est une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers et autres arbres semblables, plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, et qui va se jeter dans la mer, près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là, une si grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers ; les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du Pérou, un animal que les Indiens appellent *guanapo*, et les Espagnols, *carniero de la tierra* (1) :

(1) Voyez le *Dictionnaire espagnol*.

c'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau; sa laine est précieuse, et infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme, et leur font porter deux cents, quelquefois trois cents livres pesant; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent et refusent de marcher: si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire et infecte, et la lui vomissent au visage. J'ai vu encore aux environs d'Arica, une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec plaisir, la manière curieuse dont-ils chassent aux poissons; ils forment sur l'eau un grand cercle, qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence, et ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont rassemblé au milieu d'eux, une grande quantité de poissons, ils plongent et ils les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long et pointu, vole au-dessus du cerle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, et en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant, à fleur d'eau, et à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson: ces oiseaux fondent sur cette proie avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable;

détestable; les matelots mêmes peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte, un nombre infini de baleines, de loups marins, de pingouins, et d'autres animaux de cette espèce ; les baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire, à qui on avoit donné le nom de licorne ; j'ai eu le plaisir de le voir sur les côtes d'Arica : il est en effet, d'une grandeur prodigieuse, il nage avec une rapidité singulière, et il ne se nourrit guères que de bonites, de thons, de dorades et d'autres poissons de cette espèce. Comme cet animal a une longue corne à la tête, et que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de semblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convient aussi bien que celui de *poisson spada* convient au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à Ylo, bourg situé au bord de la mer, à 17 degrés quarante minutes de latitude méridionale, que je m'empressai de voir, aux environs, une vallée délicieuse plantée d'oliviers, et arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines, enflent considérablement en été. Observez, monsieur, que le mot d'hiver dont je me sers, ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Pérou, et non par rapport à la plaine, où la chaleur et l'été sont éternels. Les Français avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très-bien fournis ; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai

point à vous faire la description d'Ylo ; c'est un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable ; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, ville célèbre par son attachement aux rois d'Espagne ; elle est à quarante lieues d'Ylo, du côté des montagnes : au commencement du règne de Philippe V, cette ville se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitans. Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le roi d'Espagne dans ses guerres avec l'archiduc ; rappelez-vous en même temps, les cruautés inouies que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, et vous verrez si cette nation avoit droit d'attendre d'un pays, qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, et tous les autres joyaux qu'elles possédoient ; les hommes vendirent aussi ce qu'ils avoient de plus précieux pour subvenir aux besoins du prince ; les uns et les autres se dépouillèrent de tout, de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'ame si caractéristique et si touchant, est pour les habitans de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime et aux bienfaits des rois d'Espagne.

Guacho et Guaura, sont deux petites villes du même royaume, qui sont situées à onze degrés quarante minutes de latitude méridionale : la première a un petit port à l'abri des vents d'ouest et

de sud, mais fort exposé à la tramontane; en général elle est mal bâtie, mais elle est habitée par des Indiens d'une franchise et d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées; les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions, plus commodément, et à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Pérou; et ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. La seconde est assise dans le lieu le plus riant, le plus agréable et le plus champêtre du monde; une rivière coule au milieu; les maisons y sont plus commodes et beaucoup mieux bâties que partout ailleurs. J'ai remarqué que les habitans de cette ville n'avoient presque aucun des vices ordinaires à leur nation : on peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, et la fertilité du pays. Je vous avoue, monsieur, que je serois tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avoit point destiné à les finir dans les travaux de l'apostolat.

En sortant de cette dernière ville, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la province de Chinca. Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage; je vous dirai seulement que ce pays est un peu moins aride que les provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent; ce sont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent avec rapidité

du haut des montagnes, et qui entraînent dans leur cours les arbres et les rochers qu'ils rencontrent : leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide : on est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, et l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres et de ces rochers, que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées, et déjà étourdies par la rapidité et le fracas des chutes d'eau, tombent facilement et se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité, on trouve aux bords de ces torrens, des Indiens appelés *Cymbadores*, qui connoissent les gués, et qui, moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures, en jetant de grands cris pour animer les mules, et les empêcher de se coucher dans l'eau; mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux, et de vous voir périr sans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnette, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes et de périls; je songeai d'abord à me reposer; le lendemain, je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre; les habitans m'en parurent pauvres et misérables; leur nourriture ordinaire est le blé d'inde et le poisson salé; c'est un pays ingrat, triste et désert. L'habillement des femmes est assez singulier, il consiste en une espèce de casaque qui se croise sur le sein, et qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde et plate, et a six

ou sept pouces de diamètre; voilà toute la parure des femmes : pour les hommes ils sont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagnette, s'étoient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg; mes guides me dirent alors qu'on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, et qu'il falloit me résoudre à faire une journée de plus, et à passer un pont qui se trouvoit entre deux montagnes; je suivis leur conseil, mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées et séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abyme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvantable : sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbre, qui passant et repassant, plusieurs fois, d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets qu'on a couvert de planches et de sable; voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante, qui avoit plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont; les mules passèrent les premières avec leur charge; pour moi je suivis en me servant et des mains et des pieds, sans oser regarder ni à droite ni à gauche; mais enfin la Providence me sauva, et j'entrai dans la province de Pachakamac. Je passai en quittant le pont, au pied d'une haute montagne, dont la vue fait frémir; le chemin est sur le bord de la mer; il est si étroit qu'à peine deux

mules peuvent y passer de front; le sommet de la montagne est comme suspendu et perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, et il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler; il s'en détache même, de temps en temps, des rochers entiers, qui tombent dans la mer, et qui rendent ce chemin aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'ascia*, à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une secrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiseau, et dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un, appelé *condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, et qui ne se nourrit que des vers qui naissent dans les sables brûlans dont les montagnes sont environnées.

La province de Pachakamac est une des plus considérable du Pérou; elle porte le nom du dieu principal des Indiens, qui adorent le soleil sous ce nom, comme l'auteur et le principe de toute chose. La ville capitale de cette province étoit fort puissante autrefois, et renfermoit plus d'un million d'ames dans son enceinte; elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols qui l'arrosèrent du sang de ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande ville; ses rues sont belles et spacieuses, mais je n'y vis que des ruines et des ossemens entassés; il règne

parmi ces masures un s[illegible]ce qui inspire de l'effroi, et rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place, qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis plusieurs corps, que la qualité de l'air et de la terre avoit conservés sans corruption; ces cadavres étoient épars çà et là; on distinguoit aisément les traits de leurs visages, car ils avoient seulement la peau plus tendue et plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties, et très-peu fréquentées des voyageurs.

MISSION DU PEROU.

Lettre du père Stanislas Arlet, de la compagnie de Jésus, au révérend père général de la même compagnie; traduite du latin sur une nouvelle mission du Pérou.

L'AN 1697, la veille de la fête de S. Pierre et de S. Paul, nous arrivâmes au Pérou, le père François Boriné mon compagnon et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident; il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints apôtres,

vous nous aviez donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement nouveau; nous lui avons donné le nom du prince des apôtres, sous les auspices de qui la mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de S. Pierre.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver, se nomment *Canisiens* : ce sont des hommes sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire; ils vont tout nus, hommes et femmes; ils n'ont point de demeure fixe, point de loix, nulle forme de gouvernement. Également éloignés de la religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu, ni aux démons, quoiqu'ils ayent des idées assez formées du souverain Être; ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure.

On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce qu'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins, et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou, après les avoir rôtis sur les charbons, ils les mangent dans leurs festins, et se servent, au lieu de

tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et quand le feu leur monte à la tête, après s'être querellés et dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche de décrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement, lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches, et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus, qu'ils lancent de loin, contre l'ennemi, avec tant d'adresse et de force, que de plus de cent pas, ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux, les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend; l'occupation des femmes, les journées entières, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes et sans soldats, accompagnés seulement de quelques chrétiens indiens, qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer, car plus de douze cents hommes sortirent bientôt des forêts, pour venir avec nous jeter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes, qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre, fut pour nous un spectale bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains, de la crainte qui les saisissoit; ils

étoient hors d'eux-mêmes, ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts, car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits, et le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoient qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement, qui les rendoit comme immobiles.

Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions, et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde, seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, et qui étoient à leur portée, sur l'immortalité des ames, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort, s'ils gardoient ses commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison, s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin.

Il n'en fallut pas davantage: depuis ce premier jour, un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent; déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, a envoyé des députés nous offrir son amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire

avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens : ces présens ne sont que quelques petits grains de verre, dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre, de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient, une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée, par intervalles, de beaux palmiers; au septentrion, un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue canisienne : à l'occident, ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans très-propres à bâtir, et dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves, et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques, et nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avouer que les chaleurs sont ici très-gran-

des par la nature du climat ; c'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons ; et si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable : peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens ; des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la messe : c'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens, qu'un peu de sel, quand on en a, car souvent même on en manque. On boit, ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé; mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs, pour la commodité ou pour la délicatesse ; et dans une si grande disette de toute chose, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, mon révérend père, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible mission, je n'ai pas eu un mauvais jour ; et certainement ce que je m'en figurois lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude et de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air, sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore au siècle, dans les meil-

leurs lits, tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus que les maux mêmes ne sauroient faire.

La vue seule de ce grand nombre de cathécumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin, à l'explication du cathéchisme, et le soir, aux prières que nous faisons faire en commun; de voir les enfans disputer entre eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire; les adultes plus avancés, demander avec empressement, le premier Sacrement de notre religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, et quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand maître une grande maison, c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'église, pendant que plusieurs d'entre eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle opposé à la conversion des barbares, la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire, à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sa-

gesse et toute la réserve que demande un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis en trois familles, sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir, il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus, qu'habillées de leur ouvrage; et nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir, dans quelques années, de quoi vêtir tout le monde. Cependant, on se sert, comme on peut, de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux; en un mot, les hommes et les femmes indifféremment, nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent; il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon révérend père, ceux à qui a passé le royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes provinces de l'Europe, qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, il y auroit bientôt ici des Saints. C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un

en de temps, des hommes tout sauvages, et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure, ayent pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse ; ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux, et, dans leur pauvreté, ils exercent une hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion ; de sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui les a favorisés jusqu'ici, nous ferons de ces nations, non-seulement une église de vrais fidèles, mais encore, avec un peu de temps, une ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les loix de la parfaite société.

Le christianisme fait de très-grands progrès ; déjà plus de quarante mille barbares ont reçu le baptême: c'est un concours et une modestie rare dans les églises, un respect profond à l'approche des Sacremens ; les maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante, et des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces missions pendant la semaine sainte, j'eus la consolation de voir dans l'église, plus de cinq cents Indiens qui châtioient rigoureusement leurs corps, le vendredi-saint, en mémoire

de Jésus-Christ flagellé; mais ce qui me tira des larmes de tendresse et de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens et de petites Indiennes qui, les yeux humblement baissés, la tête couronnée d'épines, et les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imitèrent plus d'une heure entière, en cette posture, l'état pénible du Sauveur crucifié, qu'ils avoient là, devant leurs yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, et que le nombre de nos nouveaux fidèles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrémité du monde, je vous conjure de vous souvenir de nous dans vos saints sacrifices, et de nous procurer le même secours auprès de nos pères et frères répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jésus-Christ, et dans les prières desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, etc.

TREMBLEMENT DE TERRE.

Extrait d'une lettre du père Pierre Lozano, de la compagnie de Jésus, en 1746.

On a reçu de Lima et de Callao les nouvelles les plus funestes.

Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à Lima, avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes

minutes toute la ville a été renversée de fond en comble ; le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le ravage si universel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant ; il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied. Cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans dont la ville étoit composée, il n'en a péri que la douzième partie, sans que ceux qui ont échappé ayent jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut ; aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle.

Il est peu d'exemples dans l'histoire, d'un événement si lamentable, et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, tous les autres édifices abattus, et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement, si maltraitées, qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef ; l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé ; ces deux tours, en tombant, ont écrasé la voûte et les chapelles, et toute l'église a été si bouleversée, qu'on ne pourra la rétablir, sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques églises qu'avoient ici différens religieux ; celles qui ont le plus souffert, sont celles des Augustins et des

pères de la Merci. A notre grand collége de Saint-Paul, les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace, sont tombées : le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monastères et les hôpitaux.

Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre; il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peintures, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint-Sébastien, on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés, et l'hostie entière.

Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés et inhabitables : au collége de Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses; les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état; la maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre; la maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères ayant sauté

par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits ; la chute des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite ; mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres courant dans les rues étoient écrasés par la chute des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures ; ceux-là enfin ont trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont, le marquis de Villagunera, dernier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de Philippe V ; cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture, a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le tribunal de l'inquisition, sa magnifique chapelle, l'université royale, les colléges et tous les autres édifices de quelque considération, ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été.

C'est un triste spectacle, et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins; on ne sait si l'on ne sera pas forcé à rétablir la ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit, sans contredit, la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui a le plus ému la compassion, c'est la triste situation des religieuses qui se trouvent tout à coup sans asile, et qui n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville, ont perdu, dans un instant, le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance; elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires; les seules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt et une religieuses, il y en a eu douze d'écrasées avec la prieure, deux converses et quatre servantes : à la Conception, deux religieuses, et une seule, au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize religieux tués; deux chez les Franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que toutes ces communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés; mais aucun de nos pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les pères agonisans, les frères de Saint-Jean de Dieu ont eu le même bonheur. À l'hôpital de Sainte-Anne, fondé par le premier archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille; c'est ce qu'assure la relation, qui paroît être la plus fidelle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité, et que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très-peu de personnes de marque; on nomme don Martin de Olivade, son épouse et sa fille, qui étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal, s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre

sainte; on n'osoit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues; mais pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la confrérie de la Charité, qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la ville, de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende, avec raison, que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pourrissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier, ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de Callao; le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima: il n'y a eu d'abord que quelques tours, et une partie des remparts qui ayent résisté à l'ébranlement; mais une demi-heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas

horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port, élançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises, submergeant tous les habitans; de sorte que Callao n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes, et quelques pans de mur du rempart, qui subsistent encore.

On comptoit à Callao, six maisons de religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites, et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains, six de leurs religieux de Lima, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercice d'une octave, établie depuis quelques années, pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étoient venus recevoir le commissaire général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain; tous ces religieux ont péri misérablement, et, de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le seul père Arizpo, religieux augustin.

Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers, et il n'y a eu que près de cent personnes qui ayent échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque, que par les recherches exactes qu'a fait faire don Joseph Marso y Velasco,

vice-roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à Lima qu'à Callao, passe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés, la plupart, contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville, se voyant tout à coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu ouvrir ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toute part? Quelques-uns se sont jetés par dessus les murailles pour gagner quelque barque: entre autres le père Yguanco, de notre compagnie trouva moyen d'aborder au navire nommé *l'Assembro*, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir; mais vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de Callao, et le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux, qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloges au zèle héroïque du père Alphonse de Losrios, ex-provincial des Dominicains,

qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple, et pour le salut de tant d'âmes !* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure, et si désintéressée, les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté plus d'une lieue par delà Callao, plusieurs, de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers Lima, ont été engloutis au milieu du chemin, par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires, grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire Elsocorro, qui consistoit en blé et suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de Lima. On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre le Saint-Firmin; mais la chose a paru impossible; enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des Augustins, presque entière, jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue.

Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de *Callao*, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir : c'est dans cette île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, se sont trouvés, après l'éloignement des eaux; et le

vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à Callao est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des églises, où tout éclatoit d'or et d'argent; les arsenaux, et les magasins du roi qui étoient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme incalculable; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce royaume: par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de continuelles alarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses; toute leur espérance étoit dans la ville même de Callao, où ils se flattoient de trouver un asile et des secours: leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que Callao n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés

pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans Lima ; on étoit sans ressource ; les tremblemens continuoient toujours, et l'on en compta, jusqu'au 29 novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits, dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les prédicateurs et les confesseurs se partagèrent dans tous les quartiers, pour consoler tant de misérables, et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à Lima, dans son malheur, un vice-roi aussi plein de zèle, d'activité et de courage. Il a fait voir en cette occasion des talens supérieurs et des qualités surprenantes ; c'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix ; sans lui, la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans ; tous les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus ; tous les fours étoient détruits à Lima ; tous les conduits des eaux pour les moulins, étoient comblés.

Dans ce péril extrême, le vice-roi ne se déconcerta point ; il envoya à tous les baillis des provinces voisines, ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvoient ; il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et

les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux, aqueducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution de tous ses ordres.

Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du roi ; après avoir fait tirer de dessous les ruines, toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à Callao, pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du roi, et il a mis des gardes à l'hôtel de la monnoie, pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les officiers les retirassent, et en tinssent un registre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit ; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes ; et pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à Lima, et deux à Callao : quelques exemples de sévérité, faits à propos, tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de Callao, le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes

réglécs, avec autant de miliciens; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des Négres et des esclaves; il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit roder incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion: une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit; il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres: toutes ces dispositions, aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville, que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de Lima: sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement; on court, on se précipite, il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante; les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthélemi, on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général, il n'a



péri qu'un seul homme, don Pedro Landro, grand trésorier, qui, en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué.

Le vice-roi qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussitôt que ce n'étoit qu'une terreur panique; il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout : alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques monastères de religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étoient réduites; elles l'ont prié d'ordonner au gouverneur de police, de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande, et plusieurs autres de cette nature ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté; il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville; et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'académie des sciences de Paris, envoyé par le roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui, depuis quelque temps, occupe par ordre du vice-roi, la charge de

professeur des mathématiques à Lima, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi, surtout dans les circonstances d'une guerre actuelle, étoit le fort de Callao qui est la clef de ce royaume; c'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans Lima, il s'est trannsporté avec M. Godin à Callao, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté, jusqu'à Canneto, et de l'autre, jusqu'à Chancay et Guaura. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt : on ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de Lima et de Callao; les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

ÉTAT DES MOXES.

Abrégé d'une relation espagnole, de la vie et de la mort du père Cyprien Baraze, de la compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou; imprimée à Lima, par ordre de monseigneur Urbain de Matha, évêque de la ville de la Paix.

On entend par la mission des Moxes, un assemblage de plusieurs différentes nations d'infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet, la nation des Moxes est la première de celles qui ayent reçu la lumière de l'Evangile. Ces peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoie une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord; il est situé dans la zone torride, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale; on en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guères compter.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie, mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes,

tagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive; ce n'est pas qu'elle ne soit tempérée de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année; mais d'autres fois le vent du sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus, et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, surtout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, et une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe : c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des taureaux et

des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient, et qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guères que de la pêche, et de quelques racines que le pays produit en abondance: il y a de certains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières, les bords en sont quelquefois tout infectés; c'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision; et quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont cependant obligés de se retirer sur les montagnes, une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse: on trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe; on y voit aussi différentes espèces de singes: la chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appelé *ocorome*, est assez singulier; il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort; alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille et de feuillages, et

s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie; mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes, ni loix, ni gouvernement, ni police; on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par là très-difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires ayent à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille; ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là, ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, et aux morsures des mosquites. Néanmoins, ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquites, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas; toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent; mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson; ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte, avec quelques racines [illegible], qu'ils font infuser dans de l'eau : cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur; ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres, et là, ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique; elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède; ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct indique aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à cette occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis; ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils se font la guerre, et ce poi-

son est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir : ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre, un certain nombre de fois par jour, du tabac, en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres, et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens: on trouve presque à chaque, pas sur les montagnes, de l'ébène et du gayac; on y trouve aussi la cannelle sauvage, et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui apaise, sur le champ, toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les tumeurs, à échauffer, et à ramollir; sans parler de plusieurs simples connues en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée

cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique, sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement; les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge; d'autres se percent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui offrent un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal; d'autres, qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux de cuirs des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras, et les genoux, de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches; celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans quand la mère vient à mourir; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, ils enterrent l'un

d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois,

Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres; leur manière de combattre est toute tumultuaire : ils n'ont point de chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne : on reconnoît les vaincus à la fuite; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent, pour peu de chose, aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des Moxes se font presque sans aucune cérémonie; les parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entre eux, sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur; et dès-lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages; tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; et c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : ce-

pendant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme, et si quelqu'une s'écarte de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu; il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune, et les étoiles; d'autres adorent les fleuves; quelques-uns adorent un prétendu tigre invisible; quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles, d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour, la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contre eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister : du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur et solennel; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espèce de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion : il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades; d'autres, sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'hon-

neur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson : il faut outre cela qu'ils ayent été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce; mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage have et exténué ; alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*.

A certains temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces ministres de satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit, en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux; c'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne, et dans ces cris confus; et ce n'est

qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande alégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges : ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité ; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, et après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser ; un d'eux entonne la chanson, et tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvemens de corps indécens, car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances ; enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos ames ; mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie ; aussi ne se mettent-ils guères en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces nations sont distinguées les unes des

autres par les diverses langues qu'elles parlent ; on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Évangile, et rendre, par ce moyen, la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans ; cette gloire étoit réservée au père Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva.

Le frère del Castillo, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres ; sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux : transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ.

Buénos-Ayres, capitale de toute la province de la Plata, est située à soixante-neuf degrés de longitude ouest, et au trente-quatrième degré de latitude sud ; son port n'est point à l'abri des vents, et les vaisseaux ne peuvent approcher de la ville

plus près qu'à la distance de trois lieues. Cette ville est la résidence d'un vice-roi et d'un évêque ; on y compte trois mille maisons, et quarante mille habitans ; elle est le centre général de tout le commerce du Pérou. Les conducteurs des voitures pour le commerce, sont obligés de se réunir en caravanes, à cause des Indiens pampas, qui sont très-dangereux pour les voyageurs.

La situation de cette ville est très-belle : du côté du nord, on découvre la rivière d'une largeur à perte de vue ; on ne voit, dans ses environs, que d'agréables campagnes, très-étendues et toujours couvertes de verdure ; les rues sont droites et tirées au cordeau, avec des trottoirs des deux côtés ; au centre de la ville, une vaste place entourée de superbes édifices ; sur la rivière est une forteresse qui est la demeure du gouverneur.

Cette ville est dans la province de Rio de la Plata, province que l'on appelle assez souvent du nom de *Buénos-Ayres ;* le sol est sablonneux, mêlé d'un terrain noir ; les plantes médicinales abondent sur les montagnes voisines. La ville de Monté-Video est près de là ; de son côté et de celui de Buénos-Ayres, on récolte toutes sortes de fruits, et surtout des durasno, fruit très-délicat, très-ressemblant à la pêche d'Europe, et dont l'arbre porte du fruit deux fois l'année : les arbres qui le produisent sont tellement multipliés, que c'est le seul bois qui serve de chauffage, sans qu'on s'aperçoive de sa diminution.

Les bœufs domestiques et les chevaux y sont en

si grand nombre, qu'ils ne coûtent que la peine de les prendre au moyen d'un lacet : il y a aussi des animaux sauvages de toutes espèces ; l'ours appelé *hormiguero*, qui ne vit que de fourmis, abonde dans les Pampas. Le nombre des bœufs sauvages est si considérable dans l'étendue de cette province, que tous les ans, disent les relations, on en tue une centaine de milliers, seulement pour en avoir la peau. Il en est de même des chiens sauvages ; ils y sont excessivement multipliés ; ils vivent sous terre, dans des tannières aisées à reconnoître par la quantité d'os que l'on voit entassés alentour. Il est à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes.

Les chevaux de Buénos-Ayres sont excellens ; ils ont conservé la vivacité des chevaux espagnols, dont ils sont sortis, et sont d'une agilité surprenante : leur pied est très-assuré, leur pas si vif et si alongé, qu'il égale le plus grand trot et le petit galop des nôtres : ils ne sont pas distingués par leur beauté, mais on doit vanter leur légéreté, leur douceur, leur courage et leur sobriété. Les habitans ne font aucune provision de foin ni de paille ; la douceur et la fertilité du climat permettent de les faire paître aux champs, toute l'année.

Les gens du commun, les Mulatres et les Nègres, au lieu de manteau, portent une pièce d'étoffe rayée par bandes de différentes couleurs, fendue seulement dans le milieu pour passer la tête ; on lui donne le nom de *poncho* ou *chom* ; les hommes de toutes les classes le portent à cheval, et le trouvent plus

commode que le manteau. Le gouverneur en montra un à M. de Bougainville, brodé en or et argent, qui coûtoit plus de trois cents piastres : on en fait au Chili, du prix de deux mille, et c'est de cette contrée qu'on en a emprunté l'usage à Monté-Video. Le poncho garantit de la pluie, ne se défait pas au vent, sert de couverture la nuit, et de tapis en campagne.

Dans ce climat, l'hiver commence en juin ; il pleut alors beaucoup, le tonnerre et les éclairs sont si forts, que l'habitude seule peut guérir de la frayeur ; les grandes chaleurs de l'été sont tempérées par une bise qui se fait sentir vers midi.

Tout, dans cette province, favorise le luxe, l'indolence, la mollesse, et, s'il faut le dire, le libertinage des mœurs. Don Seruth trace un tableau qui, malheureusement n'est que trop ressemblant à la vie qu'y mènent les colons espagnols. Tout le monde y cherche, nous dit ce voyageur, à vivre honorablement et noblement, sans rien faire; beaucoup de gens sont riches, et cette abondance de vivres entretient le penchant naturel à la mollesse et à l'oisiveté : dormir, causer, fumer une cigarre, se promener à cheval, c'est à quoi se passent le plus ordinairement les trois quarts du jour. Quant aux femmes, la matinée se passe pour elles à demeurer assises sur un tabouret, au fond de leur salle, ayant sous les pieds, d'abord une natte de roseaux sur le pavé, et par-dessus cette natte des manteaux de Sauvages, ou des peaux de tigres ; elles y pincent la guitare, ou jouent de différens instrumens, en s'accompagnant de

la voix, ou elles prennent le maté pendant que les Négresses apprêtent le dîner dans leur appartement : le soir, elles reçoivent la compagnie de très-bonne grâce, et ne se font pas prier pour chanter, danser, pincer de la harpe ou de la mandoline. La danse favorite, que l'on appelle *la calenda*, et que tous les naturels du pays, dont le tempérament est de feu, aiment à la fureur, est d'une indécence qui ne manque jamais de révolter ceux qui ne voient pas danser habituellement.

Les Espagnols, d'une humeur si jalouse dans leur pays, n'en sont guères tourmentés dans cette colonie : il n'y a point de honte attachée à la bâtardise ; les loix autorisent cette naissance, au point de donner aux bâtards mêmes, une fois reconnus pour tels par les parens, le titre de gentilshommes.

Il s'est élevé, entre Buénos-Ayres et Lima, capitale du Pérou, une rivalité récente qui est tout à l'avantage de la première ; elle est, en effet, beaucoup mieux située pour communiquer avec l'Europe. Le gouvernement d'Espagne y a établi l'entrepôt de tous les métaux de Potosi et de la Plata ; ces trésors descendent maintenant par le Picolmayo et la rivière de la Plata, route beaucoup plus courte et plus sûre que celle de Lima.

L'état que Helm présente des mines de Buénos-Ayres, nous apprend que les mines d'argent y sont beaucoup plus productives que celles d'or, et d'une exploitation beaucoup plus facile ; aussi est-ce à ces premières que les colons s'attachent de préférence.

Il y a deux manières de retirer l'or de sa mine, ou en fendant avec les pics de fer les rochers qui en contiennent, ou en lavant le sable des fleuves qui en roulent dans leur lit. La première est préférable, mais assez dispendieuse : outre la fatigue, elle exige plusieurs machines, et un moulin particulier pour réduire en poudre les pierres métalliques.

La seconde manière d'exploiter l'or est laissée à ceux qui n'ont pas assez de fonds pour faire les dépenses que demande la manière précédente : ceux-là mettent le sable dans une espèce de navette de corne, ils le lavent bien, et ramassent les grains d'or que leur pesanteur fait tomber au fond; mais comme ils ne se servent point de mercure, ils en perdent plus de la moitié : cependant, le profit qu'ils en tirent est assez considérable.

Voici la manière dont les habitans se servent pour séparer l'argent des parties hétérogènes ; on réduit le minerai en poudre, que l'on crible ensuite, puis on le mêle avec du mercure, du sel, de la boue putréfiée ; on l'enferme dans un cuir de vache en y versant de l'eau; il se fait une masse que l'on bat : cette masse se met dans une auge de pierre, on verse de l'eau dessus. Cette eau entraîne le minerai avec elle dans des puits creusés au pied de l'auge, où l'amalgame d'argent et de mercure se précipite en un globe blanchâtre : on retire le globe, et après l'avoir mis dans un sac de toile, on le presse afin d'en faire sortir le mercure; une grande partie qui y est contenue, s'échappe par les trous pratiqués aux moules. Comme le mercure, malgré toutes ces pressions, n'a pas tout-

tout-à-fait abandonné l'argent, on jette la masse dans un fourneau bien allumé; le mercure se volatilise, et l'argent reste pur, blanc et solide.

Lettre du père Jacques de Haze, missionnaire de la compagnie de Jésus.

Depuis trente années que, par la miséricorde de Dieu, je me suis consacré à ces missions, rien ne m'a été plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premières années, et dont le souvenir m'est toujours infiniment cher; mais le Seigneur qui nous a séparés, nous réunit dans le même esprit et dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans auprès des Indiens, on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du collége du Paraguay; c'est un fardeau qui étoit au-dessus de mes forces, et dont j'ai été chargé malgré moi: je m'attendois à finir mes jours avec mes chers néophytes, et je n'ai pu les quitter sans douleur. Il n'est pas surprenant, mon révérend père, qu'un missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années une peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement, surtout lorsqu'il voit que Dieu bénit ses instructions, et qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiés, une piété solide, un véritable amour de la prière, et la

plus vive reconnoissance envers ceux qui les ont tirés du sein des forêts, pour les réunir en un même lieu, et leur enseigner la voie du ciel ; c'est ce que je trouvois dans mes néophytes. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amère, par le simple récit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au ciel, et me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : Hé quoi, mon père, vous nous abandonnez donc ! Les mères levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisés, et me prioient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi, pendant une lieue entière, jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer : quand ils me virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris et leurs gémissemens redoublèrent ; je sanglotois moi-même, et je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux ; et je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur si vive.

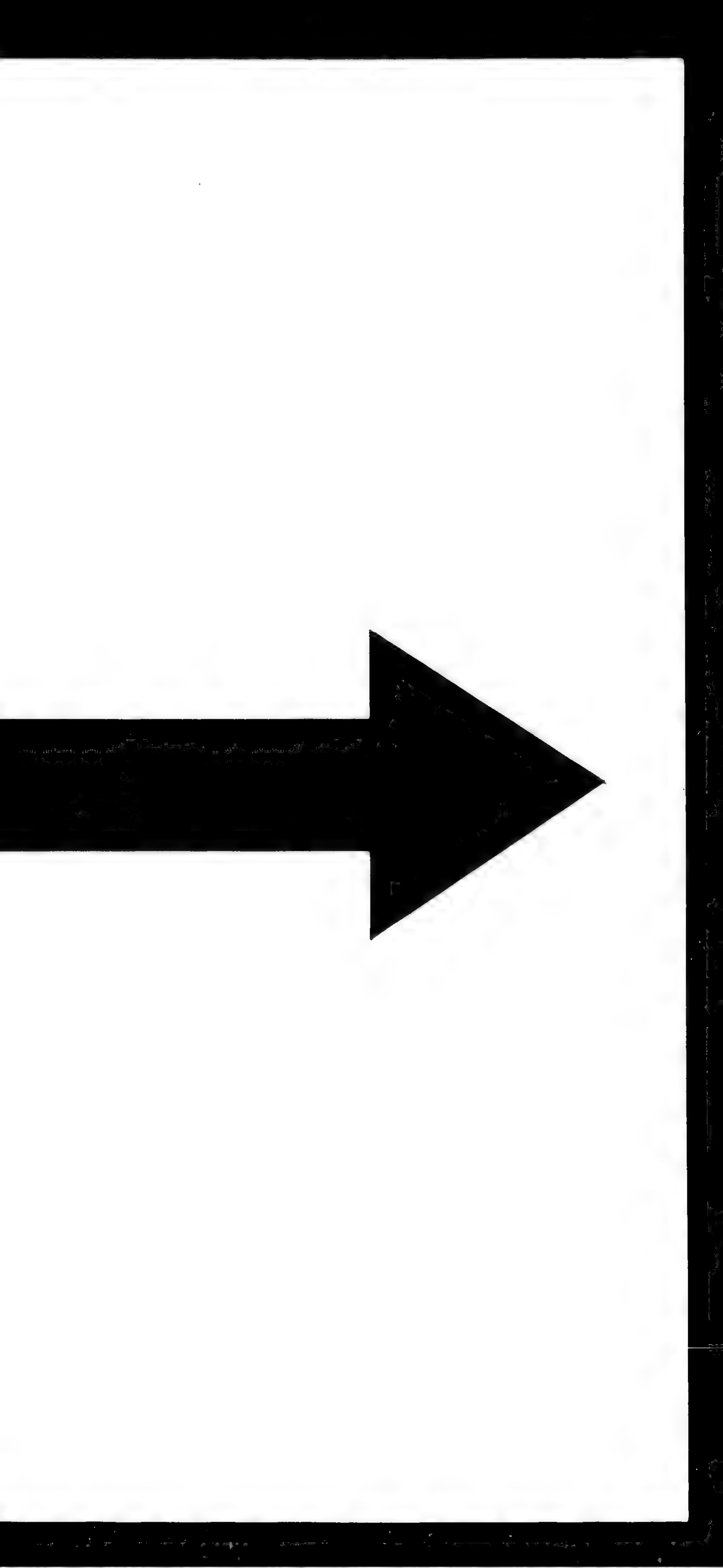
Nous reçumes, en l'année 1717, un secours de soixante-dix missionnaires ; il y en avoit onze de la seule province de Bavière, pleins de mérite et de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos pères de Flandre : ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux ; mais je me doute que les supérieurs, dans la crainte de perdre de bons sujets, en auront retenu, cette

année-là, plusieurs qui aspiroient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserois-je vous le dire, mon révérend père, ne craignons pas que Dieu se laisse vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces missions, il vous en donnera dix autres qui auront en[illegible]lus de vertu et plus de talens que celui [illegible] vous serez privé.

La même année, les besoins de n[illegible]ission m'appelèrent à Cordoue du Tucuman ; je fis ce voyage, qui est de trois cents lieues, accompagné de quelques-autres missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente Guaraniens, leurs néophytes. Ils se jetèrent d'abord sur le père Blaise de Sylva (c'est le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans), ils lui cassèrent toutes les dents, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le père Joseph Maco (c'est le second), fut tué presque au même instant, et je vis tout en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort, car ils venoient fondre sur moi avec fureur ; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'avisèrent de décharger quelques-uns de leurs mousquets, qui les mirent en fuite.

Ces barbares qu'on appelle *Payagas*, errent continuellement sur les fleuves, dans des canots qu'ils font aller avec une vîtesse extrême, et ils tendent de perpétuelles embûches aux chrétiens et aux missionnaires : ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le père Barthélemy de Blende,





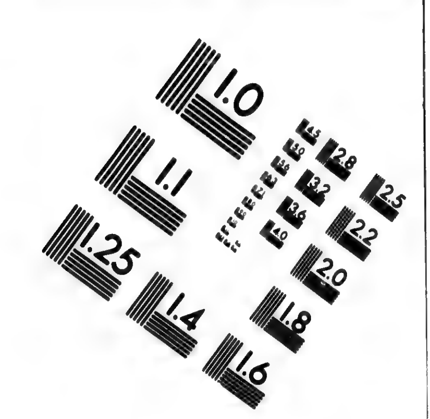
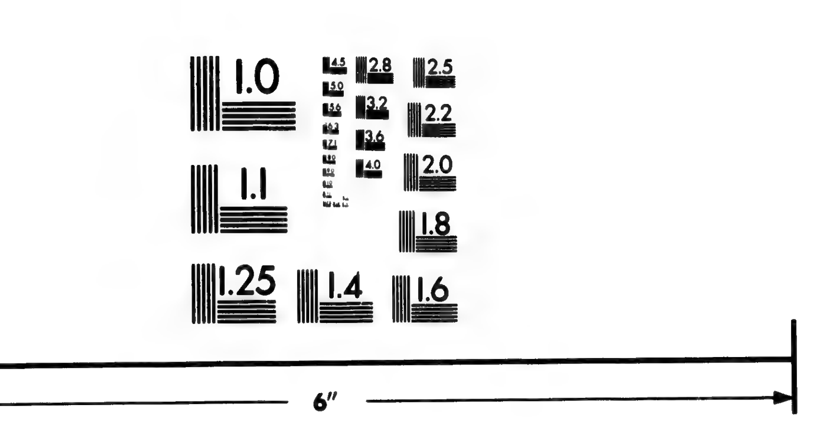


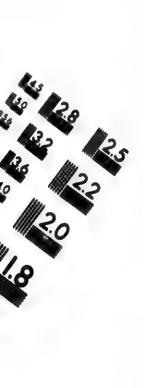
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

de la manière que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La mission des Guaraniens et celle des Chiquites sont fort étendues : les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve Parana, et du fleuve Uruguay : les seconds, qu'on appelle *Chiquites*, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, et l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le père de Arce en fit la découverte ; il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, et qui se peuplent, tous les jours, de nouveaux fidèles : des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites : le premier, en passant par le Pérou ; ce chemin est fort long, et c'est néanmoins celui que nos missionnaires sont obligés de prendre ; il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin, qui est la moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay ; mais il a été inconnu jusqu'ici, et c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte ; le fleuve et les terres par où il faudroit passer, sont occupés par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, et de ceux qui professent le christianisme ; les uns sont toujours à cheval, et battent sans cesse la campagne, ils ne se servent point de selles, et ils mon-

tent leurs chevaux à nu. De toutes ces nations barbares, c'est la nation des Guayouréens qui est la plus nombreuse, et en même temps la plus féroce : le gibier est leur nourriture ordinaire; et quand il leur manque, ils vivent de lézards, et d'une espèce de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rodent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres; ils ne vivent guères que de poisson; ils sont presque tous de la nation des Payaguas, nation perfide et cruelle, qui est sans cesse en embuscade pour surprendre et massacrer les chrétiens. Tous ces barbares adorent le démon, et l'on dit qu'il se montre à eux, de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le père Louis de Rocca, provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux Chiquites, par le fleuve Paraguay; il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire, savoir, le père de Arce et le père de Blende, qui travailloient avec un grand zèle dans la mission des Guaraniens. Le père Laurent Daffe, missionnaire de la province Gallo-Belgique, s'étoit offert pour cette expédition, en la place du père de Blende; mais les supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente néophytes indiens, qu'on leur avoit donné pour les accompagner, dont quelques-

uns savoient la langue des Payaguas; ils arrivèrent au commencement de l'année 1715, à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils eurent pris quelques jours de repos, le père recteur du collége leur fit équiper un vaisseau, où l'on mit les provisions nécessaires pour une année : ce fut le 24 janvier qu'ils s'embarquèrent ; ils furent conduits au vaisseau par le gouverneur et par les principaux de la ville : le vaisseau étoit précédé de deux esquifs, qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces infidèles, lorqu'ils aperçurent une barque remplie de Payaguas, qui étoient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours; en effet, ils racontèrent d'une manière très-touchante, la triste situation où ils se trouvo[illegible]

« Nous sommes en proie, dirent-ils, à deux [illegible]
» mis redoutables qui infestent l'un et l'autre rivage,
» et qui ont conjuré notre perte : aux Guaycuréens,
» d'une part, nos ennemis jurés; et de l'autre, aux
» Brasiliens, qui viennent, tout récemment, de sur-
» prendre dans le bois, plusieurs de nos femmes et
» de nos enfans, et les ont emmenés pour en faire
» leurs esclaves. C'en est fait de notre nation, si
» vous n'avez pitié de nos malheurs : nous ne de-
» mandons pas mieux que de vivre, comme les
» autres Indiens, sous la conduite des missionnaires,
» de profiter de leurs instructions, et d'embrasser

» la foi chrétienne ; ne nous refusez pas cette grace ».

Les deux pères furent touchés de ce discours ; ils permirent aux Payaguas de les suivre dans leurs canots, et ils les conduisirent dans une île assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis : ce fut là que les Payaguas formèrent à la hâte une espèce de village, où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfans. Le père de Blende passoit les jours et les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, et il le faisoit avec succès, car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écoutoient avec avidité les instructions du missionnaire, et les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'île retentissoit continuellement du nom de Jésus-Christ.

Cependant le père de Arce, qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des Chiquites, essaya de mettre pied à terre en différens endroits, mais ce fut inutilement. Les Guaycuréens, qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne, et ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le père prit donc le parti de chercher une autre route ; il laissa dans l'île un de ses néophytes pour continuer d'instruire les Payaguas, et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives, toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les Payaguas qui étoient à la suite des missionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des Brasiliens, projetoient secrétement entre eux

de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, et de s'en emparer; ils cachoient leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié et de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, et qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le père de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que, gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les Chiquites; c'est pourquoi il laissa le père de Blende dans le vaisseau, avec quinze néophytes indiens et deux Espagnols, qui conduisoient la manœuvre; et il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le père provincial, qui étoit allé visiter les bourgades des Chiquites par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs, et s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné; il y aborda avec ses compagnons; il se fit lui-même une route vers les Chiquites, et, après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les Payaguas voyant partir le père de Arce et un bon nombre d'Indiens, jugèrent qu'il étoit temps de se rendre maîtres du vaisseau; ils allèrent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'île, et, sous prétexte de venir écouter les instructions du missionnaire, ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils se jetèrent avec furie sur nos gens, qu'ils trouvèrent désarmés, et ils les tuèrent à coups de dards; ils épargnèrent néanmoins trois personnes; le père de Blende, dont les manières tout-à-fait aimables avoient gagné le cœur

du chef des Payaguas; un des deux Espagnols qui gouvernoient le vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite; et un néophyte de leur nation, qui, sachant parfaitement leur langue, devoit servir d'interprète. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre, et qu'ils enlevèrent le vaisseau.

Aussitôt que les Payaguas se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres barbares le commandant du vaisseau, qui leur étoit désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au père de Blende, et il laissa auprès de lui le néophyte qu'il avoit amené pour lui servir d'interprète. On peut aisément se figurer ce que le missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, et au milieu d'un peuple si féroce; il ne cessoit, tous les jours, de leur prêcher la loi chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprète; il n'épargnoit ni les caresses, ni les marques d'amitié capables de fléchir leurs cœurs: tantôt il leur représentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils seroient infailliblement la victime, s'ils persévéroient dans leur infidélité et dans leurs désordres; d'autres fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit. Il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis; ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, surtout les jeunes gens, qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la

licence et à la dissolution dans laquelle ils vivoient ; ils regardèrent le père comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées, et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'est le nom du néophyte qui étoit son interprète) se douta de leur dessein ; il eut le courage d'aller assez loin au-devant d'eux, et de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer pour soi-même le moment de sa mort ; ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce néophyte avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des Guaraniens, où il avoit vécu dans une grande innocence, et il s'étoit présenté de lui-même aux missionnaires, pour les accompagner dans leurs voyages.

Cette mort ne put être ignorée du père de Blende, et il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité ; il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture, et se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point ; dès le grand matin il entendit les

cris tumultueux de ces barbares qui avançoient vers sa cabane; il mit aussitôt son chapelet au cou, et il alla au-devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, et, croisant les mains sur la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille et serein, le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes Payaguas lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, et les autres le percèrent en même temps de plusieurs coups de lance; ils le dépouillèrent aussitôt de ses habits, et ils jetèrent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.

Ce fut ainsi que le père de Blende consomma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, et ils publièrent eux-mêmes qu'ils n'avoient vu mourir personne avec plus de joie et de tranquillité. Il étoit né à Bruges, le 24 d'août de l'année 1675, de parens considérables par leur noblesse, par leurs richesses, et encore plus par leur probité et leur vertu. Ce fut dans une famille si chrétienne qu'il puisa, dès son enfance, les sentimens de la plus tendre piété; il entra dans notre compagnie, à Malines, où, en peu de temps, il fit de grands progrès dans les vertus propres de son état. Après avoir enseigné les belles lettres et achevé ses études de théologie, il fit de fortes instances auprès de ses supérieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux missions des Indes : il obtint avec

peine la permission qu'il demandoit avec tant d'ardeur, et il fut destiné à la mission du Paraguay; il se rendit en Espagne, et étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des vaisseaux, il y édifia ceux qui le connurent, par son zèle et par sa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix, avec l'archevêque de Lima, et un grand nombre de missionnaires qui alloient dans l'Amérique : à peine se trouvèrent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués et pris par la flotte hollandaise, nonobstant le passeport qu'ils avoient de la feue reine d'Angleterre; ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre; il n'y eut que l'archevêque de Lima qu'on retint dans son vaisseau, avec le père de Blende, qui lui servoit d'interprète, parce que les Hollandais vouloient les transporter en Hollande. Le prélat fut si charmé du missionnaire, qu'il le prit pour le directeur de sa conscience; il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui, non-seulement en Hollande, mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre et par la France, pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face, et le prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique, il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le père de Blende, jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le père fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que lui donnoit un prélat si respectable, mais en même temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appeloit à la mission des Indes; il s'embarqua donc une seconde fois, et il arriva le 11 d'avril à Buenos-Ayres.

Il étoit d'une douceur, d'une modestie, et d'une innocence de mœurs si grande, qu'il étoit regardé comme un ange, et c'est le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaison avec lui. Il avoit une dévotion tendre pour Notre-Seigneur et pour sa sainte mère, et il se portoit à toutes les choses qui concernent le service divin, avec une ferveur qui éclatoit jusque sur son visage, principalement lorsqu'il célébroit les saints mystères. Aussitôt qu'il fut arrivé à Buenos-Ayres, il fut envoyé dans le pays des Guaraniens, où, après avoir appris la langue, il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort aussi illustre qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu. On a su les particularités de sa mort, d'un des Payaguas qui en fut témoin oculaire, et qui étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le gouverneur du Paraguay, dans les bourgades des Guaraniens, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

Revenons maintenant au père de Arce. Il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette lettre, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux missionnaires l'entrée dans le pays des Chiquites, et donner le moyen aux provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de huit cents lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces

terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay; c'est ce qui a fait qu'aucun provincial n'a pu, jusqu'ici, visiter ces missions. Le seul père de Rocca s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise; il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de là il enverroit un missionnaire, avec plusieurs Indiens chiquites, jusqu'au fleuve, pour y joindre le père de Arce; que ces Indiens emmeneroient le père de Blende, qui remplaceroit chez les Chiquites, le missionnaire; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le père de Arce, par le fleuve, et que de cette manière, on connoîtroit parfaitement ce chemin qui étoit très-court, en comparaison de celui du Pérou, et qui engageoit à beaucoup moins de dépenses et de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté; mais s'étant rendu au lieu marqué, et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus, le missionnaire qu'il avoit envoyé, ayant rapporté, à son retour, que tous les soins qu'il s'étoit donnés pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, et il prit la résolution de s'en retourner dans la province, par le même chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déjà quitté la nation des Chiquites, et il étoit bien au delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du père de Arce, par lesquelles il marquoit son arrivée dans l'une des bourgades des Chiquites; et il le prioit de

revenir sur ses pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert. Le père de Rocca balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essuyées, et aux risques qu'il avoit courus dans un voyage si long et si difficile : ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient fortement; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il se détermina à rebrousser chemin, et il dépêcha un Indien pour en donner avis au père de Arce. Celui-ci jugeant qu'il étoit inutile d'attendre le père de Rocca, partit aussitôt avec quelques Chiquites pour se rendre au lac, où il avoit laissé le vaisseau, afin d'y disposer toutes choses pour le retour; mais en y arrivant il fut bien étonné de ne trouver ni vaisseau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des Payaguas, il crut que les provisions ayant manqué au père de Blende, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois, il s'en étoit retourné au Paraguay : sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls; il fit couper, sur le champ, deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là; il les fit creuser et joindre ensemble en forme de bateau; et c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cents lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvoit pas contenir davantage), pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau sur lequel il viendroit chercher le père de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce père, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, et du

parti qu'il avoit pris : en même temps il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les Chiquites, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le père de Rocca arriva à la bourgade des Chiquites la moins éloignée du fleuve ; et ayant appris que le père de Arce avoit pris les devants pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de décembre, où les pluies sont abondantes et continuelles ; il étoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses et marécageuses ; souvent même il étoit obligé de descendre et de marcher dans l'eau et dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, et ne pouvant prendre de repos et de sommeil que sur quelque colline qui s'élevoit au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre du père de Arce : ces tristes nouvelles l'affligèrent sensiblement ; mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, et il s'en retourna vers les Chiquites d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

Cependant le père de Arce et ses six néophytes naviguoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent aperçus des Guaycuréens qui les assaillirent et les massacrèrent impitoyablement ; c'est ce qu'on a appris du même Payagua, qui a fait le détail de la mort du père de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu, ni les circonstances de la mort du père de Arce : ce qu'il y a de certain, c'est que ce mission-

naire

naire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, et de faciliter la conversion des Indiens. Il naquit le 9 novembre de l'année 1651, dans l'île de Palma, l'une des Canaries; ses parens, qui étoient Espagnols, l'envoyèrent en Espagne pour y faire ses études : ce fut là qu'il entra dans notre compagnie. Il vint ensuite dans la province du Paraguay, et il enseigna pendant trois ans, avec succès, la philosophie à Cordoue du Tucuman : peu après, étant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adressa à S. François-Xavier, qu'il honoroit particulièrement, et il fit vœu de se dévouer, le reste de ses jours, au salut des Indiens, si Dieu lui rendoit la santé; il la recouvra aussitôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la mission des Guaraniens, il entra chez les Chiriguanes qui confinent avec le Pérou : le naturel féroce et indomptable de ces peuples rendit ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoissance de la nation des Chiquites, et ayant trouvé un Indien qui savoit parfaitement leur langue, il se mit à l'apprendre, afin d'être en état de travailler à leur conversion. Quelques néophytes guaraniens l'accompagnèrent chez les Chiquites; il rassembla ces barbares dispersés dans les forêts, avec des peines et des fatigues dont le détail seroit trop long; enfin, avec le secours de quelques missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses peuplades; de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle chrétienté. C'étoit un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même,

d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers; en un mot, qui avoit les vertus propres d'un homme apostolique.

Telle a été, mon révérend père, la mort toute récente de ces deux missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelque autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part : leur sang fertilisera sans doute ces terres infidèles, et y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.

Lettre du père Bouchet, missionnaire de la compagnie de Jésus, au père J. B. D. H. de la même compagnie.

LA relation que je vous adresse m'a paru singulière, et j'ai cru vous faire plaisir de vous la communiquer; elle est du révérend père Florentin, de Bourges, missionnaire capucin, qui arriva à Pondichery vers la fin de l'année 1714. La route extraordinaire qu'il a tenue pour venir aux Indes, les dangers et les fatigues d'un long et pénible voyage, le détail où il entre de ces florissantes missions du Paraguay, qui sont sous la conduite des Jésuites espagnols, et qu'il a parcourues dans sa route, la certitude qu'il n'avance rien dans sa relation, dont il ne se

soit instruit par ses propres yeux ; tout cela m'a paru digne de l'attention des personnes qui ont du zèle pour la conversion des infidèles. C'est son original même que je vous envoie ; il a eu la bonté de m'en laisser le maître pour en disposer à mon gré. Je suis, etc.

Voyage aux Indes orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, etc.

Ce fut du Port-Louis, le 20 avril de l'année 1711, que le révérend père Florentin mit à la voile pour les Indes ; il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à Buenos-Ayres ; et comme c'est là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour se rendre à la côte de Coromandel, c'est là aussi que doit proprement commencer la relation qu'il fait de son voyage. Tout ce qui suit, sont ses propres paroles, qu'on ne fait ici que transcrire.

A mon arrivée à Buenos-Ayres, je me trouvai plus éloigné du terme de ma mission, que lorsque j'étois en France : cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires français à la côte du Chili et du Pérou ; il me falloit faire environ sept cents lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux français devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de là fe-

roit voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales.

Comme je me disposois à exécuter mon dessein, deux gros navires que les Castillans appellent *navios de registro*, abordèrent au port; ils portoient un nouveau gouverneur pour Buénos-Ayres, avec plus de cent missionnaires jésuites, et quatre de nos sœurs capucines qui alloient prendre possession d'un nouveau monastère qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller au Callao, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima; c'est de ce port que les vaisseaux français vont par la mer du sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes; mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller, par le plus court chemin, à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buénos-Ayres vers la fin du mois d'août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à Sancta-fé; c'est une petite bourgade éloignée d'environ soixante lieues de Buénos-Ayres; elle est située dans un pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata: je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de Corduba. J'avois déjà marché peu-

dant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à Sancta-fé, disparurent tout à coup; j'eus beau les chercher, je n'en pus voir aucune nouvelle; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute, à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un pays inconnu, et où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à Sancta-fé, prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai, me firent juger que c'étoit le chemin de Sancta-fé. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts sans y voir aucune issue : comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout à coup saisi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu : il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misères; mes petites provisions étoient consommées, et je savois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé; au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux et des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'autruche, et même du gibier, dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse et plus haute. Je ne le croirois pas, si je n'en avois été témoin,

combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de Buénos-Ayres, et dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays, se servent ordinairement de chariots; ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuirs de bœuf; celui sur lequel monte le maître est le plus propre, on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres chariots portent les provisions et les domestiques : chaque chariot est traîné par de gros bœufs; le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guères d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin et de la viande salée, car pour la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantite de bœufs et de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagés au milieu de cette troupe de bestiaux; ils sont souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-Ayres, chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande *Matança*, comme parlent les Espagnols; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même

davantage, suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux : ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux ; les chiens sauvages, et une espèce de corbeau, différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui, sans cela, infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer : avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre, sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il en souhaite ; elles ne s'envolent pas quand on passe, et pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté ; mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe ; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles.

Quoique au milieu de ces forêts où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais ; elles se laissoient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton. Je pouvois aisément faire du feu pour les cuire ; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant, l'un contre l'autre, deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux

à trois journées de chemin : quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois; et les bois où je m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je continuai ainsi ma route sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner; je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés : tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés.

Ces lieux charmans me rappeloient les idées que j'avois eues autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde; il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes; mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

Mémoire historique sur un missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale.

Le père Castagnares naquit le 25 septembre 1687, à Salta, capitale de la province du Tucuman. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les Jésuites; après le cours de ses études, il se livra, par préférence, à la mission des Chiquites. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés: il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud, et par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du midi s'élève par intervalles, il occasionne une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guères de suite qu'une semaine, et dès le premier jour que le vent du nord se fait sentir, il se change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat; le froment et le vin y sont inconnus: ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe, et même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise, est l'extrême difficulté de la langue des Chiquites, qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le père Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au père Suarez, l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des Samuques (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du Pilcomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis qui habitent les rives des deux fleuves principaux : ces deux fleuves sont le Parana et l'Urugay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana, à la vue de la ville de los Corientes.

Les supérieurs avoient ordonné aux pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des Guaranis, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire; de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers, à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du Pilcomayo. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le fleuve l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de joindre les deux autres missionnaires des Chiquites, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir ; mais le père Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet, il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense ; les Samuques se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie Samuques, partie Cucutades, sous la conduite de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes ! Aussi quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes ! On baptisa dès-lors les enfans de ces barbares ; mais parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le père Herbas, supérieur des missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le père Castagnares, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir le plus ardent de ses vœux. Les pères mirent quarante jours à gagner les terres des Samuques, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnares, d'une santé plus robuste, et moins avancé en âge, résista à

la fatigue, et pénétra, avec les Samuques qui le suivoient, et quelques Chiquites, jusqu'aux Cucutades qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, et qui forme un fleuve considérable : c'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des Samuques. Il posa les premiers fondemens; et ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul; il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture qui n'est que des racines sauvages; il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guères moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts; mais les forces de la grâce aplanissent toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain.

Tel étoit celui du père Castagnares : par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, il gagna absolument leur amitié; de nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts; mais

comme le père se trouvoit seul, et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un Samuque, dont il n'avoit pas été question jusque-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier, et alloit le mettre à la porte du missionnaire, se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remercîment : l'Indien fit au père, trois ou quatre fois, ces présens désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation ; chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusque-là de salines ; mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des Zatheniens : un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence, pour voir si de là, l'on ne découvriroit rien de ce qui étoit si ardemment desiré. Il vit, à très-peu de distance, une mare d'eau colorée, environnée de bruyères : la chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En en-

trant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre, il enfonça sa main, et la retira pleine d'un sel à demi formé. L'Indien, satisfait, appela ses compagnons; et le missionnaire en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent, et les mettre à l'abri des barbares idôlâtres.

Le père Castagnares entreprit ensuite, avec ses Indiens, de construire une petite église; et pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemencer; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat; et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier, la main à tout pour animer les travailleurs. Les Chiquites faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit un de nos missionnaires, *parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point aperçus, avant leur éloignement, de la crainte excessive que les Samuques ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces; ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait.* Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante: les Zathéniens, avec quelques Samuques et les Cucutades, se liguèrent pour faire une inva-

sion dans la peuplade de Saint-Joseph; ils en étoient déjà fort près, lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation; la vue de ces animaux, et leurs seules traces qu'aperçurent les Zathéniens, leur causèrent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du père Castagnares; mais quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un si bon usage: il ne fut pas plutôt remis et convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérans: ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs Etats, d'autres régions indépendantes, sans brûler du desir de les asservir et d'en augmenter leur empire; et les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, si on leur dit qu'au delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage; ils se croient trop heureux, si au prix de leur sang, ils peuvent

arracher quelques ames à l'ennemi du salut : c'est ce qui détermina le père Castagnares à entreprendre la conversion des Terènes et des Mataguais.

Sa mission chez les Terènes n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace ; de là il songea à faire l'importante découverte du Pilcomayo, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en cotoyant le rivage du fleuve. Étrange résolution ! le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habités que de nations féroces et barbares ; il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible ; il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour, la persécution des insectes qui l'épuisoient de sang ; il lui falloit souvent marcher pieds nus, dans des marécages couverts d'une herbe dure et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang, les eaux qu'il traversoit : il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court ; la soif de la gloire de Dieu

Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais* : un Espagnol, dont le nom étoit *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent, les barbares les reçurent bien; mais il y avoit chez eux, un cacique ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme : ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire, croyant l'invitation sincère, vouloit s'y rendre; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps, chez les premiers Mataguais qui l'avoient accueilli; dans cet intervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au cacique et à sa troupe; il le renvoya enfin, avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens; le père se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les Mataguais qui lui étoient fidèles, pour les rapporter; ainsi il resta presque seul avec Acozar. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le père? Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré; mais il



ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné; et le voyant presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le père avec une fureur infernale, et lui ôta la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces, brisèrent tout ce qui servoit au culte divin, et emportèrent en triomphe tous les petits meubles du missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du père Augustin Castagnares, arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

Lettre du révérend père Cat, missionnaire de la compagnie de Jésus.

JE me hâte, monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été très-heureux.

Je sortis le huit de novembre 1728, de la rade de Cadix, avec trois missionnaires de notre compagnie.

Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit

bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi, nous arrivâmes à la vue des Canaries; mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer, jusqu'au seize, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Téneriffe, où nous nous arrêtâmes quelque temps, pour faire de nouvelles provisions.

Le dix-huit de février, nous passâmes la ligne; ce jour sera pour moi à jamais mémorable : on célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols; vous connoissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au président (1) de la ligne, des raisons qui les avoient engagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'ordre du président; après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain, dès le matin, on dressa sur la plate-forme

---

(1) Nom qu'on donne au principal acteur de la comédie.

une table d'environ trois pieds de large sur cinq de long; on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compaguie beaucoup plus nombreuse que la veille, ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance: ils se rendirent au lieu marqué, au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête; le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre; ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang froid, faisoit bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du Thersite d'Homère; on l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier; mais le président regardant ses excuses comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette scène, le président envoya chercher le capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte, et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beau-

coup ses facultés; on disputa quelque temps, et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons, et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur le champ.

Les passagers furent cités à leur tour, les uns après les autres; le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine : ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante, et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant, ce que signifioit cette assemblée? On lui répondit que c'étoit le cortége du président de la ligne. *Le président de la ligne*, reprit le capitaine en colère, *de qui veut-on me parler? ne suis-je point le maître ici, et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle, et qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots, le président troublé se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir : on plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage,

en devint tout à coup le jouet et la risée : ainsi se termina la fête.

Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage ; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait de plaisanteries originales, toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête, qui est sujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins : c'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix, que le capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable ; elle est fade, huileuse et mal-saine ; il n'y a guères que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon, que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit, accompagné d'autres poissons appelés *romerinos*, qu'on appelle les pilotes, parce que ordinairement

ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, et dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élancoient en foule sur son dos comme pour le défendre, et se laissoient prendre avec lui.

Le requin ne fut pas le seul poisson que nous prîmes ; il en est un que j'étois fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le poisson volant. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle *poisson volant*, parce que, pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse, à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel; mais comme la bonite est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule, au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guères qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux : il en tomba un sur le nôtre ; je le pris dans ma main, et l'examinai à loisir ; je le trouvai de la grosseur du mulet de mer, dont le révérend père vous a donné la description, dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire, et sa prodi-

gieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité de ceux qui voltigeoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive souvent que, poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots, qui sont ordinairement assez généreux, ou assez peu amateurs de sa chair, pour lui rendre la liberté.

Le 26 de février nous eûmes le soleil à pic (1), et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme pour la première fois : c'est une flamme légère et bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât, ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus le phénomène, je m'approchai pour le considérer ; mais le vent étoit si furieux, et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois, me permirent à peine de le voir quelques instans.

Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque : lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quel-

(1) Avoir le soleil à pic, c'est l'avoir à plomb, et perpendiculairement.

ques heures, la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs, assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers; il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très-chaude et très-mal-saine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et autres insectes, qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens; quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers, qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je serois infini, mon révérend père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage : je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne me disoit rien de trop; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue, et nous navigâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord.

A mon arrivée à Buénos-Ayres, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée, par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau : à la vérité, le fleuve de la Plata est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur ; outre cela, il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guères que quatre ou cinq brasses d'eau : le plus périlleux est à l'embouchure, et on le nomme *le banc anglais*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi ; cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit la Plata que sous le nom redoutable d'*enfer des pilotes :* ce n'étoit pas sans raison, car ce fleuve est, en effet, plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau; mais sur la Plata, on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs, les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, et de s'ouvrir en descendant de la vague en furie, dans l'abyme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne pensions à l'île de Los-Lobos (1). Quoique

(1) Ile des Loups.

nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est, pour ainsi dire, habitée que par des loups-marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île, ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse; ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs, ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé : leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux, et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de la Plata, un poisson qu'on appelle *viagros;* il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse, elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement : cet aiguillon paroît cependant foible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée : ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part, avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant; après une navigation agréable et

tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de Buénos-Ayres, d'où je vous écris : cette ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale; on y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent sur le fleuve de la Plata. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, et l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà et là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de Buénos-Ayres; la vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainsi, l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne, par mer, ou par terre, de Mendoza, ville de Chili, assise au pied des Cordillières, à trois cents lieues de Buénos-Ayres : à la vérité, ces déserts arides et incultes dont je viens de vous parler, sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à Buénos-Ayres, un Indien vendit à un homme de ma connoissance, huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie; encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté, car on en trouve communément à six ou huit francs; on peut même en avoir à meilleur marché, mais alors il faut aller les chercher à la campagne, où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon révérend

père, de savoir la manière dont on les prend : une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre ; ils ont en main un long bâton, armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé ; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure : l'animal tombe bientôt à terre, sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, et frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir ; de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, et abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité, que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de Buénos-Ayres : ces animaux vivent sous terre, dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de Buénos-Ayres avoit jugé cet objet digne de toute son attention : en conséquence, il avoit envoyé à la

chasse de ces chiens carnassiers, des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de la Plata étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'Uraguay (1), qui n'en n'est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins : il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable comme le premier, mais il est semé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux bâtimens à voiles d'y naviguer. Les balses (2) sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque, à cause de leur légéreté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux; on y trouve des loups marins, et une espèce de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup : il est d'une familiarité excessive,

(1) L'Uraguay est un fleuve d'une largeur prodigieuse, qui se jette dans le Paraguay, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale.

(2) Les balses sont des espèces de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés : on les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, et y sont solidement attachées : on les couvre de bambous, et sur cette espèce de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, et capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur.

et cette familiarité le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers, et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure ; on y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus ; je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (1) n'est pas plus gros qu'un roitelet ; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude ; il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture : il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos : cet oiseau conserve encore tout son éclat après sa mort ; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis, dans des lettres.

---

(1) L'auteur de cette lettre veut probablement parler du colibri.

Ces bois dont je viens de vous parler, sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de tigres ; ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux ; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal : il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire ; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables : ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs ; cependant lorsqu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité et une fureur incroyables ; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le révérend père supérieur des Missions de l'Uraguay, en fut témoin il y a quelques jours : ce respectable missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route ; aussitôt ils résolurent de l'attaquer : le missionnaire curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière : deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet chargé à balles : celui-ci se plaça entre les deux autres ; tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre : alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le mission-

naire

naire m'a raconté qu'il vit en même-temps partir le coup, et le tigre enferré dans les lances, car, dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal: ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois: je l'ai vu et touché, non sans crainte, car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux, il se jetoit sur tout le monde, sur ceux mêmes qui lui apportoient à manger: heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou, et le fîmes jeter dans l'Uraguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces: outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses: les sacs sont de peau de vache; les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, et de la droite font tourner l'autre, à peu

près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol : souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau; mais pour prendre le cerf, la vigogne, le guanacos et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La vigogne ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse : du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne; le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le guanacos tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit : il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute qu'il porte fort majestueusement : son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur : quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-longtemps sans pouvoir se relever.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle *ours aux fourmis :* cet animal a, au lieu de gueule, un trou

rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis; l'ours, dont je parle, met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis, ensuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori; voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*.

Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse, il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre; mais comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste, toutes ces bêtes féroces n'attaquent guères les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières; de sorte que les Indiens qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays, il produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe; on y trouve même, dans quelques endroits, le fameux arbre du Brésil (1),

(1) On a donné à cet arbre le nom d'*arbre du Brésil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avoit été apporté du Brésil.

et celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, et sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés; je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelque idée : il en est un, entre autres, qui ressemble assez à une grappe de raisin ; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre ; chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, et sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce et facile. Ce fruit, qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréable. Le pigna, autre fruit du pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin ; c'est ce qui a fait donner le nom de *pin* à l'arbre qui le produit : cependant la figure du pigna approche davantage de celle de l'artichaut ; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, et pour la saveur, et pour le parfum. On estime beaucoup, dans le pays, une plante nommée *mburusugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la passion*, et qui se change en une espèce de calebasse de la grosseur d'un œuf de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, et l'on en tire une liqueur douce et délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang, et de fortifier l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë*, qui produit

des cosses longues, grosses, raboteuses, et de différentes couleurs: ces cosses renferment une espèce de féve de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom de l'*herbe du Paraguay;* je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvoit autrefois que dans les montagnes de Maracayu, situées à plus de deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plans de Maracayu, et ils réussirent à merveille : aujourd'hui il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies et les discours injurieux que ce commerce a occasionnés contre nous; mais vous savez aussi que la Cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte, c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie et des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucunes loix.

Les Sauvages ne connoissent entre eux ni princes, ni rois : on dit en Europe, qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de forme stable; il n'y a ni loix, ni regles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice; chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant, comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choi-

sir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les caciques des magiciens qui savent rendre leur autorité respectable, par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontens : s'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple, que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés, tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de cacique, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré ; après quoi il nomme le cacique, à qui il enjoint de conserver toujours une vé-

nération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte; leurs demeures ne sont que de misérables cabanes, bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres, posées les unes auprès des autres, sans ordre et sans dessein : la porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut, pour ainsi dire, se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre, ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins, et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les Sauvages peuvent renouveler leurs provisions; mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu : ces changemens sont, sans contredit, un de plus grands obstacles à leur conversion.

Les Sauvages sont presque tous d'une taille haute;

ils sont agiles et dispos, les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané; ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs : il n'est rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise, appellée *tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal : en été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment; on leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur et pesant, elles sont

tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et se terminent en pointes : à ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle ; il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe : quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guères en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé : accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne diffère guères en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition : en temps même de paix, les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux ; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la néces-

sité les y contraint ; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presqu'à l'infini ; je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général, qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle ; les uns sont absolument barbares, les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation, et pour ainsi dire sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens : tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi bornés dans leurs vues, qu'inconstans et légers dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois : tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin, d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont le droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemi de Las-Casas nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la

première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés ; ils avoient en effet un roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là ; les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers.

Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de l'ordre, et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances ; leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours ou trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire ; mais il arrive très-souvent que les fumées de la cicha (1) venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder

(1) Boisson des Indiens.

les disputes, les querelles et les meurtres, à la joie, aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une; mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur : celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier, les parens jugent si c'est un homme de cœur, et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc, et la peau des animaux qu'ils ont tués; ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un hamac : c'est un espèce de filet suspendu entre quatre pieux; quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconoisse un Être suprême, et qui ne lui rende hommage : ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du Paraguay, peuples grossiers et barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup; ils sont également persuadés que l'ame ne périt point avec le

corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts; ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches, et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens, est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu: du reste la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la lune le titre de mère, et l'honorent en cette qualité: lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit, des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune, à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les Sauvages sont fort superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, et les changemens qui surviennent aux arbres: ce sont leurs oracles, et ils croient pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

CAYENNE.

La ville et le fort de Cayenne sont situés sur la pointe septentrionale de l'île du même nom, par quatre degrés cinquante-sept minutes de latitude, et par cinquante-quatre degrés trente-sept minutes de longitude, à l'occident du méridien de Paris. Cette ville fait une espèce d'héxagone irrégulier, entouré de murailles, avec cinq bastions, quelques demi-lunes et un fossé : la plupart des maisons sont de charpente, et couvertes de bardeaux; plusieurs maisons ne sont que de terre, ou bousillées, selon l'expression du pays. En 1788, la population ne s'élevoit qu'à douze mille quatre cent quarante-neuf habitans, en tout; les importations y sont faites, en grande partie, par les Américains des Etats-Unis. Dans la même année, les exportations ont été évaluées à 539,000 liv.

A cette époque, M. Lescallier, aujourd'hui sénateur, étoit administrateur à Cayenne; il s'aperçut, en entrant dans ses fonctions, que les Nègres n'étoient pas traités avec la même humanité que dans les autres colonies françaises, et que la dureté dont usoit, à leur égard, la cupidité des propriétaires, leur nuisoit à eux-mêmes et à l'État, plus qu'elle ne pouvoit procurer d'avantages effectifs : l'expérience a constamment prouvé que les esclaves soignés et traités humainement étoient beaucoup plus utiles à la fortune de leurs maîtres. Ce sage administrateur fit des

réglemens efficaces pour réprimer les abus, et le succès répondit en partie à son zèle.

La plus grande partie de la Guyane où se trouve située l'île de Cayenne, étoit encore, à cette époque, possédée par des nations indigènes, puisque les Européens n'occupent pas même les côtes en entier; seulement on avoit subjugué quelques peuplades indiennes, très-voisines des établissemens européens. Le mémoire intéressant que nous devons à M. Lescallier, sur l'état et les mœurs de ces nations sauvages, est bien propre à confirmer la vérité des relations de nos missionnaires. Voici l'analyse sommaire de ce curieux mémoire; nous en retrancherons les détails qu'on a lus dans les *Lettres édifiantes*.

Des usages révoltans suivirent de près l'établissement des Français dans la Guyane; on réduisoit les Indiens en esclavage, et on en faisoit trafic. Le gouvernement de France s'éleva fortement contre ce traitement barbare; alors on se rejeta sur les Indiens sortant des pays voisins, qui appartenoient à d'autres puissances. Le monarque, instruit de cette odieuse manœuvre, la réprima par des défenses sévères: les Blancs se bornèrent alors, en se prévalant du caractère confiant des Indiens, et de leur passion pour les liqueurs fortes, à les attirer par de perfides promesses; on les chargea de travaux, que bientôt on paya fort mal. Les hommes qui, dans le pays, devoient seconder les vues du gouvernement pour la repression de ces abus crians, toléroient ces excès, ou même, par cupidité, s'en rendoient complices. Cette conduite odieuse excita insensiblement la perte

ou l'éloignement d'un grand nombre d'Indiens ; tous les quartiers voisins des établissemens français en sont maintenant à peu près dépeuplés. M. Lescallier sentit que le plus sûr moyen pour gagner la confiance des Indiens, et se les attacher, étoit de commencer par les civiliser ; il fit des tentatives, mais les événemens sont venus contrarier la sagesse de ses vues. En suivant la marche qu'expose son mémoire, on verroit bientôt des pays immenses, qui, jusqu'à présent, ont été presque abandonnés à la nature, devenir des contrées heureuses, peuplées et cultivées. La nation française, qui, dans ses possessions de la Guyane, n'a guères que de vastes déserts, deviendroit vraiment propriétaire d'un pays presque aussi étendu que la moitié de la France.

Les Caraïbes sont, de toutes ces nations indiennes, ceux qui se distinguent le plus par leur nombre, leur activité, leur bravoure; ce sont les hommes les plus robustes après les Patagons. Si on en croit aux anciens voyageurs, ces Sauvages sont cannibales ou anthropophages : il paroît certain, du moins, qu'ils mangent les ennemis qu'ils font prisonniers, et qu'ils dévorent leur chair avec l'avidité du vautour.

Les Galibis, autre nation nombreuse, et la plus voisine de Cayenne, sont presque entassés dans leurs maisons ; il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt et trente ménages : les portes sont toujours ouvertes, et on y peut toujours entrer, tant est grande la sécurité avec laquelle ces Sauvages vivent entre eux.

Les

Les Indiens de la Guyane ne sont ni grands, ni forts, ni nerveux; mais leur taille est droite, et ils jouissent généralement d'une bonne santé. Les semences de l'arnotta, bien macérée dans du jus de limon, et mêlées avec de l'eau et de la gomme, composent une teinture écarlate, avec laquelle tous ces Indiens se peignent le corps, et les hommes, même leur chevelure, ce qui donne à la peau la couleur d'une écrevisse de mer bouillie. Ils se frottent le corps avec de l'huile de crabe, ce qui est sans doute utile à des hommes qui, dans un climat brûlant, sont presque nus. Ils ont les traits réguliers, les lèvres minces, les dents blanches et les yeux noirs, mais petits; leur physionomie n'a d'autre expression que celle du contentement et de la bonté. Le mélange de cette race avec celle des blancs produit, à la première génération, des hommes qu'on distingue à peine des derniers.

La polygamie est admise parmi ces peuples, on y est libre de prendre autant de femmes qu'on en peut nourrir; mais généralement ces Sauvages n'ont qu'une seule femme, et dont ils sont excessivement jaloux; ils tuent à l'instant celle qui a donné des preuves d'infidélité. Les femmes sont moins les compagnes que les esclaves de leurs maris; elles ne mangent jamais avec eux. Les Indiens ne frappent jamais leurs enfans; pour toute éducation, ils leur apprennent à chasser, à pêcher, à courir et à nager.

Les Indiennes atteignent la puberté avant l'âge de douze ans; on les marie à cette époque. Les femmes enceintes se délivrent elles-mêmes, et sans secours

étranger ; elles remplissent toutes les fonctions du ménage, et le jour même de leur délivrance, elles sont en état de servir leurs maris.

Les Indiens sont très-sociables entre eux, et ils se rassemblent fréquemment ; là, ils dansent, ils jouent, ils s'amusent à faire des contes de revenans et de sorciers, ou des récits de leurs rêves ; ils se livrent alors souvent à des éclats de rire immodérés. Leurs principaux vices sont le penchant à s'enivrer, et l'indolence : l'unique occupation d'un Indien, quand il ne pêche ni ne chasse, est de s'étendre dans son hamac, de s'y amuser à nettoyer ses dents, à passer les poils de la barbe entre ses doigts, ou à se considérer la figure dans quelque morceau de miroir cassé. Les ornemens des hommes consistent en couronnes de plumes, ou en une espèce de baudrier fait de dents de tigres ou de sangliers, qu'ils portent comme un signe de leur valeur et de leur activité. Leur vêtement consiste en une bande de toile de coton, noire ou bleue, qu'ils portent à la ceinture ; ils l'attachent autour de leurs reins, la font passer entre leurs cuisses, et, comme elle est très-longue, ils en jettent le bout sur leurs épaules, ou le laissent traîner négligemment à terre. Les chefs de famille, pour avoir une marque distinctive, se couvrent quelquefois de la peau d'un tigre ou d'un sanglier, attachée par une plaque d'argent de la forme d'un croissant, qu'ils appellent *caracoly*.

Quelques pots de terre noire qu'ils façonnent eux-mêmes, quelques calebasses ou gourdes, une pierre à moudre, quelques corbeilles ; voilà à peu près tout

ce qui compose leurs ustensiles de ménage et leur mobilier. Les Européens leur vendent des couteaux et des haches ; ils portent celles-ci à leur ceinture, comme des poignards. Chaque famille est aussi pourvue d'un canot, qui sert à transporter tout ce qu'elle possède, lorsqu'elle voyage par eau, ce qui est assez fréquent.

Le vêtement des femmes est une espèce de tablier de toile de coton, orné de grains de verre, et qu'elles appellent *queiou*. Ce tablier n'a qu'un pied de largeur sur huit pouces en hauteur ; il est bordé de franges, et noué par des cordons de fil de coton.

Leur parure est de passer, dans de petits trous qu'elles se font à la lèvre inférieure, des épines, et même toutes les épingles qu'elles peuvent se procurer ; les pointes leur pendent sur le menton, comme une espèce de barbe : elles suspendent encore à leurs oreilles de petits morceaux de liége, ou d'un bois léger. Les jeunes filles, à l'âge de dix ou douze ans, se serrent les chevilles et le dessous des genoux d'une sorte de jarretière de coton, qui, restant toujours en place, leur rend le gras de la jambe d'une grosseur énorme, et leur donne la plus grotesque apparence.

Tandis que leurs maris s'occupent à la chasse et à la pêche, les femmes plantent et cultivent le manioc, les bananes, les ignames et d'autres racines ; elles préparent les vivres, fabriquent les pots de terre, les hamacs de coton, et font des bracelets, et des paniers ou corbeilles. Les hamacs coûtent beaucoup de peine et de temps à faire ; il faut, pour en former le tissu, conduire, l'un après l'autre, chaque fil dans

la chaîne, à peu près de la manière dont on fait les bas au métier.

Lorsque les Indiens voyagent par terre, ils se chargent toujours de leur canot, qui est fait du tronc d'un gros arbre, creusé par le moyen du feu; il leur sert à porter leur bagage, quand ils traversent des marais, ou passent des criques et des rivières; et comme eux, il est tout peint en rouge.

Ces Indiens meurent plutôt de vieillesse que de maladies graves : dans ce dernier cas, ils prennent du jus de tabac au lieu d'émétique.

Lorsqu'un Indien est mort, on le lave, on le frotte d'huile, on le met dans un sac de coton neuf, et on dépose près de lui tout son attirail de guerre et de chasse. Pendant cette funèbre cérémonie, les parens, les amis, les voisins poussent des cris lamentables; après quoi, tous s'enivrent de liqueurs fortes. A la fin de l'année, on retire le corps de terre, les chairs en sont alors détachées, et on distribue les os entre les parens et les amis; on suit les mêmes rits que la première fois, et ensuite le voisinage cherche un lieu propre à faire un autre établissement.

Le langage des Indiens, en général, ressemble fort, pour la prononciation, à celui des Italiens; leurs mots sont harmonieux, sonores, et se terminent par une voyelle. Pour tout calendrier, ils ont une corde avec des nœuds : ceci ressemble fort aux quipos des Péruviens. Leurs instrumens de musique sont d'abord une sorte de flûte, faite d'un seul jonc fort épais; ils en tirent des sons qui ne sont guères

plus agréables que le beuglement d'un bœuf; ils ne connoissent, ni mesure, ni harmonie. Une autre flûte appelée *quarta*, est formée d'un assemblage de roseaux de grandeur inégale, à l'une des extrémités, et joints ensemble, comme les tuyaux d'un orgue. Des auteurs ont cru y trouver l'instrument nommé *syrinx*, par Ovide, ou le chalumeau de Pan.

Les flèches des Indiens ont généralement près de quatre pieds de long; elles sont armées d'une pointe d'acier ou d'os de poissons, quelquefois d'une pointe comme celle d'une lance; ils les garnissent toutes de plumes de six ou sept pouces de long : celles qu'ils destinent à tuer des poissons, ont l'air d'un trident, et sont à trois, et quelquefois à cinq pointes. Les Indiens ont aussi des flèches, mais en petit nombre, qu'ils ont trempées dans ce terrible poison, appelé *woutara*, contre lequel on ne connoît aucun moyen d'échapper à la mort.

Quoique les Indiens de la Guyane soient des peuples très-pacifiques, ils se font quelquefois la guerre, mais seulement pour faire des prisonniers. Ce sont les Européens qui souvent les excitoient pour les leur acheter, et en faire des esclaves, mais cette barbarie atroce étoit en pure perte; les prisonniers refusoient absolument de se livrer au travail. S'obstine-t-on à les frapper et à les maltraiter, ils languissent, se dessèchent, jusqu'à ce qu'enfin ils meurent d'épuisement et de douleur.

Les armes offensives des Indiens sont principalement l'arc et les flèches barbelées; l'oiseau même le plus léger dans son vol, s'il est de la grosseur

d'une corneille, ne peut leur échapper. Leurs opérations de guerre consistent à entourer les villages ennemis, pendant que les habitans sont livrés au sommeil, à faire prisonniers les femmes et les enfans des deux sexes, à tuer les hommes avec leurs flèches empoisonnées, ou à leur fendre le crâne avec leurs massues.

Les Indiens de la Guyane vivent sans aucun gouvernement régulier, et ne connoissent aucun partage des terres. Vont-ils à la guerre, ils se choisissent un général, auquel ils donnent le titre de *ouill*.

Les anciens, chacun dans leur famille, font les fonctions de capitaines, de médecins et de prêtres; on leur rend une respectueuse obéissance, et ils jouissent de plus d'avantages que le reste de leurs compatriotes.

Ces peuples ont une sorte de religion avec un culte aussi bizarre que le sont leurs mœurs et leurs usages: on remarque, au milieu de leurs opinions absurdes, les vestiges des antiques traditions religieuses qu'on retrouve chez tous les peuples, avec les altérations qui les défigurent. Le zèle et les travaux des missionnaires, prouvent que le moyen le plus efficace pour civiliser ces peuples, seroit de les attirer à la religion, et pour y réussir, d'être humains et justes à leur égard, et d'employer, pour leur en porter le flambeau, des hommes qui réunissent toutes les qualités d'un zèle vraiment apostolique: on ne gagne point un homme à la religion, qu'on ne gagne en même temps un citoyen fidèle à toutes les vertus sociales. Qui connoît et sent mieux

cette grande vérité que le gouvernement français, qui vient d'ordonner le rétablissement de l'institut des prêtres pour les missions étrangères?

BAIE D'HUDSON.

Elle est située vers le soixante-troisième degré de latitude nord, et au cinquante-quatrième de latitude sud; elle a cent quatre-vingts lieues du nord au sud, et deux cents de l'est à l'ouest, en y comprenant ses divisions; elle est bornée au nord et au nord-ouest, par les *terres du prince de Galles*. Au sud, elle a le Canada, à l'ouest, la nouvelle Galles méridionale; elle est bornée à l'est, par cette partie du Labrador, appelée *grande terre de l'est*.

Rien n'est plus affreux, suivant la relation du père Charlevoix, que les environs de la baie d'Hudson: de quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres stériles, des rocs escarpés, des ravins profonds, des vallées où le soleil ne pénètre jamais, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne se fondre jamais. La mer n'est libre dans cette baie que depuis juillet jusqu'en octobre; encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons qui jettent les navigateurs dans le plus grand embarras. Dans le temps qu'on se croit loin de ces écueils flottans, une marée, un coup de vent pousse tout à coup le vaisseau au milieu des monceaux de glace qui semblent cou-

vrir toute la baie; il n'y a d'autre manœuvre à faire que de jeter le grappin sur un des glaçons, et d'écarter les autres avec de gros bâtons ferrés. Si malheureusement il survient une tempête, tandis qu'un navire est dans cette fâcheuse position, il faut s'attendre à périr.

Il y pleut rarement après la mi-septembre, mais chaque jour la neige y tombe en abondance : cette neige s'amoncelle sur les bas-fonds et sur les bancs de sable ; elle se coagule et s'unit de proche en proche aux masses voisines; ce n'est bientôt plus qu'une surface toute hérissée de glaçons formés par la fixité de cette neige; bientôt le froid devient excessif, le soleil et la lune paroissent avoir deux fois plus de longueur que de largeur; c'est l'effet de la qualité des vapeurs dont l'atmosphère se charge.

MISSION DE NOTRE-DAME DE NAHUELHUAPI.

Lettre du père de la Laguna.

DIEU, par une grâce spéciale, semble m'avoir appelé à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches* et *Poyas*, qui sont vis-à-vis de Chiloé, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de Nahuelhuapi, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ quarante-deux degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du révérend père Nicolas Mascardi, avoit fait naître, et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé; et, comme le sang des martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois ainsi sans cesse après cette chère mission, et je nourrissois au fond de mon cœur ces saints désirs, sans oser les produire au dehors, parce qu'en envisageant les choses avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paroissoit presque impossible : cependant, comme ma vocation étoit l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ses mains, et je lui laissai le soin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des desseins qu'il m'inspiroit. Je reconnus bientôt que ma confiance lui étoit agréable, car la Providence, qui nous conduit par des voies secrètes et

toujours admirables, permit que mes supérieurs me nommèrent vice-recteur du collége de Chiloé, et m'ordonnèrent de venir à Sant'Iago, capitale du Chili, pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à Sant'Iago : en effet, ayant trouvé heureusement dans le port de Chiloé un vaisseau qui faisoit voile pour Val-Paraysso, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au révérend père provincial, le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle mission à Nahuelhuapi. Il approuva ma résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait; je commençai par intéresser les personnes les plus saintes et les plus zélées de s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prières et d'austérités, les grâces qui m'étoient nécessaires dans une entreprise si difficile : surtout je recommandai cette affaire à un saint religieux de notre compagnie, le frère Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte simplicité qui règne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, et surtout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevoit souvent des faveurs extraordinaires : je lui promis même que je mettrois cette mission sous la protection d'une si puissante avocate, et que toutes les églises que j'éleverois au vrai Dieu, seroient dédiées à cette mère de miséri-

corde, s'il obtenoit ce que je demandois. Quelques jours après, ce saint frère m'aborda d'un air gai, et me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, et que l'entreprise que je méditois réussiroit.

Il y avoit des difficultés presque insurmontables, je ne pouvois rien faire sans l'agrément du gouverneur du Chili; et ce seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir, soit parce que le trésor du roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la permission du gouverneur : je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insçu, au gouverneur. Quelques jours après, ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le gouverneur; je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au palais, et que je ne retournerois pas au collége sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse,

qu'on lui avoit mis entre les mains; et sans attendre que je lui parlasse : *Allez, mon père*, me dit-il, *votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du roi mon maître. Allez gagner des ames à Jésus-Christ; mais souvenez-vous de prier Dieu pour sa majesté, et pour moi.* Je dois vous avouer ici, mon cher père, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure, ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès-lors, Dieu me récompensa par avance, bien libéralement, des peines et des fatigues que je devois essuyer pour son amour dans le voyage que j'allois entreprendre, pour me rendre au lieu de ma mission.

Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'église, des curiosités propres pour faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage; et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le père Joseph Maria Sessa, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans

guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collége le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient, et par là, je me vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers, d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage et de santé, au terme désiré de ma mission de Nahuelhuapi. Les caciques (1) et les Indiens me reçurent comme un ange envoyé du ciel; je commençai à élever un autel sous une tente, avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtit une église; je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, et pour exercer avec plus de fruit, les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le révérend Nicolas Mascardi, assister aux offices divins, et à l'explication de la doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle, qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi, et

(1) Ce sont les chefs et les gouverneurs du peuple.

de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, et je baptisai quelques enfans, du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens, s'augmenta beaucoup par l'arrivée du père Joseph Guillelmo, que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du père Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres pour établir solidement notre mission, et nous résolûmes que pendant qu'il resteroit à Nahuelhuapi, pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à Baldivia, solliciter la protection de M. le gouverneur en faveur des néophytes. J'engageai les caciques d'écrire une lettre obligeante à ce gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704, à Baldivia, avec ces députés, que M. le gouverneur, dom Manuel de Auteffia, reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir, ce nouvel établissement. Je ne restai à Baldivia, qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation ; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'avril, avec les deux députés, que M. le gouverneur chargea de sa réponse pour les caciques ; en voici la teneur.

MESSIEURS,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre, et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que vous avez fait aux missionnaires de la compagnie de Jésus, et la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion ; ainsi, après avoir solennellement rendu grâce à Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années. C'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple ; en vous avertissant en même temps, que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur, et votre défenseur contre tous vos ennemis ; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié, et une solide correspondance, pour vous secourir dans vos besoins ; et comme j'espère que vous serez très-fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse

plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

A Baldivia, le 8 d'avril 1704.

Dom Manuel de Auteffia.

A mon retour de Baldivia à Nahuelhuapi, je trouvai une petite église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du père Jean-Joseph Guillelmo mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi nous commençames à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison, et jeté les fondemens d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi, est habité par deux peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, et les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entre eux de la jalousie et de l'émulation, car les Pulches ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter.

Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des Poyas qui m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les Pulches n'agissoient que par passion; c'est pourquoi, quelques jours après, ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver

également tous les hommes sans acception de personne ; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication ; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples ; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des Poyas, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux qui avoit été versé pour tout le monde ; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins, étoit un artifice du démon, l'ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent, sur le champ, de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des Poyas. Enfin, après avoir vaincu cet obstacle qui pouvoit retarder le progrès de l'Evangile, et avoir disposé les cœurs et les esprits de ceux qui m'avoient témoigné plus d'empressement pour recevoir le saint baptême, je choisis un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, et je les baptisai tous. J'ai maintenant la consolation de voir le changement merveilleux que la grâce de Jésus-Christ a fait dans leurs mœurs et dans leur conduite, tant ils sont fervens et attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher père, les prémices de mes travaux apostoliques : priez le Seigneur qu'il nous en-

voie des ouvriers zélés et laborieux, qu'il dispose l'esprit et le cœur d'un nombre infini de peuples qui nous environnent, à recevoir la foi, et que le Seigneur daigne répandre sa bénédiction sur mon ministère. Je ne vous ferai point de description du pays, et je ne vous parlerai point des mœurs et des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je suis ici pour les bien connoître : j'en serai plus instruit l'été prochain, car j'espère parcourir tout le pays, pour en prendre une parfaite connoissance, afin de pouvoir établir des missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan, il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là ; du côté de la mer du nord, il a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un instrument aussi foible que je le suis, pour gagner à Jésus-Christ cette grande étendue de pays ; mais j'espère que sa providence, qui veille à la conversion des infidèles, suscitera des hommes animés de son esprit, pour venir prendre part à nos travaux, et pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

PHILIPPE DE LA LAGUNA.

Tel est, mon révérend père, l'abrégé fidèle de la relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous n'y voyiez pas ces conversions éclatantes et nombreuses, que vous souhaiteriez d'apprendre par un effet de votre zèle, je ne doute point que vous ne la lisiez avec plaisir, et ne remerciiez

Dieu de vouloir bien se servir du ministère de nos frères, pour étendre partout la gloire de son nom. Je vous prie, mon révérend père, en finissant cette lettre, de vouloir bien protéger notre mission de la Chine, qui vous a toujours été si chère, de nous procurer des hommes apostoliques, pleins de zèle et de l'esprit de Dieu, et de m'obtenir, par vos prières, les secours spirituels dont j'ai besoin pour me rendre capable du saint ministère auquel il a plu à Notre-Seigneur de m'appeler. Je suis, avec un profond respect, etc.

ETAT DES MISSIONS.

Lettre du père Fauque, à Kourou, dans la Guyane, à quatorze lieues de l'île de Cayenne, en 1729.

Il faudroit être au fait du caractère et du génie de nos Indiens de la Guyane, pour se figurer ce qu'il en a coûté de sueurs et de fatigues pour les rassembler dans une même peuplade, et les engager à contribuer, du travail de leurs mains, à la construction de l'église qui vient d'être heureusement achevée.

Vous le comprendrez aisément, mon révérend père, vous qui savez quelle est la légéreté et l'inconstance de ces nations sauvages, et combien elles sont ennemies de tout exercice tant soit peu pénible. Cependant, le père Lombard a su fixer cette inconstance en les réunissant dans le même lieu, et il a,

pour ainsi dire, forcé leur naturel, en leur inspirant pour le travail, une activité et une ardeur dont la nature et l'éducation les rendoient tout-à-fait incapables. C'est au travail et au zèle de ces néophytes, que ce missionnaire est redevable de la première église qui ait été élevée dans ces terres infidèles : il en avoit dressé le plan en 1726, comme vous en fûtes informé par une lettre de notre révérend père supérieur général.

Le corps de ce saint édifice a quatre-vingt-quatre pieds de long sur quarante de large; on a pris, sur la longueur, dix-huit pieds pour faire la sacristie, et une chambre propre à loger le missionnaire : l'une et l'autre sont placées derrière le maître-autel; le chœur, la nef, et les deux ailes qui l'accompagnent, sont bien éclairés; et si l'on avoit pu ajouter à l'autel la décoration d'un retable, j'ose dire que la nouvelle église de Kourou, seroit regardée, même en Europe, comme un ouvrage de bon goût.

On en fit la bénédiction solennelle le troisième dimanche de l'Avent, c'est-à-dire, le 12 décembre de l'année dernière; la cérémonie commença sur les huit heures. Nous nous rendîmes processionnellement à l'église, en chantant le *Veni Creator* : le célébrant en aube, étole et pluvial, étoit précédé d'une bannière, de la croix, et d'une dixaine de jeunes Sauvages revêtus d'aubes et de dalmatiques.

Après avoir récité, à la porte de l'église, les prières prescrites dans le rituel, on commença à en bénir les dehors; le premier coup d'aspersoir fut accompagné d'un coup de canon, qui réveilla l'at-

tention des Indiens : c'est M. Dorvilliers, gouverneur de Cayenne, qui leur a fait présent de cette pièce d'artillerie, dont il se fit plusieurs salves pendant la cérémonie. On ne pouvoit s'empêcher d'être attendri en voyant la sainte alégresse qui étoit peinte sur le visage de nos néophytes.

Lorsque la bénédiction de l'église fut achevée, nous allâmes encore processionnellement chercher le saint Sacrement dans une case, où, dès le matin, on avoit dit une messe basse pour y consacrer une hostie ; le dais fut porté par quelques-uns des Français de l'île de Cayenne, que leur dévotion avoit attirés à cette sainte cérémonie. Ce fut un spectacle bien édifiant, de voir une multitude prodigieuse d'Indiens, fidèles et infidèles, répandus dans une grande place, qui se prosternoient devant Jésus-Christ pour l'adorer, tandis qu'on le portoit en triomphe dans le nouveau temple qui venoit de lui être consacré.

La procession fut suivie de la grand'messe, pendant laquelle le père Lombard fit un sermon très-touchant à ses néophytes ; douze Sauvages, rangés en deux chœurs, y chantèrent des cantiques avec une justesse qui fut admirée de nos Français ; l'après-midi, on se rassembla pour chanter vêpres, et la fête se termina par le *Te Deum*, et la bénédiction du très-saint Sacrement. Un instant avant que le prêtre se tournât du côté du peuple pour donner la bénédiction, le père Lombard avança en surplis vers le milieu de l'autel, et par un petit discours très-pathétique, il fit à Jésus-Christ, au nom de tous ses néophytes, l'offrande publique de la nou-

velle église. Le silence et l'attention de ces bons Indiens, faisoient assez connoître que leurs cœurs étoient pénétrés des sentimens de respect, d'amour et de reconnoissance, que le missionnaire s'efforçoit de leur inspirer.

Depuis que nos Sauvages ont une église élevée dans une peuplade, on s'aperçoit qu'ils s'affectionnent beaucoup plus qu'ils ne le faisoient auparavant, à tous les exercices de la piété chrétienne; ils s'y rendent en foule, tous les jours, soit pour y faire leur prière, et entendre l'instruction qui se fait, soir et matin, en leur langue, soit pour assister au saint sacrifice de la messe. On ne les voit guères manquer au Salut qui se fait le jeudi et le samedi, ainsi qu'il se pratique dans l'île de Cayenne; c'est par ces fréquentes instructions, et de si saintes pratiques, qu'on verra croître de plus en plus, la ferveur et la dévotion de ces nouveaux fidèles.

Telles sont, mon révérend père, les prémices d'une chrétienté qui ne fait que de naître dans le centre même de l'ignorance et de la barbarie : je ne doute point que l'exemple de ces premiers chrétiens ne soit bientôt suivi par tant d'autres nations de Sauvages, qui sont répandues de tous côtés dans ce vaste continent; c'est à quoi je pensois souvent pendant le séjour que j'ai fait au fort d'Ouyapoc (1), où j'ai demeuré un mois pour donner les secours spirituels à la garnison. Le pays est beau et excellent

(1) Ouyapoc est à cinquante lieues de la nouvelle peuplade de Kourou.

pour toute sorte de plantage; mais ce qui me frappe d'autant plus, c'est qu'il est très-propre à y établir de nombreuses missions.

Un assez grand nombre d'Indiens, qui sont dans le voisinage, sont venus me rendre visite, et ont paru souhaiter que je demeurasse avec eux. Je me serois rendu à leurs vœux avec plaisir, si j'en avois été le maître, et si mes occupations me l'eussent permis; mais je les consolai en les assurant que la France devoit nous envoyer un secours d'ouvriers évangéliques, et qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés, nous n'aurions rien tant à cœur que de travailler à les instruire et à leur ouvrir la porte du ciel. Il est à croire que leur conversion à la foi ne sera pas si difficile que celle des Galibis; quand je leur demandois s'ils avoient un véritable desir d'être chrétiens, ils me disoient, en riant, qu'ils ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit, et qu'ainsi ils ne pouvoient pas me donner de réponse positive : je trouvai cette réflexion assez sensée pour des Sauvages.

Dans les momens que j'ai eus de loisir, j'ai dressé un petit plan des missions qu'on pourroit établir dans ces contrées, parmi les nations sauvages qu'on a découvertes jusqu'à présent. J'ai profité des lumières de M. de la Garde, commandant pour le roi dans le fort d'Ouyapoc, qui a beaucoup navigué sur ces rivières : voici le projet de cinq missions que nous avons formé ensemble.

La première pourroit s'établir sur les bords du Ouanari ; c'est une assez grande rivière qui se décharge dans l'embouchure même de l'Ouyapoc, à la

droite, en allant de Cayenne au Fort. Les peuples qui composeroient cette mission, sont les Tocoyenes, les Maraones et les Maourions. L'avantage qu'on y trouveroit, c'est que le missionnaire qui cultiveroit ces nations sauvages, ne seroit éloigné du fort, que de trois ou quatre lieues; qu'il y pourroit faire de fréquentes excursions; et que d'ailleurs il n'auroit point d'autre langue à apprendre que celle des Galibis; que si l'on vouloit placer deux missionnaires au fort d'Ouyapoc, l'un d'eux pourroit aisément vaquer à l'instruction des Indiens, et je puis assurer qu'en peu de temps, il s'en trouveroit un grand nombre qui seroient en état de recevoir le baptême.

La seconde mission pourroit être composée des Palicours, des Caranarious et des Mayets qui sont répandus dans les Savanes aux environs de Couripi: c'est une autre grande rivière, qui se décharge aussi dans l'Ouyapoc à la gauche, vis-à-vis du Ouanari. Ces nations habitent maintenant des lieux presque impraticables; leurs cases sont submergées une partie de l'année: ainsi il faudroit les transporter vers le haut du Couripi. Ce qui facilitera la conversion de ces peuples, c'est que parmi eux l'on ne trouve point de Pyayes (1) comme ailleurs, et qu'ils n'ont jamais adopté la polygamie. Ces deux missions n'étant pas éloignées du fort, fourniroient aisément les équipages nécessaires pour le service du roi; ce qui seroit d'un grand secours, car au-

(1) Espèce d'enchanteurs et de magiciens.

jourd'hui, pour trouver douze ou quinze Indiens propres à nager une pirogue (1), il faut quelquefois parcourir vingt lieues de pays.

En montant vers les sauts d'Ouyapoc, on pourroit établir une troisième mission à quatre journées du fort; elle seroit placée à l'embouchure du Camopi, et seroit composée des nations indiennes qui sont éparses çà et là, depuis le fort jusqu'à cette rivière. Ces principales nations sont les Caranes, les Pirious et les Acoquas.

A cinq ou six journées au delà, en suivant toujours la même rivière, et entrant un peu dans les terres, on pourroit former une quatrième mission composée des Macapas, des Ouayes, des Tarippis et des Pirious.

Enfin, une cinquième mission pourroit être fixée à la crique (2) des Palanques, qui se jete dans l'Ouyapoc, à sept journées du fort; elle se formeroit des Palanques, des Ouens, des Tarippis, des Pirious, des Coussanis et des Macouanis. La même langue qui est celle des terres se parlera dans ces trois dernières missions. Je compte amener ici, vers Pâques, un Indien carave (3) qui sait le galibi, et avec lequel je commencerai à déchiffrer cette langue.

Nous avons encore dans notre voisinage, un

(1) Grand bateau propre à contenir une cinquantaine de personnes.

(2) C'est ainsi que dans le pays on appelle un gros ruisseau, ou une petite rivière.

(3) Nom de nation.



assez bon nombre d'Indiens galibis, qui souhaitent qu'on les instruise des principes du christianisme; ils sont aux environs d'une rivière appelée *Sinamari*. Si ma présence n'eût pas été nécessaire à Ouyapoc, je serois allé passer quelques mois avec eux. Le père Lombard, qui connoît la plupart de ces Sauvages, assure qu'une mission qu'on y établiroit, pourroit devenir aussi nombreuse que celle de Kourou.

Travaux des missionnaires.

LA peuplade de Kourou est située dans une fort belle anse, arrosée de la rivière Kourou, qui se jette en cet endroit dans la mer. Nos Sauvages l'ont assez bien fortifiée; elle est fraisée, palissadée, et défendue par des espèces de petits bastions; toutes les rues sont tirées au cordeau, et aboutissent à une grande place, au milieu de laquelle est bâtie l'église, où les Sauvages se rendent matin et soir, avant et après le travail, pour faire la prière et écouter une courte instruction.

Connoissant, comme vous faites, la légéreté de nos Indiens, vous aurez sans doute été surpris, mon révérend père, qu'on ait pu fixer ainsi leur inconstance naturelle : c'est la religion qui a opéré cette espèce de prodige; elle prend chaque jour de fortes racines dans leurs cœurs. L'horreur qu'ils ont pour leurs anciennes superstitions, leur exactitude

à approcher souvent des Sacremens, leur assiduité à assister aux offices divins, les grands sentimens de piété dont ils sont remplis au moment de la mort, sont des preuves non suspectes d'une conversion sincère et durable.

Nos Français qui viennent de temps en temps à Kourou, admirent la piété et la modestie avec laquelle ces Sauvages assistent au service, et la justesse dont ils chantent l'office divin à deux chœurs : vous seriez certainement attendri, si vous entendiez les motets que nos jeunes Indiens chantent à la messe, lorsqu'on éleve la sainte hostie. Un Indien, nommé Augustin, qui sait fort bien le plein-chant, préside au chœur, anime nos chantres, et les soutient du geste et de la voix; il joint à beaucoup plus d'esprit, que n'en ont communément les Sauvages, un grand fonds de piété, et remplit souvent les fonctions d'un habile et zélé catéchiste, soit en apprenant la doctrine chrétienne aux infidèles dispersés dans les terres, soit en leur conférant le baptême à l'article de la mort, après les avoir instruits. Il y a peu de jours qu'on m'avertit que dans un lieu qui n'est pas fort éloigné de la mission, un Sauvage infidèle étoit à l'extrémité : outre que ma présence étoit alors absolument nécessaire à Kourou, une inondation subite avoit rendu le chemin impraticable à tout autre qu'aux Indiens. J'envoyai Augustin à son secours; il partit à l'instant avec deux autres Indiens, et ayant trouvé que le malade n'étoit pas dans un danger aussi pressant qu'on l'avoit publié, il le prit sur ses épaules, et,

avec le secours de ses compagnons, il me l'apporta à la mission, où je suis à portée de le baptiser quand je le jugerai nécessaire.

Cette peuplade, qui est comme le chef-lieu de toutes celles que nous projetons d'établir, s'est accrue considérablement par le nombre des familles indiennes qui viennent y fixer leur demeure, et par la multitude des jeunes gens que j'ai élevés, la plupart, dès leur enfance, et qui sont maintenant pères de famille. Les premiers y sont attirés par les avantages qu'ils trouvent avec nous : au lieu qu'errant dans leurs forêts, ils cherchoient, avec bien de la peine, de quoi vivre, et étoient sujets à de fréquentes maladies qui, faute de soins, les enlevoient souvent dans la fleur de l'âge; ici ils se procurent sans tant de fatigues, et abondamment, tout ce qui est nécessaire à la vie; ils sont plus rarement malades, et l'on n'épargne aucun soin pour rétablir leur santé quand elle est altérée. Deux grands logemens que j'ai fait bâtir, servent d'infirmeries, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes; deux Indiens ont soin de la première, et deux Indiennes de la seconde. Je leur ai fait apprendre à saigner, et assez de chirurgie et de pharmacie pour préparer les médicamens dont les malades ont besoin, et les donner à propos. Vous ne nous laissez manquer d'aucun des meilleurs remèdes de France, et ils ont ici plus de force et de vertu qu'en France même; enfin, le bonheur que goûtent nos néophytes, réunis ensemble dans un même lieu, n'ayant pu être ignoré d'un grand nombre de nations sauvages qui

habitent la Guyane, ces bons Indiens me sollicitent continuellement, et me pressent d'envoyer chez eux des missionnaires, pour y faire des établissemens semblables à celui de Kourou. Quelle ample moisson, si nous avions assez d'ouvriers pour la recueillir !

Le grand nombre des familles qui composent la peuplade, et dont les chefs sont encore jeunes, contribuent beaucoup au bon ordre et à la ferveur qu'on y voit régner. Depuis 23 ans que je me suis attaché à la nation des Galibis, ils ont tous été sous ma conduite dès leur bas âge : leur piété est solide, et c'est sur leurs exemples que se forment les nouveaux venus qui, presque sans y faire réflexion, se laissent entraîner au torrent, et s'assujettissent avec moins de peine aux exercices ordinaires de la mission.

Je vous l'ai déjà dit, mon révérend père, et je ne cesserai de le répéter ; un missionnaire ne fera jamais de fruit bien solide parmi ces barbares, s'il ne se fixe chez une nation à laquelle il se consacre tout entier : il ne doit point s'écarter de ses néophytes, quelque abandonnées que lui paroissent d'autres nations qui l'environnent : il ne peut faire autre chose que de gémir sur leur malheureux sort, ou de leur procurer, s'il se peut, d'autres secours ; mais pour lui, il faut qu'il s'occupe sans cesse du soin de son troupeau, et qu'il lui rebatte continuellement les mêmes vérités, sans se rebuter ni de la chute des uns, ni du peu de ferveur des autres. Si je pouvois réunir, sous un coup d'œil, les chagrins et les dégoûts que j'ai eu à essuyer depuis que je travaille à

la conversion des Galibis, vous en seriez étonné: c'est cependant ma persévérance qui a attiré les bénédictions de Dieu sur la mission de Kourou, qu'on voit maintenant si bien établie, qu'elle a mérité l'attention particulière de monseigneur le comte de Maurepas, dont le zèle, pour l'établissement de la religion dans ces terres infidèles, et pour l'avancement de nos colonies, nous fait ressentir, chaque année, des effets de la libéralité de notre grand monarque. Une protection si puissante est bien capable de soutenir et d'animer les ouvriers évangéliques, dans les plus pénibles fonctions de leurs ministères.

Après vous avoir parlé de la mission de Kourou, il faut vous entretenir du nouvel établissement qui se forme à Ouyapoc, où je fis un voyage sur la fin de l'année dernière. En fouillant la terre pour les fondemens de l'église qui y a été bâtie, nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds, une petite médaille fort rouillée : je la fis nettoyer, et j'y trouvai l'image de S. Pierre ; c'est ce qui me détermina à prendre ce prince des apôtres pour protecteur de la nouvelle église. Mais comment cette médaille a-t-elle pu se trouver dans ces contrées? car enfin, les Indiens n'ont jamais connu de médaille, ni de monnoie, et il ne paroît pas qu'aucun chrétien ait jamais habité cette partie du nouveau monde. Je m'offre à vous l'envoyer, si vous croyez qu'elle mérite l'attention de vos savans antiquaires; son type paroît être des premiers siécles du christianisme.

Le père Fauque est le premier Jésuite qui se soit établi à Ouyapoc : vous connoissez son zèle pour la conversion de nos Sauvages, et le talent qu'il a de s'insinuer dans leur esprit ; mais sa santé, qui s'affoiblit chaque jour, le met hors d'état de soutenir les fatigues inséparables des missions iudiennes : il fixera son séjour au fort d'Ouyapoc, où, se trouvant comme au centre de toutes les missions que nous espérons établir, il en aura la direction, et trouvera, dans sa prudente économie, de quoi fournir aux besoins des missionnaires. Il est là comme environné de différentes nations, et entre autres des Maraones, des Maourios, des Tou-Koyanes, des Palikours, des Mayes, des Karanarious, etc.

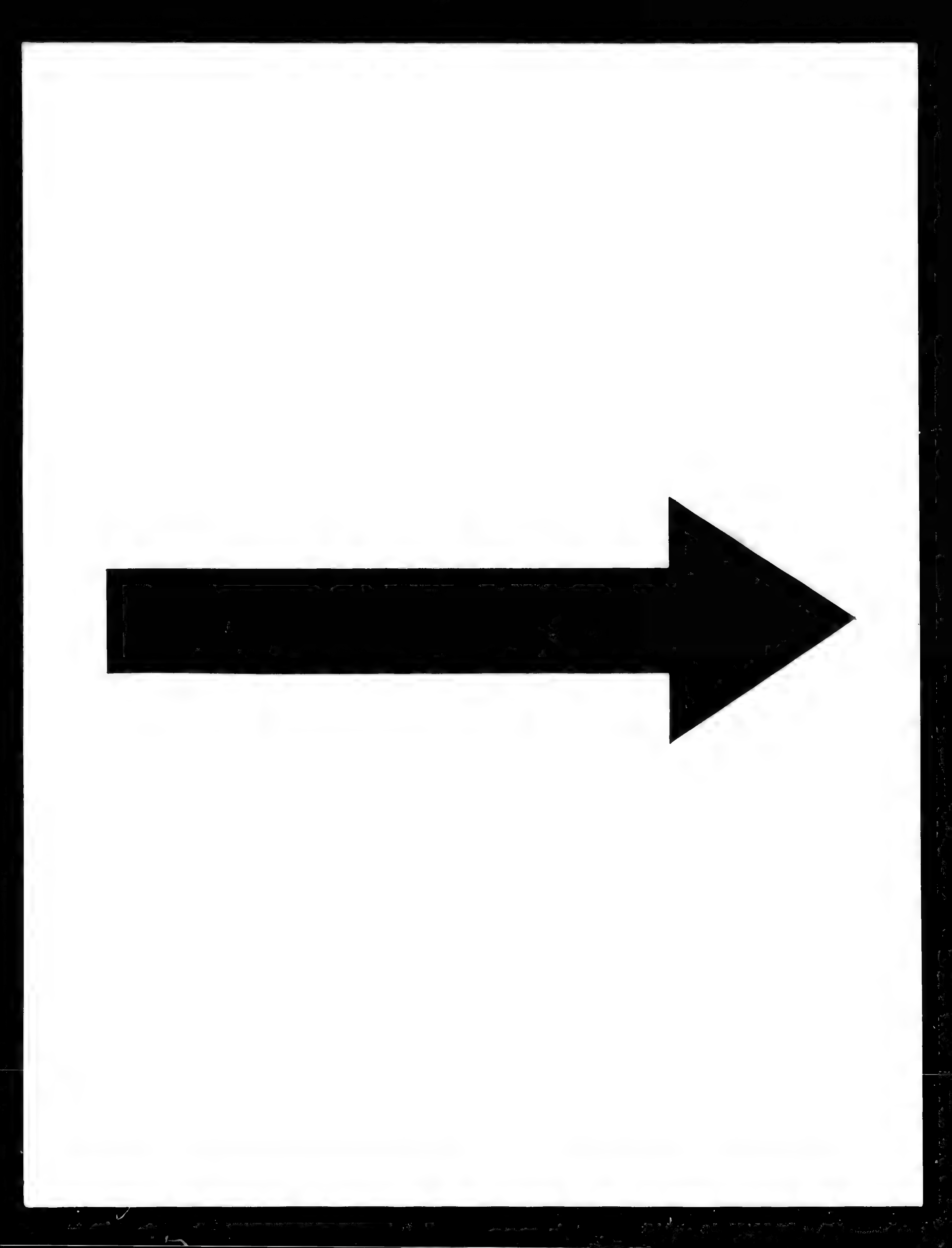
A trois journées du fort, je séjournai au premier carbet que je trouvai, et j'y eus de fréquens entretiens avec ceux de ces Sauvages qui savoient le galibi. J'espère que la semence que je jetai comme en passant dans leurs cœurs, produira un jour des fruits de bénédiction.

De là je continuai ma route, et après deux jours de navigation, au milieu des roches dont la rivière est semée, et des fréquens sauts qui s'y trouvent, j'arrivai chez la nation la plus reculée des Pirious, et où demeurent les capitaines, dont deux entendent fort bien le galibi. J'y trouvai le père d'Ayma, logé dans une misérable hutte, vivant comme ces pauvres Sauvages, et passant la journée, partie à la prière, partie à l'étude de leur langue et à l'instruction des enfans ; deux Sauvages qui savent les langues de ces nations, lui servoient d'interprètes. Il y a

déjà deux ans qu'il a fixé parmi eux son séjour ; il m'a parlé d'un vaste emplacement, où toutes ces nations doivent se réunir ; je l'ai vu et il est très-bien situé, mais il n'est pas du goût de tous les Indiens : ceux d'en bas trouvent qu'il est trop éloigné, car il n'est qu'à une demi-journée de la rivière Camopi, et que, d'ailleurs, cette contrée est peu propre à la chasse et à la pêche ; c'est pourquoi je convins avec les capitaines, qu'on chercheroit plus bas un autre emplacement qui fût au gré de toutes ces nations, et que je viendrois moi-même y établir la mission. Ils me promirent, de leur côté, d'y rassembler tous les Indiens qui leur sont soumis, d'abattre le bois nécessaire pour aplanir le terrain, et d'y faire un plantage de cacao pour leur subsistance. Je leur ajoutai que je portois encore mes vues plus loin, et que mon dessein étoit d'établir une mission chez les Ouayes et les Tarrupis, et une autre chez les Aromaytos ; ils approuvèrent ce dessein, en m'assurant qu'ils enverroient de leurs gens chez ces peuples, pour les disposer à seconder les bonnes intentions que j'avois pour eux : enfin, je leur demandai quelques-uns de leurs Indiens qui sussent la langue galibi, afin de m'apprendre la langue des Pirious, ce qu'ils m'accordèrent avec plaisir. Tout le loisir que je puis avoir, je l'emploie à faire des grammaires et des dictionnaires de toutes les langues indiennes que j'ai apprises ; j'abrégerai par là bien du travail à ceux de nos pères qui viendront partager nos travaux, ou nous remplacer après notre mort.

Il se présente une mission bien plus importante à établir,

établir, et dont le projet est fort goûté de M. le gouverneur et de M. l'intendant de Cayenne. Un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades situées vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asile sur nos terres, où, quoiqu'ils soient chrétiens, ils se répandent de côté et d'autre, et vivent sans aucun exercice de religion. Une grande mission portugaise établie à Purukouaré, a été presque abandonnée par les Indiens; cinquante de ces Sauvages, qui étoient sous la conduite des révérends pères Récollets, sont venus à Kourou: je les ai trouvés bien instruits des vérités de la religion, et il n'y a rien à craindre pour eux, tandis qu'ils demeureront dans notre peuplade. Mais que deviendront les autres qui mènent une vie errante? ne perdront-ils pas bientôt les sentimens de piété qu'on leur a inspirés: ceux mêmes qui sont à Kourou, peuvent-ils y demeurer long-temps? car le caractère de ces nations, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage sont entièrement différens des mœurs et du langage des Galibis, qui composent notre peuplade; il y a même entre eux je ne sais quelle antipathie, qu'on auroit peine à vaincre. Le dessein est donc d'établir, sur la rivière d'Aprouague, une mission qui ne sera composée que de ces Indiens fugitifs, tant de ceux qui se sont déjà réfugiés sur nos terres, que de ceux qui viendront dans la suite. La situation d'Aprouague, qui se trouve entre Cayenne et Ouyapoc, et à peu près à égale distance, est très-favorable; il faudra leur accorder un vaste terrain, et ne donner retraite à aucun d'eux, qu'à condition



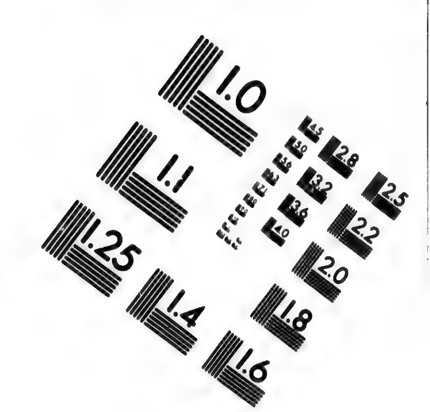
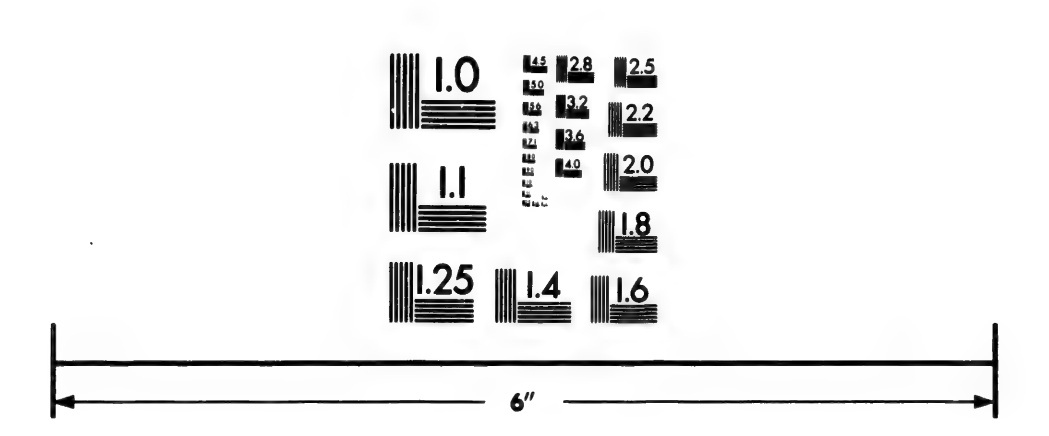
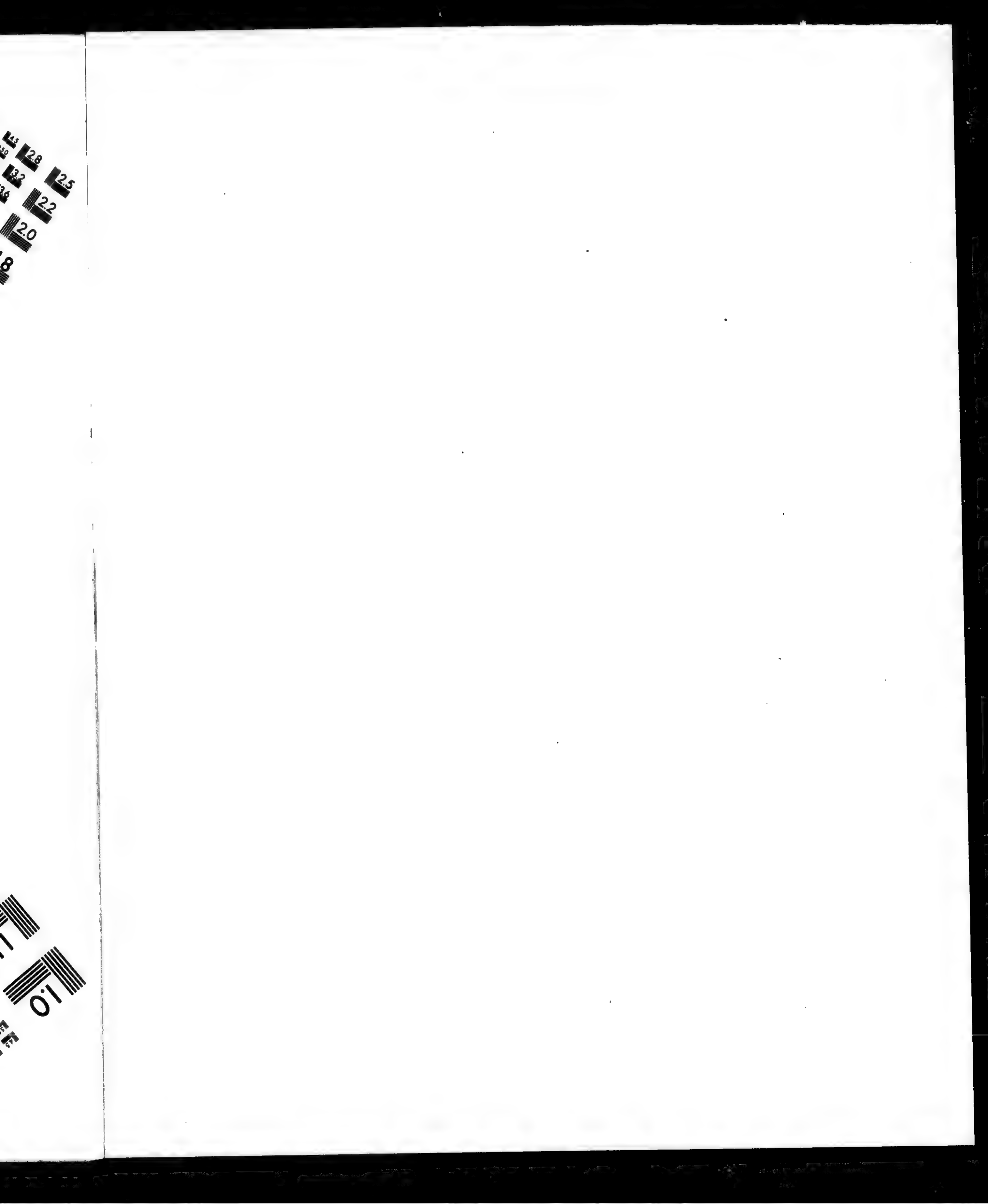


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





qu'ils iront habiter cette mission : par ce moyen-là ils ne seront point exposés au risque de retomber dans leurs premiers déréglemens, ni au danger de périr de misère, faute de secours.

La colonie recevra de grands avantages de cet établissement ; la mer est souvent difficile à tenir depuis la pointe d'Aprouague jusqu'à Ouyapoc ; il s'y fait de continuels naufrages, faute d'endroits où l'on puisse relâcher. Cette mission sera l'asile où se retireront ceux qui voyagent, jusqu'à ce que le temps devienne favorable pour se remettre en mer.

D'ailleurs on cherche à ouvrir un chemin pour aller par terre, à la colonie naissante d'Ouyapoc.

Les Indiens d'Aprouague rendront ce chemin praticable, et auront soin de l'entretenir ; enfin ils seront d'un grand secours, soit pour la navigation, qu'ils entendent mieux qu'aucune autre nation, soit pour défricher les terres, et pour construire des cases et des canots. On sait que quand ces Sauvages sont dispersés et errans dans les forêts, on n'en peut tirer aucun service ; au lieu que quand ils sont rassemblés dans un même lieu, l'émulation se met parmi eux ; le gain qu'ils font et qui leur procure divers avantages, les rend actifs et laborieux.

Le champ est ouvert, mon révérend père, il ne s'agit plus que de nous envoyer des ouvriers propres à le cultiver. Ce nouvel établissement demande un homme qui s'y livre entièrement, qui soit d'un zèle infatigable pour courir ces mers, et aller chercher ces Indiens errans et fugitifs, et qui ait de la facilité à apprendre les langues, surtout celles des Arouas

et des Mariones : ce sont principalement ces deux nations qui, se voyant inquiétées par les Portugais, se ressouviennent qu'ils ont été reçus autrefois dans l'alliance des Français, et viennent se réfugier chez eux, pour se mettre à l'abri des vexations auxquelles elles sont exposées dans leur patrie.

MISSIONS ÉTABLIES.

Les Espagnols de Saint-Laurent, enlevoient des Indiens pour en faire des esclaves; ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les missionnaires qui s'opposoient à leur violence: c'est ce qui obligea le père Lucas Cavallero à changer encore une fois, le lieu de sa mission, et à l'établir à dix-huit lieues plus loin, sur la même rivière. Ces divers changemens, joints à la disette de toutes choses et aux maladies qui survinrent, diminuèrent beaucoup le nombre des néophytes; quelques-uns se retirèrent sur les montagnes, d'autres périrent de faim et de misère. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuse; les nations voisines des Quibiquias, des Tubasis, des Guapas, aussi bien que plusieurs autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire et être admis au baptême.

La seconde mission, qui s'appelle de Saint-Raphaël, est éloignée de la première de trente-quatre lieues vers l'orient; le père de Cea et le père Fran-

çois Herbas, la formèrent des nations des Tabicas, des Taus, et de quelques autres qui se réunirent ensemble, et composèrent une peuplade de plus de mille Indiens; mais la peste la désola deux années de suite, et en diminua beaucoup le nombre; c'est pourquoi, à la prière des Indiens, on transporta cette mission en l'année 1701, sur la rivière Guabis, qui se décharge dans la rivière Paraguay, à quarante lieues de l'endroit où elle étoit d'abord: cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les missions des Guaranis, et avec celles du Paraguay, par la rivière qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver sur cette rivière, le père Herbas et le père de Yegros, accompagnés de quarante Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence et à la protection de la sainte Vierge, en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils se fatiguèrent beaucoup; il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, et se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsistèrent pendant tout ce temps-là, comme par miracle: dans leur chasse et dans leur pêche, le gibier et le poisson venoient presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route, ils gagnèrent trois familles d'Indiens qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage.

Ces Indiens, dont la langue est entièrement diffé-

rente de celle des Chiquites, connoissent le pays, et entendent parfaitement la navigation des rivières; ils ont déjà donné la connoissance des Guates, des Curucuanes, des Barecies, des Sarabes, et de plusieurs autres nations qu'on trouve aux deux côtés de la rivière Paraguay, principalement en remontant vers sa source : ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers évangéliques.

La troisième mission est celle de Saint-Joseph; elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'orient de la bourgade de Saint-François-Xavier : c'est le père Philippe Suares qui la fonda le premier, en l'année 1697. Les missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies et de la disette des choses les plus nécessaires à la vie; c'est ce qui causa la mort au père Antoine Fideli, en l'année 1702. Cette mission est composée des familles des Boros, des Penotos, des Caotos, des Xamarus et de quelques Pignocas. La nation des Tamacuras, qu'on vient de découvrir du côté du sud, et qu'on espère convertir à la foi, augmentera considérablement cette peuplade.

La mission de Saint-Jean-Baptiste est la quatrième; elle est située vers l'orient tirant un peu sur le nord, à plus de trente lieues de la mission de Saint-Joseph. Cette peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, est principalement habitée par les Xamarus; elle s'augmentera encore plus dans la suite, par plusieurs familles des Tamipicas, Cusicas et Pequicas, aux-

quelles on a commencé de prêcher l'Evangile : c'est le père Jean Fernandez qui en a soin, et c'est don Jean Fernandez Campero, ce seigneur si zélé pour la conversion des Chiquites, qui a donné libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'église, et y faire le service avec décence.

On a découvert depuis peu, plusieurs autres nations, telles que celles des Petas, Subercias, Piococas, Tocuicas, Purasicas, Aruporecas, Borilos, etc.; et on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Evangile; ce seront de nouveaux sujets pour la couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux missionnaires, et à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bêtes, et qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelus du Brésil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a, peu à peu, accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, et insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux instructions et aux prières qui se font dans l'église; ils y récitent le rosaire à deux chœurs; ils y chantent les litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent; mais ils ne sont admis à la table eucharistique, qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du paganisme. La jeunesse est bien élevée, dans des écoles qu'on a établies à ce dessein, et c'est ce qui affermira à jamais le christianisme dans ces vastes contrées.

Les missions des Guaranis, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves Parana et Uruguay, qui arrosent les provinces du Paraguay et de Buenos-Ayres. Ces missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers évangéliques qui les ont établies et qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition et l'avarice des Mamelus du Brésil. Ces bandits ont désolé toutes ces nations, et ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance; on assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent, plus de trois cens mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zèle des missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions et de violences, n'en devint que plus vif et plus ardent; Dieu a béni leur fermeté et leur courage. En cette année 1702, ils ont, sur les bords de ces deux fleuves, vingt-neuf grandes missions où l'on compte quatre-vingt neuf mille cinq cent-un néophytes, savoir : sur le fleuve Parana, quatorze bourgades, composées de dix mille deux cent cinquante-trois familles, qui font quarante et un mille quatre cent quatre-vingt-trois personnes; et sur le fleuve Uruguay, quinze bourgades, où il y a douze mille cinq cent huit familles, composées de quarante-huit mille dix-huit personnes.

La joie que ces progrès donnent aux missionaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, et la

colonie du Saint-Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-Ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, et ils en tirent des coutelas, des épées, et d'autres armes, en échange des chevaux qu'ils leur donnent : c'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade Yapeyu, autrement des *saints rois;* ils la pillèrent, ils profanèrent l'église, les images et les vases sacrés, ils enlevèrent quantité de chevaux et de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le gouverneur de Buenos-Ayres leur donna pour commandant un sergent major avec quelques soldats espagnols, qui s'étant joints aux Indiens, formèrent un corps de deux mille hommes; ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis, et il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Les infidèles demandèrent du secours aux Portugais qui leur en donnèrent; ils livrèrent un second combat qui dura cinq jours, et où ils furent entièrement défaits; tout ce qui ne fut pas tué, fut fait prisonnier. Par là, il est aisé de voir à quel danger cette chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protégent contre la fureur des Indiens et contre les violences des Mamelus. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos néophytes, pour les employer ou

à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre : de pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces peuples; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts, et il est impossible de les rassembler pour les instruire, les fortifier dans la foi et dans la pratique des vertus, dont l'esprit du christianisme jette l'émulation dans les cœurs qui y sont bien préparés.

MŒURS ET CARACTÈRE DES NÉOPHYTES.

Lettre du père Crossard, supérieur des missions de la compagnie de Jésus, en l'île de Cayenne, au père de la Neuville, procureur des missions de l'Amérique

Nous avons appris avec une joie sensible, que la Providence vous avoit chargé du soin de nos missions de l'Amérique méridionale. La Guyane, dont l'endroit le plus connu est l'île de Cayenne, en est une portion qui doit vous être chère; vous y avez travaillé pendant quelques années, et le zèle que vous y avez fait paroître, nous répond de l'attention et des mouvemens que vous vous donnerez pour avancer l'œuvre de Dieu dans ces terres éloignées.

Vous n'ignorez pas, mon révérend père, qu'il y a environ dix-huit ans que le père Lombard et le père Ramette se consacrèrent à cette mission, et qu'ayant appris à leur arrivée que le continent voisin étoit peuplé de quantité de nations sauvages, qui n'avoient

jamais entendu parler de Jésus-Christ, ils demandèrent avec instance, la permission de leur porter les lumières de la foi. A peine leur fut-elle accordée, qu'à l'instant, sans autre guide que leur zèle, sans autre interprète que le Saint-Esprit, ils pénétrèrent dans la Guyane, et se répandirent parmi ces Indiens.

Ils mirent plus de deux ans à parcourir les différentes nations éparses sur cette vaste étendue de terres. Comme ils ignoroient tant de langues diverses, ils étoient hors d'état de se faire entendre; tout ce qu'ils purent faire dans les commencemens, fut d'apprivoiser, peu à peu, ces peuples, et de s'insinuer dans leurs esprits en leur rendant les services les plus humilians; ils prenoient soin de leurs enfans, ils étoient assidus auprès des malades, et leur distribuoient des remèdes dont Dieu bénissoit d'ordinaire la vertu; ils partageoient leurs travaux, et prévenoient jusqu'à leurs moindres désirs; ils leur faisoient des présens qui étoient le plus de leur goût, tels que sont des miroirs, des couteaux, des hameçons, des grains de verre coloré, etc.

Ces bons offices gagnèrent, peu à peu, le cœur d'un peuple qui est naturellement doux et sensible à l'amitié : pendant ce temps-là, les missionnaires apprirent les langues différentes de ces nations; ils s'y rendirent si habiles, et en prirent si bien le génie, qu'ils se trouvèrent en état de prêcher les vérités chrétiennes, même avec quelque sorte d'éloquence.

Ils ne retirèrent néanmoins que peu de fruit de

leurs premières prédications ; l'attachement de ces peuples pour leurs anciens usages, l'inconstance et la légéreté de leur esprit, la facilité avec laquelle ils oublient les vérités qu'on leur a enseignées, à moins qu'on ne les leur rebatte sans cesse ; la difficulté qu'il y avoit que deux seuls missionnaires se trouvassent continuellement avec plusieurs nations différentes, qui occupent plus de deux cents lieues de terrain ; tout cela mettoit à leur conversion un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs, les fatigues continuelles auxquelles ils se livroient, et les alimens extraordinaires dont ils étoient obligés de se nourrir, dérangèrent tout-à-fait le tempérament du père Ramette : de longues et de fréquentes maladies le réduisirent à l'extrémité, et m'obligèrent de le rappeler dans l'île de Cayenne.

Cette séparation fut pour le père Lombard une rude épreuve, et la matière d'un grand sacrifice : son zèle néanmoins, loin de se ralentir, se ranima, et prit de nouveaux accroissemens ; une sainte opiniâtreté le retint au milieu d'une si abondante moisson ; il résolut d'en soutenir le travail et d'en porter lui seul le poids. Il sentit bien que son entreprise étoit au dessus des forces humaines, il y suppléa par une invention que son ingénieuse charité lui suggéra ; il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu, qui fût comme le centre d'où il pût avoir communication avec tous ces peuples : pour cela il parcourut les diverses contrées, et enfin il s'arrêta sur les bords d'une grande rivière où se jettent les autres rivières qui arrosent presque

tous les cantons habités par les différentes nations des Indiens.

Ce fut là, qu'à la tête des deux esclaves nègres qu'il avoit amenés de Cayenne, et de deux Sauvages qui s'étoient attachés à lui, il se mit à défricher, la hache à la main, un terrain spacieux; il y planta du manioc, du blé d'Inde, du maïs, et différentes autres racines du pays, autant qu'il en falloit pour la subsistance de ceux qu'il vouloit attirer auprès de lui: ensuite, avec le secours de trois autres Indiens qu'il sut gagner, il abattit le bois dont il avoit besoin pour construire une chapelle, et une grande case propre à loger commodément une vingtaine de personnes.

Aussitôt qu'il eut achevé ces deux bâtimens, il visita toutes les différentes nations, et pressa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfans. Il s'étoit rendu si aimable à ces peuples, et il avoit pris un tel ascendant sur leurs esprits, qu'ils ne purent le refuser. Comme il connoissoit la plupart de ces enfans, il fit choix de ceux en qui il trouva plus d'esprit et de docilité, un plus beau naturel, et des dispositions plus propres au projet qu'il avoit formé. Il conduisit comme en triomphe, ces jeunes Indiens dans son habitation, qui devint pour lors un séminaire de catéchistes destinés à prêcher la loi de Jésus-Christ.

Le père Lombard s'appliqua avec soin, à cultiver ces jeunes plantes, et se livra tout entier à une éducation qui devoit être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue

française, et leur enseigna à lire et à écrire : deux fois le jour, il leur faisoit des instructions sur la religion, et le soir étoit destiné à rendre compte de ce qu'ils avoient retenu. A mesure que leur esprit se développoit, les instructions devenoient plus fortes; enfin, quand ils avoient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, et qu'il les trouvoit parfaitement instruits des vérités chrétiennes, capables de les enseigner aux autres, fermes dans la vertu, et pleins du zèle qu'il leur avoit inspiré pour le salut des ames, il les renvoyoit les uns après les autres, chacun dans leur propre nation, d'où il faisoit venir d'autres enfans qui remplaçoient les premiers.

Quand ces jeunes néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes, ils s'attirèrent aussitôt leur admiration, leur amour, et toute leur confiance; chacun s'empressoit de les voir et de les entendre. Ils profitèrent, en habiles catéchistes, de ces dispositions favorables pour civiliser les peuples qui formoient leur nation, et travailler ensuite plus efficacement à leur conversion.

Après quelques mois d'instructions purement morales, ils entamèrent insensiblement les matières de la religion : les jours entiers, et une partie des nuits se passoient dans ce saint exercice, et ce fut avec un tel succès qu'ils en gagnèrent plusieurs à Jésus-Christ : il ne se trouva aucun d'eux qui n'eût une connoissance suffisante de la loi chrétienne, et qui ne fût persuadé de l'obligation indispensable de la suivre.

Toutes les fois que ces jeunes catéchistes faisoient

quelque conquête, ils ne manquoient pas d'en donner avis à leur père commun; ils lui rendoient compte tous les mois, du succès de leurs petites missions, et lui marquoient le temps auquel il devoit se rendre dans leurs quartiers, pour conférer le bâptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avoient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfans, des vieillards, et des malades qui étoient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisoient eux-mêmes, et on ne peut dire de combien d'ames ils ont peuplé le ciel, après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du baptême.

Je vous laisse à juger, mon révérend père, quelle étoit la joie du missionnaire, lorsqu'il recevoit ces consolantes nouvelles. Il visitoit plusieurs fois l'année, ces différentes nations; et il retournoit toujours à son petit séminaire, chargé de nombreuses dépouilles qu'il avoit remportées sur la gentilité, par le ministère de ses chers enfans.

Le père Lombard passa environ quinze ans dans ces travaux, toujours occupé ou à former d'habiles catéchistes, ou à aller recueillir les fruits qu'ils faisoient, ou à visiter les chrétientés naissantes. Cependant comme ces chrétientés devenoient de jour en jour plus nombreuses par les soins des jeunes Indiens qu'il avoit formés, il ne lui étoit pas possible de les cultiver, et d'entretenir en même temps son séminaire; il falloit renoncer à l'un ou à l'autre de ces soins.

Dans l'embarras où il se trouva, il prit le dessein de réunir tous les chrétiens dans une même bour-

gade; c'étoit une entreprise d'une exécution très-difficile. Une demeure fixe est entièrement contraire au génie de ces peuples; l'inclination qui les porte à mener une vie errante et vagabonde, est née avec eux, et est retenue par l'habitude que forme l'éducation. Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du missionnaire; toutes les familles véritablement converties abandonnèrent leur nation, et vinrent s'établir avec lui, dans cette agréable plaine qu'il avoit choisie sur les bords de la mer du nord, à l'embouchure de la rivière de Korou. Cette nouvelle colonie est actuellement occupée à bâtir une église, à former un grand village, et à défricher le terrain qui a été assigné à chaque nation.

La difficulté étoit de dresser le plan de cette église, de diriger les ouvriers qui y devoient travailler. Le père Lombard fit venir de Cayenne un habile charpentier, qui pouvoit servir d'architecte dans le besoin; on convint avec lui d'une somme de 1500 livres. Toute modique que paroît cette somme, elle étoit excessive pour un missionnaire destitué de tout secours; et ne trouvant que de la bonne volonté dans une troupe de néophytes, qui sont sans argent et sans négoce, son zèle, toujours ingénieux, lui fournit une nouvelle ressource.

Les Indiens qui devoient former la peuplade, étoient partagés en cinq compagnies, qui avoient chacune leur chef et leurs officiers subalternes. Le père les assembla, et leur proposa le moyen que Dieu lui avoit inspiré pour procurer la prompte exécution de leur entreprise: ce moyen étoit que cha-

que compagnie s'engageât à faire une pirogue (c'est un grand bateau qui peut contenir cinq cents hommes); l'entrepreneur consentoit de prendre ces pirogues sur le pied de 200 livres chacune.

Quoique ces Indiens soient naturellement indolens et ennemis de tout exercice pénible, ils se portèrent à ce travail avec une extrême activité, et en peu de temps les pirogues furent achevées. Il restoit encore 500 livres à payer à l'entrepreneur; le père trouva de quoi suppléer à cette somme parmi les femmes indiennes; elles voulurent contribuer aussi de leur part, à une œuvre si sainte, et elles s'engagèrent de filer autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs (ce sont des espèces de lits portatifs qu'on suspend à des arbres); l'architecte les prit en payement du reste de la somme qui lui étoit due.

Tandis que les femmes filoient le coton, leurs maris étoient occupés à abatttre le bois nécessaire à la construction de l'église; c'est ce qui s'exécuta avec une promptitude étonnante. Ils avoient déjà équarri et rassemblé les pièces de bois, selon la proportion que leur avoit marquée l'architecte, lorsqu'il survint un nouvel embarras; il s'agissoit de couvrir l'édifice, et pour cela il falloit des planches et des bardeaux; mais nos Sauvages n'avoient nul usage de la scie: la ferveur des néophytes leva bientôt cette difficulté. Au nombre de vingt, ils allèrent trouver un Français, habitant de Cayenne, qui avoient deux Nègres très-habiles à manier la scie; ils lui demandèrent ces deux esclaves, et il s'offri-

rent

rent de le servir pendant tout le temps qu'ils seroient occupés à faire le toit de l'église. Cette offre étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée; les Sauvages servirent les Français en l'absence des Nègres, et les Nègres finirent ce qui restoit à faire pour l'entière construction de l'église.

Tel est, mon révérend père, la situation de cette chrétienté naissante : elle donne, comme vous voyez, de grandes espérances ; mais ce qu'il y a de triste et d'affligeant, c'est qu'une si grande étendue de pays demanderoit au moins dix missionnaires, et que le père Lombard se trouve seul. Quoiqu'il soit d'un âge peu avancé, il a une santé usée de fatigues, qui nous fait craindre à tout moment de le perdre : s'il venoit à nous manquer, sans avoir eu le temps de former d'autres missionnaires, et de leur apprendre les langues du pays, que lui seul possède, cet ouvrage, qui lui a coûté tant de sueurs et de travaux, et qui intéresse si fort la gloire de Dieu, courroit risque d'être entièrement ruiné. Vous êtes en état, mon révérend père, de prévenir ce malheur, vous en connoissez l'importance, et nous sommes assurés de votre zèle; ainsi nous espérons que vous nous procurerez au plutôt, un nombre d'ouvriers apostoliques, capables par leurs talens, par leur patience et par leurs vertus, de recueillir une moisson si fertile.

DESCRIPTIONS DES MANACICAS.

La nation des Manacicas est partagée en une grande multitude de villages, qui sont situés vers le nord, à deux bonnes journées de la peuplade de Saint-Xavier, entre de grandes forêts, si épaisses, qu'à peine y voit-on le soleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, et se terminent à de vastes solitudes qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espèce singulière; on le nomme *famacosio*. Cet animal ressemble au tigre par la tête, et au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue : c'est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course, de sorte qu'on ne peut guères s'échapper de ses griffes. Si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, et que, pour se dérober à sa fureur, on monte à un arbre, l'animal pousse un certain cri, et à l'instant on en voit plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux; ils s'assemblent en certain nombre, et forment une forte palissade, dans laquelle ils se renferment; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts; et tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la

palissade, les Indiens les tuent, sans aucun risque, à coup de flèches.

Tout ce pays est arrosé de plusieurs rivières fort poissonneuses, qui fertilisent les terres, et rendent les moissons abondantes : ces Indiens ont le teint olivâtre, et sont du reste bien pris dans leur taille. Il règne quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire ; c'est une espèce de lèpre qui leur couvre tout le corps, et y forme une croûte semblable à l'écaille de poisson ; mais cette incommodité ne leur cause, ni douleur, ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites, et même anciennement ils ne formoient tous ensemble qu'une seule nation ; mais les troubles et les dissentions qui s'élevèrent parmi eux, les obligèrent de se séparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres nations, leur langage se corrompit entièrement ; l'idolâtrie, inconnue aux Chiquites, s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en salles et en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal cacique et les capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques et aux festins, et servent de temples à leurs dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre : ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre, pour couper le bois et le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin, à fabriquer des toiles et à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main : les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux et si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, et les festins qu'ils se donnent très-souvent, et où ils ne manquent guères de s'enivrer. Dans ces assemblées publiques, le cérémonial indien donne la place d'honneur au cacique. Les mapono, ou prêtres des idoles, occupent la seconde place; les médecins sont au troisième rang; après eux les capitaines, et ensuite le reste de la noblesse.

Les habitans de chaque village rendent à leur cacique une obéissance entière; ils bâtissent ses maisons, ils cultivent ses terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays : c'est lui qui commande dans tout le village, et qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du cacique (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît); toutes lui payent la dixième partie de leur pêche, ou de leur chasse, et elles ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le gouvernement y est héréditaire; on y prépare de bonne heure le fils aîné du cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse; et c'est comme un apprentissage qu'il fait de la manière de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr

et capable du maniement des affaires, son père se démet du gouvernement, et il lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection et de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obsèques se font avec grand appareil; on y mêle une infinité de superstitions : son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altère pas si tôt ses ossemens.

La nation des Manacicas est, comme je l'ai déjà dit, fort nombreuse, et se divise en une multitude de villages et de peuples, dont je renvoie les noms à la marge. Leur pays forme une espèce de pyramide qui s'étend du midi au nord, et dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils sont semblables pour la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la pyramide, sont, à l'orient, les Quimonocas, et à l'occident, les Tapacuras. Le côté du nord, en laissant au delà, les Puizocas et les Paunacas, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* et *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers villages, vers l'orient, sont ceux des Eirinucas, etc. (1) Vers l'occident, se

(1) Muposicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quitesuca, Osaaca, Matezupinica, Totaïca, Quinomeca.

trouvent ceux de Zounaaca, etc. (1) En tirant de là, vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les Quimiticas, etc. (2). Les Zibacas, qui n'en sont pas fort éloignés, ont été jusqu'ici, préservés des irruptions des Mamelus, qui ont désolé tout le reste du pays qui s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'orient et le septentrion, derrière les Zibacas, et à plusieurs lieues plus loin, on trouve les Parabacas, les Quiziacas, les Naquicas et les Mapasinas, nation fort brave, mais qui a été détruite, en partie, par une sorte d'oiseaux nommés *peresiucas*, qui vivent sous terre, et qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force et sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui et le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les Mochozuas et les Picozas, qui vont brutalement tout nus; les femmes mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du cou pour y attacher leurs enfans. Les Tapacuras, qui s'étendent entre l'occident et le septentrion, sont également nus, et se nourrissent de chair humaine: fort près de là, sont les Boures, etc. (3).

---

(1) Quitemuca, Ovizibica, Beruca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simomuca, Piquica, Otuquimaaca, Ointuuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, et d'autres encore qu'on ne connoît point.

(2) Bovitnzaica, Sepeseca, Otaroso, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obisisioca, Baquica, Obobizooca, Sosiaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipunoca, Zizooca, Tobazica.

(3) Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros,

Ces peuples n'ont ni religion, ni rites du culte; cependant il n'y a point, dans toutes les Indes occidentales, de nation plus superstitieuse. Au travers des fables grossières et ridicules, et des dogmes monstrueux qui les asservissent au démon, on ne laisse pas de découvrir quelques traces de la vraie foi, qui, selon la commune opinion, leur fut prêchée par Saint Thomas ou par ses disciples : il paroît même qu'ils ont quelque idée confuse de l'avénement de Jésus-Christ incarné pour la rédemption des hommes.

C'est une tradition parmi eux, que, dans les siècles passés, une dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'il guérit les malades, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, et fit une infinité d'autres merveilles qui étoient fort au-dessus des forces humaines; qu'un jour ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, et se transforma dans ce soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les mapono ou prêtres des idoles, et s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Omunaizis, Canamasi, Comano, Penoquis, Jovatabes, Zutimus, Oyurica, Sibu, Otezoo, Baraisi, Mochosi, Tesu, Pochaquiunape, Mayeo, Jobarasica, Zasuquichoco, Tepopechosisos, Sosoaca, Zumonocococa, et plusieurs autres dont on n'a pu encore avoir connoissance.

Il paroîtroit très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte : cependant ils n'adorent que les démons, et ils disent qu'ils apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une trinité de dieux principaux, qu'ils distinguent des autres dieux qui ont beaucoup moins d'autorité ; savoir, le père, le fils et l'esprit. Ils nomment le père *Omequeturiqui*, ou bien *Uragorizo*; le nom du fils est *Urusana*, et l'esprit se nomme *Urupo*. Cette vierge, qu'ils appellent *Quipoci*, est la mère du dieu *Urusana*, et la femme d'*Uragozoriso*. Le père parle d'une voix haute et distincte ; le fils parle du nez, et la voix de l'esprit est semblable au tonnerre. Le père est le dieu de la justice, et châtie les méchans ; le fils et l'esprit, de même que la déesse, font la fonction de médiateurs, et intercèdent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du cacique, qui sert de temple aux dieux : une partie de la salle se ferme par un grand rideau, et c'est là le sanctuaire où ces trois divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois, *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples et publier leurs oracles. Ce sanctuaire n'est accessible qu'au principal mapono, car il y en a deux ou trois autres subalternes en chaque village ; mais il leur est défendu d'en approcher, sous peine de mort.

C'est d'ordinaire, dans le temps des assemblées publiques, que ces dieux se rendent dans leur sanctuaire : un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples, qui passent

le temps à boire et à danser, interrompent leurs plaisirs, et poussent de grands cris de joie pour honorer la présence de leurs dieux. « *Tata equice*, disent-ils, » c'est-à-dire, père, êtes-vous déjà venu » ? Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques*, » qui veut dire : Enfans, courage, continuez à bien » boire, à bien manger, et à vous bien divertir; » vous ne sauriez me faire plus de plaisir. J'ai grand » soin de vous tous; c'est moi qui vous procure les » avantages que vous retirez de la chasse et de la » pêche; c'est de moi que vous tenez tous les biens » que vous possédez ».

Après cette réponse, que ces peuples écoutent en grand silence et avec respect, ils retournent à leur danse et à la chicha, qui est leur boisson, et bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête se termine par des querelles, par des blessures, et par la mort de plusieurs d'entre eux.

Les dieux ont soif à leur tour, et demandent à boire : aussitôt on prépare des vases ornés de fleurs, et on choisit l'Indien et l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le village, pour présenter la boisson. Le mapono entr'ouvre un coin du rideau, et la reçoit pour la porter aux dieux, car il n'y a que lui qui soit leur confident, et qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse et à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur ivresse et de leurs querelles, le mapono sort du sanctuaire, et leur imposant silence, il leur annonce qu'il a exposé

aux dieux leurs besoins; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables; qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités, de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse et une pêche abondantes, et tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins dupe que ses compatriotes, s'avisa de dire, en riant, que les dieux avoient bien bu, et que la chicha les avoit rendus de bonne humeur, le mapono, qui entendit ce trait de raillerie, changea aussitôt ses magnifiques promesses en autant d'imprécations, et les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine et de la mort.

Il arrive souvent que ce mapono rapporte, de la part des dieux, des réponses bien cruelles; il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, et d'y mettre tout à feu et à sang : il est toujours obéi. C'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés et des guerres continuelles, et ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'est aussi la récompense des hommages qu'ils rendent à l'esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble et la division, et qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs.

Outre ces dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Tsituus*; ce qui signifie, seigneurs de l'eau. L'emploi de ces dieux est de parcourir les rivières et les lacs, et de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots : ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche,

et les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en signe de reconnoissance.

Ces idolâtres croient les ames immortelles, ils les nomment *oquipau* : au sortir de leur corps, elles sont portées par leurs prêtres dans le ciel, où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obsèques avec plus ou moins de solennité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le mapono, auquel ils croient que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la mère et la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'ame de ses souillures; il console cette mère et cette femme affligées, et leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, et qu'il va la conduire au ciel.

Après quelque temps, le mapono, de retour de son voyage, fait venir la mère et la femme, et, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes, et de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement dans le ciel, où il l'attend, pour partager son bonheur avec elle.

Ce voyage du mapono avec l'ame est pénible; il lui faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de rivières, de lacs et de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois, gardé nuit et jour, par un dieu nommé *Tatusiso*, qui

préside au passage des ames, et qui met le mapono dans le chemin du ciel.

Ce dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères et convert de misérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ses dévots; son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois que ce dieu arrête l'ame au passage, surtout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame est peu docile, et résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame, et la précipite dans la rivière, afin qu'elle se noie : c'est là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes et continuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens jurucares : le peuple, qui étoit inconsolable, s'adressa au mapono, pour demander aux dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le mapono, après avoir pris le temps de consulter les dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au ciel l'ame d'un jeune homme, dont le père vivoit encore dans le village, cette ame manqua de respect au Tatusiso, et ne voulut point se laisser purifier; ce qui avoit obligé ce dieu, cruellement irrité, de la jeter dans la rivière.

A ce récit, le père du jeune homme, qui aimoit tendrement son fils, et qui le croyoit déjà au ciel, ne pouvoit se consoler; mais le mapono ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au père affligé, que, s'il vouloit lui préparer un canot

bien propre, il iroit chercher l'ame de son fils au fond de la rivière : le canot fut bientôt prêt, et le mapono le chargea sur ses épaules. Peu après, les pluies étant cessées, et le ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais.

Du reste, c'est un pauvre paradis que le leur, et les plaisirs qu'on y goûte ne sont guères capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres qui distillent une sorte de gomme, dont ces ames subsistent; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour des Éthiopiens; qu'il y a du miel et un peu de poisson; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, et si dignes de pitié, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le père Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade, les nouveaux chrétiens, et à instruire les catéchumènes : le retour de la belle saison l'avertissoit de continuer ses excursions apostoliques, mais les besoins de ses néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyoit; ce ne fut qu'à la mi-octobre et aux approches de l'hiver, qu'il partit avec quelques fervens néophytes, qui, avant leur départ, s'étoient fortifiés de la divine eucharistie, et s'étoient préparés à répandre leur sang pour annoncer Jésus-Christ aux nations infidèles. Les pluies ne recommencèrent pas aussitôt qu'ils l'appréhendoient, et ils eurent beaucoup à souffrir de la

soif dans leur voyage, surtout pendant deux jours, où ils furent obligés de comprimer avec les mains un peu de terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, et se rafraîchir la bouche; mais enfin, lorsqu'ils étoient extrêmement pressés de la soif, ils trouvèrent dans le creux d'un arbre, une eau pure et claire, et en assez grande quantité pour se désaltérer.

Les premiers villages où entra le père Cavallero, le comblèrent de joie; il trouva les peuples constamment attachés aux vérités chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant : il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hérissée de rochers. Quand il fut arrivé au sommet, il se sentit fort abattu, sans trouver de quoi réparer ses forces. Un Indien de sa suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les Gentils, font les délices de leurs dieux ; on eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement : le père en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire, en disant qu'il falloit que ces dieux eussent terriblement faim, et l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses guides se trompèrent, et ne prirent pas le droit chemin : errant à l'aventure dans des bois épais, il fut si maltraité par les branches d'arbres souvent entrelacées ensemble, par des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons et des mosquites, qu'il ne pouvoit

se soutenir sur ses pieds, et que ses néophytes étoient obligés de le mettre sur son cheval, et de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souffertes dans ce voyage, il approcha du village des Sibacas : c'est le lieu dont le mapono avoit juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, et qui peu après, fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse dont le village fut affligé.

Le père envoya un fervent chrétien nommé *Numani*, afin de pressentir la disposition de ces peuples; il les trouva persuadés que la mort du mapono, causée par la contagion assez récente, étoit une punition méritée ; d'où ils concluoient que le missionnaire étoit le grand ami de leurs dieux, et qu'il falloit bien le recevoir. Ainsi ce n'étoit point le désir de profiter de ses instructions, mais la crainte d'un nouveau désastre, qui les portoit à lui faire un bon accueil. Le père étant entré dans le village, tira à part le cacique, et commença par detruire le préjugé ridicule qu'il s'étoit formé : il lui découvrit ensuite le motif qui lui avoit fait supporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il étoit touché de leur aveuglement et de la vie malheureuse qu'ils menoient sous la tyrannie du démon; qu'il venoit dissiper leurs ténèbres, et les éclairer des lumières de la foi, en leur faisant connoître le vrai Dieu pour l'adorer, et sa sainte loi pour l'observer, et se procurer par là, un véritable bonheur dans cette vie et dans l'autre.

Tandis que ces paroles frappoient les oreilles de

ce barbare, Dieu lui faisoit entendre sa voix au fond du cœur; il fut touché et converti : l'exemple de son mapono contribua à fortifier ses bons désirs. Ce mapono étoit un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'étoit engagé par serment, de boire le sang du missionnaire. Un jeune chrétien fut l'instrument dont Dieu se servit pour le retirer de l'infidélité : et d'ailleurs, l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de son ignorance, que de la dépravation de son cœur. Il ouvrit les yeux à la lumière, et il devint aussitôt apôtre que disciple; car ce jour-là même, il gagna à Jésus-Christ deux des principaux du village.

Le peuple ne tarda pas à les imiter; il s'assembla le jour suivant dans la grande place, où le père les entretint fort long-temps des mystères de la foi qu'ils devoient croire, des commandemens de la loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre chrétiennement, et de mériter, par une vie chrétienne, un solide contentement en cette vie, et un bonheur éternel en l'autre. On planta ensuite par ses ordres, une grande croix, et au pied de cette croix on dressa une espèce d'autel, sur lequel furent exposées les images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'archange Saint Michel. Tout ce peuple se mit à genoux, et après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jésus-Christ, Notre-Seigneur, soyez notre père : Sainte Marie, Notre-Dame, soyez notre mère. C'est ce que ces bons Indiens répétoient sans cesse, et ce qui répandoit dans le cœur du missionnaire une joie et une consolation qu'il ne pouvoit

exprimer.

exprimer. « O mon Seigneur et mon Dieu! s'écrioit-» il de son côté, que je suis bien payé de mes sueurs » et de mes fatigues, en voyant ce grand peuple » vous reconnoître pour son créateur et son Sei-» gneur. Qu'il vous aime, qu'il vous adore, c'est » toute la récompense que je vous demande en ce » monde ».

La foi prit de si fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, et entre autres le jeune mapono dont je viens de parler, souffrirent pour sa défense des vexations cruelles. Le démon, outré de se voir chassé d'un lieu où, depuis tant de siècles, il régnoit en maître, suscita un de ses suppôts, qui ameuta quelques autres Indiens, et, tous ensemble, ils environnèrent le jeune homme, et lui firent les reproches les plus amers. « Vous, » qui étiez le ministre de nos Dieux, lui dirent-ils, et » qu'un si bel emploi obligeoit à maintenir leur culte, » quoi! vous les abandonnez lâchement, au lieu de » les défendre; vous écoutez les discours séduisans » d'un imposteur qui vous trompe, et vous devenez » le vil instrument de ses pernicieux desseins. Re-» connoissez votre faute, demandez pardon à nos » dieux, réparez-la au plutôt, représentez au caci-» que ses promesses et ses engagemens, et tous » deux travaillez de concert, à rétablir la religion de » vos pères, qui est sur le penchant de sa ruine : » sans quoi, nos dieux vont tirer une vengeance si » éclatante, qu'elle répandra la terreur dans tous les » villages d'alentour ».

Le jeune catéchumène, loin d'être effrayé de ces

menaces, ne fit qu'en rire; et à l'instant ces barbares se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, l'accablèrent de coups, et le maltraitèrent si cruellement, que le sang lui sortoit de la bouche en abondance. Un de ses amis, touché de l'état où l'on venoit de le mettre, s'approcha de lui, et l'exhorta à marquer, du moins à l'extérieur, quelque respect pour les dieux, et à dire un mot pour la forme, au cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il sacrifieroit volontiers, le reste de vie qu'on lui laissoit, pour la défense de la sainte loi qu'il avoit embrassée, et pour témoigner son amour à Jésus-Christ, le seul Dieu que nous devons adorer. Sa constance confondit ses persécuteurs, et Dieu, pour le récompenser, le rétablit dans sa première santé.

Le père Cavallero, après avoir baptisé tous les enfans, que ces nouveaux catéchumènes lui présentèrent, forma le dessein d'aller chez les Indiens quiriquicas : il en fit part au cacique du lieu, nommé *Patozi*, et le pria de l'accompagner avec un nombre de ses vassaux, pour lui ouvrir un passage au travers des forêts qui se trouvent sur la route. Le cacique ne goûta pas d'abord cette proposition, à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher, portoient à ceux de son village. Cependant l'affection qu'il avoit pour le missionnaire, surmonta ses craintes et ses répugnances; il espéroit même de conclure avec eux, une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs divisions. Le père avoit outre cela, quelques néophytes, à la tête desquels étoit un nommé *Jean Quiara*, que la bonté de son

naturel, et l'innocence de ses mœurs rendoient aimable, même aux infidèles.

Il se mit donc en chemin, et il eut à essuyer sur la route, les mêmes fatigues et les mêmes incommodités qu'il avoit souffertes dans ses autres voyages, et qu'il est inutile de répéter. Lorsqu'il fut près du village, il fit prendre les devants à deux de ses néophytes, pour observer ce qui s'y passoit; ils trouvèrent que tout y étoit en mouvement. Un suppôt du démon, informé de l'arrivée du père, répandoit l'alarme de tous côtés, criant de toutes ses forces, que les dieux ordonnoient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit, une grande croix à la main, pour les chasser de ce lieu, et détruire le culte qu'on leur rend; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, et que s'ils ne s'armoient promptement de force et de courage, pour confondre et terrasser cet ennemi, les dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomboient dans le mépris, et que la religion étoit anéantie.

Ce discours émut tout le peuple et le remplit de fureur; mais il fit une impression toute contraire sur l'esprit du mapono : « Il faut, se disoit-il à lui-» même, que nos dieux soient bien foibles, puis-» qu'un seul homme les fait trembler. Si cet étran-» ger, s'écria-t-il, est l'ennemi de nos dieux, que » n'usent-ils de leur puissance pour l'écraser, ou du » moins, pour le chasser bien loin de nos terres, et » lui ôter toute envie d'y revenir? Pourquoi em-» pruntent-ils notre secours pour leur défense? Ne » peuvent-ils pas se défendre eux-mêmes? Ou ils ne

» sont pas ce qu'ils veulent paroître, ou ils veulent » paroître ce qu'ils ne sont pas ».

Une réflexion si raisonnable devoit ouvrir les yeux au cacique et aux principaux du village; mais ils n'y firent pas même attention, et ils ne songèrent qu'à se tenir bien armés, et attendre de pied ferme, cet ennemi irréconciliable des dieux. Le père parut enfin accompagné de peu de néophytes, car toute sa suite étoit demeurée derrière. Il s'éleva tout à coup, un bruit confus de voix tumultueuses, et les Indiens s'avancèrent bien armés : à mesure qu'ils s'approchoient du père, ils formoient deux ailes pour l'envelopper. Alors la pensée vint à un des néophytes d'élever bien haut l'image de la sainte Vierge, afin que tous l'aperçussent ; il étoit prévenu d'une secrète confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger si pressant. En effet, ces barbares se mettant en devoir de décocher leurs flèches contre le missionnaire, leurs bras devinrent si foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir; ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation, dans la forêt, sans qu'aucun d'eux osât en sortir. Il ne resta dans le village qu'un seul de ces Indiens, nommé *Sonema*, qui fut d'un grand secours dans la suite pour leur conversion.

Le jour suivant, le missionnaire se trouvant comme le maître dans le village, dont tous les habitans avoient disparu, ne put voir d'un œil tranquille, les deux temples consacrés au démon; il en renversa les tabernacles, et mit en pièces les statues; il en retira les ornemens, et tout ce qui servoit à un culte si abo-

minable, et, après avoir allumé un grand feu, il y jeta tous ces symboles de l'idolâtrie. Le cacique Patozi, qui ne voyoit nul jour à entamer des propositions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de se retirer avec ses vassaux, et conjura le missionnaire de venir avec lui, et de mettre ses jours en sûreté. « Partez : à la bonne heure, lui répondit le » père; mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aye an» noncé Jésus-Christ à ce pauvre peuple, dussé-je » y perdre la vie ». Ses néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de Patozi, le père prit son bréviaire, et, tandis qu'il récitoit son office, il aperçut tout à coup à ses côtés, un Indien de haute taille, et d'un air sérieux. Ce barbare voyant le livre que le père tenoit entre les mains, s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles; il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le père, qui reconnut que c'étoit le cacique du lieu, tâcha de le désabuser de son erreur; il l'entretint d'abord des artifices du démon, qui abusoit de leur crédulité pour les perdre; il lui parla ensuite du vrai Dieu, à qui nous sommes redevables de notre être, et qui mérite seul nos adorations, et de sa loi toute sainte, à l'observation de laquelle est attaché notre bonheur. Le cacique l'écouta sans dire un seul mot; puis levant les épaules, il se retira à sa maison, où il prit une grosse poignée de flèches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit suivante un grand conseil de tous les principaux du village, où se trouva l'Indien Sonema. Ils

furent long-temps dans l'irrésolution sur le parti qu'ils devoient prendre : ce qui leur étoit déjà arrivé, leur faisoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le missionnaire ne fussent inutiles. Sonema parla alors, et après avoir fait les plus grands éloges de la bonté et de la douceur de l'homme apostolique, il leur parla avec tant d'admiration des instructions qu'il lui avoit faites de la loi du vrai Dieu, que tous unanimement se déterminèrent à retourner au village, et à se mettre entre ses mains. Ils sortirent donc de leurs bois, et entrant dans le village, ils allèrent droit à la cabane où étoit le missionnaire, qui les reçut avec toutes sortes de caresses et d'amitiés. Il semble que Notre Seigneur eût mis dans son air et ses manières, je ne sais quoi de plus qu'humain, qui attiroit la confiance et le respect de ces peuples ; ils se jetèrent à ses pieds ; ils lui demandèrent pardon, et aucun d'eux n'osoit le quitter sans sa permission. Le mapono vint le dernier, se tenant en sa présence dans une posture modeste. Le père le reçut à bras ouverts, et le fit asseoir auprès de lui ; il lui exposa les vérités de la religion ; il lui fit sentir que sans la connoissance du vrai Dieu, et sans la foi en Jésus-Christ, il étoit impossible de se sauver ; enfin, il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur, mêlée d'indignation, de les voir tyrannisés par les Tinimaacas, cette trinité diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le peuple étoit attentif, et ne savoit quel seroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le mapono ne manqueroit pas de s'irriter et d'user de

violence, pour défendre avec éclat la divinité des démons; d'autres s'attendoient à un succès plus favorable, et ils ne se trompèrent point. Ce mapono avoit de l'esprit et un beau naturel, et Dieu agissoit dans son cœur par la force de sa grâce. Il se jeta aux pieds du père, et le pria de l'admettre au rang des chrétiens; et pour preuve de la sincérité de ses désirs, il se leva aussitôt, et, adressant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confessa hautement qu'il avoit été trompé, et qu'il avoit trompé les autres; qu'il rétractoit tout ce qu'il avoit appris, et ce qu'il leur avoit enseigné; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jésus-Christ; que sa loi est la seule qui conduit au salut éternel; que, pour réparer son infidélité passée, non-seulement il les exhortoit à embrasser cette loi sainte, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens jurucares, cozicas et quimiticas, afin qu'ils la suivissent, à son exemple. Ce fut là un sujet de joie bien sensible pour le missionnaire et ses zélés néophytes, qui ne cessoient d'embrasser le nouveau catéchumène, et de montrer leur affection au grand peuple qui s'empressoit d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ.

Le père ayant fait faire une grande croix, on la porta en procession jusqu'au milieu de la place, où elle devoit être plantée, tandis que les néophytes chantoient les litanies à deux chœurs de musique. Ces barbares, qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, se croyoient transportés dans le ciel, et ne pouvoient se lasser de l'entendre. Il se mit ensuite à baptiser les enfans. « On m'en présenta une si pro-



» digieuse multitude, dit-il dans une de ses lettres, » que toute la journée se passa à leur administrer le » baptême, et que les bras me tomboient de lassi» tude. Pourrois-je exprimer l'abondance des conso» lations intérieures que je goûtois, voyant tant de » jeunes Indiens régénérés dans les eaux du bap» tême, et leurs parens, qui étoient, peu auparavant, » si entêtés de l'idolâtrie, devenus de fervens caté» chumènes! La saison des pluies, qui étoit déjà » commencée, ne me permit pas de demeurer plus » long-temps parmi eux; il fallut partir pour retour» ner dans ma peuplade. Ces bons Indiens ne pou» voient se consoler de mon départ; ils m'environ» noient en sanglotant : Mon père, me disoient-ils, » faut-il que vous nous abandonniez si tôt? Ne nous » oublierez-vous pas? Quand viendrez-vous nous re» voir? Que ce soit au plutôt, nous vous en conju» rons. Puis, s'adressant à mes néophytes, ils les » prioient, avec larmes, de me ramener incessamment » dans leur village. Ils tinrent toujours le même dis» cours pendant un long espace de chemin qu'ils » m'accompagnèrent. Enfin, quand il fallut se sépa» rer, ils m'offrirent plusieurs enfans pour me servir » à l'église : j'en choisis trois qui me suivirent, et » que je gardai dans la peuplade ».

Le dessein du père Cavallero étoit de parcourir toutes les terres de la nation des Manacicas, afin d'en déraciner l'idolâtrie, d'y planter la foi, et de disposer ces peuples nombreux à se réunir dans des peuplades, pour y être instruits et y être admis au baptême. Aussitôt que la saison le permit, il fit choix

d'un bon nombre de fervens néophytes, prêts, comme lui, à répandre leur sang pour la conversion de ces infidèles; et il partit avec eux le 4 août de l'année 1707. Il arriva le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, sur les bords de la rivière Zununaca. Le cacique des Indiens zibacas, nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ses vassaux, avec une provision abondante de poissons pour le régaler. Etant pressé de se rendre au village, il laissa plusieurs de ses gens pour accompagner le père, pour lui aplanir le chemin et lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Quand le missionnaire arriva au village, le cacique vint le complimenter et le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes et enfans, s'étoient assemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations et cris de joie; tous l'environnèrent, et chacun s'empressa de lui baiser la main, et de lui demander sa bénédiction. Il songea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés, depuis son départ, entre eux et les Indiens zirituças, et qui auroient été la source d'une guerre cruelle. Il fit appeler ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté, sur sa parole, de se rendre dans un village, qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, et réglé leurs différends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié constante, et la paix fut rétablie.

Le jour suivant, tous les Indiens des deux villages s'assemblèrent dans la place publique; le missionnaire leur renouvela les instructions qu'il leur avoit

faites l'année précédente, afin de leur inspirer de l'horreur pour leurs fausses divinités, et leur expliquer la doctrine chrétienne; et, pour qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire, il en avoit réduit tous les articles en des espèces de cantiques, qu'il avoit composés en leur langue. Il les faisoit chanter par ses néophytes; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos, en les leur faisant répéter sans cesse, afin de les apprendre par cœur, et de les chanter tous les jours, pour en conserver le souvenir.

Une faveur singulière, accordée par la sainte Vierge à un de ces catéchumènes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le cacique avoit un neveu, nommé *Zumacaze* : une fièvre maligne le dévoroit depuis plus d'un mois, et l'avoit réduit à l'extrémité; il se sentoit mourir, et sa douleur étoit de n'avoir pas reçu le baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la sainte Vierge auprès de Dieu, et de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer, et de mettre en elle toute sa confiance. « Vierge sainte ! s'écria-t-il, en présence d'un » grand nombre d'Indiens, je crois que vous êtes la » mère de Dieu; je crois en Jésus-Christ, votre » cher fils : voudriez-vous m'abandonner dans le » triste état où je me trouve, et seroit-ce inutilement que j'aurois espéré en vous? Ne permettez » pas que je meure infidèle; délivrez-moi de cette » fièvre, jusqu'à ce que je puisse recevoir le saint » baptême, et aller vous voir et vous aimer dans le » ciel ».

A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit

exaucé; ses forces revinrent tout à coup, et sa santé fut entièrement rétablie. Une guérison si prompte, accordée à la prière du catéchumène, enflamma de plus en plus, dans les cœurs de ces peuples, le désir qu'ils avoient d'être chrétiens. Dieu, touché de la confiance qu'ils avoient en ses miséricordes, continua de répandre sur eux ses bénédictions; ils amenèrent au missionnaire tous leurs malades, en le suppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu si puissant, dont il étoit le ministre. Le père se sentit inspiré de condescendre à leurs désirs; il demandoit à chaque malade, s'il croyoit en Jésus-Christ, et s'il vouloit recevoir le baptême. Le malade ayant répondu qu'oui, il lisoit sur lui l'Evangile de la messe, que l'Eglise a prescrite pour les infirmes; et il finissoit par ces paroles : *Qu'il soit fait selon que vous avez cru*. Et aussitôt le malade étoit guéri, Dieu voulant sans doute, récompenser leurs saints désirs, et les confirmer dans la foi qu'ils étoient résolus d'embrasser.

Il finit sa mission par baptiser les enfans qui étoient nés pendant son absence : le cacique et les principaux du village le prièrent de se transporter chez les Indiens jurucares, qui désoloient tous les villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, et les tuant sans miséricorde. Plus ce peuple étoit féroce et barbare, plus le missionnaire eut d'empressement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours, il se trouva à l'entrée de leur village, dont il croyoit être encore bien éloigné. Voyant le péril de si près, il avertit ses néo-

phytes de faire un acte de contrition, et il leur donna une absolution générale. Un Gentil qui les considéroit fut touché, et se jetant aux pieds du père, il lui protesta qu'il vouloit vivre et mourir chrétien.

L'arrivée du père avoit été connue dès la veille, du mapono; et craignant, selon les apparences, qu'il ne dévoilât ses supercheries, il avoit déjà commandé, de la part des dieux, à tous ces Indiens, d'aller se cacher dans les bois. Quand le père entra dans le village, il en restoit encore quelques-uns qui prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure et d'une physionomie assez aimable. Le père s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié; il lui fit des présens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, et il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avoient pris la fuite.

Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le missionnaire, et donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant, le cœur de ses compatriotes. Peu à peu il les ramena au village, et les conduisit au missionnaire. Ces barbares, en l'envisageant, ne pouvoient revenir de leur surprise; ils s'imaginoient que c'étoit un homme monstrueux, et qui devoit être bien terrible, puisqu'il avoit jeté l'épouvante parmi leurs dieux, et qu'il les avoit mis en fuite; mais étant témoins de sa douceur et de son affabilité, ils conclurent que leurs divinités étoient bien foibles, puisqu'elles appréhendoient un homme de ce caractère. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, et y firent naître un respect et

une véritable affection pour l'homme apostolique.

Le lendemain, tout le peuple s'assembla dans la place, au pied d'une croix que le père y avoit déjà plantée; il commença ses instructions sur la religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chute des anges prévaricateurs, et punis de supplices éternels pour leur révolte; il leur demanda si ces esprits rebelles et condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages; il leur exposa les ruses et les artifices de leurs prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes divinités. Il leur expliqua ensuite, les mystères de la foi et les articles de la loi chrétienne, dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense : on l'écoutoit avec la plus grande attention. Le mapono qui avoit vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière, avoua publiquement que jusqu'ici il les avoit trompés, pour se procurer de la considération et une subsistance honnête.

Le père, ayant continué pendant quelques jours, l'explication de la doctrine chrétienne, et voyant l'impression qu'elle faisoit sur l'esprit de ces barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'idolâtrie, en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occasion de rechute; il se fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles, et tout ce qui servoit à leur culte, et après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur présence : après quoi, il les exhorta fortement à mettre bas les armes et à finir toute hostilité avec les peuples voisins. Le cacique et les principaux du village lui promirent d'aller eux-mêmes

leur offrir la paix, et terminer toutes leurs querelles : ce cacique lui représenta qu'étant fort vieux, et n'ayant que peu de temps à vivre, il avoit un extrême désir de recevoir le baptême. Comme on s'est fait une loi de ne baptiser les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le père ne put lui accorder cette grâce; mais il le consola par la promesse qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ses compagnons, viendroient le mettre dans la voie du salut. Du reste, il n'eut garde de lui refuser une petite croix qu'il lui demanda pour gage de sa parole, afin de la porter pendue au cou, et qu'elle fût sa défense contre les attaques du démon, en lui ajoutant qu'elle serviroit de modèle à celles qu'il feroit faire à ses vassaux, pour se garantir pareillement des piéges de l'esprit infernal.

Après avoir baptisé les enfans qu'on lui présenta en grand nombre, il tourna ses pas vers le village des Indiens quiriquicas, qui, après avoir tenté inutilement, l'année précédente, de le faire mourir, avoient fait paroître ensuite tant d'ardeur pour embrasser la foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, et lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection propres à ces peuples, et auxquels il s'attendoit. Le missionnaire eut bientôt découvert la cause de leur froideur : une maladie contagieuse ravageoit leur village, et ils s'étoient persuadés que lui seul en étoit l'auteur, et que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre sa vie, il faisoit venir d'ailleurs la peste, et la répandoit dans l'air qu'ils respiroient.

Le missionnaire songea d'abord à leur ôter de l'esprit une idée si ridicule. « Je ne suis, leur dit-il, » qu'une foible créature, sans force et sans pouvoir. » Ce fléau qui vous afflige vous est envoyé de Dieu, » créateur et sauveur, maître de toutes choses; c'est » sa justice que vous devez fléchir, et ses miséri- » cordes qu'il vous faut implorer ». Il parloit encore lorsqu'on vint l'avertir que ce cacique, nommé *Sanucare*, étoit sur le point d'expirer : il courut aussitôt à son secours, et il le trouva tombé dans un délire frénétique, sans qu'aucun remède pût le soulager. A cette vue il se prosterna à terre, et fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, que cette ame rachetée de son sang, pût recevoir le saint baptême : au moment le délire cessa, et la raison revint au malade. Le père en profita pour l'instruire de nos divins mystères, lui suggéra des actes de contrition, d'amour de Dieu, et de confiance en sa miséricorde, et lui conféra le baptême; après quoi le malade rendit son ame à son créateur.

Le lendemain, le père ordonna une procession générale, où il fit porter l'image de la sainte Vierge, dont il imploroit l'assistance en faveur de ce peuple encore tendre dans la foi : il visita les cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peste; en faisant mettre les assistans à genoux, il récitoit tout haut, la salutation angélique, puis il demandoit au malade s'il croyoit en Jésus-Christ, et s'il mettoit sa confiance en la protection de sa sainte mère : aussitôt qu'il avoit répondu conformément à sa demande, il lui appli-

quoit l'image de la sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peste cessa en peu de jours, et tous les malades recouvrèrent la santé.

L'hiver qui approchoit, pressoit le père de parcourir d'autres villages. A peine s'étoit-il mis en chemin, pour se rendre chez les Indiens cozocas, qu'un cacique d'un village voisin, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, l'aborda en lui faisant des plaintes amères de ce qu'il ne venoit pas chez lui; et pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prières et de motifs auxquels il n'eut recours. Le père ayant tâché de le contenter par des raisons qu'il lui apporta, l'invita à le suivre.

Lorsqu'il fut entré dans le village des Cozocas, et qu'il se montra dans la grande place où ces barbares étoient assemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuse de flèches, qu'ils lui décochèrent de toutes parts : c'est une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les flèches, quoique décochées avec le plus grand effort, venoient tomber à ses pieds, comme si elles eussent été poussées par une main invisible; il n'y eut que deux de ses néophytes qui en furent percés, l'un au bras, l'autre dans le bas ventre. L'intrépidité du missionnaire, qui, loin de reculer, avançoit toujours, les frappa, et suspendit leur fureur. Pendant cet intervalle, il s'approcha du mapono, et l'abordant avec un air affable : « Ne voyez-vous pas, » lui dit-il, que tous vos efforts pour me nuire, sont » inutiles, à moins que Dieu ne le permette? Osez-» vous dire que les démons, que vous avez fait l'ob-» jet de votre culte, sont les seigneurs du ciel et les

» maîtres

» maîtres de la terre, eux qui ne sont que de viles » et méprisables créatures, condamnées au feu éter- » nel par la divine justice? Reconnoissez votre aveu- » glement, adorez le Dieu qui les punit, qui seul » mérite vos adorations, et qui vous punira comme » eux, si vous fermez les yeux à la lumière qui vient » vous éclairer ».

Le mapono, qui dans sa fureur avoit dépêché un exprès au cacique des Subarecas, nommé *Abetzaico*, pour venir avec ses soldats exterminer l'ennemi capital des dieux, se trouva tout à coup changé, et n'étoit plus le même homme; il combla le père d'amitiés, il le logea chez lui, et le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. Abetzaico arriva en même temps, sans armes, et suivi simplement de deux vassaux; et comme il étoit prévenu d'estime et d'amitié pour l'homme apostolique, il reprocha d'abord au mapono ses excès, et le confirma dans les sentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le père, que les deux néophytes blessés étoient sur le point de rendre le dernier soupir; il alla aussitôt les joindre. « Pourrois- » je exprimer, dit-il, dans une de ses lettres, com- » bien mon cœur fut touché et attendri, quand je » vis ces deux néophytes étendus sur la terre toute » rouge de leur sang, en proie aux mosquites, et » n'ayant que quelques feuilles d'arbres pour couvrir » leurs plaies. Mais quelle fut mon admiration, quand » je fus témoin de leur patience, des tendres entre- » tiens qu'ils avoient avec Jésus-Christ et la sainte » Vierge, et de la joie qu'ils faisoient paroître de

» verser leur sang pour procurer le salut à ces bar-
» bares. L'un d'eux n'avoit reçu le baptême que de-
» puis quelques mois ; la flèche lui avoit percé le bras
» de part en part, et ses nerfs blessés lui causoient
» de fréquentes pamoisons. Pour l'autre, les intes-
» tins lui sortoient du bas ventre, et on eut bien de
» la peine à les remettre dans leur état naturel. Ils
» éprouvèrent bientôt, l'un et l'autre, l'effet de leur
» confiance en la mère de Dieu : celui-ci, après un
» léger sommeil, se trouva guéri ; celui-là, en peu
» de jours, ne ressentit plus de douleur, et eut le
» libre usage de son bras ».

Le père demeura quelques jours avec les Indiens, jusqu'à ce qu'il les eût entiérement gagnés à Jésus-Christ. Cependant, Abetzaico le sollicitoit continuellement de venir dans son village, et il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le père parut parmi les Subarecas, ce ne furent que fêtes et que réjouissances, ces bons Indiens ne sachant comment exprimer leur joie, et le desir qu'ils avoient d'embrasser la loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur, par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le missionnaire lut l'Evangile ; mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui aplanir le chemin, et le pourvoir de vivres, lui, et ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours, dans

une épaisse forêt, par un sentier étroit et difficile, ses guides perdirent leur route et s'égarèrent; il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans savoir où il alloit, et ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre et des racines sauvages. Dans cet extrême embarras, il eut recours à l'archange saint Raphaël et aux saints anges gardiens, et peu après, lorsqu'il y pensoit le moins, il se vit à la porte du village de ces Indiens aruporecas, où il avoit fait mission les années précédentes.

Il fut bien consolé de trouver dans ce peuple le même éloignement de l'idolâtrie, et le même désir de professer la loi chrétienne, où il les avoit laissés. Il passa quelques jours à les instruire de nouveau, et à les confirmer dans leurs bons sentimens, puis il reprit sa route.

Après avoir traversé des lacs, des marais et des bois, il s'égara de nouveau, sans pouvoir s'orienter, ni découvrir le chemin qu'il devoit prendre. Il avoit ouï dire que le village des Indiens bohocas se trouvoit dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au sommet d'un grand arbre pour observer tout l'horison; cet Indien aperçut heureusement la montagne, et c'est vers ce côté-là qu'ils dirigèrent leur route. Ils arrivèrent bien fatigués au village, où ces bons Indiens n'oublièrent rien pour rétablir leurs forces : on avoit logé le père dans une cabane fort propre; il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes, et ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de semblables dans le village, il craignit que cette ap-

parence d'austérité ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le cacique, qui se nommoit *Sorioco*, et lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit vue nulle part : « Je vais vous l'expliquer, » répondit le cacique. Les Indiens barillos s'avisèrent » de vouloir s'établir parmi nous, et nous y consentîmes : c'est un peuple hautain et superbe, qui » prit bientôt des airs dédaigneux et méprisans, » tournant en ridicule toutes nos actions ; nous en » fûmes piqués au vif, et nous conjurâmes leur » perte. Dans le silence de la nuit nous fîmes périr » tous les hommes, ne réservant que les femmes » qui pouvoient être de quelque utilité. Le châti- » ment suivit de près notre crime ; la peste se ré- » pandit dans le village, et nous la regardâmes » comme une punition de Dieu : dès-lors nous son- » geâmes à apaiser sa colère. Nous savions que, » dans les peuplades chrétiennes, cet instrument » de pénitence est en usage pour expier ses fautes ; » nous y eûmes recours, et deux fois le jour, nous » allions nous prosterner au pied de la croix, et » criant à Dieu miséricorde, nous nous frappions » avec ces disciplines jusqu'à répandre du sang en » abondance. Il paroît que notre pénitence fut agréée » de Dieu, car en peu de jours, la peste cessa, et nul » de ceux qui en furent atteints ne mourut : depuis » ce temps, la croix est encore plus en vénération » parmi nous ». Le père conçut, par ce discours, quelle seroit la ferveur des Indiens, lorsque rassemblés dans des peuplades, comme ils le souhai-

toient, ils seroient parfaitement instruits des vérités de la religion. Il les laissa dans cette douce espérance, et continua son voyage jusqu'à la réduction ou peuplade de Saint-Xavier, où, après cinq mois de fatigues et de souffrances, il arriva au mois de janvier de l'année 1708.

Dès que la saison des pluies fut passée, le père Cavallero songea à recueillir le fruit de ses travaux auprès de tant de barbares qu'il avoit disposés au christianisme, et à établir, dans une vallée commode, une réduction ou peuplade, où il pût les rassembler. Il n'y avoit point à choisir, car le pays est tout couvert de bois. Il ne se présenta qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse et infestée de mosquites : elle est située dans le voisinage des Indiens tapacuras et paunaucas. C'est dans cette campagne et aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade, sous le titre de l'*Immaculée Conception*. Il y avoit, aux environs de ce lac, plusieurs habitations d'Indiens paunapas, unapes, et carababas : ces peuples sont sauvages, mais lâches et timides; hommes et femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre; ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, et s'ils rendent quelque culte au démon, ce n'est qu'autant qu'ils se persuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chasse dans les bois, et ils se contentent de ce que leurs campagnes leur fournissent. Ils parurent fort dociles aux instructions que leur fit le missionnaire, et ils consentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu

qu'on leur permît la chicha, qui est leur boisson ordinaire, et dont ils ne pouvoient pas se priver, disoient-ils, parce que l'eau crue leur causoit de violentes coliques d'estomac. Le père n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenoient avec modération, et qu'ils n'étoient pas sujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne en charbon, et après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudières d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau, noire et dégoûtante, est ce qu'ils appellent *chicha*, elle fait leurs délices.

D'autres peuples, voisins des Indiens manacicas, vinrent habiter la même peuplade, qui se trouva, en peu de temps très-nombreuse; mais comme l'air y étoit mal-sain, et qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, le père résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avoit, à l'orient, les Puyzocas; au nord, les Cozocas, et à l'occident, les Cosiricas. C'est dans cette plaine qu'il se fixa, et qu'avec le secours de ses catéchumènes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua aussitôt, avec un zèle infatigable, à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie dans lequel il étoit né, à l'humaniser peu à peu, et à l'instruire de nos divins mystères, et des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuses, et il réservoit le temps de la nuit pour la prière; il prenoit un léger

repos de quelques heures, qui le mettoit en état de reprendre, le lendemain, ses travaux ordinaires.

Lorsqu'après une année entière de sueurs et de fatigues, il eut établi, dans sa nouvelle peuplade, le même ordre qui s'observe dans les autres peuplades chrétiennes, qu'il vit ses néophytes bien affermis dans la foi, et se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque temps, à son compagnon, le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, et il tourna ses vues vers d'autres nations barbares, pour les soumettre au joug de l'Évangile. La conversion des Indiens puyzocas étoit la plus difficile; ces infidèles devinrent le principal objet de son zèle.

Il partit accompagné de trente-six Indiens manacicas, auxquels il avoit donné tout récemment le baptême. Il souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jetée sur ses jambes, il ne pouvoit marcher qu'avec le secours de ses néophytes; enfin, il arriva bien fatigué chez les Puyzocas : on l'y reçut par des démonstrations de joie extraordinaires, chacun s'empressant à lui marquer son affection, et à lui offrir des fruits du pays et d'autres soulagemens semblables. Le cacique ne cédoit à pas un de ses vassaux dans les témoignages de son amitié, tandis que lui et les siens, sous de trompeuses caresses, couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fussent partagés dans différentes cabanes, en sorte qu'ils ne fussent que deux ou trois ensemble.

Aussitôt qu'ils se furent mis à table pour prendre

un légèr repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, se tirant des lignes noires sur le visage; c'est une cérémonie en usage parmi eux, lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre sur les néophytes, et les assommèrent: quelques uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où étoit le père, qui disoit tranquillement son office; l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite: ce fut inutilement; il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le percèrent d'un javelot. Le père se sentant frappé à mort, se débarrassa du néophyte qui le portoit, et se mettant à genoux devant son crucifix, il offrit à Dieu son sang pour ceux qui le répandoient si cruellement: prononçant ensuite les saints noms de Jésus et de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 septembre de l'année 1711 qu'il termina sa carrière par une mort si glorieuse; vingt-six néophites qui l'accompagnoient furent pareillement les victimes de leur zèle; les autres retournèrent à la peuplade de la Conception, et cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux fidèles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire; ils allèrent en grand nombre, bien armés, chercher le corps de leur cher père, ils l'apportèrent à la peuplade avec la plus grande vénération, et ils continuent de le révérer comme un de ces hommes apostoliques, qui (1) se sont li-

(1) *Qui tradiderunt animas suas, pro nomine Domini nostri Jesu-Christi.*

vrés eux-mêmes, et ont exposé leur vie, pour annoncer aux nations le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Cependant le père de Zéa, qui demeuroit à la peuplade de Saint-Joseph, pensoit de son côté, à établir une réduction. Un nombre de zélés néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des barbares; ils marchèrent pendant plusieurs jours, et enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoient passé un peu plus loin; ils aperçurent un vieillard avec sa famille, qui ensemençoit ses terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vue des néophytes, et tout tremblant de peur, il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur, et pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnèrent de quelques présens, et entre autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnèrent. Le vieillard sautant de joie, conduisit ses bienfaiteurs à son village, où on les accueillit avec toute sorte de témoignages d'amitié, auxquels ils répondirent par de petits présens, qui gagnèrent entièrement ces infidèles. Mais comme leur langue étoit différente, et qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens, qu'ils emmenèrent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, et leur servir d'interprètes.

Ces Indiens sont de la nation des Morotocos; ils sont de haute taille, et d'une complexion robuste; ils font leurs flèches et leurs lances d'un

bois très-dur, qu'ils savent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité ; et non-seulement les maris leur obéissent, mais ils sont encore chargés des plus vils ministères du ménage, et des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des caciques et des capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement ni de religion. Leur pays est sec et stérile, et tout environné de montagnes et de rochers ; ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moelle spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson. Quoique dans l'hiver, l'air soit fort froid dans leur climat, et que souvent il gèle, ils sont totalement nus, et n'en ressentent nulle incommodité : un calus général leur épaissit la peau, l'endurcit, et les rend insensibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens morotocos, ne pouvoient contenir la joie qu'ils ressentoient d'avoir quitté leur misérable pays, et de se trouver parmi les chrétiens, dans un lieu où ils avoient abondamment de quoi satisfaire aux besoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le père Philippe Suarez les prit pour interprètes, et alla visiter les cinq villages d'Indiens qui forment cette nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le missionnaire eut avec eux sur les véri-

tés de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la peuplade, les déterminèrent tous à le suivre, et à aller s'y établir.

D'autres néophytes de la même peuplade, avoient fait une semblable excursion chez d'autres Indiens d'une nation nommée *Quies*, et avoient pareillement amené avec eux, deux de ces Indiens, pour apprendre la langue chiquite et servir d'interprètes. A quelque temps de là, leurs parens ayant pris quelque inquiétude sur la destinée de leurs enfans, se rendirent à la peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, et ils furent si charmés des exercices qui s'y pratiquoient, qu'ils engagèrent tous les Indiens de leur nation, à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux fidèles, et à s'assujettir aux loix de l'Evangile. Il n'y eut que quelques familles qui ne purent se résoudre à quitter leur terre natale; mais enfin, en l'année 1715, que le père Suarez passa par leurs habitations, elles surmontèrent leurs répugnances, et vinrent se joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnèrent des connoissances bien particularisées d'une infinité d'autres nations répandues dans toutes ces terres, jusqu'à la grande province de Chaco, et entre autres, des Indiens zamucos, qui habitent six grands villages, dont chacun est plus peuplé que la réduction de Saint-Joseph; et six autres moins grands, mais qui se touchent presque les uns les autres, tant ils sont voisins : on y parle la même langue. On prit dès-lors le

dessein de travailler à la conversion de ce grand peuple ; mais auparavant on ne pouvoit se dispenser de former au plutôt, une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint-Joseph, laquelle étoit devenue si nombreuse par le concours de tant de familles indiennes, qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de Saint-Joseph, se voit une belle plaine nommée *Naranjal*, qui n'est stérile que par le défaut de culture ; c'est cette plaine que l'on choisit, de l'agrément des néophytes, pour y bâtir la peuplade sous l'invocation de saint Jean-Baptiste ; elle fut composée d'anciens néophytes, et de quatre nations différentes d'Indiens, qui se portèrent tous avec une égale ardeur, à construire l'église et les maisons, et en même temps à défricher les terres, et à les ensemencer. Le père Jean-Baptiste Xandra, que le père de Zéa s'étoit associé pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inspirer pour former ces barbares aux vertus civiles et chrétiennes ; et Dieu bénit tellement ses travaux, que le père de Zéa, au retour de quelques excursions qu'il avoit faites dans les terres infidèles, fut fort surpris de trouver une nouvelle chrétienté, devenue en peu de temps si raisonnable et si fervente.

Il crut qu'il étoit temps d'exécuter le dessein qui lui tenoit si fort au cœur, de porter le nom de Jésus-Christ à la nombreuse nation des infidèles Zamucos. Cette entreprise fut beaucoup plus difficile

qu'il ne l'avoit prévu ; il partit au mois de juillet de l'année 1716, accompagné d'un grand nombre de ses néophytes. Les tempêtes qu'il essuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, et le débordement des rivières, ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours : il passa par quelques villages des Indiens tapiquies, absolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens, qu'il gagna à Jésus-Christ, et qu'il fit conduire par quelques-uns de ses néophytes à la réduction de Saint-Joseph. Lorsqu'il eut marché encore quelques lieues, il se présenta une forêt longue de dix lieues, la plus épaisse et la moins accessible qu'il eût encore trouvée dans ses différentes courses ; il fallut s'y faire un passage : les Indiens y travaillèrent, mais quand ils en eurent défriché environ la moitié, ils perdirent entièrement courage. Le père les ranima par ses paroles, et encore plus par son exemple, se mettant à leur tête, la hache à la main, et enfin, en dix-neuf jours, ils percèrent tout le bois ; mais il est inconcevable ce qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de mosquites et de différentes sortes de taons, qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit, et qui, par leurs continuelles piqûres, les défigurèrent entièrement, et leur laissèrent long-tems, les marques de leur persécution.

Au sortir du bois, il se vit dans une vaste campagne, tout-à-fait stérile, et qui étoit terminée par une autre forêt, où il falloit se faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venoit de traverser. Le pays ne fournit, ni gibier, ni poisson, ni

même de ruches à miel, comme on en trouve partout ailleurs, et la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas supportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le père alla visiter deux villages qui n'étoient pas éloignés, où il croyoit trouver quelque ressource; mais toutes les habitations étoient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi subsister. Il rencontra cependant une soixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à persuader les vérités de la foi : il les mit entre les mains de quelques-uns de ses néophytes, qui les menèrent à la peuplade de Saint-Joseph. Comme les forces manquoient à toute sa suite, faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le présent à son entreprise, et d'en différer l'exécution à l'année suivante.

L'impatience où étoit le père de Zéa, de porter la foi chez les Indiens zamucos, lui fit dévancer le temps où d'ordinaire les pluies finissent : il prit avec lui douze fervens chrétiens, pleins d'ardeur et de courage, avec lesquels il se mit en chemin au mois de février de l'année 1717, et après avoir suivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il se trouva enfin à cette seconde forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un passage. Ils y travaillèrent sans relâche; mais les eaux, qui croissoient chaque jour, les gagnoient insensiblement, et quand ils eurent pénétré jusqu'au milieu de la forêt, ils se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le risque où ils étoient de se noyer, obligea le missionnaire et sa suite à rebrousser chemin, et à retourner pour

la seconde fois, à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

Le père de Zéa, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troisième fois au mois de mai avec plusieurs néophytes, et enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, et de traverser la forêt : il arriva le 12 juillet au premier village des Zamucos. La joie que causa son arrivée, surpassa ses espérances; ces peuples ne savoient quelles caresses lui faire : ils l'environnèrent avec les plus grandes démonstrations de respect et d'amitié, ils s'empressoient de lui baiser la main; ils ne cessoient d'embrasser les néophytes, ils les logèrent dans leurs cabanes, et ils les régalèrent autant bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain, le père les assembla dans la grande place; il leur déclara le sujet qui lui avoit fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir; que son dessein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu qu'ils ignoroient, de les engager à pratiquer sa loi, et à se procurer un éternel bonheur; puis il leur demanda s'ils agréoient que des missionnaires vinssent les instruire des vérités de la foi, et leur enseigner le chemin du ciel : ils répondirent que c'étoit là depuis long-temps, l'objet de leurs désirs, et que s'ils n'étoient pas chrétiens, c'est que personne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, et les commandemens qu'ils devoient observer.

Le père ne pouvant contenir la joie qu'il ressen-

toit au fond du cœur : « Si cela est ainsi, répl
» qua-t-il, il faut commencer par élever une égli
» au vrai Dieu, et vous réunir tous dans un mên
» lieu pour l'honorer et le servir ». Alors les de
principaux caciques se levèrent, et dirent qu'ils
souhaitoient rien davantage, mais qu'il falloit chois
un lieu plus favorable que leur village, et qu'il po
voit s'assurer que tous leurs voisins, qui sont
leur nation, se joindroient volontiers à eux po
former tous ensemble une nombreuse peuplade. C
pendant le père fit planter une grande croix sur
tertre : tous ces Indiens se mirent à genoux et l'
dorèrent. Les néophytes chantèrent ensuite les
tanies de la sainte Vierge, après quoi le père m
tout ce peuple, et la peuplade où il alloit s'établi
sous la protection de saint Ignace. Il fallut se s
parer, et ce ne fut pas sans douleur de part et d'a
tre, mais ils se consolèrent mutuellement, sur
qu'ils ne seroient pas long-temps sans se revoir.
père en s'en retournant, eut occasion d'entretenir d
vérités chrétiennes une centaine d'Indiens qu'il trou
sur sa route, et de les gagner à Jésus-Christ. C
Indiens étoient de trois nations différentes, savoi
des Zinotecas, des Joporetecas et des Cucarates;
les emmena avec lui, à la peuplade de Saint-Jea
Baptiste.

A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre
révérend père général, qui le constituoit provinc
de la province du Paraguay : ce fut un coup de fo
dre pour lui; il comptoit consommer l'ouvrage qu
avoit commencé de la conversion de ses chers Z
muco

mucos, et sacrifier le reste de ses jours à les conduire dans la voie du salut; mais considérant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, il regarda les ordres de Dieu dans ceux de son supérieur; il s'y conforma avec une parfaite résignation, et il confia l'établissement et le soin de la nouvelle peuplade au zèle du père Michel de Yegros.

Ce père n'avoit, ce semble, qu'à recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur; il ne s'agissoit plus que de convenir avec les Indiens zamucos de l'endroit qui leur agréeroit davantage, pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de septembre de l'année 1718, avec le frère Albert Romero, et un certain nombre de nouveaux chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du village, il fit prendre les devants à quelques-uns de ses chrétiens, pour aller avertir le principal cacique, de son arrivée, et lui porter, de sa part, une canne fort propre, et une veste de couleur; c'est un riche présent dans l'idée de ces Indiens.

Ces peuples témoignèrent aux députés du missionnaire toutes les amitiés dont ils sont capables; ils furent admis à la table du cacique, dont tout le repas consistoit en des racines de cardes sauvages. Le lendemain, le cacique, accompagné des chrétiens, et d'un nombre de ses vassaux, alla au-devant du père, qu'il rencontra presque au sortir de la forêt, et ils vinrent de compagnie, jusqu'à l'endroit où la croix étoit plantée, et où tout le peuple s'étoit assemblé. La joie fut universelle parmi ces barbares, et ils ne savoient pas comment l'exprimer. Le caci-

que parla au nom de tous, et dit que nonobstant leur pauvreté, et l'extrême disette qu'ils avoient eue à souffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ses vassaux s'éloignassent du village, de crainte qu'un missionnaire n'arrivât pendant leur absence; que dans l'impatience où il étoit de son arrivée, il avoit souvent envoyé à la découverte, et y étoit allé lui-même pour voir s'il n'en paroîtroit pas quelqu'un, et qu'il pouvoit juger de là, combien il desiroit sa présence, et le plaisir qu'elle leur causoit.

On traita ensuite de l'endroit le plus convenable pour l'établissement de la peuplade. Le père leur dit que dans un de ses voyages, il avoit passé par des terres qui sont au delà de leurs montagnes, et dans le voisinage des Indiens cucarates; et que ces terres lui paroissoient fort propres à être cultivées, et à fournir abondamment à leurs besoins. Le cacique répondit au père qu'il connoissoit parfaitement ces campagnes, et qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix; qu'il retournât donc chez lui, afin de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui, disposeroit ses voisins à le suivre, et que, quand il seroit temps, ils iroient tous ensemble l'attendre sur le lieu même; mais que pour éviter toute méprise, il lui donnoit deux de ses vassaux qui l'accompagneroient, et qui prendroient les devants, afin de venir l'informer du jour qu'il auroit fixé pour son départ. Les autres Indiens donnèrent leur suffrage par acclamations, et, en lui témoignant le désir qu'ils avoient de recevoir au plutôt le saint baptême, ils le prièrent de presser son retour.

Le missionnaire partit avec un contentement qui étoit au-dessus de toutes expressions ; il arriva comblé de joie, à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, avec les deux catéchumènes qu'il amenoit, auxquels les néophytes témoignèrent une affection extraordinaire tout le temps qu'ils demeurèrent avec eux. Sur la fin de juillet de l'année 1719, le père les dépêcha vers leur cacique, afin de l'avertir qu'il étoit sur le point de se rendre au lieu dont ils étoient convenus, et qu'il comptoit de l'y trouver, lui, et tous ceux qui devoient le suivre, et former ensemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après, avec le frère Albert Romero, et un bon nombre de néophytes, qui étoient chargés des ornemens nécessaires pour célébrer le saint sacrifice de la messe, et de tous les outils propres à défricher et à cultiver les terres.

Quand ils arrivèrent au lieu destiné, où ils s'attendoient de voir rassemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une seule ame. Le père envoya plusieurs de ses néophytes pour parcourir le pays d'alentour ; nul de ces Indiens ne parut : ils pénétrèrent jusqu'à leur village, ils en trouvèrent les habitations brûlées, ce n'étoit plus qu'une vaste solitude. Ils apprirent néanmoins que ces barbares s'étoient retirés à quelques journées de là, proche un lac fort poissonneux, et qu'ils avoient fermé les passages par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le frère Romero prit la résolution de les aller chercher ; il se mit en chemin avec quelques néophytes, et pénétra enfin jusqu'au lieu de leur re-

traite : il les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite à Dieu et aux missionnaires, d'embrasser le christianisme, et de se réunir, à ce dessein, dans cette vaste campagne, qu'ils avoient choisie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces barbares répondirent sans se déconcerter, qu'ils n'avoient pas changé de sentiment, et qu'ils étoient prêts à le suivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un cacique à leur tête, et ils déguisèrent avec tant d'artifices, l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit guères soupçonner leur sincérité. Les premiers jours du voyage, ils ne s'entretenoient d'autre chose avec le frère, que de l'ardent désir qu'ils avoient de recevoir le baptême, et de pratiquer la loi chrétienne; mais le premier jour d'octobre, ils se démasquèrent et dévoilèrent leur perfidie; ils se jetèrent sur les néophytes, dont douze furent massacrés. En même temps, le cacique saisit le frère Romero, et lui fendit la la tête d'un coup de hache; il le dépouilla de ses habits, et, dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, et se réfugièrent dans les bois.

Les néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apportèrent une nouvelle si peu attendue; elle se répandit bientôt dans toutes les peuplades chrétiennes, où ce saint frère fut extrêmement regretté de tous les néophytes qui, la plupart, avoient ressenti les effets de son zèle et de sa charité.

GUARANIS.

La nation des Indiens guaranis est partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille ames qui, par la ferveur de leur piété, et par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture, ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, et ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ces contrées sont infestées de bêtes féroces, et surtout de tigres; on y trouve diverses sortes de serpens, et une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes, il y en a un singulier, que les Espagnols nomment *piqué*, et les Indiens *tung* : il est de la grosseur d'une petite puce, il s'insinue, peu à peu, entre cuir et chair, principalement sous les ongles, et dans les endroits où il y a quelques calus; là, il fait son nid et laisse ses œufs. Si l'on n'a soin de le retirer promptement, il se répand de tous côtés, et produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé; d'où il arrive qu'on se trouve tout à coup perclus ou des pieds ou des mains, selon l'endroit où s'est placé

l'insecte : heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé, par un violente démangeaison qu'on y sent. Le remède est de miner peu à peu son gîte avec la pointe d'une épingle, et de l'en tirer tout entier, sans quoi il seroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiseaux y sont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de perroquets; les plus jolis ne sont pas plus gros qu'un petit moineau; leur chant est à peu près semblable au chant de la linotte; ils sont verts et bleus, et quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle.

C'est surtout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espèce, qui surprennent, par l'agréable variété de leurs couleurs, et par la diversité de leur bec, dont la forme est singulière. Les oiseaux de proie y abondent, et il y en a d'une énorme grandeur.

Voilà tout ce que je puis vous dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie; mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres missionnaires dans une autre mission, qui doit, en quelque façon, nous être plus chère, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les sortes, et peut-être le bonheur de sceller, de notre sang, les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces peuples se nomment *Chiriguanes*.

Pour vous donner quelques connoissances de cette nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les Guaranis se soumirent à l'Évangile, et que, réunis par les premiers missionnaires dans diverses peuplades, ils commencèrent à former une nombreuse et fervente chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles, dont on ne put jamais vaincre la férocité, et qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi.

Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale et d'aller chercher un asile dans d'autres contrées. Dans cette vue ils passèrent le fleuve Paraguay, et avançant dans les terres, ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes.

Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, et après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant, et passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, et qu'ils y périroient bientôt de misère. *Chiriguano*, disoient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le froid les détruira; et c'est de là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé, pour se distinguer davantage des Guaranis, dont ils étoient sortis, et pour oublier entièrement leur patrie.

Ces nations se trompoient dans leurs conjectures;

les Chiriguanes multiplièrent prodigieusement, et en assez peu d'années, leur nombre monta à trente mille ames. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, et s'emparèrent de toutes leurs terres.

Les Chiriguanes occupent maintenant, une vaste étendue de pays sur les rivières Picolmaio et Parapiti. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi, mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, et l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous avions deux ou trois peuplades; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois pères Dominicains, et l'autre par un religieux Augustin.

Ces heureux commencemens donnoient quelque espérance, et l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur résistance, et de les gagner à Jésus-Christ, lorsque les missionnaires jésuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé, d'ôter la vie aux hommes apostoliques, qui travailloient avec tant de zèle, à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les pères de Saint-Dominique et le religieux Augustin, afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares : celui-ci profita de l'avis; mais les pères de Saint-Dominique étant avec un nombre de chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venoit les y attaquer; leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, et ces pères furent massacrés d'une manière cruelle.

La nouvelle de leur mort ne fut pas plutôt répandue dans les villes de Tarija et de Sainte-Croix de la Sierra, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance; ils allèrent chercher ces infidèles jusque dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves.

Quelque temps après, les Indiens chiquites, qui sont la terreur de toutes ces nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des Chiriguanes, en tuèrent trois cents, et en firent environ mille esclaves.

Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient ménacés; ils demandèrent la paix, et, pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des missionnaires jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le révérend père provincial reçut du vice-roi de Lima, et du président de l'audience royale de Chaquisaca, qu'on me retira de la mission des Guaranis pour me faire passer dans celles des Chiriguanes. J'ai l'avantage de savoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Indiens guaranis; et par là, dès le lendemain de mon arrivée chez ces barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Évangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*; c'est là le centre de la grande province du Paraguay, et en même

temps, l'asile et comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie, vers le nord, par les Chiriguanes : il a au sud, Las Corrientes, Salta à l'occident, et à l'orient, le grand fleuve Paraguay.

Pour ce qui est des Chiriguanes, quoiqu'ils habitent sous la zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert, rendent le climat excessivement froid. Ils ont, à leur tête, des caciques qui sont des espèces d'enchanteurs adonnés aux sortiléges et aux opérations magiques : ce sont ces chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon pour empêcher la destruction de son empire, et des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces peuples.

Grâces à Dieu qui, par sa miséricorde, m'a appelé aux fonctions apostoliques, et qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur, pour ces pauvres barbares, je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va être sans cesse exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux et de plus pénible.

Addition. Paraguay : ce mot ne désigne point une contrée, mais seulement une province espagnole. Ce nom lui vient d'un grand fleuve de même nom, qui signifie *rivière d'argent*. La partie supérieure

des pays situés sur ce fleuve, offre à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites rivières, d'agréables côteaux et d'épaisses forêts. La partie inférieure est une triste suite de contrées arides et marécageuses : à l'est, le terrain est montueux.

La ville de l'Assomption est la capitale de cette province ; quoique la résidence d'un évêque et d'un gouverneur, elle est mal peuplée. Les villes les plus proches sont Courouguali et Néemboueou ; celle-ci est située au vingt-sixième degré de latitude sud.

Outre le maïs, le maniac, et l'yaca dont on fait la cassave, pain fort utile, parce qu'il se conserve fort long-temps, toutes les espèces de légumes que les Espagnols ont semées dans le Paraguay, ont parfaitement réussi. Au défaut de vin, peu commun dans cette province, les Indiens boivent une espèce de bière, qui est capable d'enivrer. On la nomme *chien ;* les Indiens ne connoissent rien de plus délicieux ; elle est plus agréable au goût que le cidre, plus légère et plus saine que la bière d'Europe ; on assure qu'elle augmente les forces et qu'elle entretient l'embonpoint. On la fait avec de l'eau, dans laquelle on a, pendant deux ou trois jours, laissé fermenter de la farine de maïs qu'on a fait germer dans l'eau, et passer au feu, avant que de la moudre.

Le thé, ou herbe de Paraguay, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'une espèce d'ilex de la grandeur d'un pommier moyen ; son goût approche de celui de la mauve, et sa figure est à peu près, celle de la feuille de l'oranger. Les Es-

pagnols préfèrent le thé à toute autre boisson, dans un pays où l'usage du vin est pernicieux. On en tire annuellement pour le Pérou, cent mille arrobes, pesant chacun vingt-cinq livres, dont le prix pour chacun est de vingt-huit livres de France, ce qui fait deux millions huit cent mille livres.

On voit dans cette province tous les arbres de l'Europe ; les arbrisseaux qui portent le coton, font une des principales richesses du pays. On compte aussi au nombre des productions naturelles du pays, un arbre fort estimé dont l'on tire la liqueur appelée *sang de dragon ;* l'imbegue, fruit qui ressemble à une grappe de raisin, d'un goût et d'une odeur fort agréables ; la pigna, qui a quelque ressemblance avec la pomme de pin, mais qui lui est bien supérieure pour le parfum et pour la saveur.

Les habitans du Paraguay ont un excellent remède contre la morsure des serpens, dans une herbe qu'on nomme pour cela, *herbe de la vipère.*

L'histoire et la célébrité des missions du Paraguay, offrent aux chrétiens, aux philosophes mêmes, un des plus beaux monumens de l'histoire du monde. Les Jésuites réunirent d'abord un petit nombre de familles ; ils travaillèrent avec tant de zèle et de courage, qu'ils adoucirent les nations les plus sauvages, fixèrent les plus errantes, et amenèrent à un gouvernement établi sur les meilleures bases, et le mieux organisé, celles qui avoient résisté aux armes des Espagnols et des Portugais. Les Indiens assurés de leur subsistance par l'agriculture, logés d'une manière plus salubre, [illegible] avec plus de commodité,

soignés dans leurs maladies, gouvernés avec une sévérité mêlée de douceur, montroient une obéissance et une soumission qui approchoient d'un culte religieux. Ce brillant succès fut dû à la conversion de ces peuples au christianisme. Les Indiens vivoient dans des villes et des villages, s'adonnoient à l'agriculture, et aux manufactures; même quelques-uns d'eux cultivoient les arts libéraux, et les récoltes et les fruits de l'industrie étoient mis en commun. Ils vivoient heureux, et rien n'égaloit leur fidélité aux loix établies, que leur consentement qui en étoit le fruit.

Ce fut sur la croyance et la morale de l'Evangile, et sur la pratique des vertus dont les premiers chrétiens avoient fourni le modèle, que les missionnaires élevèrent un édifice social qui étonna l'Univers, environna leur institut de beaucoup de gloire, et excita l'envie et la jalousie des puissances. Au mépris des conventions les plus sacrées qui sembloient devoir garantir la constitution sociale de ces peuples, ils se virent tout à coup subjugués, dépouillés, et cédés en toute propriété au Portugal, par la cour d'Espagne. En 1767, les missionnaires furent chassés de l'Amérique par l'autorité du roi, et leurs malheureux néophytes, que la religion avoit civilisés, furent mis par leurs nouveaux maîtres, sur le pied des nations sauvages et indigènes de l'Amérique.

MISSIONS DU PARAGUAY.

Lettre sur les nouvelles missions de la province du Paraguay, tirée d'un mémoire espagnol du père Jean-Patrice Fernandez, de la compagnie de Jésus, présenté au sérénissime prince des Asturies en l'année 1726, par le père Hiérôme Herran, procureur de cette province.

La province du Paraguay a environ six cents lieues de longueur ; elle est partagée en cinq gouvernemens, et en autant de diocèses gouvernés par des évêques pleins de vertu et de zèle.

Il y a seize missions établies sur les bords du Parana, et quinze sur les bords du fleuve Uraguay. On comptoit en 1717, cent vingt et un mille cent soixante Indiens convertis au christianisme.

Le Paraguay est partagé du septentrion au midi, par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potosi, et continuent jusqu'à la province de Guayra. C'est dans ces montagnes que trois grandes rivières prennent leurs sources, savoir : le Guapay, la rivière Rouge, et le Picolmayo : ces deux dernières arrosent une grande étendue de terres, et viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'est à la naissance de ces deux rivières, et dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les

Chiriguanes, il y a environ deux siècles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, et plus de cent au nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les rois de Castille et de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du roi son maître, Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, et après avoir marché trois cents lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens de l'accompagner, il fit plus de cinq cents lieues, et arriva jusqu'aux confins de l'empire de l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or et d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des peuples auxquels ils s'étoit livré; lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, et perdit la vie avec ses richesses.

Ces barbares ne doutant point qu'une action noire n'attirât sur eux les armes portugaises, songèrent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie, et se retirèrent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient guères que quatre mille quand ils y pénétrèrent : on

en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolant les nations voisines, dont ils enlèvent les habitans, qu'ils emmenent dans les terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe, et après quelques jours, ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, d'où ils ne sont pas fort éloignés, ils se désaccoutument peu à peu d'une telle barbarie ; mais leur génie est toujours le même, ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féroces; aujourd'hui chrétiens et demain apostats, ennemis encore plus cruels des prédicateurs de la loi chrétienne, et plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces nations étoient inhumaines et barbares, plus le zèle des missionnaires s'animoit à travailler à leur conversion; ils se flattoient même, que s'ils pouvoient les soumettre au joug de l'Evangile, l'entrée leur seroit ouverte dans la grande province de Chaco, et que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles missions et les missions anciennes des Indiens guaranis.

Il y a environ un siècle que le père Emmanuel de Ortega, le père Martin del Campo, et le père Didaque Martinez, exposèrent généreusement leur vie, en se livrant

livrant à un peuple si farouche, dans le dessein de l'humaniser peu à peu, et de le disposer à s'instruire des vérités du salut : leurs travaux furent inutiles.

D'autres missionnaires, en différens temps, se succédèrent les uns aux autres, et entreprirent leur conversion avec le même courage, et avec aussi peu de succès; et quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a guères que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux missionnaires entrèrent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au vénérable père Lizardi, qui expira sous une nuée de flèches que ces barbares lui décochèrent.

Long-temps avant cette dernière tentative, on avoit cessé de cultiver une terre si ingrate; c'étoit se consumer et perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des Chiquites.

Cette province contient une infinité de nations sauvages, que les Espagnols ont nommé *Chiquites*, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse et fort petite, et qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant et se rapetissant : ils en usent de la sorte, afin de n'y point donner entrée aux mosquites, et à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, surtout dans le temps des pluies.

Cette province a deux cents lieues de longueur sur cent de largeur; elle est bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, et un peu plus loin par la mission des Moxes; elle s'étend à l'orient, jusqu'au fameux lac des Xarayes, qui est d'une si grande étendue, qu'on l'a nommé la *mer Douce*. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, et la province de Chaco, au midi. Elle est arrosée par deux rivières, savoir : le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de Chuquisaca, et coule dans une grande plaine, jusqu'à une espèce de village des Chiriguanes, nommé *Abopo*, d'où, prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra; puis tirant entre le nord et le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, et va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques missions des Moxes.

La seconde rivière se nomme *Aperé* ou *Saint-Michel* : sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de *Parapiti*, elle se perd dans d'épaisses forêts, et après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord et le couchant, elle va droit au midi; puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les peuplades des Baures, qui appartiennent à la mission des Moxes, et décharge ses eaux dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Le terroir de cette province est sec de sa nature; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le

mois de décembre jusqu'au mois de mai, toutes les campagnes sont inondées, et tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors, de grands lacs qui abondent en toute sorte de poissons : c'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amère qu'ils jettent dans ces lacs, et dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre, ils montent aussitôt à fleur d'eau, et on les prend sans peine.

Quand les pluies ont cessé de couvrir les plaines, les Chiquites ensemencent leurs terres ; elles produisent du riz, du maïs, du blé d'Inde, du coton, des cannes à sucre, du tabac, et divers fruits, tels que ceux du platane, des pins, des mani, des zapullos : ceux-ci sont une espèce de calebasse dont le fruit est meilleur et plus savoureux qu'en Europe.

Ce pays, qui a environ cent lieues du nord au sud, est très-montagneux et rempli d'immenses forêts; il fournit du miel et de la cire en abondance. On y voit des abeilles, que les Indiens appellent *opennes*, et qui ressemblent assez aux abeilles d'Europe : leur miel exhale une odeur agréable ; leur cire est fort blanche, mais un peu molle.

On trouve dans les forêts, des singes, des tortues, des buffles, des lions, des tigres; et dans les lacs, des crocodiles, des couleuvres, et des vipères dont le venin est très-actif et très-dangereux.

Le dérangement fréquent des saisons, et l'excessive chaleur du climat y causent beaucoup de maladies, et souvent même la peste, qui fait les plus funestes ravages : ces peuples sont d'ailleurs, si gros-

siers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies : la première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appelés pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les caciques, qui sont les principaux de la nation, et qui par là, se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade : Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie? N'avez-vous pas répandu la chicha (c'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas)? N'avez-vous pas jeté de la chair de cerf, ou quelque morceau de tortue? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses : Justement, reprend le médecin, voilà ce qui vous tue; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le médecin suce ensuite la partie affectée, et au bout de quelque temps, il jette par la bouche une matière noire : Voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second remède auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs. Ils tuent les femmes indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, et offrant ainsi par avance, cette espèce de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, et que leur esprit ne va guères plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies

qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altèrent la santé.

Ils ont, la plupart, la taille belle et grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus ; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singes, et de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par là, leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls caciques ont des chemisettes : les femmes portent une espèce de tablier qui s'appelle dans leur langue, *typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant, dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens et des caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans ; ils doivent l'acquérir par leur valeur et par leur mérite. Ils passent pour braves, quand ils ont blessé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier et hautain : du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, et souvent ils les marient à leurs filles.

La polygamie n'est pas permise au peuple, mais les caciques peuvent avoir deux ou trois femmes. Comme le rang qu'ils tiennent les oblige à don-

ner souvent la chicha (1), et que ce sont les femmes qui l'apprêtent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, et on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens; ainsi abandonnés à eux-mêmes ils ne suivent que leur caprice, et ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue.

Leurs cabanes sont de paille, faites en forme de four; la porte en est si petite et si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre; c'est ce qui les a fait nommer *Chiquittes* par les Espagnols, comme qui diroit, *peuples rapetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes, et qu'ils les régalent en leur donnant la chicha. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours et trois nuits, se passent à boire, à manger et à danser : c'est à qui boira le plus de la chicha, dont ils s'enivrent jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croient avoir reçu quelque affront, et il arrive souvent que ces sortes de réjouissances

---

(1) Liqueur faite de maïs, de magnoc, et de quelques autres fruits, qui est en usage dans leurs festins.

se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe, car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bêches. A midi, ils viennent dîner; sur le soir, ils se promènent, se rendent des visites les uns aux autres, et se donnent à manger et à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à s'entretenir ensemble; elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le maïs, l'yuca, etc., de filer de quoi faire leur typoy, ou bien les chemisettes et les hamacs de leurs maris; car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claie faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, et aussitôt après, ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons et de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, et ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particulière; ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, et qui, par conséquent, ne rend que deux tons. Ils se donnent

de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons, et elles ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche et de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, ils se partagent en diverses troupes, et vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'août, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guères de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement; ainsi ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, et bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a portés à détruire tout-à-fait les sorciers, qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie; et même à présent, il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, surtout par rapport au chant des oiseaux, qu'ils observent avec une attention scrupuleuse; ils en au-

gurent les malheurs qui doivent arriver, et de là, ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts à faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans se séparent de leurs pères, et les pères ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers. Les liens de la nature, qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un père vendra son fils pour un couteau ou pour une hache; c'est ce qui faisoit craindre aux missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades, ce qui est absolument nécessaire, car il en faut faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette nation, il faut parler de la manière dont l'Evangile lui fut annoncé, et de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vues ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là, ils ne pensoient qu'à la conversion des Chiriguanes, des Matagayes, des Tobas, des Mocobies, et de diverses autres nations semblables. On avoit choisi le collége que don Jean Fernandez de Campero, mestre de camp et chevalier de l'ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de Tarija, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers évangéliques, propres à porter la foi chez tant de peuples infidèles. Le père Joseph-François de Arce, et le père Jean-Baptiste de Céa, entrèrent les premiers chez les Chiriguanes, pour connoître quelle étoit la disposition de leurs

esprits, et en quel lieu on pourroit établir des missionnaires. Ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arrivèrent à la rivière Guapay, où ils furent assez bien reçus des Indiens et de leurs caciques. Le père de Arce eut la consolation d'instruire et de baptiser quatre de ces infidèles qui se mouroient; ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux caciques qu'il leur enverroit au plutôt des missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il étoit sur son départ, la sœur d'un cacique, nommée *Tambacura*, vint trouver le père, et elle le supplia de protéger son frère auprès du gouverneur de Sainte-Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le père de Arce saisit cette occasion de servir le cacique, et par là, de gagner de plus en plus, la confiance des Indiens; il sollicita sa grâce, et il l'obtint.

Cependant don Arce de la Concha (c'est le nom de ce gouverneur) ne pouvoit goûter l'entreprise des missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles; que c'étoit une nation tout-à-fait indomptable; que les Jésuites du Pérou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la foi, sans avoir pu y réussir; que leur zèle seroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'étoit un peuple doux et paisible, qui n'attendoit que des missionnaires pour se faire instruire; que les Jésuites du Paraguay avoient la mission des Itatines dans le voisinage de cette nation, et qu'il leur étoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la rivière Para-

guay, laquelle, après avoir formé la rivière de la Plata, va se décharger dans l'Océan, à 35 degrés de latitude australe; que les Jésuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuse nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites; qu'enfin, s'il étoit nécessaire, il en écriroit au père provincial et au père général même, qui étoit de ses amis. Le père de Arce répondit au gouverneur, qu'il ne pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter aussitôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de l'année 1691, un renfort de missionnaires, et ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes, qu'il avoit parcouru, il fonda la première mission sur la rivière Guapay : il lui donna le nom de la Présentation de Notre-Dame, et il la mit sous la conduite du père de Céa et du père Centeno. Le 31 juillet de la même année, il établit la mission de Saint-Ignace dans la vallée de Tarequea qui est entre la ville de Tarija et la rivière Guapay; il la confia au père Joseph Tolu, après quoi, il retourna au collége de Tarija, pour conférer avec son supérieur, sur les moyens de porter la lumière de l'Evangile aux nations des Chiquites. Là, il eut ordre d'aller reconnoître la rivière Paraguay, et d'examiner s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la foi.

Le père de Arce ne différa pas à se rendre à Sainte-Croix de la Sierra; mais il y trouva les choses

bien changées. Don Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, et tout le monde dissuadoit le père d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire et inutile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussitôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayoient point le missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols, que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut de ces infidèles, s'opposèrent formellement à son dessein : ils prévoyoient que si les missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, et d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient de grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Pérou; et c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du père. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations et des prières, il engagea secrètement deux jeunes hommes qui savoient passablement la langue d'Angola, qui est en usage dans ces trois royaumes. J'y réussis, et en moins de trois mois, je fus en état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux, et de leur expliquer la doctrine chrétienne, tous les dimanches, dans notre église.

Le révérend père provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les lan-

gues, avoit le dessein de m'envoyer dans les missions des Chiquites, dont la langue extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut avoir toujours son ame entre ses mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'instruction des Nègres de Buenos-Ayres, lorsque je fis ressouvenir le révérend père provincial, de l'espérance qu'il m'avoit donnée de me consacrer à la mission des Chiquites; il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit prise.

Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santa-fé, je lui demandai si nous ne passerions pas plus loin; il me répondit que l'état déplorable où se trouvoit la province, que les infidèles infestoient de toutes parts, ne permettoit guères l'entrée de ces missions; qu'il ne savoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer sa visite.

Ses raisons n'étoient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés, dans la province, occupoit tous les passages, et il n'y avoit nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à Santa-fé.

La façon dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière : on se met dans une espèce de charrette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche; il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce

qui est de l'eau, on n'en manque guères, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières qui restoient à faire jusqu'à Santa-fé.

Les barbares Guaycarus se sont rendus maîtres de tout ce pays ; ils courent continuellement la campagne, et, plus d'une fois, ils ont tâché de surprendre la ville de Santa-fé. Ils ne font jamais de quartier; ceux qui tombent entre leurs mains, ont aussitôt la tête coupée ; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, et se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage ; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance, et un dard qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part ; ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé.

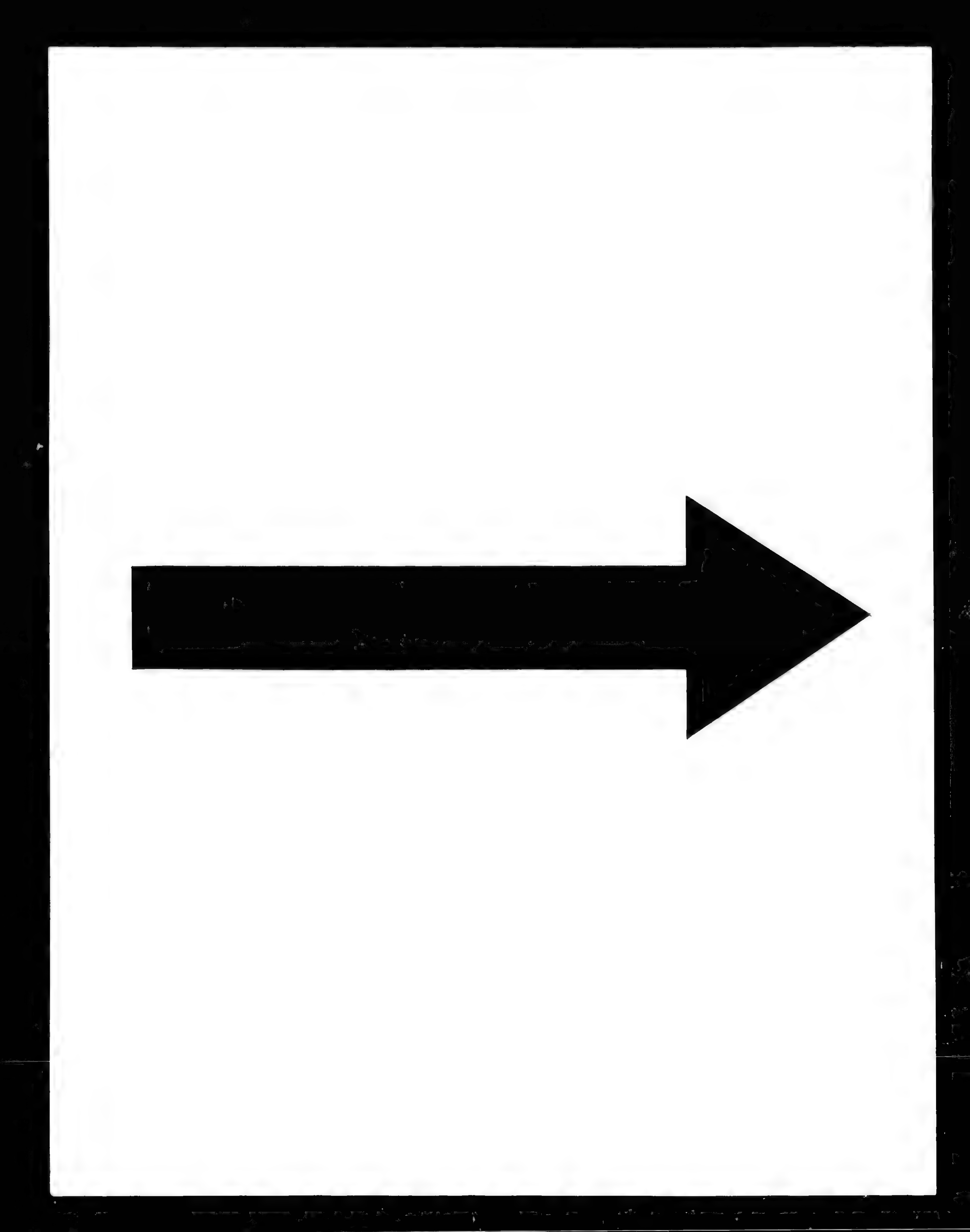
Ces barbares ne sont pas naturellement braves, ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis; mais, avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense. Ils redoutent extrêmement les armes à feu, et, dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment

à cheval dans la même posture ; ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied; et, d'un fouet composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voient poursui[illegible] de prè[illegible] ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes [illegible] jettent dans la rivière, où ils nagent co[illegible] poissons; ou bien ils s'enfoncent dans d'épaiss[illegible], dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur [illegible], à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensibles aux piqûres des épines et des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention.

Ces infidèles nous tinrent, pendant trois nuits, dans de continuelles alarmes, et, sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, et qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient, de temps en temps, examiner si nous étions sur nos gardes ; enfin, nous arrivâmes heureusement Santa-fé.

Lettre du père Ignace Chomé, datée de Tarija, le 3 d'octobre 1735.

Il y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens guaranis, lorsque la Providence me destina à une autre mission, sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettoit les plus grands tra-



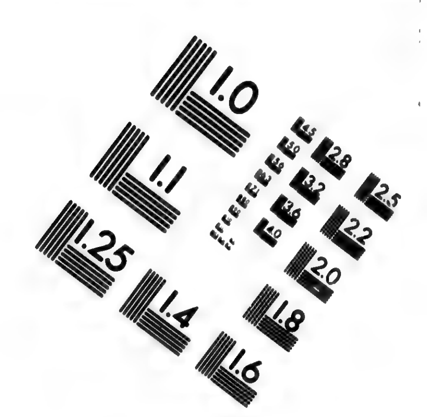
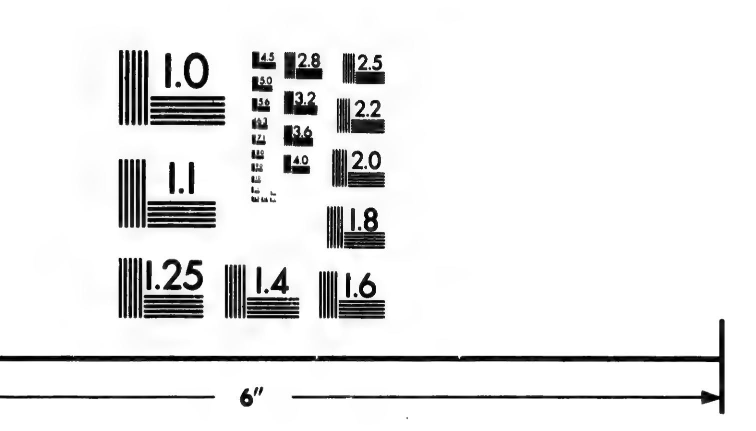


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

vaux, et des tribulations de toutes les sortes : voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le révérend père Jérôme Herran, provincial, faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des Guaranis, reçut des lettres très-fortes du vice-roi du Pérou, et du président de l'audience de Chiquisaca, par lesquelles ils lui demandoient, avec instance, quelques missionnaires qui travaillassent de nouveau, à la conversion des Indiens chiriguanes. Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité, que les plus fervens missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille ames de cette nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'est de Tarija, et plus de cent au nord.

Les lettres que reçut le révérend père provincial, sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroissoient disposés à écouter les ministres de l'Évangile. Il nomma le père Julien Lizardi, le père Joseph Pons, et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles ; et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle mission.

Nous étions éloignés de plus de huit cents lieues de la ville de Tarija, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes, au commencement de mai, sur le grand fleuve Uruguai, et il nous fallut plus d'un mois pour nous

nous rendre à Buenos-Ayres. De là, il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel du Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous nous trouvions déjà bien avant sous la zone torride, et qu'au commencement de novembre, temps où les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit surtout, la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivâmes à Tarija, vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part et d'autre, ils étoient également las de la guerre, et qu'ils se craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le commandant de la milice, que les Espagnols appellent *mestre de camp*, vint nous rendre visite. Après les premiers complimens : « Je compte, nous dit-il, qu'aussitôt » que la saison des pluies sera passée, vous m'accom- » pagnerez chez ces infidèles pour y traiter de la

» paix, et pour les forcer à vous recevoir dans leurs » bourgades ».

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes, et que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce seroit le crucifix à la main, et avec les armes de l'Evangile; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs terres, et parcourir leurs bourgades.

Cet officier, qui voyoit le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces; mais le révérend père provincial, qui approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put répliquer : « S'il arrivoit, lui dit- » il, que ces pères vinssent à expirer par le fer de » ces barbares, je regarderois leur mort comme un » vrai bonheur pour eux, et comme un grand sujet » de gloire pour notre compagnie ». Le [illegible]vérend père provincial partit pour se rendre à Cor[illegible]e; et nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du ciel, et le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, et les continuels dangers que nous avions courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon révérend père, de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires, pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante

par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de Tarija pour nous rendre à Itau; c'est la première bourgade des infidèles, qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avions fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelque affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement escarpées, et toutes couvertes de forêts presque impénétrables; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions, et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil, nous n'avions guères fait que trois lieues. Enfin, nous arrivâmes à la vallée des Salines.

Le père Lizardi s'y arrêta avec un capitaine des Chiriguanes, qui étoit chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le père Pons et moi, jusqu'à la vallée de Chiquiaca, où nous vîmes les tristes ruines de la mission, que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires, qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes

trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le père Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, et lorsque nous commencions à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc que nous étions à une petite distance d'un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience où j'étois d'en savoir des nouvelles, je pris les devants, laissant derrière moi le père Pons, qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroissoient être fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout

à coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux ; ils étoient au nombre de douze, tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent ; et moi, après les avoir salués, je sautai à leur col, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer.

En même temps arriva le père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs, que je leur distribuai ; j'allumai moi-même leur feu, et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens, et un de ces infidèles, pour lui en donner avis, et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis, qu'ils revinrent, et nous dirent que ce capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blémissant de rage : « Je ne sais, dis-je en riant au père Pons, quel sera » le dénouement de cette comédie ». Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule

parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage : *Y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls; mais lui, retirant brusquement son bras : « Je ne suis » point malade, me dit-il. — Ho! tu n'es point ma» lade, lui dis-je, en éclatant de rire, et tu ne veux » point manger, tant pis pour toi, tes compagnons » en profiteront. Au reste, quand tu voudras man» ger, tu me le diras ».

Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler et à rire avec moi; il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le principal capitaine, de se rendre au lieu où nous étions, et il lui envoya en effet un de ses frères; mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vîte. Le pere Pons prit les devants avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit.

Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de Chiquiaca.

La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour; les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer: ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le père Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le père Lizardi du mauvais succès de notre entreprise; ce père vint nous trouver sur les bords de la rivière de Chiquiaca où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais; les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda, et se répandit à cent cinqnante pieds au delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous nous faisions une espèce de bouillie.

Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours; et voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement, et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons, que le courant avoit jetés contre les pierres, et qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence

que nous venions de faire : nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines et nous rendre enfin à Tarija.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse et beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de Tarija, dans la vallée de Zinti, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes.

A mon retour, j'appris que le père Pons devoit accompagner cent quarante soldats espagnols qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix ; et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats.

Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le père Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien metis (1), et il cacha si bien sa marche qu'il arriva à Itau sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment ; il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles, la permission, pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades : ainsi l'entrée de ces terres

(1) Les Espagnols appellent ainsi ceux qui sont nés d'un Indien et d'une Espagnole, ou d'un Espagnol et d'une Indienne.

barbares nous fut heureusement ouverte. Le père Pons alla du côté de la rivière Parapiti, qui est au nord du grand fleuve de Picolmayo où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades, mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de Chiriguanes, où il y a environ trois mille ames; nous nous mîmes en chemin, le père Lizardi et moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à Itau, où nous fûmes assez bien reçus, le père Lizardi prit la route vers la rivière de Parapiti, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti*.

A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires; ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, ce qui leur est ordinaire quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille où ils reçoivent leurs hôtes; et après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade, d'aiguilles, de grains de verre, et d'autres bagatelles semblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de choses indifférentes; mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la religion, ils cessoient de m'écouter.

Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six

cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main; c'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommé *Boriti*, venoit me voir, et vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plutôt ouï son nom, que me tirant à part : « Ce capitaine qui » te demande, me dit-il, fut autrefois fait prison- » nier par les Espagnols, et condamné aux mines » de Potosi; il fut assez heureux que de s'échapper. » Tiens-toi sur tes gardes, et ne te fie point à » lui ».

Cet avis ne m'effraya point, je retournai à Caaruruti, où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés; Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contens de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leurs villages, ce que je leur promis.

De là, j'allai à Carapari, autre bourgade où l'on m'attendoit, car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine me témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nomée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes missions du Paraguay; car de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a

guères plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes par Buenos-Ayres.

Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors : en la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de Tareyri, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve Picolmayo; mais par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans Caysa. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde.

Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade, me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient desseiu d'embrasser la loi chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient, n'étoit que feinte et artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demi-lieue, chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meu-

bles, et les autres petits présens que je leur destinois lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce temps-là, je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit; mais je m'aperçus que, pendant mon sommeil, ils me déroboient, tantôt une chose, tantôt une autre. Je découvris peu après, que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs, ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade : je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plutôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contens, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de Caysa un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon révérend père, que je crus

bien que cette nuit-là seroit la dernière de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne qui est entre Caysa et Carapari. Je me trouvai tout baigné de sueurs, et tourmenté de la soif la plus cruelle; ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, et je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas : quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler, à chaque pas, dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima : enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs; je puis vous dire que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à Caripari vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, et le père Lizardi qui n'avoit pu rien

gagner auprès des infidèles, dont les bourgades sont situées vers la rivière de Parapiti. Nous convînmes, ce père et moi, que j'irois à Caysa suivre ma première entreprise, et que pour lui, il demeureroit à Caparari, où les infidèles paroissoient moins aliénés du christianisme.

Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le père Pons qui alloit à la bourgade de Tareyri : nous fîmes le voyage tous trois ensemble; mais comme ce père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, nous convînmes de demeurer quelques jours avec le père Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le père Lizardi à Carapari, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à Caysa : les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour; ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi m'adressant au capitaine: « Vous voyez bien, lui dis-je, que je ne » puis rester ici, si j'y manque de logement; il n'est » pas de la décence que je demeure dans vos cabanes,

» environné de toutes vos femmes, ainsi je retourne » à Carapari où j'ai mon petit bagage ; et lorsque » vous m'aurez averti que ma cabane est prête, je » partirai à l'instant pour venir fixer ma demeure au » milieu de vous ».

Cette résolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort, qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du capitaine, qui s'approchant de moi, me traita d'inconstant ; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à Carapari, me promenant le soir, à un beau clair de lune, avec le père Lizardi, nous aperçûmes le père Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque ; il étoit sur sa mule qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire. C'étoit les Indiens du Tareyri, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, lesquels, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entièrement nu, si le fils du capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane, qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à Caysa ; sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois

prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toit de paille, que les Espagnols appelent *Enramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « Lève-toi promptement; les Indiens de Caysa en veulent à ta vie, » ils se sont déjà emparés de toutes les avenues » de notre bourgade, afin que tu ne puisses leur » échapper ». Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine, comme dans un asile où les Indiens de Caysa n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade, tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à Caaruruti. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils faisoient presque à tout moment, retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de Caysa, âgé de vingt ans, que j'avois régalé d'un couteau, qui, par reconnoissance, étoit venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes; que les autres devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil, qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, et nous massacrer.

Sur

Sur cela, je fis appeler le plus jeune des enfans du capitaine; « Guandari, lui dis-je, c'est son nom, » il faut aller à l'instant à Caaruruti, pour informer » ton père de ce qui se passe, donne-moi cette » marque de ton amitié ». Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, et que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après; « J'ai trouvé un che- » val, me dit-il, je pars ». Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivois; mais ayant reçu pour réponse que j'étois resté à Carapari, ils le laissèrent passer.

Guandari n'employa guères que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à Caaruruti. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes: on crioit de toutes parts Guandariou, Guandariou, c'est-à-dire, Guandari est arrivé. Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les pères avoient été tués. Guandari répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ; il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de Caysa, et quelques Indiens de Sinanditi entrèrent dans Carapari; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trou-

voient à notre usage, mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre; mais les pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent.

Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite, « Lève-toi, lui dis-je, afin que je » sache ce que ton capitaine veut me dire ». Il obéit, et je pris sa place. Ils étoient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me dit » le capitaine, que ton dessein étoit de t'en re- » tourner sans nous rien donner de ce que tu nous » as apporté; c'est pourquoi je suis parti pendant » la nuit, afin d'être ici de grand matin, et de pou- » voir t'entretenir. Je ne te crois pas, lui répondis- » je, car pourquoi tes soldats se sont-ils emparés de » tous les chemins par où je pouvois passer? pour- » quoi ont-ils volé nos mules? pourquoi es-tu si bien » armé? Je connois tes artifices, n'espère pas de me » tromper ».

Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut

assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de Carapari l'avoient si bien caché dans la forêt, ce qui étoit vrai en partie, que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine, que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé *Guayamba* : je me levai brusquement, et je lui demandai des nouvelles de son père. « Le voici qui arrive, me dit-il. » Je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval, tout trempé de sueurs, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils; il étoit accompagné des quatre capitaines de Caaruruti, du capitaine de Beriti, de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place, la lance à la main; et jetant un regard terrible sur les Indiens de Caysa : « Où » sont ceux, s'écria-t-il, qui veulent tuer les pères! » Quoi! venir chez moi pour commettre un pareil » attentat »; et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, et ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus en colère qu'auparavant. Les Indiens de Caysa songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capi-

taine : ils les demandèrent à son fils qui les leur rendit à l'insçu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense, étoit un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le christianisme, mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de Cayssa comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, et l'ardeur qu'ils firent paroître, étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous : aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'*Immaculée Conception*. C'étoit la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçumes de fréquens avis, que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades.

Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'Itau. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris les devants; et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles, sans qu'ils

m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs en- » droits, leur dis-je, que vous aviez pris la résolution » de me tuer, moi et mes compagnons : je viens » m'informer de vous-mêmes, s'il est vrai que vous » ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui » vous aiment tendrement, et qui veulent vous pro- » curer le plus grand bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons ; ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le capitaine, qui étoit absent de la bourgade, arriva un moment après, et j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux capitaines de Chimeo, de Zapatera et de Caaruruti, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions ; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le

seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui conférer le baptême, qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du révérend père provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des Chiriguanes. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collége de Tarija; il donna au père Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception, dans la vallée des Salines, fut confiée au père Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avoit cherchée inutilement parmi les Chiriguanes.

Les infidèles d'Ingré avoient formé, depuis du temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne; ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout à coup dans la peuplade : les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le missionnaire commençoit sa messe; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux,

pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux.

Description abrégée du fleuve Maragnon, et des missions établies aux environs de ce fleuve; tirée d'un mémoire espagnol du père Samuel Fritz, missionnaire de la compagnie de Jésus.

Cette fameuse rivière, dont la carte vient de nous être donnée en 1707, par le père Samuel Fritz, missionnaire Jésuite, qui l'a parcourue depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la rivière d'*Orellana*; d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon*; et quelques autres l'ont nommée la rivière des *Amazones*: c'est sans doute à cause des Amazones (1), qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la nouvelle Grenade, et par conséquent de la rivière d'Orinocque.

L'Orinocque, en certains endroits, ne paroît pas si grand que la rivière des Amazones, mais il l'est beaucoup plus vers l'île de la Sainte-Trinité, où il

(1) M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son *Voyage sur la rivière des Amazones*, page 90.

se décharge dans la mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures, il y a une infinité d'îles habitées par des Indiens infidèles.

On dit des Amazones, qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante : dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac Loricocha (1), assez près de la ville de Guanuco, dans le royaume du Pérou ; il va en serpentant : son cours est de mille huit cents lieues ; il se décharge dans la mer du nord par quatre-vingt-quatre embouchures. Là, il a quatre-vingt-quatre lieues de largeur, et il porte la douceur de ses eaux à plus de trente

(1) Vers onze degrés de latitude australe, ce fleuve court jusqu'à Jaen, dans l'étendue de six degrés ; de là il prend son cours vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen, où il commence à être navigable, environ onze cents lieues.

lieues en pleine mer. Un grand nombre de rivières viennent s'y décharger du côté du nord et du midi : la plupart de ces rivières ont leur source à plus de cent lieues de leur embouchure ; on y trouve toute sorte de poissons, et beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles de différente grandeur ; les moindres sont de quatre, cinq, dix et vingt lieues ; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui arrivent tous les ans, servent beaucoup à fertiliser ces îles. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'yuca : quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, fermente, et forme un breuvage qui enivre comme le vin : cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de Borgia, il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo* (1) ; il a trois lieues de longueur, et il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La rivière dans cet endroit est si rapide que les batéaux passent le détroit en un quart d'heure. A trois cent soixante lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la rivière Tupi-

---

(1) Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de Saint-Jago à Borgia, et le détroit dans sa moindre largeur a beaucoup plus de dix toises. Ses observations, comme il le remarque, sont plus exactes, parce qu'il avoit de meilleurs instrumens. Sa carte, cependant, est assez conforme à celle du père Samuel Fritz.

namba, où le fleuve des Amazones est tellement rétréci par les terres, qu'il n'a guères qu'un quart de lieue de largeur : en certains endroits il est large d'une lieue.

Depuis la ville de Jaen, où la rivière commence à porter bateau jusqu'à la mer, l'un et l'autre rivage sont couverts d'arbres fruitiers de toute espèce : les cocotiers y abondent aussi bien que les cèdres, et d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes sauvages, et une écorce aromatique qui sert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette rivière, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *pece buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf : cet animal va paître sur le rivage, et se nourrit des herbes qu'il y trouve; la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, des crocodiles, une espèce de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce, dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; et dans les lacs quantité d'oies et d'oiseaux de rivière. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffe, etc. Le pays est peuplé d'une infinité de nations barbares, surtout le long

des rivières. Les Portugais y ont quelques colonies vers l'embouchure du fleuve; et en le remontant six cents lieues plus avant, ils ont élevé un petit fort à l'embouchure de Rio Negro. Le Maragnon a, dans ce vaste espace, vingt à trente brasses de profondeur.

Les missions que les Jésuites ont établies aux environs du fleuve Maragnon sont très-pénibles; ils y entrèrent en l'année 1658 : leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la capitale de la province de los Maynas, laquelle est à trois cents lieues de Quito. Cette province s'étend le long des rivières de Pastaça, de Gualagua et d'Ucayale.

Plusieurs des missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entre autres, le père François de Figueroa, près de Guallaga, en l'année 1666; le père Pierre de Suarez, dans le pays d'Abijiras, en l'année 1667; le père Augustin de Hurtado, dans le pays des Andoas, en 1677; le père Henri Richler, dans le pays des Piros, en 1695; et en cette année 1707, on a confirmé la nouvelle de la mort du père Nicolas Durango, qui a été tué par les infidèles dans le pays de Gayes. Le lieu où ces hommes apostoliques ont répandu leur sang, est désigné sur la carte par une croix.

Le père Richler, l'un des derniers missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau, en l'année 1653; il se consacra au service de Dieu, dans la compagnie de

Jésus, à l'age de seize ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres, et qu'il fit ses études de théologie dans la province de Bohême, où il avoit été reçu, il soupira après les missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en l'année 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de los Maynas : il fut envoyé ensuite chez les nations infidèles qui habitent le long du grand fleuve Ucayale; il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf peuplades très-nombreuses de fidèles qu'il avoit formés au christianisme, et qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

On compte plus de trois cents lieues depuis Tarija, où j'étois, jusqu'à la première réduction ou peuplade des Chiquites, qui est celle de Saint-François-Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses montagnes, et je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la zone torride, m'en auroient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, et de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je suis dans ces missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous sera peut-être pas désagréable, du moins il vous donnera une connoissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-Ayres, où j'arrivai d'abord, et qui fut ma première entrée dans ces missions, j'allai à Santa-

fé, ce sont quatre-vingts lieues; de Santa-fé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, soixante; de celle-ci à Capeyu, quatre-vingts; de Capeyu à Buenos-Ayres, deux cents; de Buenos-Ayres à Corduba, cent soixante; de Corduba à Santiago, cent; de Santiago à San-Mugiel, quarante; de San-Miguel à Salta, quatre-vingts; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cent quatre-vingts; de Tarija à Lipez, quatre-vingts; de Tarija à los Chichas, soixante-dix; de Tarija à Cinti, quarante; de Tarija aux Vallées, quatre-vingts; de Tarija à Saint-Xavier, première réduction des Chiquites, trois cents; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, cent soixante-dix; ce qui se monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que seroit-ce si j'ajoutois à ce calcul, les lieues que j'ai fait en détours, car je ne parle que de celle qu'il m'a fallu faire en droiture? on en compteroit plus de trois mille.

La première réduction des Chiquites, nommée de *Saint-Xavier*, est par seize degrés de latitude sud, et trois cent dix-huit degrés de longitude. Celle de Saint-Ignace des Zamucos, d'où je vous écris, est par vingt degrés de latitude sud, et trois cent vingt de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buenos-Ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année dernière que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après avoir

mis trois mois dans mon voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit, de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade et celles des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingts lieues de distance; elle est composée de plusieurs nations qui parlent à peu près la même langue, savoir : des Zamucos, des Cuculados, des Tapios, des Ugaronos et des Satienos, qui se soumirent enfin à Jésus-Christ en l'année 1721. Ces nations étoient extrêmement féroces, et il est incroyable combien elles ont coûté à réduire : elles sont maintenant plus traitables; mais il y a encore à travailler pour déraciner entièrement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

Le dessein qu'on a eu, en pressant mon départ, c'est l'extrême désir où l'on est depuis long-temps de découvrir le fleuve Picolmayo, et les nations barbares qui habitent l'un et l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Indiens zamucos, pour apprendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'après cinq mois de temps que j'y ai employés, je suis en état de leur prêcher les vérités de la religion. Je n'attends plus que les ordres des supérieurs pour exécuter cette entreprise : on m'annonce qu'elle est très-périlleuse, car il s'agit de faire brêche dans le plus fort asile où le démon se soit retranché dans cette province, et d'en

ouvrir la porte aux hommes apostoliques qui viendront travailler à la conversion de toutes ces nations barbares, dont on ne sait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise; toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paroissent impénétrables, il faut se conduire la boussole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin, ce pays, où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied, est le centre de l'infidélité, d'où ces barbares sortent souvent en très-grand nombre, et désolent toutes les provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts, ne tarderont point à m'abandonner si ces infidèles nous attaquent; et quand ils auroient le courage de tenir ferme, quelle pourroit être la resistance d'un contre cent? Je serai donc le premier en proie à leur fureur; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui disposera de tout pour sa plus grande gloire, et qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables des vous faire plaisir, et de vous édifier. J'ai besoin plus que jamais, du secours de vos prières, surtout à l'autel, et dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, avec respect, etc.

État présent de la province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-Ayres, datées du 20 de février 1733; traduit de l'espagnol.

Les connoissances qu'on a eues tout récemment de la révolte des peuples de la province de Paraguay, contre le roi d'Espagne, leur souverain, consistent en une lettre que le père Jérôme Herran, provincial des missionnaires jésuites établis dans cette province, a écrite à monseigneur le marquis de Castel Fuerte, vice-roi du Pérou; en une courte relation de ce qui s'est passé depuis la date de sa lettre, et dans une lettre que le père Herran a reçue du vice-roi, avec l'arrêté du conseil royal de Lima, capitale du Pérou.

Lettre du révérend père Jérôme Herran, provincial des missions de la compagnie de Jésus dans la province de Paraguay, à son excellence monseigneur le marquis de Castel Fuerte, vice-roi du Pérou.

Ce n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue, que j'appris la révolte des peuples de la province de Paraguay, lesquels, en se donnant le nom de *Communes*, ont chassé don Ignace de Soroeta, à qui vous

vous aviez confié le gouvernement de cette province. Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos missionnaires, et dans la dépendance du gouvernement de Buenos-Ayres. A mon arrivée dans ces peuplades, je sus, avec une entière certitude, que les rebelles s'étoient unis ensemble, pour déposer les officiers de la justice royale et le commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis Bareyro, alcade ordinaire et président de la province, ayant pris le dessein d'étouffer les premières semences d'une révolte naissante, demanda du secours au commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendard de la rebellion. Le président se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, et ayant connu, par ces informations, les chefs et les complices de la révolte, il les fit arrêter et les condamna à la mort.

Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le commandant, auquel on avoit cru pouvoir se fier, mais qui, dans le cœur, trahissoit les intérêts de son prince, au lieu d'appuyer la justice, ainsi qu'il étoit de son devoir et qu'il l'avoit promis, passa tout à coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, et pointa le canon contre la maison de ville, où étoient le président et quelques régidors, zélés serviteurs du roi.

INSURRECTION DES INDIENS.

Fidélité des néophytes.

Après s'être rendus ainsi les maîtres sans qu'il y ait eu une goutte de sang répandu, les rebelles établirent une justice qu'ils eurent l'insolence d'appeler royale : ils donnèrent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été condamnés à mort; ils firent l'un alferez royal; ils donnèrent à un autre la charge de régidor; et le troisième, ils le nommèrent président.

Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, et ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, et avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avoit dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres régidors se réfugièrent dans les églises, où néanmoins ils ne se trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étoient, que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asiles, ainsi qu'ils les en menaçoient à tous momens.

Leur dessein étoit de faire irruption dans nos peuplades, et surtout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines, savoir : de celle de Saint-Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte-Rose et de celle de Sant'Iago, persuadés que si elles étoient une fois en leur pouvoir, ou

feroit de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédoient ces peuplades, ils deviendroient les maîtres du grand fleuve Parana, et de Neembucu qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où, avec une poignée de gens, ils arrêteroient tout court les nombreuses troupes que votre excellence pourroient envoyer pour les réduire.

J'avois prévu, de bonne heure, leur dessein, c'est pourquoi, à mon passage par Buenos-Ayres, j'en conférai avec monseigneur don Bruno de Zavala, gouverneur de cette ville, et de tout le pays où se trouvent nos missions. Selon ses ordres, qu'il m'a confirmés dans la suite par plusieurs de ses lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'opposer aux entreprises des rebelles.

On peut compter sur la fidélité des Indiens, et sur leur zèle pour tout ce qui est du service du roi; ils en ont donné depuis cent ans, des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se sont présentées; et entre autres, il y a peu d'années qu'ils chassèrent les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cents lieues; ils y signalèrent leur valeur et leur constance dans les travaux et les dangers inévitables d'un assez long siége, sans que pour leur entretien, il en ait coûté une seule réale aux finances du roi.

Ce corps d'Indiens bien armés et prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude

aux rebelles ; ils se sont adressés à monseigneur notre évêque, et lui ont protesté qu'ils étoient fidèles sujets du roi, qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre sur les peuplades, et qu'ainsi, ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux.

L'artifice étoit grossier, aussi n'y fit-on nulle attention ; il ne convenoit pas de désarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne cessoient pas d'être armés, que leurs grands chemins étoient couverts de leurs soldats qui exerçoient toute sorte d'hostilités, et ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoisins, et que même ils portoient l'audace jusqu'à intercepter les lettres de leur évêque et les miennes, dont ils faisoient ensuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piége qu'ils avoient dressé, s'avisèrent d'un stratagème plus capable de déguiser la perfidie et la duplicité de leur cœur, et d'assurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avoient mis en place, rendirent visite à monseigneur l'évêque, et l'abordant avec le plus profond respect et avec les apparences du repentir le plus vif et le plus sincère, ils le supplièrent de suivre les mouvemens de sa tendresse pastorale, en s'intéressant pour eux auprès de votre excellence, pour lui demander leur grâce, et l'assurer qu'ils étoient entièrement disposés à rentrer dans l'obéissance, qui que ce fût qu'on leur envoyât pour gouverneur, fût-ce don Diego de Los Reyes. « Nous avons, ajoutèrent-ils, une autre prière

» à faire à votre seigneurie illustrissime, c'est d'ordonner une neuvaine en l'honneur des saints patrons de la ville, avec des processions et des œuvres de pénitence, afin d'obtenir un heureux succès » de la démarche paternelle qu'elle veut bien faire » en notre faveur ».

Le prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle; la neuvaine commença, et un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrèrent dans la ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession, et aux prières publiques, mais dans le dessein de chasser les Jésuites de leur collége, ainsi qu'ils l'exécutèrent le 19 février de cette présente année.

La sentence de mort que votre excellence a prononcée contre don Joseph Antequera et don Juan de Mena, son procureur, et qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour animer les peuples, et les porter à cette sacrilége entreprise. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient eu entre les mains toutes vos procédures; ils les ont revêtues des circonstances les plus odieuses, entre autres que votre excellence avoit achevé d'instruire le procès de quatorze d'entre eux, qu'elle les avoit condamnés à mort, et qu'elle avoit nommé un oydor de l'audience royale de Los Charcas pour en hâter l'exécution; et afin d'assouvir leur rage contre les Jésuites, dont le zèle et la fidélité les im-

portune et traverse leurs desseins, ils ont publié que ces pères étoient les moteurs et les instigateurs de toutes les résolutions que votre excellence a prises.

Les esprits s'étant échauffés par toutes ces impostures, ils allèrent, vers le midi, au collége, au nombre de deux mille cavaliers, poussant des cris pleins de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrèrent à cheval, saccagèrent la maison, et emportèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains; ils en firent sortir les pères avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnèrent pas le temps de prendre leur bréviaire, ni d'aller dans leur église pour saluer le saint Sacrement, et le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre.

Monseigneur l'évêque ayant appris ces sacriléges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'excommunication, et ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car plusieurs des rebelles entourèrent la tour où sont les cloches, et défendirent d'en approcher, sous peine de la vie, tandis que d'autres postèrent des gardes autour du palais épiscopal, avec ordre à leur évêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte.

Votre excellence apprendra ce qui s'est passé depuis par les lettres que ce prélat m'a adressées, pour faire tenir à votre excellence; elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication; et elle jugera par là, du pitoyable

état où est cette province, et du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles, non contens d'avoir chassé les Jésuites de leur maison et de la ville, les chassèrent encore de la province, et les traînèrent jusqu'à celle de Buenos-Ayres. Cependant nos Indiens en armes, au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, et ils sont résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, et qui les empêche de passer la rivière Tibiquari, laquelle sépare la province de Buenos-Ayres de celle du Paraguay.

Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de votre excellence. Elle peut s'assurer de leur fidélité et de leur bravoure; et quoique leur petit nombre suffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre qui, de leur part, n'est que défensive, cependant si votre excellence a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre de votre excellence, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse royale de quoi fournir à leur subsistance : nos Indiens, que le roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les priviléges et les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi et continueront de servir sa majesté sans recevoir aucune solde.

Je n'avance rien à votre excellence, du courage et de la valeur de ces peuples, dont je n'aye été moi-

même le témoin ; je leur ai servi d'aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares Guenoas, Bohanes, Charruas et Yaros, qu'ils défirent en bataille rangée, et qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à sa majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zèle, et pour leur témoigner combien elle étoit satisfaite de leurs services.

Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer votre excellence contre les discours de certaines personnes qui, ou par une fausse compassion pour les coupables, ou par une mauvaise volonté pour le gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur indienne, et d'exagérer les forces, le courage et le nombre des habitans du Paraguay, pour persuader à votre excellence qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remède ; et qui gagnera insensiblement les autres villes.

Je crois toutefois devoir représenter à votre excellence, que si elle prend la résolution de réduire cette province par la force des armes, il est à propos qu'elle envoie un corps de troupes réglées, et commandées par des chefs habiles et expérimentés : deux raisons me portent à lui faire cette représentation.

La première, c'est que ce corps d'Espagnols sera comme l'ame qui donnera le mouvement à l'armée indienne ; car bien que les Indiens soient intrépides et accoutumés à braver les périls, ils n'ont pas assez

d'expérience de la guerre, et leur force augmentera de moitié, lorsqu'ils seront assujettis aux loix de la discipline militaire.

L'autre raison est, qu'après avoir fait rentrer cette province dans l'obéissance qu'elle doit à son roi, il faut y maintenir la tranquillité, et arracher jusqu'à la racine les semences de toute révolte; ce qui ne se peut pas faire, à moins que le gouverneur qui y sera placé par votre excellence, n'ait la force en main pour se faire respecter et obéir.

Je suis convaincu qu'aussitôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs chefs et ceux qui ont fomenté la rebellion, se voyant trop foibles pour se défendre, fuiront au plus vîte dans les montagnes, d'où ils tiendront la province dans de continuelles alarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne, pendant quelque temps, une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres et sous la conduite du gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos, pour le plus grand service de sa majesté.

Je me suis informé de don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui sont sur la frontière de la province de Paraguay : il m'a répondu qu'étant, l'année dernière, président de cette province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, et que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes; mais il m'assure que maintenant, il n'y en a pas plus de deux mille cinq cents qui soient en état de faire quelque résistance aux forces

que votre excellence enverra pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que, bien que les rebelles paroissent résolus de faire face à vos troupes, et de se bien défendre à la faveur du terrain qu'ils occupent, ils ne verront pas plutôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel est, monseigneur, l'état où se trouvent les rebelles de la province de Paraguay, c'est-à-dire, presque tous ses habitans, et ceux-là même que la sainteté de leur profession oblige de contenir les peuples, par leurs prédications et par leurs exemples, dans l'observance des loix divines et ecclésiastiques, et dans l'obéissance qu'ils doivent à leur souverain : on n'y voit plus que tumulte et que confusion ; on ne sait ni qui commande, ni qui obéit ; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages et de sacriléges.

Monseigneur l'évêque a travaillé avec un zèle infatigable pour arrêter tant de désordres ; mais son zèle et ses travaux n'ont eu aucun succès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, se sont jetés, avec fureur, sur le médecin charitable qui appliquoit le remède à leurs maux. Ils ont traité indignement sa personne, ainsi que votre excellence le verra par ses lettres, où il expose les raisons qu l'ont forcé d'absoudre de l'excommunication les sacriléges qui ont profané le lieu saint, et violé l'immunité ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune satisfaction ; mais en pouvoit-il espérer de gens obstinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris et par les expressions impies

qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faisoient que trop craindre qu'ils n'en vinssent jusqu'à secouer tout-à-fait le joug de l'obéissance qu'ils doivent à l'Eglise.

Dieu veuille jeter sur eux des regards de miséricorde, et les éclairer de ses divines lumières, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conserve votre excellence pendant plusieurs années, pour le bien de l'Etat, et pour le rétablissement de la tranquillité, troublée par tant d'offenses commises contre la majesté divine et contre la majesté royale, etc.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens se sont toujours tenus sous les armes, et gardent avec soin le poste où ils sont placés sur les bords de la rivière Tibiquari. Cependant, les communes de Paraguay sont dans de grandes inquiétudes, causées, ou par l'ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les autres, des résolutions que prendra monseigneur notre vice-roi, pour punir tant d'excès et une désobéissance si éclatante.

Mais ce qui les inquiète encore davantage, c'est de voir, dans leur voisinage, l'armée des Indiens guaranis, prête à exécuter sur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'ayent employé pour persuader à nos Indiens, qu'ils n'avoient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni d'exercer la moindre hostilité à leur égard; qu'ils devoient compter sur la sincérité de leurs paroles, et

se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès, ils eurent recours à monseigneur notre évêque, et le prièrent, fort inutilement, d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin, ils députèrent deux de leurs régidors vers l'armée indienne, pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions, et lui protester qu'ils n'avoient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupoient ce poste par l'ordre de monseigneur don Bruno de Zavala, leur gouverneur, afin de défendre leurs terres et de prévenir toute surprise, et qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires, de la part ou de son excellence, ou de monseigneur le vice-roi; que, du reste, les habitans du Paraguay pouvoient s'adresser à l'un ou à l'autre de ces messieurs, pour en obtenir ce qu'ils paroissoient souhaiter avec tant d'ardeur.

Les députés s'en retournèrent peu contens du succès de leur négociation, et encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur et de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'ils occupoient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la province pour remplir les obligations de mon ministère: en arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de Las-Corrientes avoient imité l'exemple des habitans du Paraguay, et qu'ils étoient entrés dans

leur révolte sous le même nom de *Communes*. Voici à quelle occasion leur soulèvement éclata.

Monseigneur don Bruno avoit donné ordre à son lieutenant de cette ville, d'envoyer un secours de deux cents hommes aux Indiens campés sur les bords de Tibiquari, au cas que les rebelles du Paraguay se préparassent à quelque entreprise. Comme le lieutenant se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'emprisonnèrent en lui déclarant qu'ils étoient frères et amis des Paraguayens, et unis d'intérêts avec eux pour la conservation et la défense de leurs droits et de leur liberté. Ensuite, soit par crainte que le prisonnier n'échappât de leurs mains, soit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce lieutenant sur les terres du Paraguay, pour y être en plus sûre garde; ils eurent même l'audace d'envoyer des députés à monseigneur le gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, et lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le grand service du roi, et confirmer le nouveau gouvernement des Communes, approuver les officiers qu'ils avoient établis, et abandonner à leur république le droit de les déposer ou de les placer selon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil discours fit assez connoître que ces peuples avoient secoué le joug de l'autorité souveraine, et vouloient vivre dans une entière indépendance.

Cependant, les Paraguayens charmés de trouver de si fidèles imitateurs, ne tardèrent pas à leur en marquer leur reconnoissance; ils leur envoyèrent

deux barques remplies de soldats, pour les soutenir dans ce commencement de révolte, et les attacher plus fortement aux intérêts communs : en même temps ils rassemblèrent leurs milices, et firent descendre la rivière à deux mille de leurs soldats commandés par le capitaine général de la province. Cette petite armée parut à la vue du camp de Tibiquari, et s'y maintint jusqu'à la nuit du 15 de mai, qu'une troupe de nos Indiens passa la rivière à gué, donna vivement sur la cavalerie qui étoit de trois cents hommes, et les amena au camp sans la moindre résistance. La terreur se mit dans le reste des troupes paraguayènes, qui cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée : deux de nos Indiens eurent la hardiesse d'aller jusqu'à la ville de l'Assomption, et après en avoir reconnu l'assiette, les différentes entrées et sorties de la place, les diverses routes qui y conduisent, ils s'en retournèrent sains et saufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu et examiné.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on apprit que monseigneur le vice-roi avoit nommé don Isidore de Mirones et Benéventé pour juge gouverneur et capitaine général de la province de Paraguay : ce gentilhomme avoit la confiance du vice-roi, et il la méritoit par son habileté et sa sagesse, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant, avec une prudence admirable, les troubles de la province de Cochabamba dans le Pérou. Il marchoit à grandes journées, et approchoit de la province de Tucuman, lorsqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-

ordre, parce que sa majesté avoit pourvu du gouvernement de Paraguay don Manuel Augustin de Ruiloba de Calderon, capitaine général de la garnison de Callao. Le vice-roi lui ordonna de partir en toute diligence, et de prévenir à l'heure même par ses lettres, le gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à son arrivée dans ce port, il trouvât tout prêt, et qu'il pût, sans aucun retardement, se rendre à son gouvernement avec les troupes espagnoles et indiennes, qui doivent l'accompagner pour réduire cette province et la soumettre à l'obéissance de son légitime souverain.

Lettre de monseigneur le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou, au révérend père Jérôme Herran, provincial des missions de la province du Paraguay.

J'AI reçu la lettre que votre révérence m'a écrite le 15 mars, où elle expose, dans un grand détail, ce qui s'est passé dans la province de Paraguay, la rebellion de ses habitans, et l'état où se trouvent les peuples voisins de cette province, afin qu'étant bien informé de toute chose, je puisse y pourvoir de la manière qui convient au service de sa majesté : c'est sur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel Augustin de Ruiloba Calderon, commandant de la garnison de Callao, a été nommé par le roi, gouverneur et capitaine général de la province de Para-

guay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remède convenable à ces troubles.

Comme je connois votre attachement pour la personne du roi, et le zèle avec lequel vous vous portez à tout ce qui est du service de sa majesté, je ne doute point que vous ne continuyez d'apporter tous vos soins, et de tirer des peuplades de vos missions les secours nécessaires pour faciliter au nouveau gouverneur l'exécution de ses ordres.

La lettre ci-jointe, adressée à l'excellentissime seigneur don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que don Manuel de Ruiloba trouve toutes choses prêtes à son arrivée, et puisse agir dans le moment. Faites partir cette lettre par la voie la plus sûre et la plus courte, afin qu'elle soit remise promptement audit seigneur don Bruno, ainsi qu'il convient au service de sa majesté.

Faites part aussi de ce que je vous mande à monseigneur l'évêque, en lui marquant combien je suis satisfait de sa conduite, et du zèle avec lequel il a servi sa majesté. Que le Seigneur conserve plusieurs années votre révérence, comme je le désire.

A Lima, le 24 de juin 1732. Le marquis de Castel-Fuerte.

Copie

Copie de l'acte dressé dans le conseil royal de Lima.

Dans la ville de Los Reyes du Pérou, le 24 de juin de l'année 1732, furent présens dans le conseil royal de justice, excellentissime seigneur don Joseph de Armendariz, marquis de Castel-Fuerte, capitaine général des armées du roi, vice-roi, gouverneur et capitaine général de ses royaumes du Pérou; et les seigneurs don Joseph de la Concha, marquis de Casa Concha, don Alvaro de Navia Bolanoy Moscoso, don Alvaro Cavero, don Alvaro Quitos, don Gasnar Perez Buelta, don Joseph Ignace de Avilès, président et oydor de cette audience royale, où assista le seigneur don Laurent Antoine de la Puente, son avocat fiscal pour le civil. Lecture fut faite de différentes lettres et autres papiers envoyés à son excellence, qui informent des troubles suscités dans la province de Paraguay par différentes personnes; laquelle, lecture ayant été entendue, et après de mûres réflexions sur l'importance des faits que contiennent ces lettres, il a été résolu qu'on prieroit son excellence, d'enjoindre au père provincial de la province de Paraguay, ou en son absence à celui qui gouverne les missions voisines de ladite province, de fournir promptement au seigneur don Bruno de Zavala, et à don Manuel Augustin de Ruiloba, gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes et des autres peuplades bien armés, qu'ils demanderont pour for-

cer les rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à sa majesté, et exécuter les résolutions que son excellence a prises de l'avis du conseil. Son excellence s'est conformée à cet avis; en foi de quoi, conjointement avec lesdits seigueurs, elle a paraphé la présente.

Don Manuel-François Fernandez de Paredes, premier secrétaire du conseil, pour les affaires du gouvernement et de la guerre.

République chrétienne du Paraguay.

Les premiers Sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les Guarinis, peuples répandus sur les bords du Parapané, du Pirapé et de l'Uraguay. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères Maceta et Cataldino, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. A mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de réductions; on en compte jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles, cette célèbre république chrétienne, qui sembloit un reste de l'antiquité, découvert au nouveau monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires; qu'il ne peut exister d'organisation politique sans une base religieuse.

« Le Paraguay, dit M. de Montesquieu, peut » nous fournir un exemple de ces institutions singulières, faites pour élever les peuples à la vertu. » On a voulu en faire un crime à la société ; il est » glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait » montré dans ces contrées l'idée de la religion » jointe à celle de l'humanité : en réparant les dévastations des Epagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain. Un sentiment exquis pour » tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour » la religion lui ont fait entreprendre de grandes » choses ; elle y a réussi (1) ».

« Les missions, dit M. de Buffon, ont formé plus » d'hommes dans les nations barbares que les armées » victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le » Paraguay n'a été conquis que de cette façon ; la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la » vertu constamment pratiquée par les missionnaires, » ont touché les Sauvages et vaincu leur défiance et » leur férocité ; ils sont venus souvent d'eux-mêmes » demander à connoître la loi qui rendoit les hommes » si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis » en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations et jeté les » fondemens d'un empire, sans autres armes que » celles de la vertu (2) ».

---

(1) *De l'Esprit des Loix*, chap. VI, p. 40 et 41.

(2) *Histoire naturelle.* Discours sur les variétés de l'espèce humaine. vol. III, in-4°. pag. 306 et 307.

« Les ennemis de la société, dit M. Haller, dé-
» priment ses meilleures institutions : on l'accuse
» d'une ambition démesurée, en la voyant former
» une espèce d'empire dans des climats éloignés ;
» mais quel projet est plus beau et plus avantageux
» à l'humanité, que de ramasser des peuples dis-
» persés dans l'horreur des forêts de l'Amérique,
» et de les tirer de l'état sauvage qui est un état
» malheureux ; d'empêcher leurs guerres cruelles
» et destructives, de les éclairer des lumières de la
» vraie religion, de les réunir dans une société qui
» représente l'âge d'or par l'égalité des citoyens et
» par la communauté des biens ? n'est-ce pas s'éri-
» ger en législateur pour le bonheur des hommes.
» Une ambition qui produit tant de biens est une
» passion louable ; aucune vertu n'arrive à cette pu-
» reté qu'on veut exiger ; les passions ne la déparent
» point si elles servent de moyen pour obtenir le
» bonheur public (1) ».

« Je ne crains pas d'avancer, dit M. Mauratori,
» que l'Eglise catholique n'a point de missions aussi
» florissantes que celles qui sont sous la conduite des
» pères Jésuites dans le Paraguay ; la croix triomphe
» dans ces pays autrefois si barbares et aujourd'hui
» si bien policés ; un grand nombre de peuplades
» adorent le vrai Dieu et jouissent du sort le plus
» digne d'envie ; elles goûtent le plus grand bon-

---

(1) *Traité sur divers sujets intéressans de politique et de morale*, parag. 3, pag. 120.

» heur qu'on puisse goûter sur la terre, l'innocence » et la paix (1) ».

Avant que de mettre la première main à une œuvre de cette importance, ceux qui en eurent la première idée (2), et ceux qui les premiers entrèrent dans leurs vues, s'appliquèrent à en faire comprendre la nécessité, si on vouloit faire parmi ces peuples de véritables chrétiens, et les divers avantages qui en résulteroient aux personnes qui devoient l'appuyer de leur autorité. Ils représentèrent donc au roi catholique, dans son conseil des Indes, au gouverneur et à l'évêque du Paraguay, que les Jésuites s'étant particulièrement appliqués depuis leur arrivée dans ce pays, à connoître ce qui, jusque-là, avoit le plus arrêté le progrès de l'Évangile parmi tant de nations, et pourquoi ils y avoient trouvé si peu de vestiges des grandes conversions qu'on y avoit faites, ils croyoient en avoir découvert deux causes principales : la première, que l'on rendoit odieuse la religion chrétienne aux naturels du pays, par la manière dont on traitoit ceux mêmes qui l'avoient embrassée de bonne foi ; la seconde, que tandis que les ministres de l'Evangile s'efforcoient d'en persuader la sainteté aux infidèles, plusieurs de ceux qui faisoient une profession ouverte du christianisme, non-seulement n'en suivoient pas les maximes, mais le déshono-

(1) *Relation des missions du Paraguay*, traduite de l'italien, imprimée à Paris, chez Bordelet.

(2) Voyez *le père Charlevoix*, t. II, p. 231 jusqu'à la page 268.

roient par une vie licencieuse, et le rendoient odieux par les injustices les plus criantes : d'où ils concluoient qu'avant que d'entreprendre de convertir ces peuples à la foi, il falloit être autorisé à soustraire ceux qu'on travailleroit à faire entrer dans le sein de l'Eglise, à la tyrannie qu'on exerçoit contre eux, et aux exemples qu'ils n'avoient que trop souvent devant les yeux.

Mais comme les premiers soupçons qu'eurent les Espagnols de ce dessein des missionnaires, en avoient révolté un très-grand nombre contre eux, quoique ces pères eussent déclaré qu'il ne s'agissoit que des Indiens, qui n'étoient point encore soumis, ou qui avoient secoué le joug, et qu'on n'étoit point en état de forcer à le reprendre, ces religieux ajoutèrent qu'ils se faisoient fort d'engager tous les Indiens qui se rangeroient sous leur conduite, à reconnoître le roi catholique pour leur souverain, et a lui jurer une obéissance parfaite : manière de faire des conquêtes, qui les rend plus solides, plus légitimes, et n'épuise point les peuples pour étendre les Etats, et en augmenter les forces.

Philippe III approuva ce qu'on lui proposoit, et l'autorisa par des rescrits, que tous ses successeurs ont confirmés. Mais il étoit aisé de prévoir qu'un pareil privilége attireroit bien des contradictions aux missionnaires qui l'avoient obtenu, surtout de la part de ceux dont il gênoit la cupidité; et s'il falloit avoir bien du courage et une grande résolution, pour être disposé à souffrir la faim et la soif, à compter pour rien des fatigues immenses, à risquer

continuellement sa vie, par le seul motif de réduire des barbares féroces et cruels sous le joug de la foi, il n'en falloit pas moins pour s'attendre à être continuellement en butte aux plus grandes persécutions, et aux plus atroces calomnies de la part des domestiques mêmes de la foi, et de ses compatriotes, ni pour ne se point rebuter en voyant, comme il est arrivé plus d'une fois, le travail de plusieurs années devenu inutile, et pour être toujours prêts à recommencer avec une nouvelle ardeur.

Comme l'ouvrage étoit déjà commencé par la fondation des quatre réductions dont j'ai parlé, les deux missionnaires y établirent, autant qu'il leur étoit possible, le bon ordre, par des réglemens proportionnés à la capacité de ceux qu'ils avoient à conduire. On les a étendus et perfectionnés peu à peu dans la suite, à mesure que la foi jetoit de plus profondes racines dans le cœur des néophytes, et que leur nombre augmentoit avec celui des réductions. On y a ajouté des précautions, dont on n'a reconnu la nécessité qu'avec le temps, surtout celle de mettre les nouveaux chrétiens en état de combattre à armes égales, des ennemis, qui n'étoient pas moins ceux des rois catholiques, que les leurs : ce qui a si bien réussi, que personne, depuis plus d'un siècle, n'ose plus les attaquer, et que leurs souverains ont toujours trouvé depuis ce temps-là, dans cette république chrétienne, une milice, qui fait la sûreté de leurs frontières, qui tient leurs propres sujets dans le devoir après les y avoir fait rentrer, qui les sert gratuitement, et qui est toujours prête

à marcher au premier ordre qu'elle en reçoit. Mais on peut bien croire qu'un si bel établissement n'est parvenu que par degrés, à ce point de perfection où je vais le représenter, sur des mémoires de la plus grande authenticité.

Ceux qui ont vu par eux-mêmes ce qui se passe dans cette république chrétienne, et qui ont le plus d'intérêt à ne s'en pas laisser imposer, n'ont jamais cru que les Jésuites y fussent tellement les maîtres, que leurs néophytes ne reconnoissent d'autre autorité que la leur. Cette erreur ne doit le cours, qu'elle a eu presque partout, et qu'elle a encore dans un certain monde, qu'à des particuliers qui, pour se venger de n'avoir pu obtenir que les chrétiens fussent donnés en commande, comme tous les autres de cette province, ont inventé cette calomnie. La vérité est que les rois d'Espagne ont toujours eu, non-seulement la même autorité dans toutes les réductions du Paraguay, que dans toutes les autres parties de leur empire en Amérique, mais qu'ils n'y ont point de sujets qui leur soient plus soumis, ni qui exécutent plus ponctuellement leurs ordres, que ceux dont nous parlons.

Leur soumission est même d'autant moins suspecte, qu'ils n'y ont point été forcés, et qu'elle a la religion pour fondement. Leurs missionnaires, à mesure qu'ils les rassembloient, après les avoir tirés de leurs montagnes et de leurs forêts, et qu'ils leur faisoient ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile, n'ont jamais manqué de les engager à se dé-

clarer sujets, ou vassaux, comme les rois catholiques s'expriment dans tous leurs rescrits, de la couronne d'Espagne; et ils en sont venus à bout, en leur faisant comprendre que c'étoit le seul moyen d'assurer leur liberté. Il n'est pas nécessaire de dire que pour amener là des barbares accoutumés à ne reconnoître aucune autorité sur la terre, pas même celle de leurs caciques, qu'autant qu'ils le vouloient bien, il a fallu les y disposer peu à peu, et que leur acquiescement fut le fruit de l'amour et de la confiance que leurs pères en Jésus-Christ avoient su s'attirer de leur part, et de l'ascendant qu'ils prirent sur eux, en se sacrifiant en toute rencontre, pour défendre leurs intérêts.

La guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre les Portugais du Brésil, obligea leurs pasteurs à faire un pas en avant. L'impossibilité où ils les virent de se défendre contre un ennemi si puissant, les autorisa à leur suggérer, qu'afin d'intéresser le roi catholique à ne rien épargner pour leur conservation, il falloit qu'ils ne se bornassent point à une simple déclaration de vasselage, mais qu'ils lui jurassent une dépendance et un attachement sans limitation, dont ils n'avoient pas à craindre que sa majesté abusât jamais pour appesantir leur joug, puisqu'elle avoit déclaré qu'elle vouloit les regarder moins comme ses vassaux, que comme ses enfans; et ils le firent de bonne grâce. Tant que dura la guerre, leur extrême pauvreté, et les extrémités où ils se trouvèrent réduits, ne permirent point qu'on leur parlât de tribut; et ce ne fut qu'en 1649, que Philippe IV les ayant ho-

norés du titre de ses plus fidèles vassaux, et ayant accompagné cette faveur des plus grandes marques de confiance, en les déclarant la barrière du Paraguay contre le Brésil, nouvellement détaché de la couronne d'Espagne, par une suite de la révolution du Portugal, et contre les nations indiennes ennemies des Espagnols, ce prince renouvela en même temps, le privilége qui les exemptoit de tout autre service que du sien, et du tribut que payoient les autres Indiens; il se contenta de demander pour le droit de vasselage, que les hommes seuls, depuis l'âge de dix-huit ans accomplis, jusqu'à cinquante, payassent à son trésor un écu par tête. Ce fut le comte de Salvatierra, vice-roi du Pérou, qui régla ce tribut par ordre du roi. Au reste, les services qu'ils n'ont point cessé de rendre depuis ce temps-là, et dont nous aurons souvent occasion de parler, services qu'ils rendent non-seulement sans recevoir aucune paye, mais encore à leurs frais, excèdent de beaucoup, le tribut qu'on lève sur tous les autres Indiens vassaux de la couronne d'Espagne.

Tout cela fut encore confirmé en 1663, par un décret du même Philippe IV, qui régloit que sur ce tribut seroient prises les pensions que la caisse royale donnoit pour l'entretien et la subsistance d'un missionnaire dans chaque bourgade; car lorsqu'il y en a deux, ce qui est assez ordinaire, et presque toujours nécessaire, ce sont les maisons de la province qui fournissent à l'entretien du second, et à celui de deux supérieurs généraux de la mission, dont l'un fait sa résidence dans les réductions du Parana, et l'autre

dans celles de l'Uruguay. En 1711, Philippe V, à qui on avoit présenté un grand mémoire, où l'on insistoit beaucoup sur la modicité du tribut, celui des autres Indiens étant de cinq écus par tête, défendit de rien changer à ce qui étoit reglé; et quelqu'un ayant assuré à ce prince que ce léger tribut ne se payoit pas exactement, sa majesté qui fut instruite du contraire, dans les instructions qu'elle donna en 1716, à don Bruno-Maurice de Zavala, qu'elle venoit de nommer gouverneur de Rio de la Plata, après lui avoir particulièrement recommandé les Indiens, qui sont sous la conduite des Jésuites, le chargea de leur donner sa parole royale, qu'elle n'augmenteroit jamais leur tribut.

Dans deux décrets de Philippe IV, datés de 1650 et 1652, les réductions, dont nous parlons, sont déclarées *doctrines;* c'est le nom que l'on donne dans l'Amérique espagnole, aux cures ou paroisses proprement dites; et il est ordonné à l'audience royale des Charcas d'y faire observer les droits du patronage royal, lequel n'y fut pourtant établi que par un troisième décret, du 15 de juin 1654, par lequel sa majesté déclare que désormais ces mêmes réductions seront sur le pied des autres doctrines; que le provincial des Jésuites, ou en son absence, le supérieur des missions, chacun dans son département, présentera pour chaque doctrine, au départ ou à la mort du missionnaire, trois sujets au gouverneur de la province, lequel, en qualité de vice-patron, choisira celui des trois qu'il jugera à propos; et que si les Jésuites refusent de se soumettre

à ce réglement, le gouverneur, de concert avec l'évêque diocésain, nommera à ces cures des prêtres séculiers, ou des religieux des autres ordres.

Mais il est bon de savoir que ce réglement fut fait dans les circonstances les plus critiques, où les Jésuites se soient jamais trouvés au Paraguay. Toute l'Espagne, et l'Europe entière étoient inondées de mémoires affreux contre ces missionnaires, ils étoient répandus par les partisans de don Bernardin de Cardenas, évêque de l'Assomption. Un des griefs que ce prélat, et ses procureurs à la cour d'Espagne, avançoient avec le plus d'assurance contre eux, étoit que dans leurs réductions ils fraudoient autant qu'ils le pouvoient les droits du roi. Ils se défendirent très-bien; mais il leur fallut du temps, parce qu'on ne leur parloit de rien qu'en général. D'ailleurs il paroît qu'ils avoient contre eux le président du conseil royal des Indes, et ce fut ce qui donna occasion aux trois décrets, dont je viens de parler.

Dans les deux premiers décrets, qui étoient adressés à l'audience royale des Charcas, le roi laissoit au provincial des Jésuites la liberté de changer les curés, quand il le jugeroit à propos, sans être même obligé d'en dire les raisons, mais sous la même condition de proposer au gouverneur trois autres sujets pour les remplacer; et l'audience royale ayant communiqué ces ordres aux gouverneurs du Paraguay et de Rio de la Plata, qui avoient des réductions dans leurs gouvernemens, ceux-ci les notifièrent au provincial des Jésuites, qui s'y soumit sans aucune difficulté.

Ceux qui avoient attiré aux Jésuites ces marques

de défiance de la part du roi, ne s'y attendoient pas; c'étoit un piége qu'ils leur tendoient, et ils n'y donnèrent point. Ils savoient bien, et nous en verrons plus d'une preuve dans la suite de cette histoire, que, s'ils avoient répondu, comme ils le pouvoient faire sans qu'on y pût trouver à redire, qu'il étoit contre leur institut de posséder des cures laïques, leurs réductions se seroient bientôt trouvées sans habitans; ils ne firent même aucune représentation, et leur prompte soumission fit plus que n'auroient pu faire les représentations les plus fortes. Ils ne manquent à rien de ce qu'ils doivent aux gouverneurs et aux évêques diocésains qui, de leur côté, dit don Antoine de Ulloa, « persuadés qu'un provincial » connoît mieux ses inférieurs que personne, le lais» sent le maître du choix de ceux qu'il juge à pro» pos d'établir en qualité de pasteurs de leurs réduc» tions, comme ils le faisoient auparavant ». On trouve même le terme de réduction aussi souvent employé que celui de doctrine, dans les dernières cédules et autres rescrits des rois d'Espagne.

J'ai dit que dans chaque bourgade il y a ordinairement deux Jésuites : le second est presque toujours un missionnaire nouvellement arrivé d'Europe, ou un jeune prêtre qui vient de finir ses études de théologie dans l'université de Cardoue; il sert de vicaire au curé, et apprend en même temps, la langue des Indiens. Il est même quelquefois nécessaire d'en envoyer un troisième, comme pendant les maladies épidémiques, qui sont fort fréquentes dans ce pays, et sans lesquelles toutes les bourgades seroient au-

jourd'hui plus que doublées ; car alors, elles ne sont plus que comme de grands hôpitaux, et deux prêtres ne suffiroient pas pour soulager les malades, pour leur administrer les Sacremens, et pour enterrer les morts. Au reste, la subordination est parfaite entre les Jésuites, le curé est supérieur chez lui ; et comme il a toujours six enfans destinés à servir l'église, sa maison est une petite communauté, où tout se fait au son de la cloche : lui-même, quoique établi au nom du roi, est dans une dépendance entière du supérieur de la mission, qui est continuellement occupé à faire la visite des paroisses, et de son provincial, qui y fait aussi régulièrement la sienne ; de sorte que don Antoine de Ulloa n'a rien dit de trop en représentant tous ces missionnaires comme une famille bien réglée.

Le nombre des réductions est aujourd'hui de trente, dont les treize les plus proches du Parana sont du diocèse de l'Assomption, et ont été du gouvernement du Paraguay jusqu'à l'année 1726. Pour les raisons que je dirai dans la suite, Philippe V manda que par provision, et jusqu'à nouvel ordre, elles seroient sous la juridiction du gouverneur de Rio de la Plata. Quelque temps après, on recommença à inquiéter les néophytes, au sujet du tribut, et on fit de fortes instances au roi, pour l'engager à l'augmenter ; mais il le refusa, et, par son décret du 28 décembre 1743, il défendit d'y rien ajouter ; il déclara même, que s'il lui étoit dû quelque chose du passé, il le remettoit aux néophytes, et il voulut qu'on leur fît savoir qu'il en usoit ainsi, pour reconnoître

leur fidélité, et les importans services qu'ils lui avoient rendus.

Ces services, dont nous parlerons aussi en leur temps, et tout ce que les Espagnols ont souvent à souffrir de la part des Indiens, ou non soumis, ou révoltés, sont une preuve qui devient de jour en jour plus sensible, qu'il seroit à souhaiter qu'on eût tenu avec tous les peuples de l'Amérique, la même conduite, dont on a si souvent fait un crime aux Jésuites du Paraguay, et qui leur a attiré tant de persécutions. Mais ce qui prouve encore mieux l'animosité avec laquelle on s'est attaché à les traverser, c'est que tandis que les Indiens qui étoient sous la conduite des autres religieux et des prêtres séculiers, étoient en possession de ne point payer de dixmes aux évêques, on n'attaquoit sur cela que ceux des Jésuites. On obtint même, en 1694, un édit qui leur ordonnoit de les payer ; mais le chapitre de l'Assomption, ayant représenté au conseil que les autres n'y avoient jamais été soumis, quoiqu'ils fussent plus en état de les payer, le conseil jugea qu'il seroit peut-être dangereux de vouloir les y soumettre. Dans la suite on suggéra à don Joseph Paralta, évêque de Buenos-Ayres, d'exiger les dixmes des dix-sept réductions, qui sont dans son diocèse ; et il répondit qu'il s'en donneroit bien de garde, ayant reconnu par lui-même, qu'elles n'étoient nullement en état de supporter cette charge.

On ne peut douter que le gouvernement intérieur des réductions ne roule principalement sur les missionnaires ; le génie borné de leurs néophytes exige

qu'ils entrent dans toutes leurs affaires, et qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le spirituel. Cependant chaque bourgade a tous les mêmes officiers de justice et de police, que les villes espagnoles : un corrégidor, qui est choisi par les Indiens mêmes, avec l'assistance des missionnaires; des régidors et des alcaldes, qui sont choisis de la même manière. Mais ces élections doivent être confirmées par le gouverneur de la province ; et comme on ne sauroit guères compter sur la capacité de ces officiers, ils ne peuvent infliger aucune peine, ni rien décider de quelque importance, sans l'approbation de leurs pasteurs. Ces peines au reste se réduisent à des prières, à des jeûnes, à la prison, et quelquefois au fouet, ces néophytes ne faisant point de fautes qui en méritent de plus sévères. Avant que de les emprisonner on leur fait connoître leurs fautes avec beaucoup de douceur, et on n'a aucune peine à leur persuader qu'ils méritent le châtiment : aussi le reçoivent-ils avec humilité; et il est sans exemple, qu'aucun ait témoigné le moindre ressentiment contre ses juges. « Ils ont, dit don Antoine de Ulloa, une si » grande confiance en leurs pasteurs, que quand ils » auroient été punis sans sujet, ils croiroient l'avoir » mérité ». Enfin, il y a dans chaque bourgade un cacique, qui en est comme le chef; mais ses principales fonctions sont pour le militaire; il est exempt du tribut, aussi bien que son fils aîné.

On a cru devoir prendre les plus grandes précautions, pour empêcher que ces nouveaux chrétiens n'ayent aucun commerce avec les Espagnols, et que ceux-ci

ceux-ci n'ayent pas même la liberté d'entrer dans leurs bourgades, si ce n'est à la suite de l'évêque et du gouverneur. La nécessité de cette précaution se fait sentir de plus en plus, et il ne faut, pour s'en convaincre, que voir la différence qui se trouve entre ces néophytes, et ceux pour lesquels on ne l'a point prise. « La fermeté des pères de la compagnie, » dit don Antoine de Ulloa, à empêcher qu'aucun » Espagnol, aucun métis, aucun Indien, n'entre » dans ces réductions, a donné lieu à bien des ca» lomnies contre eux; mais les raisons qu'ils ont » eues d'en user ainsi, sont approuvées de toutes les » personnes sensées. Il est certain que sans cela leurs » Indiens, qui vivent dans la plus grande innocence, » qui sont d'une docilité parfaite, qui ne reconnois» sent dans le ciel d'autre maître que Dieu, et sur » la terre que le roi; qui sont persuadés que leurs » pasteurs ne leur enseignent rien que de bon et de » vrai, qui ne connoissent ni vengeance, ni injus» tice, ni aucune des passions qui ravagent la terre, » ne seroient bientôt plus reconnoissables ».

On a même été presque jusqu'à présent, sans leur permettre de parler la langue espagnole; on se contentoit d'apprendre aux enfans à lire et à écrire dans cette langue; on apprenoit aussi à lire et à écrire le latin à ceux qu'on destinoit à chanter dans les églises, et ils s'acquittoient de tout cela d'une manière qui surprenoit : on croiroit, en les entendant lire, qu'ils savent en perfection ces langues; et ils copient des manuscrits sans faire une faute, et d'un très-beau caractère. La raison qui engageoit les missionnaires

à s'en tenir là, c'est qu'ils ne sortoient point de chez eux, soit qu'on les appelât pour quelque expédition militaire, ou pour être employés aux travaux du roi, que quelque missionnaire ne les accompagnât pour leur servir en même temps d'aumônier et d'interprète, et qu'il y auroit eu beaucoup de danger pour eux, à communiquer avec les Espagnols. Cependant Philippe V, craignant que cette réserve ne fît naître des soupçons contre la droiture des intentions des Jésuites, a ordonné par son décret du 28 décembre 1743, qu'on enseignât à tous à parler espagnol; mais comme ils y ont une extrême répugnance, et qu'à moins qu'on ne les y force, on ne pourra jamais les y résoudre, on aura bien de la peine à y employer la voie de la rigueur.

Nous avons déjà vu plus d'une fois que ces Indiens ont naturellement l'esprit très-bouché, et ne comprennent rien à ce qui ne tombe pas sous les sens : cela parut à leurs premiers missionnaires aller jusqu'à la stupidité; ce qui les fit douter, pendant quelque temps, si, au baptême près, on pouvoit les admettre indifféremment à la participation des Sacremens. Ils ne voulurent pas même se décider dans un point de cette conséquence sur leurs propres lumières; ils consultèrent les évêques du Pérou assemblés dans un concile à Lima, et la réponse qu'ils en reçurent fut, qu'on ne devoit les y admettre qu'avec bien des précautions; mais on n'eut pas longtemps besoin d'en user, parce qu'on s'aperçut bientôt que le maître intérieur, qui donne, quand il lui plaît, l'intelligence aux plus petits enfans, se com-

muniquoit d'une manière sensible aux nouveaux chrétiens. On n'a peut-être jamais vu de preuve plus convainquante d'une vérite qui est bien glorieuse à notre sainte religion, et qui prouve invinciblement qu'elle est la seule véritable, c'est qu'en même temps qu'elle pénètre les cœurs les plus durs, des sentimens les plus nobles et les plus élevés, elle perfectionne la raison, et répand dans les esprits les plus vives lumières.

Ils réussissent, comme par instinct, dans tous les arts auxquels on les a appliqués, et on ne leur a appris que ceux qui leur étoient nécessaires, pour n'avoir pas besoin de recourir à des secours étrangers. On ne leur a reconnu aucune capacité pour inventer; mais on s'est bientôt aperçu qu'ils avoient au suprême degré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il suffit, par exemple, de leur montrer une croix, un chandelier, un encensoir, et de leur donner la matière pour en faire de semblables; et on auroit de la peine à distinguer leur ouvrage d'avec le modèle qu'ils ont eu devant les yeux. Ils font et touchent très-bien toutes sortes d'instrumens de musique; on leur a vu faire les orgues les plus composées sur la seule inspection qu'ils en ont eue; aussi bien que des sphères astronomiques, des tapis à la manière de Turquie, et ce qu'il y a de plus difficile dans les manufactures. Ils gravent sur l'airain, après l'avoir poli, toutes les figures qu'on leur trace; ils ont naturellement l'oreille juste, et un goût d'harmonie singulier. Le père Cattaneo, que j'ai déjà cité, assure qu'il a vu un enfant de douze ans, jouer sur la

harpe, d'une main sûre et légère, les airs les plus difficiles des motets de Boulogne. Ils ont d'ailleurs la voix belle et sonore, ce que j'ai déjà dit qu'on attribue aux eaux de leurs rivières. C'est tout cela qui a engagé leurs missionnaires à établir dans toutes leurs églises un chœur de musique; l'expérience leur ayant fait connoître d'ailleurs que rien ne contribue davantage à leur inspirer de la dévotion, à leur donner du goût pour le service divin, et à leur faire comprendre plus aisément les instructions qu'on leur fait, et qu'on a mises en chant.

Ce goût naturel a même beaucoup servi à peupler les premières réductions. Les Jésuites, en navigant sur les rivières, s'aperçurent que quand, pour se désennuyer saintement, ils chantoient des cantiques spirituels, des troupes d'Indiens accouroient pour les entendre, et paroissoient y prendre un goût singulier. Ils en profitèrent pour leur expliquer ce qu'ils chantoient; et comme si cette mélodie eût changé leurs cœurs, et les eût rendus susceptibles des sentimens qu'ils vouloient leur inspirer, ils n'avoient aucune peine à leur persuader de les suivre : ils les trouvoient dociles, et peu à peu ils faisoient entrer dans leur esprit les plus grands sentimens de la religion. Ils réalisèrent ainsi dans ces pays sauvages ce que la fable raconte d'Orphée et d'Amphion.

Chaque réduction a une école, où les enfans apprennent à lire et à écrire; il y en a une autre pour la musique et la danse. Don Antoine de Ulloa dit qu'on enseigne à quelques-uns le latin, et qu'ils l'apprennent fort bien; mais je crois que cela se réduit

à le lire correctement et à le bien prononcer. Le père Cattaneo fut surpris à son arrivée à Buenos-Ayres, de voir monter dans la chaire du réfectoire du collége de cette ville, un jeune néophyte, pour y faire la lecture pendant la table, et de l'entendre lire en latin et en espagnol, aussi bien qu'auroit pu faire un homme parfaitement versé dans ces deux langues. J'ai déjà dit, qu'ils copient très-exactement des manuscrits; et on en voit aujourd'hui à Madrid un très-grand de la main d'un Indien, qui feroit honneur au meilleur copiste, et pour la beauté du caractère, et pour l'exactitude.

Il y a partout des ateliers de doreurs, de peintres, de sculpteurs, d'orfévres, d'horlogers, de serruriers, de charpentiers, de menuisiers, de tisserands, de fondeurs, en un mot, de tous les arts et de tous les métiers qui peuvent leur être utiles. Dès que les enfans sont en âge de pouvoir commencer à travailler, on les conduit dans ces ateliers, et on les fixe dans ceux pour lesquels il paroissent avoir plus d'inclination, parce qu'on est persuadé que l'art doit être guidé par la nature. Leurs premiers maîtres ont été des frères Jésuites, qu'on avoit fait venir à ce dessein. Quelquefois même des missionnaires ont été obligés de mener la charrue, et de manier la bêche, pour les initier dans l'agriculture, et pour les engager, par leur exemple, à labourer la terre, à semer et à faire la récolte. Enfin, ces néophytes ont eux-mêmes bâti leurs églises sur les dessins qu'on leur en a donnés, et ces églises ne dépareroient pas les plus belles d'Espagne et du Pérou, tant pour la beauté

de la structure, que pour la richesse et le bon goût de l'argenterie, et des ornemens de toutes les espèces.

Il n'en est pas de même de leurs maisons. Pendant bien des années, rien n'étoit plus simple, ni plus pauvre : elles étoient bâties de cannes revêtues d'un torchis; on n'y voyoit ni fenêtres, ni cheminées, ni siéges, ni lits; tout le monde couchoit dans des hamacs, qui ne paroissoient point pendant le jour; le feu étoit au milieu; le jour et la fumée n'avoient point d'autre entrée, ni d'autre issue, que par la porte; on y étoit assis à terre, et on n'y voyoit presque point de meubles. Aujourd'hui, elles sont aussi commodes, aussi propres et aussi bien meublées que celles des Espagnols du commun : on a même commencé à les bâtir de pierres et à les couvrir de tuiles.

Le travail des femmes n'est pas moins réglé que celui des hommes; au commencement de la semaine, on leur distribue une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles doivent rendre le samedi au soir, toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles et des étoffes. Elles sont aussi quelquefois occupées à certains travaux de la campagne, qui ne passent point leurs forces ni leur capacité.

Comme ils ont besoin de bien des choses que leur pays ne produit point, il faut qu'ils se les procurent par le commerce; ils le font par échange des fruits de leur pays, et de ceux de leur industrie. Le plus considérable est celui de l'herbe de Paraguay; ils en ont fait partout des plantations, et le débit en est assuré, parce que personne, dans ce pays, ne peut

s'en passer. J'ai dit qu'on en a tiré les premiers plants du canton de Maracayu, où cette herbe est de la meilleure espèce : ils n'ont point, ou ont fort peu dégénéré dans les réductions. Ils négocient aussi le miel et la cire, qu'ils vont recueillir dans les forêts. Tout cela est expliqué dans le décret de Philippe V, que j'ai déjà si souvent cité. On a voulu trouver à redire à la manière dont se fait ce commerce ; mais tout y est autorisé par le souverain, qui en a reconnu la nécessité indispensable pour la conservation de cette république.

On verra, en son lieu, les raisons qui ont obligé les missionnaires à demander pour leurs néophytes, et les rois catholiques à leur permettre l'usage des armes à feu. Cela étoit, en effet, absolument nécessaire pour les empêcher de périr tous, jusqu'au dernier, dans un dur esclavage, ou d'être obligés de se dissiper dans les bois et sur les montagnes, où ils n'auroient pas même été toujours en sûreté. Il est même vrai de dire que ce sont les rois catholiques qui tirent aujourd'hui le plus grand avantage de cette grâce, qu'ils leur ont accordée. Les Espagnols se récrièrent beaucoup sur cette nouveauté ; mais c'étoit leur intérêt particulier qui les faisoit parler. Il n'est rien qu'ils n'ayent tenté pour en faire révoquer la permission ; et, pendant bien des années, le conseil royal des Indes n'a guères eu d'affaires qui l'ayent plus occupé, pour l'Amérique, que celle-là, ni qui ait été sollicitée avec plus de chaleur de la part de ceux qui s'y opposoient : mais l'intérêt de l'Etat, joint à celui de la religion, a prévalu. Philippe V, bien per-

suadé que les missionnaires sont plus intéressés que personne à empêcher que leurs néophytes n'abusent de la liberté qu'ils ont d'être toujours armés, se contente, dans son décret du 28 décembre 1743, de recommander au provincial des Jésuites, de conférer avec ses religieux, sur les moyens de prévenir les inconvéniens qui en pourroient arriver; et au cas qu'il y eût la moindre apparence de soulèvement, il le charge d'informer de bonne heure le conseil, des mesures qu'il y auroit à prendre pour n'être pas surpris : mais il y a d'autant moins de sujet d'appréhender rien de semblable de la part des néophytes, que leur bonheur et leur sûreté dépendent de leur fidélité. Or, rien ne pourra y donner atteinte, tant qu'on n'attentera point à leur liberté; et il n'y a que les ennemis du roi et de l'Etat, qui puissent en concevoir le dessein.

Bien des gens croient que, dans cette république, personne ne possède rien en propre, et que, toutes les semaines, on distribue à chaque famille tout ce qui lui suffit pour sa nourriture, et, de temps en temps, pour son entretien. Il peut bien y avoir eu quelque chose de semblable, lorsque ces Indiens, nouvellement réunis, n'étoient point encore en état de se procurer leurs besoins par leur travail, et qu'ils n'étoient ni fixés, ni bien établis dans des lieux sûrs; mais, depuis surtout qu'ils n'ont plus à craindre d'être obligés de changer de demeure, on a distribué à chaque famille une portion de terrain, qui peut, s'il est cultivé comme on leur a appris à le faire, leur fournir le nécessaire. Or, ils ne connoissent point

encore, du caractère dont ils sont, et de la manière dont on les élève ; il y a tout lieu d'espérer qu'ils ne connoîtront jamais le superflu. Au reste, on sait tout ce qu'ils retirent de leurs terres : il en est de même du produit de leur commerce, qui ne peut se faire que sous les yeux de ceux qui sont les plus intéressés à y veiller de près.

Toutes les terres du pays, où les réductions sont situées, ne sont pas propres aux mêmes productions : dans celles qui approchent le plus du Tropique, comme celles des environs du Parana, on recueille du miel, de la cire, du maïs et du coton ; les plus méridionales fournissent de la laine, du chanvre et du froment ; on y trouve de bons pâturages, couverts de troupeaux de bœufs et de moutons ; les bois et les rivières fournissent partout du gibier et du poisson ; or, ce qu'on ne tire pas de la terre et des rivières, on l'a par échange : on ne connoît encore là, ni l'or, ni l'argent, que pour décorer les autels. Mais, outre ces terrains, qui ont été donnés en propre à chaque père de famille, ou qu'on défriche à mesure que les réductions se peuplent, il y en a qui appartiennent à la commune, et dont les fruits sont déposés dans des magasins publics, pour les besoins imprévus, pour l'entretien des églises et de tout ce qui concerne le culte divin ; pour les veuves, les orphelins, les infirmes ; pour ceux qui sont occupés du service des autels, qui sont commandés pour la guerre ou pour les travaux du roi ; pour les caciques, les corrégidors et autres officiers, qui veillent au bon ordre et à la police ; pour ceux qui sont dans l'indigence

quelle qu'en soit la cause; pour suppléer aux mauvaises récoltes, ce qui s'étend même aux autres bourgades, qu'on secourt, autant qu'il est possible, dans leurs besoins. Le surplus, quand il y en a, se met dans la masse du commerce, sur le fonds duquel on paie le tribut, on achète les provisions pour la guerre, et les munitions que le roi ne fournit pas : enfin, c'est encore sur le même fonds qu'on achète de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'acier, pour fabriquer les armes et pour décorer les autels.

Les réductions sont assez grandes, les rues tirées au cordeau, les maisons uniformes. La place publique, à laquelle l'église fait face, est au milieu, aussi bien que l'arsenal, où toutes les armes et les munitions sont renfermées. On y fait l'exercice toutes les semaines, car il y a, dans chaque bourgade, deux compagnies de milices, dont les officiers ont un uniforme fort propre, galonné d'or et d'argent, chacun selon son grade; mais ils ne le portent que quand ils vont en guerre, et lorsqu'ils sont d'exercice. Les officiers municipaux ont aussi des habits qui les distinguent. Quant à l'habillement ordinaire, les hommes ont un pourpoint et des culottes, à peu près comme les Espagnols, et par-dessus, un sarrau de toile blanche, qui leur descend plus bas que les genoux : quelquefois ce sarrau est de toile de couleur, et c'est une distinction qui s'accorde à titre de récompense. L'habillement des femmes consiste en une chemise sans manches, qui descend jusqu'aux pieds : elles n'ont que cela quand elles travaillent aux champs; hors de là, elles mettent par-dessus, une camisole un

peu flottante. Tous ont les jambes et les pieds nus, et ne portent rien sur la tête. Les cheveux servent de voile aux femmes, et quand elles portent quelque fardeau, elles l'attachent aux deux bouts d'une large courroie, qu'elles se passent sur le front, comme font les femmes sauvages du Canada.

Les missionnaires sont logés à côté de l'église; les magasins, les ateliers, les greniers où l'on dépose ce qu'on recueille des terres communes, qui sont toujours cultivées à frais communs, sont sur la même ligne. Dans les réductions les plus éloignées des villes, et dans celles où l'on ne peut aller que par terre, le fer et l'acier sont fort rares; on y est souvent obligé de faire des outils de pierre, ou d'un bois durci au feu. Le métal dont on fait les cloches, se tire de Coquimbo, ville du Chili, où on l'échange avec les denrées qui y sont de débit; et non-seulement ceux qui font ce commerce, mais généralement tous ceux qui vont porter leurs marchandises dans les villes espagnoles, sont défrayés dans ces voyages, et leurs champs cultivés à frais communs. On sait, au juste, ce qu'ils doivent rapporter, parce que tous les prix sont fixés, de sorte qu'on ne marchande jamais.

Malgré cette police, et toutes les mesures qu'on prend pour ne laisser jamais manquer personne du nécessaire, les missionnaires y sont souvent fort embarrassés. Cela vient de trois défauts, dont ils n'ont encore pu corriger leurs néophytes : leur peu de prévoyance, leur paresse et leur peu d'économie; d'où il arrive que souvent ils n'ont pas de quoi semer. Il faut bien alors qu'on leur prête ce qui leur manque;

mais on les oblige de remettre, après la récolte, la même quantité de grains qu'on leur a prêtée. Pour ce qui est des autres provisions, ils se trouveroient bientôt sans avoir de quoi vivre : cela vient encore de ce qu'ils ont un appétit si dévorant, que, quelques momens après qu'ils ont mangé, même au delà de ce qu'il faut pour les rassasier, ils sont en état de recommencer. On étoit même contraint, dans les commencemens, de ne pas laisser à leur discrétion les bœufs dont ils se servoient pour labourer, de peur que, par paresse, ils ne se donnassent point la peine de les dételer quand ils avoient fini, ou qu'ils ne les missent en pièces pour les manger, comme ils ont fait plus d'une fois, s'excusant, quand on les en reprenoit, sur ce qu'ils avoient faim.

Il a donc fallu leur donner des surveillans, qui font exactement la visite partout, pour voir s'ils travaillent, et si leurs bestiaux sont en bon état; et ces surveillans sont en droit de les punir, quand ils les trouvent en faute, ce qui est aujourd'hui assez rare. Du reste, ils conviennent toujours de leur tort, et subissent le châtiment sans murmurer : toutes leurs fautes sont des fautes d'enfans; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. Cependant, malgré toutes les précautions dont je viens de parler, il faut souvent encore avoir recours aux expédiens pour faire subsister bien des familles jusqu'au bout de l'année, car on ne souffre aucun mendiant dans cette république, de peur d'y introduire le vol, et de fomenter la paresse. Le moyen le plus efficace pour cor-

riger ce dernier défaut, est de condamner les paresseux à cultiver les champs réservés, dont nous avons parlé, et qu'on a nommés *la possession de Dieu*; mais comme on ne doit pas bien compter sur de pareils travailleurs, on les associe avec d'autres dont on est plus sûr. On oblige aussi les pères de famille à y envoyer de bonne heure leurs enfans pour les former et les accoutumer au travail. Leur tâche est réglée selon leurs forces, et ils sont toujours châtiés quand ils ne l'ont pas remplie.

Un des plus grands avantages qu'on retire de cette police, est qu'on ne laisse jamais personne oisif; d'ailleurs, elle entretient, non-seulement dans chaque bourgade, mais encore dans toute cette république, une union parfaite, et dont on est frappé d'abord. On n'y voit jamais, ni procès, ni querelles; le mien et le tien n'y sont pas même connus, parce que c'est n'avoir jamais rien à soi, que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a, avec ceux qui sont dans le besoin, et d'être autant et quelquefois plus occupés pour les autres que pour soi-même. C'est ainsi que les auteurs de cet établissement se sont servis des défauts mêmes de ces Indiens pour leur procurer le bien le plus précieux de la société, et l'exercice continuel de la première des vertus chrétiennes, qui est la charité. Une seule chose manque encore à leur bonheur, c'est que faute de fonds on n'a pu établir jusqu'ici dans chaque bourgade, ou du moins dans chaque canton, un hôpital et une bonne pharmacie, comme on a fait parmi les Moxes, où les Jésuites du Pérou ont formé une ré-

publique sur le modèle de celles des Guaranis ; mais ils ont trouvé pour cela des ressources, qu'on ne doit pas attendre de trouver au Paraguay, où il n'y a point de personnes opulentes, et où l'on ne voit pas de bon œil, des Indiens qui ne dépendent que du souverain, et qui ne servent que l'Etat.

Ce qui contribue encore davantage à entretenir parmi ces nouveaux chrétiens la belle harmonie qu'on y admire, est la subordination et le concert qui y règnent dans le gouvernement, par rapport au spirituel. En quelque situation que ceux qui ont eu jusqu'ici la conduite immédiate de chaque portion de ce troupeau rassemblé par leurs soins, se soient trouvés, jamais ils ne se sont regardés que comme les instrumens des premiers pasteurs ; et tout ce qu'on a publié contre eux sur ce point, est tombé de lui-même, ou a été réfuté sans réplique, par les plus saints prélats qu'ayent eu les provinces du Paraguay, du Tucuman et de Buenos-Ayres. Ces missionnaires n'ont même entrepris ni conduit à sa perfection ce grand ouvrage, qu'avec le consentement et sous l'autorité des évêques, et jamais ils n'ont affecté aucune indépendance dans l'exercice de leurs fonctions ; ils n'ont usé des priviléges qu'ils tenoient du saint Siége, que comme les réguliers les plus soumis en usent partout. Ils ont plus fait, car, quoique les rois catholiques les eussent autorisés à établir des réductions partout où ils le jugeroient à propos, et à les gouverner sous la direction de leurs supérieurs, quand il a plu à des évêques de les en retirer, et d'y envoyer d'autres pasteurs, ils n'ont

jamais fait difficulté de céder la place, quoiqu'ils prévissent bien que leur départ seroit bientôt suivi de la dissipation de leur troupeau, comme il est arrivé plus d'une fois.

Les visites des évêques ne sont pas fort fréquentes dans les réductions, surtout dans celles du diocèse de Buenos-Ayres, parce qu'elles sont fort éloignées de cette ville. D'ailleurs, ces voyages sont fort pénibles, on y court même d'assez grands risques, et ils coûtent beaucoup à ces prélats, dont les revenus sont modiques, quoique les Indiens fassent une bonne partie des frais. On sait cependant qu'il ne tient, ni à eux, ni à leurs missionnaires, qu'elles ne se fassent plus souvent, et qu'elles sont long-temps demandées avec de grandes instances, avant qu'on les obtienne. Les Indiens les sollicitent pour avoir la consolation de voir leur évêque, et pour n'être pas privés du Sacrement de la Confirmation. Les Jésuites les demandent, parce qu'elles produisent toujours un renouvellement de ferveur dans leurs églises, et parce qu'il ne s'en est faite aucune qui n'ait fait imposer silence à leurs calomniateurs, ou qui ne leur ait procuré de la part de la cour, les plus grandes marques de satisfaction de leur conduite, sur le témoignage des évêques.

Comme avant que d'arriver aux premières réductions du diocèse de Buenos-Ayres, il faut remonter assez long-temps l'Uruguay, dont la navigation est pénible, et les bords infestés en plusieurs endroits de barbares, ennemis des chrétiens; qu'on n'y trouve aucun gîte, et qu'il faut tout porter jusqu'à son lit,

dès que l'évêque a annoncé sa visite, deux ou trois Jésuites se rendent à Buenos-Ayres, avec un grand nombre de leurs Indiens, pour l'escorter. D'autres néophytes ont ordre en même temps, de se trouver aux postes qu'on leur a marqués de distance en distance, pour écarter les ennemis, s'il s'en trouvoit, porter des rafraîchissemens, et relever ceux qui ont conduit le convoi jusque-là. Cette dernière précaution est d'autant plus nécessaire, qu'on a vu plusieurs fois les missionnaires arrêtés tout court à moitié chemin, parce que leurs conducteurs se voyoient hors d'état d'avancer, par une petite vérole ou quelque autre maladie, dont ils étoient presque tous attaqués en même temps.

Dès que le prélat approche d'une réduction, la nouvelle en est reçue avec les plus grands transports de joie, et deux compagnies de cavalerie partent sur le champ, et ne s'arrêtent point qu'elles ne soient à la vue du cortége. Alors elles se forment, déploient leurs enseignes, et font en très-bon ordre, toutes leurs évolutions. Tous descendent ensuite de cheval, vont se prosterner aux pieds du prélat, lui baisent respectueusement la main, et reçoivent sa bénédiction. A une lieue de la bourgade, le cacique et les officiers de guerre, le corrégidor et les officiers municipaux, le supérieur des missions, le curé et quelques autres Jésuites qui se sont réunis des réductions voisines, viennent rendre au prélat leurs respects, lui baiser la main à genoux, et lui demander sa bénédiction. L'infanterie paroît ensuite, rangée en bataille sous ses drapeaux; le son des tambours,

bours, des fifres et des clairons, fait retentir toutes les campagnes voisines ; l'évêque passe au milieu de cette troupe, qui bat aux champs et ferme ensuite la marche, toujours en bon ordre jusqu'à la bourgade.

Le prélat y entre aux acclamations du peuple, et va d'abord à l'église, où il est reçu au son des orgues, et où toutes les femmes l'attendent, car on ne leur permet jamais, sous quelque prétexte que ce soit, de se mêler avec les hommes dans les occasions publiques. La piété et la modestie, qui sont peintes sur leurs visages, font toute leur parure ; et la joie sincère qu'elles témoignent à la vue du pontife, ne manque jamais de lui tirer, et à toute sa suite, les larmes des yeux. Plusieurs mêmes de ces prélats ont assuré qu'elles ne discontinuoient point de couler pendant tout le temps de leurs visites. L'évêque, après avoir donné sa bénédiction à ces femmes, qui la reçoivent prosternées en terre, et les mains jointes, est conduit à l'autel, où il fait sa prière, puis entonne le *Te Deum*, qui est chanté par la musique ; ensuite il se rend à la maison qui lui est préparée ; toute sa suite est aussi logée le plus commodément qu'il est possible, et servie avec beaucoup d'ordre et de propreté.

Le temps de la visite se passe dans les exercices et les fonctions qui en font l'objet, surtout à donner la confirmation à tous ceux qui ne l'ont point encore reçue ; mais tout cela est entremêlé de saintes réjouissances, où l'on est étonné de trouver un goût, un ordre et une élégance qu'on ne verroit pas dans

bien des villes policées en Europe. Les acclamations précèdent et conduisent le prélat; partout où il passe, la terre est jonchée de fleurs et d'herbes odoriférantes; il passe sous des arcs de triomphe, d'où pendent des fruits et des fleurs de toutes les espèces; mais ce qui le jette dans un étonnement dont il ne revient point, c'est le prodigieux changement qu'il remarque dans ces nouveaux chrétiens, et dont il juge par la comparaison qu'il en fait avec les infidèles qu'il a eu occasion de rencontrer, et même avec les chrétiens qui sont au service des Espagnols.

Ces prélats ne sont pas moins surpris de trouver les enfans, qu'on leur présente pour la confirmation, si bien instruits de l'excellence de la grâce qu'ils doivent recevoir dans ce Sacrement, et des obligation qu'elle leur impose. La cérémonie s'en fait avec beaucoup d'appareil; c'est une fête à laquelle tout le monde prend part, et qui produit toujours un renouvellement de ferveur dans la bourgade. On y retient le prélat autant qu'il est possible, et son départ fait répandre bien des larmes, auxquelles il ne peut s'empêcher de joindre les siennes. On le conduit à la bourgade prochaine dans le même ordre et avec le même appareil qu'il a été reçu; et toutes les visites finies, il retourne à Buenos-Ayres avec le même cortége qu'il en étoit parti. Tout se passe de la même manière dans les visites que l'évêque de l'Assomption fait dans les réductions du Parana.

Le gouverneur de la province, les commissaires et les visiteurs envoyés par le roi Catholique pour

visiter les réductions, sont reçus plus militairement, mais avec le même zèle, et toujours avec les témoignages de la plus profonde soumission. Le provincial des Jésuites, quand il fait sa première visite, est reçu avec des démonstrations de joie, et une effusion de cœur, qu'on sent bien que ce bon peuple ne peut exprimer comme il le voudroit, et qui sont bien plus capables de le flatter, que tous les honneurs qu'il ne souffriroit pas qu'on lui rendît. S'il se trouve de ces néophytes au débarquement des missionnaires nouvellement arrivés d'Espagne (et s'ils en ont été avertis assez à temps, il s'y en trouve toujours un grand nombre), il n'est rien qu'ils n'imaginent pour exprimer leur joie. Les fêtes ne finissent point dans la ville, tandis qu'ils y demeurent; il s'y mêle toujours du spectacle, dont quelques étrangers, et surtout les protestans, ont cherché à embellir leurs relations aux dépens des Jésuites.

Ceux qui les écrivent, et la plupart de ceux qui les lisent pour s'en divertir, ne sont pas assez attentifs à discerner dans quel esprit tout cela se fait, et ne font pas réflexion que la différence et la variété des climats en produisent beaucoup dans les idées et dans les manières; qu'il faut passer bien des choses à des sauvages nouvellement humanisés, qui ne croient jamais en faire assez pour témoigner leur affection et leur reconnoisance à ceux qui les ont tirés de la barbarie et des ténèbres de l'idolâtrie, et qui, malgré les plus vives persécutions, et avec des travaux immenses, leur ont procuré tous les avantages dont ils jouissent, surtout la liberté, dont ils connoissent

d'autant mieux le prix, qu'ils voient leurs semblables gémir dans l'esclavage. Ils se rappellent sans cesse l'état misérable d'où on les a tirés ; les pères en instruisent leurs enfans ; ils voient tous les jours de leurs yeux ce qui se passe dans les autres nations qui ne participent point à leur bonheur, et il n'est pas étonnant que cette vue produise en eux un attachement sans bornes pour les missionnaires, et qu'ils suivent un peu leur génie pour le manifester.

Les pères, de leur côté, y répondent par un retour continuel d'une tendresse plus que paternelle, et rien ne leur coûte pour cela. « Leurs plus grandes » charges, dit don Antoine de Ulloa, sont de visi- » ter les maisons, pour voir s'il n'y manque rien ; » diligence d'autant plus nécessaire, que sans cela » ces Indiens laisseroient tout à l'abandon ; d'être » présens lorsqu'on tue les bêtes, non-seulement » afin que la distribution des viandes se fasse avec » équité et proportion, mais encore pour empêcher » que rien ne se perde ; de visiter les malades, et » de pourvoir à tous leurs besoins. Ces trois choses » les occupent souvent la meilleure partie du jour, » de sorte qu'ils sont presque toujours obligés de se » décharger sur leurs vicaires, d'une bonne partie de » leurs autres fonctions ».

On a jugé à propos, vu la légéreté et l'inconstance naturelle des Indiens, et la difficulté qu'on trouve souvent à déraciner du cœur des nouveaux convertis certains vices grossiers, qui ont passé presque en nature parmi eux, d'établir dans les réductions l'usage

des pénitences publiques, à peu près comme il l'étoit dans la primitive Eglise. Pour cela, on choisit les plus vertueux, pour les charger de veiller sur tout ce qui se passe contre le bon ordre. Dès qu'ils ont surpris quelqu'un dans une faute qui puise causer du scandale, ils commencent par le revêtir de l'habit de pénitent, puis ils le conduisent à l'église, où ils l'obligent de confesser publiquement son crime, et ils le mènent ensuite dans la place, où ils le font fustiger. Les coupables reçoivent toujours cette correction, non-seulement sans murmurer, mais encore avec action de grâce, et la rechute est presque sans exemple. On voit même souvent des hommes, et quelquefois des femmes, faire l'aveu public de semblables fautes, dont ils n'ont eu d'autre témoin que Dieu, en demander qu'on leur fasse subir la pénitence; en quoi cependant on use de beaucoup de discrétion : on leur permet même très-difficilement, et surtout aux personnes du sexe, la permission de faire de semblables aveux, quand ils la demandent.

Les pratiques de piété les plus autorisées dans l'Eglise, et les dévotions particulières les plus approuvées, sont aussi des moyens qu'on emploie avec succès, pour maintenir l'esprit de religion, et animer de plus en plus la ferveur dans le cœur de ces nouveaux chrétiens. On n'admet à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, ceux qui sont nés de parens infidèles, qu'après de grandes épreuves, qu'autant qu'on les trouve capables de discerner, comme l'apôtre l'ordonne, cette nourriture de l'ame, et quand ils en témoignent une véritable faim. On n'ou-

blie rien pour leur faire comprendre, avant que de les admettre à ce céleste banquet, avec quelle pureté on doit s'en approcher, et quelle préparation il faut y apporter pour en profiter, et il est vrai de dire qu'ils ne s'y présentent qu'avec des sentimens qui toucheroient les cœurs les plus insensibles.

On s'est aperçu d'abord, qu'afin de leur inspirer un grand respect pour le lieu saint, et pour le culte qu'on y rend à Dieu, il falloit les frapper par un appareil extérieur; et c'est ce qui a engagé à ne rien épargner pour les y attirer par la pompe et l'éclat. Toutes leurs églises sont grandes, à trois, et souvent à cinq nefs, un peu basses pour leur longueur et pour leur largeur, parce que le lambris porte sur des colonnes d'une seule pièce. Il y a dans les plus larges au moins cinq autels fort propres; celui du milieu, qui est le grand autel, a quelque chose d'auguste et de frappant; les Espagnols mêmes sont étonnés de les voir si magnifiques, et si riches en linge, en ornemens et en argenterie. Aussi n'y a-t-il entre les bourgades d'autre émulation que sur ce point; et on en a vu rebâtir leurs églises en entier, pour les mettre au niveau des autres, et se priver même pour cela du nécessaire.

Elles sont toutes ornées de peintures qui représentent les mystères de notre sainte religion, et les actions les plus héroïques des Saints de l'ancien et du nouveau Testament. Ces peintures sont séparées par des festons et des compartimens d'une verdure toujours fraîche et semée de fleurs. Les jours solennels, le pavé en est couvert, et toute l'église

aspergée d'eau de senteurs, dont elle est embaumée. Cela ne coûte rien, parce qu'on a dans ce pays de la verdure et des fleurs pendant toute l'année; outre que les Indiens aiment beaucoup les bonnes odeurs. On se sert de cela pour graver dans leur esprit, qu'ils doivent être par l'innocence de leurs mœurs, et par la pureté de leurs affections, la bonne odeur de Jésus-Christ, et orner leurs ames des vertus qui puissent en faire les temples vivans du Saint-Esprit.

On y a réussi au delà de ce qu'il étoit permis d'en espérer. Rien n'égale la modestie, la révérence, la tendre dévotion avec lesquelles ils assistent aux divins mystères, et aux prières qui se font presque toutes dans l'église. L'attention avec laquelle ils écoutent les instructions et les exhortations qu'on leur fait, est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire; et comme les unes et les autres sont toujours terminées par un acte de contrition, qui se prononce à haute voix, on les entend alors soupirer, sangloter, et déclarer publiquement leurs péchés; ce qu'ils feroient sans aucune réserve, si on n'y avoit pas mis ordre. Il a fallu même pour cela employer toute l'autorité que les missionnaires ont su prendre sur eux.

C'est ainsi qu'on est venu à bout d'extirper entièrement dans cette république certains vices, et surtout l'ivrognerie, auxquels les Indiens se portent par un penchant presque invincible, et d'inspirer à ces néophytes une si grande délicatesse de conscience, qu'ils n'apportent presque plus au tribunal de la pénitence que de légères fautes à expier. Don Pedre

Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, mandoit au roi d'Espagne, qu'il ne croyoit pas que dans ces bourgades il se commît un seul péché mortel dans une année. Ils se présentent néanmoins à ce tribunal avec une componction si vive, qu'il est rare qu'on ne les y voie pas fondre en larmes. Aussi n'y a-t-il rien qu'on n'ait imaginé pour graver dans leurs cœurs la crainte de déplaire à Dieu; et il n'est pas possible de rien ajouter aux précautions qu'on a prises pour écarter tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à leur innocence. C'est dans cette vue qu'on a établi partout des maisons de refuge, pour y retirer les femmes qui n'ont point d'enfans à élever pendant l'absence de leurs maris, quand elle doit être longue, et celles qui sont veuves. Toutes y sont entretenues à frais communs, quand leur travail ne suffit pas pour les faire subsister, ou quand elles sont hors d'état de travailler.

Il n'est pas étonnant que Dieu opère de si grandes choses dans des ames si pures, ni que ces mêmes Indiens, que d'habiles docteurs prétendoient n'avoir pas assez de raison pour être reçus dans le sein de l'Eglise, soient aujourd'hui un de ses principaux ornemens, et peut-être la plus précieuse portion du troupeau de Jésus-Christ. Il est certain du moins qu'on trouve parmi eux un très-grand nombre de chrétiens, qui sont parvenus à la plus éminente sainteté; que tous, ou presque tous, portent le détachement des biens de la terre jusqu'où il peut aller par le secours de la grâce; qu'ils n'ont rien qu'ils ne soient toujours prêts à sacrifier pour se soulager

les uns les autres dans leurs besoins, et pour la décoration de la maison du Seigneur, et qu'ils se feroient un scrupule d'employer pour leur usage ce qu'ils recueillent de plus précieux. Par exemple, j'ai dit qu'il y a dans quelques endroits de ce pays, une espèce d'abeilles, nommées *Opemus*, lesquelles font une cire d'une blancheur qui n'a rien de pareil. Ces néophytes ont consacré tout ce qu'ils en peuvent avoir, à brûler devant les images de la sainte Vierge; et un jour qu'un Jésuite vouloit engager quelques-uns d'entre eux, qui étoient dans le besoin, à vendre ce qu'ils en avoient, pour se procurer bien des choses dont ils manquoient : « Nous » l'avons consacrée, répondirent-ils, à notre bonne » mère; nous ne craignons point qu'elle nous aban» donne dans nos nécessités ».

Les églises ne sont presque jamais sans un grand nombre de personnes, qui y passent en prières tout le temps qu'elles ont de libre. A l'aube du jour les enfans des deux sexes s'y rendent au son de la cloche, et après la prière, y chantent la doctrine chrétienne jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes viennent ensuite pour entendre la messe, après laquelle ils vont au travail. Le soir, les enfans retournent à l'église pour assister au catéchisme, lequel est suivi de la prière, où tout le monde se trouve, autant qu'il est possible, et elle finit toujours par le chapelet. Tous les lundis, on chante une messe de la Vierge, et une autre pour les morts. Les dimanches et les fêtes, dès que l'aurore paroît, tous vont à l'église, où l'on commence par chanter

la doctrine chrétienne; ensuite on fait les fiançailles et les mariages, s'il y en a à faire : les prosélytes peuvent y assister, et même les infidèles, si par hasard, il s'en rencontre dans la bourgade, parce qu'on a remarqué que ces cérémonies leur donnent beaucoup d'estime pour notre sainte religion. On avertit des fêtes et des jeûnes de la semaine, et c'est alors aussi qu'on lit les ordonnances et les mandemens de l'évêque. La messe finie, on s'informe si personne ne s'en est absenté, et s'il n'est point arrivé quelque désordre auquel il faille remédier. Le baptême des catéchumènes, et quelquefois celui des enfans nouveaux-nés, est la première fonction de l'après-dîner : on chante ensuite les vêpres, et la journée finit à l'ordinaire par la prière et le chapelet; mais dans les congrégations, les vêpres sont suivies d'une exhortation.

Ces congrégations sont sur le même pied que toutes celles qui ont été érigées dans presque toutes les maisons de la compagnie de Jésus, et elles sont divisées en plusieurs classes. Il y en a une pour les jeunes gens, depuis douze ans jusqu'à trente, et elle est sous la protection du prince de la milice céleste : toutes les autres sont sous celle de la mère de Dieu; on n'y reçoit que ceux qui se distinguent par leur charité envers le prochain, par leur zèle pour le bon ordre et pour la conversion des infidèles, et par leur assiduité à s'approcher des Sacremens. La seule crainte d'être rayé du tableau où sont écrits les noms des congréganistes, suffiroit pour les contenir dans les bornes les plus étroites de leur devoir. Une

seule intempérance, qui auroit mal édifié, suffit pour obliger le coupable à se retirer ; et c'est ce qu'il y a eu de plus efficace pour extirper entièrement ce vice.

On est même venu à bout par là, d'inspirer à ces néophytes une si grande horreur pour l'ivrognerie, le plus universel et le plus difficile à déraciner de tous leurs défauts, qu'on a beau présenter du vin à ceux qui ont occasion d'aller dans les villes, il n'est pas possible de les engager à en boire. On leur a souvent entendu dire que le vin est la meilleure chose qui vienne d'Espagne, mais que c'est un poison pour eux. On n'a pas moins pris de précautions pour les guérir de l'incontinence, qui est une des plus ordinaires suites de l'ivrognerie ; et la moindre faute en ce genre, suffiroit pour être jugé indigne d'être compté parmi les serviteurs de la reine des vierges.

Quant aux personnes du sexe, on est venu à bout de leur inspirer une si grande horreur de l'impureté, qu'elle les engage à se soumettre volontairement aux pénitences les plus humiliantes, pour la moindre liberté qu'elles se sont permise en ce genre ; on a souvent vu de jeunes filles se laisser tuer par des infidèles, qui vouloient les suborner. Mais pour plus grande sûreté, on n'a pas encore jugé à propos de les exhorter au célibat. Enfin on ne souffre pas que les deux sexes soient mêlés ensemble, même à l'église, dont tout le milieu, depuis la porte jusqu'au sanctuaire, est toujours vuide. Des deux côtés l'un est occupé par les hommes, et l'autre par les

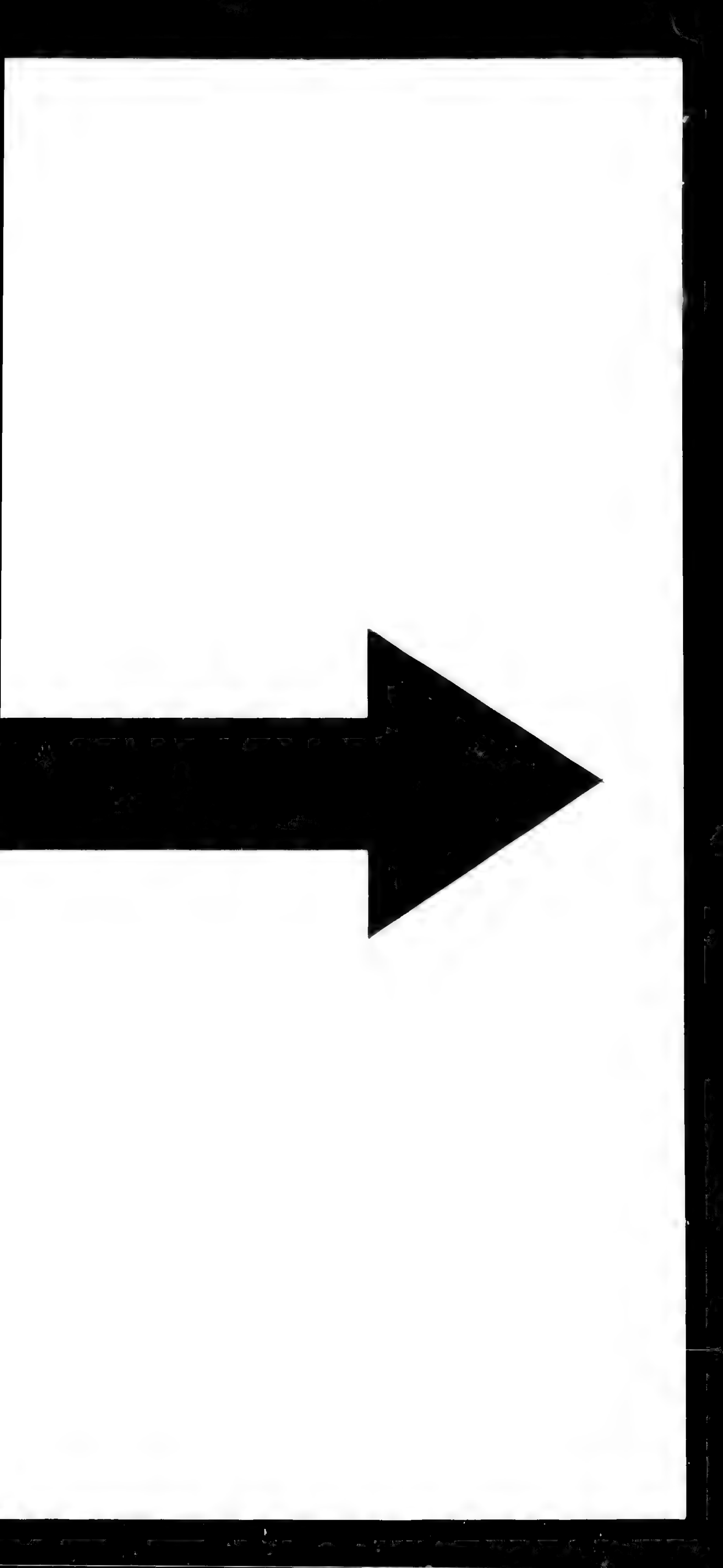
femmes; ils sont même séparés par classes, suivant leur âge; et chaque classe a des inspecteurs, qui veillent à ce que tous se tiennent dans les règles de la plus exacte modestie. Ceux, qui ont inspection sur les enfans, tiennent à la main de longues baguettes pour les avertir, quand ils les voient s'écarter tant soit peu de leur devoir. Enfin on a pratiqué de chaque côté, des portes, par lesquelles tous puissent entrer et sortir sans se confondre.

On a pu comprendre, par ce que j'ai dit du goût naturel qu'ont ces Indiens pour la musique, que les missionnaires ne pouvoient pas manquer d'en profiter, pour engager les infidèles, que la curiosité ou quelque autre sujet conduisoit dans les réductions, à se faire chrétiens, et ceux qui l'étoient déjà, à s'affectionner au service divin: c'est pour cela qu'on a mis en chant toute la doctrine chrétienne, et on s'en est bien trouvé. Un goût même si décidé suppose, ou indique de grandes dispositions; et c'est encore ce qui a déterminé à établir dans chaque bourgade, une école de plein-chant et de musique. On y apprend à toucher toutes sortes d'instrumens, dont l'usage est permis dans les églises; et on a été étonné de voir que sur la simple inspection de ceux qu'on avoit fait venir d'Espagne, ils ont appris d'eux-mêmes à les faire dans la perfection, et qu'il leur a très-peu coûté pour les savoir toucher comme les maîtres. Ils ont appris à chanter sur les notes les airs les plus difficiles, et on seroit presque tenté de croire qu'ils chantent par instinct comme les oiseaux. Mais ces musiciens, en inspirant aux autres

de la dévotion, en paroissent eux-mêmes pénétrés ; ce qui prouve encore qu'ils ne font pas de grands efforts d'application, et que comme l'effet naturel de la musique est de réveiller les sentimens que chacun a dans le cœur, elle ne trouve en eux, [illegible] dans ceux qui les entendent, rien qui ne les porte [illegible] piété. Ces musiciens sont vêtus, quand ils [illegible] à l'église, aussi bien que ceux qui servent à [illegible] d'une manière très-propre et fort décente.

Les fêtes solennelles sont célébrées avec le plus grand appareil, surtout celle du titulaire de l'église, et celle du saint Sacrement. On envoie faire, pour la première, des invitations dans les bourgades les plus proches, et il s'y fait un grand concours. Les officiers y viennent à cheval, revêtus de leur uniforme; et la fête commence la veille, par une très-belle marche, où l'alferez, qui porte le grand étendard, est monté sur un coursier très-bien enharnaché, et sous un magnifique baldaquin. Après qu'on a traversé en bon ordre, les principales rues au son des tambours et des autres instrumens de guerre, on se rend à la grande porte de l'église, où l'on met pied à terre, et l'alferez va prendre la place qui lui est préparée dans une chapelle. On chante alors, les premières vêpres, après lesquelles on fait danser les enfans dans la grande place, où tout le monde est rangé avec beaucoup d'ordre. Cela fait, la cavalerie retourne à l'endroit où elle avoit commencé sa marche, et le soir, on allume des feux de distance en distance, et toutes les rues sont illuminées. Le lendemain on va à la grand'messe, de la





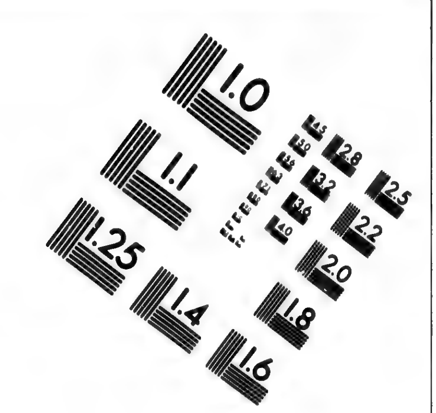
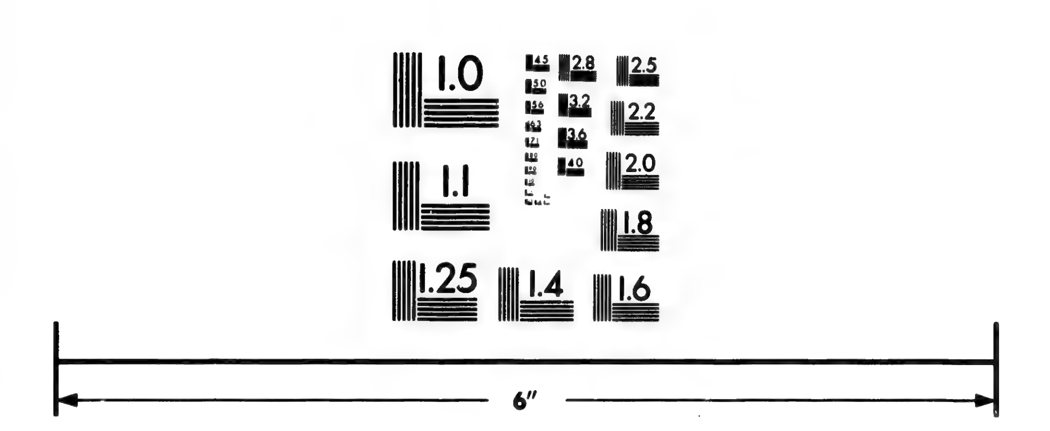


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

même manière qu'on étoit allé aux premières vêpres. A midi, on régale les étrangers, et on donne à tout le monde un coup de vin. Au sortir des secondes vêpres, où tout se passe comme aux premières, il y a une course de bague : les missionnaires y assistent avec tous les chefs et les officiers, pour y tenir tout le monde en respect, distribuer les prix aux vainqueurs, et donner le signal de la retraite.

Mais rien n'est comparable à la procession du saint Sacrement ; et l'on peut dire que, sans richesse et sans magnificence, elle forme un spectacle qui ne le cède en rien à tout ce qu'on voit ailleurs de plus riche et de plus magnifique. Don Antoine de Ulloa nous apprend en général qu'on y voit de fort belles danses, et beaucoup au-dessus de celles qui se font dans la province de Quito ; que les danseurs ont des habits fort propres, et que la pompe en égale celle des plus grandes villes ; mais qu'on y remarque plus de décence et plus de dévotion. J'ai dit qu'on n'y voyoit rien de précieux ; mais toutes les beautés de la simple nature y sont menagées avec une variété qui la représente dans tout son lustre ; elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante, car, sur les fleurs et les branches d'arbres, qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le saint Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes couleurs, qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paroissent avoir toute leur liberté, et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement au chant des musiciens et de tout le

peuple, et bénir à leur manière celui, dont la providence ne leur manque jamais.

Toutes les rues sont tapissées de stores bien travaillés, et séparés par des guirlandes, des festons et des tapis de verdure dans une très-belle symétrie. D'espace en espace, on voit des lions et des tigres bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très-beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau. En un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent, comme par députation, pour y rendre hommage à l'homme Dieu dans son auguste Sacrement, et reconnoître le souverain domaine que son père lui a donné sur toutes les créatures vivantes. Partout où la procession passe, la terre est couverte de nattes, et jonchée de fleurs et d'herbes odoriférantes. Tous, jusqu'aux petits enfans, travaillent à cette décoration, dans laquelle on fait aussi entrer les chairs des animaux nouvellement tués, toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes, pour les offrir au Seigneur, et les grains qu'on doit semer, afin qu'il y donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, les voix des musiciens, le plein-chant du chœur, tout s'y fait entendre sans confusion, et forme un concert qui est unique.

Le grand étendard royal est porté derrière le saint Sacrement; le cacique, le corrégidor, le régidor et les alcaldes, tiennent les cordons du dais; la milice à cheval et à pied, avec ses drapeaux et ses enseignes, y marche en bon ordre. Mais, quelque frappant

que soit ce spectacle, la piété, la modestie, le respect, un air même de sainteté répandu sur tous les visages, en font sans doute le plus grand relief; et le triomphe du Sauveur du monde n'est nulle part plus complet que dans ce pays sauvage, où son nom n'étoit pas connu il n'y a guères qu'un siècle. Dès que le saint Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage : ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur; le reste est partagé à tous les habitans de la bourgade. Le soir on tire un feu d'artifice; ce qui se pratique aussi dans toutes les grandes solennités, et aux jours de réjouissances publiques. « Ces néo-
» phytes se passent de tout, dit don Antoine de Ul-
» loa, avec la plus grande affection; et les actions
» publiques ne le cèdent à celles des plus grandes
» villes d'Espagne, ni pour l'ordre, ni pour l'adresse
» de ceux qui en font les préparatifs ».

Les cimetières, qui sont toujour[illegible]z près de l'église, sont de grandes places carr[illegible], fermées de murailles basses, et plantées tout au tour de palmiers et de cyprès qui s'élèvent fort haut; ils sont partagés dans leur longueur, par de belles allées bordées de citroniers et d'orangers, et celle du milieu conduit à une chapelle, où l'on va processionnellement, tous les lundis de l'année, chanter une messe des morts, suivie d'un *Libera*, à chacune des croix qui sont aux quatre coins du cimetière. On a encore bâti, à quelque distance de chaque réduction, des chapelles, qui sont le terme des processions que l'on fait,

fait, soit aux jours des rogations, soit lorsqu'on veut implorer le secours du ciel dans les calamités publiques, soit pour rendre grâces à Dieu pour quelque faveur qu'on en a reçue. Toutes les rues de la bourgade aboutissent à une de ces chapelles, et à l'extrémité de ces rues il y a une croix, où la procession fait une pause, pour y chanter un motet en musique, dont les paroles ont du rapport au sujet de la procession, ou bien à quelque article de la doctrine chrétienne. De là, on entre dans une avenue plantée des plus grands et des plus beaux arbres, qui conduit à la chapelle; on y arrive en chantant les prières ordinaires, et on les termine encore par un motet. Tous assistent à ces processions, excepté ceux qu'une indisposition, ou quelque occupation nécessaire, en dispense.

Rien n'a été oublié pour établir la plus exacte police dans cette république. Chacun doit être retiré chez soi à une heure marquée; la patrouille commence aussitôt sa marche, et ne cesse point de faire sa ronde pendant toute la nuit; on n'y emploie que des personnes sur qui on puisse compter, et on la change toutes les trois heures. Cette précaution a deux objets : le premier, d'empêcher que personne ne sorte de sa maison pendant la nuit, sans qu'on sache ce qui l'y oblige, et où il va; le second, de se garder des surprises des ennemis, car il y a partout des Indiens errans, dont il faut se défier. Pour faire le choix de ceux à qui l'on confie ainsi le bon ordre et la sûreté publique, on prend les mêmes mesures que quand il est question de choisir ceux

qu'on destine aux charges et au service des églises.

Ces mesures sont de préparer dès l'enfance, pour quelque emploi que ce soit, ceux en qui l'on remarque plus de dispositions, et de leur donner une éducation qui les y rende plus propres. On n'apprend aux gens du commun que ce qui est nécessaire pour le travail, pour savoir bien gouverner une famille, et pour s'acquitter des emplois qui ne demandent point de talens particuliers. Autrefois les Guaranis, et tous les autres Indiens de ces provinces, ne savoient compter que par les doigts des pieds et des mains; pour exprimer l'excédent de vingt, ils se servoient d'un terme qui signifie *beaucoup :* présentement les néophytes sont en état de faire tous les comptes dont ils ont besoin, et on ne leur demande rien de plus. On connoît leur portée, et on n'exige rien d'eux au-delà; on les retient dans leur ancienne simplicité, mais dégagée de ce qu'elle avoit de vicieux et de barbare. En un mot, cette république est proprement le règne de la simplicité évangélique; et c'est pour ne l'y point altérer, qu'on éloigne, autant qu'il est possible, ces nouveaux fidèles de toute communication avec les Européens; l'expérience ayant fait connoître que toutes les chrétientés du nouveau monde qui sont déchues de leur première ferveur, ne l'ont perdue, que pour avoir vu de trop près, et trop fréquenté les anciens chrétiens.

C'est encore pour cela que dans tous les voyages qu'ils sont obligés de faire, pendant leur séjour dans les villes, et tout le temps qu'ils sont employés, soit à la guerre, soit pour les travaux du

roi, ils ont toujours avec eux des missionnaires, qui ne les perdent point de vue, qui tiennent la main à ce qu'ils s'acquittent exactement de leur devoir et de leurs exercices de piété, et qui leur parlent souvent de Dieu; et on a eu jusqu'ici, la consolation d'apprendre qu'ils ne se dérangent point; que ce qu'ils entendent et voient de plus capable de les scandaliser, ne leur inspire qu'une plus grande horreur pour le vice, qu'il ne sort jamais de leur bouche une parole indécente, et qu'ils se portent d'eux-mêmes à leurs exercices de dévotion. Il est pourtant vrai que dans les réductions les plus éloignées, d'où ils sortent plus rarement, la ferveur et la simplicité ont quelque chose de plus marqué que dans les autres; et que dans celles-ci les missonnaires sont obligés de redoubler leur attention sur tout ce qui se passe.

Ce qui n'est point contesté aujourd'hui dans toute l'Amérique méridionale, c'est qu'on n'aperçoit dans ces Indiens aucun reste de leur ancien caractère, qui les portoit à la vengeance, à la cruauté, à l'indépendance et aux vices les plus grossiers; en un mot, que ce sont des hommes tout différens de ce qu'ils étoient. Ce qui domine le plus encore, et ce qui se remarque d'abord, c'est une cordialité, une douceur, une union, une charité prévenante, qui charment surtout les infidèles, et les préviennent en faveur du christianisme. L'affection avec laquelle ils se secourent mutuellement dans leurs besoins, et la joie qu'ils font éclater, quand ils voient croître le nombre des adorateurs de Jésus-Christ, ne permettent pas de douter que le véritable amour du pro-

chain, le zèle de la gloire de Dieu, et celui du salut des ames, ne soient devenus leur passion dominante. Il n'est rien en effet qu'ils ne soient disposés à faire et à souffrir pour étendre le royaume de Dieu, et l'on en verra bien des exemples dans la suite. Il y a entre eux une espèce d'émulation pour faciliter aux nouveaux missionnaires l'étude de leur langue; et on a vu un cacique apprendre l'espagnol, afin de pouvoir traduire, comme il a fait, des livres de piété. Quand il s'agit de fonder une nouvelle réduction, tous y concourent avec le plus grand empressement et une générosité sans bornes.

Les réjouissances publiques, qu'on leur permet de temps en temps, ont paru nécessaires, tant pour conserver leur santé, que pour entretenir parmi eux un air de gaieté, qui, bien loin de nuire à la vertu, contribue à la faire aimer, et à augmenter la ferveur, quand, à l'exemple du roi prophète, on se propose la céleste patrie pour le principe de sa joie. On y a encore eu en vue de resserrer de plus en plus, les liens d'une parfaite union entre tous les membres de cette république; et l'expérience a fait voir qu'on en avoit bien jugé. Les femmes n'y sont jamais que spectatrices, et la présence des pasteurs y retient tout le monde dans les bornes de la bienséance, que des chrétiens ne doivent jamais passer; la moindre liberté indécente qu'on s'y donneroit, seroit punie sur le champ.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'on ne voit nulle part un bonheur aussi parfait que celui dont on jouit dans cette nouvelle église, et que

M. Muratori a eu raison d'intituler la description qu'il en a faite, *il Christianesimo felice*. En effet, que reste-t-il à desirer à des chrétiens qui sont assurés de ne jamais manquer du nécessaire auquel ils se sont bornés ; qui savent même, à l'exemple de l'apôtre, vivre également dans l'abondance sans en abuser, et dans la disette sans se plaindre ; qui ne sont jamais tentés de se défier de la Providence, qui leur fait toujours trouver des ressources contre tous les accidens imprévus ; qui, dans toutes leurs actions et dans tous leurs sentimens prennent pour règles les plus pures maximes de la religion ; qui sont sous la conduite de ceux à qui ils sont redevables de tous les avantages dont ils jouissent ; enfin, qui possèdent tous ceux de la subordination et de la dépendance, sans en ressentir la gêne?

Ils seroient sans doute encore plus heureux, si on avoit pu leur laisser ignorer jusqu'au nom de la guerre ; mais ils en ont, dans les commencemens de leur réunion, essuyé toutes les horreurs comme nous le verrons bientôt ; et ils ont encore des voisins dont ils ne peuvent espérer ni paix, ni trêve, qu'autant qu'ils seront en état de s'en faire craindre. Il a donc fallu les armer, les aguerrir, et leur apprendre un art, qui est le plus grand fléau de la terre ; mais ce n'est, ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des autres nations, qu'ils font la guerre. Comme les autres Indiens, ni les autres ennemis qui leur ont fait tant de mal, n'osent plus aujourd'hui les attaquer, ils n'ont plus depuis longtemps, aucune autre occasion de la faire, que pour

le service du prince, auquel ils ont juré une obéissance parfaite. Ainsi, la consolation de ceux qui sont chargés de leur conduite, est que non-seulement c'est toujours une sage et nécessaire prévoyance, ou le service qu'ils doivent à leur souverain, qui leur fait prendre les armes, et qu'ainsi ils ont trouvé le secret de se sanctifier dans une profession où il y a tant d'écueils pour la vertu.

Chaque bourgade entretient un corps de cavalerie et un d'infanterie. Les fantassins, outre le macana, l'arc et la flèche, ont encore la fronde, l'épée et le fusil. Les cavaliers ont le sabre, la lance et le mousquet, parce qu'ils combattent aussi à pied, comme nos mousquetaires; ils fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs canons, qui ne leur servent que pour tenir leurs voisins en respect, et des pièces de campagne qu'ils portent avec eux quand ils sont commandés pour le service du roi; mais j'ai déjà dit qu'ils ne gardent chez eux aucunes de ces armes, que quand ils ont à craindre quelque surprise, ou pour faire l'exercice : hors de là, on ne distingue point le soldat du simple habitant; et ces braves, qui font la sûreté de la république, et qui sont si souvent revenus couverts de lauriers, dès qu'ils n'ont plus les armes à la main, sont l'exemple des autres par leur piété et par leur soumission.

Tous les lundis, non-seulement le corrégidor de chaque bourgade les fait passer en revue dans la place, mais on leur fait faire l'exercice; puis ils se séparent en deux bandes, qui se chargent, et ils le font quelquefois avec tant d'ardeur, qu'on est obligé

de sonner la retraite, de peur de quelque accident. Il y a aussi de temps en temps, des prix proposés pour les archers, les lanciers, les frondeurs, et pour ceux qui tirent au blanc. L'exercice de la lance est le plus divertissant de tous ; celui de la fronde est surprenant, pour la justesse avec laquelle les frondeurs donnent dans le but, et il est vrai de dire qu'il n'y a point, dans l'Amérique, de troupes qui puissent tenir contre eux ni contre les lanciers. On peut même assurer, en général, qu'à forces égales toute cette milice est invincible ; mais elle a été long-temps, et a peut-être encore besoin d'être dirigée par quelques officiers espagnols ; elle est d'ailleurs extrêmement docile, ne recule jamais, et se rallie fort aisément au premier ordre, quand elle a été rompue.

Les surprises, les embuscades qui ont été dans les commencemens, si fatales à ces Indiens, ne réussissent plus à leurs ennemis, par les soins qu'on prend de les tenir toujours sur leurs gardes. Il y a, en tout temps, un corps de cavalerie qui bat l'estrade, et qui donne avis de tout ce qu'il a découvert ; les défilés par où l'on pourroit pénétrer dans leur pays, sont bien gardés ; et comme il pourroit arriver que, malgré toutes ces diligences, des partis ennemis vinssent, à la faveur des bois, insulter une bourgade, tandis qu'on seroit à l'église, pour peu qu'on ait lieu de le craindre, on permet aux gens de guerre d'y porter leurs armes, afin qu'à la première alarme ils puissent arrêter un coup de main, et donner à tous les habitans le moyen de se reconnoître.

Cette république occupe une grande étendue de pays, dont le climat est en général humide et assez tempéré : dans quelques-unes des plus avancées vers le sud, l'hiver est assez froid ; mais partout les terres sont bonnes, et portent tout ce qui est nécessaire à la vie ; non-seulement ce qui est naturel au pays, mais tout ce qu'on y a semé des grains de l'Europe y vient aisément. La récolte du coton y est ordinairement de deux mille arrobes dans chaque bourgade. On y recueille beaucoup de tabac, un peu de sucre, du miel et de la cire, qui ne coûtent que la peine de les aller chercher dans les bois. Quand on a mis à part tout ce qui suffit pour la provision de l'année et pour les semences, on porte le reste et l'herbe de Paraguay à Santa-fé, pour en faire l'échange avec d'autres marchandises, et se procurer de l'argent pour payer le tribut, et acheter ce qu'on ne peut pas avoir par échange.

Les Guaranis ont assez long-temps composé seuls, ou presque seuls, cette république, ils font encore le plus grand nombre de ceux qui la composent. Après eux les Tapés, qui parloient la même langue, et qui ont vraisemblablement la même origine, sont les plus nombreux : on trouve même leur nom donné généralement à tous, dans quelques rescrits des rois catholiques ; mais il y a peu de nations entre le Parana, la province d'Uruguay et le Brésil, qui n'ayent fourni quelques recrues aux réductions. D'ailleurs, il y a souvent des missionnaires en campagne avec des troupes de néophytes, pour en faire de nouvelles, et il est rare qu'ils en reviennent sans quel-

ques prosélytes. Les plus difficiles à gagner sont les Guanoas, dont nous parlerons ailleurs, non-seulement parce qu'ils sont fort libertins, et qu'ils craignent qu'on ne les force à travailler, mais encore parce que leur sang est mêlé avec celui des Espagnols, dont de temps en temps, quelques-uns se réfugient chez eux pour se soustraire aux poursuites de la justice, et ne peuvent, par leurs mauvais exemples, que les éloigner du christianisme. Il y en a cependant de temps en temps, quelques-uns que la curiosité et l'envie de revoir leurs compatriotes y attirent, et que le bon accueil qu'on leur fait y retient. La même chose arrive à d'autres Indiens, et même à des Charuas, peuple errant et féroce, et qui a massacré bien des Espagnols dans les premiers temps de l'établissement de Buenos-Ayres, et de tous ceux qu'on a tentés de faire de ce côté-là; mais après les Guaranis et les Tapés, ceux qui ont le plus contribué à remplir les vides, que les guerres et surtout les maladies font assez souvent dans les réductions, sont les Guananas, qui habitent entre le Parana et le Brésil. Comme ils cultivent la terre, qu'ils ne reçoivent point chez eux de transfuges, et qu'ils sont laborieux et assez dociles, on a moins de peine à les gagner.

On s'étonnera sans doute, qu'une république si bien réglée, et où l'on prend tant de précautions pour prévenir tout ce qui pourroit altérer la santé de ceux qui la composent, ne se peuple pas davantage; les néophytes ont long-temps essuyé des révolutions, et soutenu des guerres qui

en ont fait périr un nombre infini. Il est vrai qu'avec le secours des armes à feu ils n'ont plus rien à craindre de la part des autres Indiens ; mais leurs longues et fréquentes absences pour le service du roi, n'ont pu encore les garantir de certaines maladies épidémiques, qui ont réduit quelquefois des bourgades entières à la moitié de ses habitans : c'est ce qui a souvent trompé bien des personnes qui, voyant les rôles d'une armée, et jugeant sur cela, de ce qui devoit entrer dans les coffres du roi, les années suivantes, pour le tribut, ne savoient point ou ne vouloient point faire attention, que le nombre des tributaires, non-seulement n'étoit pas augmenté, comme ils le supposoient, mais étoit même considérablement diminué.

Les plus ordinaires de ces maladies, auxquelles on donnoit souvent le nom de *peste*, parce qu'elles devenoient en peu de temps générales, sont la petite vérole, le pourpre, les fièvres malignes, et une quatrième, dont on s'est contenté de nous dire qu'elle est accompagnée de douleurs très-aiguës. Toutes sont d'autant plus dangereuses, que ces Indiens ne prennent d'eux-mêmes aucune précaution, et qu'il est assez difficile de leur faire prendre celles qui sont nécessaires, ou pour les prévenir, ou pour en arrêter les progrès ; qu'ils n'ont ni médecins, ni d'autres chirurgiens que quelques frères jésuites pour toutes les réductions, et qu'on n'a pu encore y établir des hôpitaux, ni de bons pharmaciens. Les missionnaires y suppléent, autant qu'il leur est possible, de leurs

soins, et de tout ce que la plus tendre et la plus industrieuse charité peuvent leur suggérer pour le soulagement des malades. Il faut convenir que deux hommes, et quelquefois un seul, obligés de veiller en même temps aux besoins du corps et de l'ame, d'aller souvent à la campagne, où la garde des troupeaux et des barrachs, et les travaux de la terre retiennent une partie des hommes qui y sont surpris de la maladie, qui n'ont pas souvent un moment de repos, ni le jour et la nuit, ne peuvent pas fournir à tout. Il est même étonnant et presque miraculeux que, respirant sans cesse un air empesté, toujours occupés à servir les malades, à administrer les Sacremens aux moribonds, et à donner la sépulture aux morts, ils y succombent rarement.

Les néophytes comprennent bien tout cela : rien ne fait plus d'impression sur leurs esprits et sur leurs cœurs, et ne touche davantage les infidèles, dont plusieurs en sont souvent témoins, que cette charité, qui embrasse tout, qui s'expose à tout, qui ne se refuse à rien, et que rien ne rebute. Il n'est donc pas étonnant qu'instruits, comme ils le sont, de la différence de leur situation, et de celle des autres Indiens qui sont soumis au service personnel, ils soient si fort attachés à ceux à qui ils ont obligation de leur liberté, et que toutes les fois qu'on a voulu leur donner d'autres pasteurs, on les ait vus au moment de se disperser, et que cela soit arrivé plus d'une fois. Ces missionnaires, de leur côté, ont pour eux une tendresse qui ne sauroit aller plus loin; elle leur est surtout inspirée par la confiance entière que ces

pauvres néophytes leur témoignent, en toute occasion, par leur patience et leur résignation dans leurs maladies, où, quoique dénués de bien des soulagemens, qu'on n'est point en état de leur donner, et quelque vives que soient les douleurs qu'ils ressentent, il est rare qu'il leur échappe un mot de plainte. Ils reçoivent tout de la main de Dieu, avec soumission, souvent même avec actions de grâces, et ne soupirent qu'après la céleste patrie.

La consolation de ces hommes apostoliques, lorsque le Seigneur frappe ainsi leur troupeau, est la plus grande assurance qu'ils puissent avoir que le ciel se peuple de leurs pertes, et que ce sont autant d'intercesseurs de plus auprès du maître de la moisson, pour obtenir de lui une plus abondante récolte dans leurs courses évangéliques. Ces maladies surprennent quelquefois les néophytes dans leurs voyages, où ils se trouvent dénués de tout secours. Souvent, ils n'ont pas fait la moitié du chemin qu'ils avoient à faire, que la petite vérole les oblige de s'arrêter, en danger de périr, sur une rive déserte, ou de devenir la proie des barbares. Le père Cattaneo qui, pour son coup d'essai, en fut témoin en 1730, nous en donne, dans une de ses lettres, un détail qu'on ne sauroit lire sans en être touché.

Détail sur l'expulsion des Jésuites de la province du Paraguay (1).

Les Jésuites entrèrent dans la carrière apostolique avec le courage des martyrs et une patience que le ciel seul peut donner ; il falloit l'un et l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance et au travail, des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas, le zèle triompha de tout, et la douceur des missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. D'une nation barbare, sans mœurs et sans religion, les missionnaires en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens charmés de l'éloquence entraînante de leurs apôtres, et plus encore de l'intrépidité de leur courage, de la sublimité de leurs vertus, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur. Ainsi la religion chrétienne réalisoit dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée ; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires, tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de ra-

(1) *Voyage autour du monde*, par M. de Bougainville, t. I, pag. 129.

conter une fiction (M. de Châteaubriand, p. 48).

Les Jésuites s'occupoient du soin d'étendre les missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années et de patience. La cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fît en même temps dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Ayres, et don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer ; il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, et prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, et quelques ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire ; Bukarely fit son entrée à Buenos-Ayres au commencement de 1767.

Lorsque don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres, tant pour cette province que pour le Chili, où ce général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la rivière de la Plata au mois de juin 1767, et le gouverneur dépêcha sur le champ deux officiers, l'un au vice-roi du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corrientes, Santa-fé, Salto, Montevideo et le Paraguay. Comme il craignit que, parmi les commandans de ces divers en-

droits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret et l'exactitude que la cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le jour qu'il fixoit pour l'exécution, et de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans le même lieu, les premiers emplois ecclésiastiques et civils. Cordoue surtout l'intéressoit; c'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites et la résidence habituelle du provincial. C'est là qu'ils formoient et qu'ils instruisoient dans la langue et les usages du pays, les sujets destinés aux missions, et à devenir chefs des peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un officier de confiance, qu'il nomma lieutenant de roi de cette place, et que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes: il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les missions, et c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, et il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement; d'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de gouvernement prête à substituer au leur, et d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie? Le gouverneur se détermina à temporiser, et se contenta pour le moment, d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le corrégidor et un cacique

de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin et hors des réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vues : l'une de se procurer des otages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites ; l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buenos-Ayres, et d'avoir le temps de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient, lorsque n'étant plus tenus par la lisière, ils jouiroient des mêmes priviléges et de la même propriété que les sujets du roi.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, et quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne, sans autres lettres que celles adressées au général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale en étoit combiné pour le jour où tous les courriers auroient eu le temps de se rendre à leur destination, et le gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du roi, l'Andalous et l'Avanturero, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé ; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en

entrant

entrant dans la rivière, il falloit bien en sauver l'équipage, et lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés : ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandît. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au marquis de Bukarely, et arriva à Buenos-Ayres, le 9 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balança pas; il expédia à l'instant à tous les commandans des places, un ordre d'ouvrir leurs paquets, et d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les courriers étoient partis, et les deux maisons des Jésuites à Buenos-Ayres investies, au grand étonnement de ces pères qui croyoient rêver, lorsqu'on vint les constituer prisonniers et se saisir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, et on y arrêta cinq négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécutèrent avec la même facilité dans toutes les villes; partout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, et on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper; mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous

la main qui les frappoit, et reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arrivèrent à la fin d'août à la Encenada, où se rendirent peu après, ceux de Corrientes, de Buenos-Ayres, et de Montevideo; ils furent aussitôt embarqués, et ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de septembre; les autres pendant ce temps, étoient en chemin pour venir à Buenos-Ayres attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 septembre tous les corrégidors et un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite; ils étoient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route; la seule instruction, dont les curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le gouverneur général. « Préparez-vous, mes » enfans, leur avoit-il dit, à entendre beaucoup de » mensonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus présent à leur réception; ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, et s'y formèrent en croissant sur deux lignes; un Espagnol instruit dans la langue des Guaranis leur servoit d'interprète. Le gouverneur parut à un balcon; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allassent se reposer, et qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur si-

gnifier les intentions du roi : il ajouta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, et les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, et souhaitant mille prospérités au roi et au gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontens, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du gouvernement, on les conduisit à une maison de Jésuites où ils furent logés, nourris et entretenus aux dépens du roi; le gouverneur, en les faisant venir, avoit mandé le fameux cacique Nicolas, mais on écrivit que son grand âge et ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

A mon départ de Buenos-Ayres, les Indiens n'avoient pas encore été appelés à l'audience du général; il vouloit leur laisser le temps d'apprendre la langue, et de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir; ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piége. L'on m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances; seulement j'entendis jouer du violon un cacique que l'on nous assuroit être grand musicien; il joua une sonate, et je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste, peu de temps après leur arrivée à Buenos-Ayres, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le marquis de Bukarely reçut une lettre du provincial qui s'y

trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission et de celle de toutes les peuplades, aux ordres du roi.

Ces missions des Guaranis et des Tapes sur l'Uraguay, n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale; plus, au nord, ils avoient rassemblé et soumis aux loix les Majos, les Chiquitos et les Avipones. Ils formoient aussi des nouvelles réductions dans le sud du Chili du côté de l'île de Chiloé; et depuis quelques années, ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste, dans les pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; et sur la carte de leurs réductions, faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination, *oppida christianorum.*

L'on s'étoit attendu, en saisissant le bien des Jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent très-considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe; il y en avoit même de beaucoup d'espèces qui ne se consomment point dans ces provinces; le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Ayres prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines sont en-

core trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société, qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, et servoient en esprit et en vérité, le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste, j'ai su depuis mon retour en France, que le marquis de Bukarely étoit parti de Buenos-Ayres pour les missions le 14 mai 1768, et qu'il n'y avoit rencontré aucun obstacle, aucune résistance à l'exécution des ordres du roi catholique. On aura une idée de la manière dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les pièces qui contiennent le détail de la première scène; c'est ce qui s'est passé dans la réduction d'Yapegu, située sur l'Uraguay, et qui se trouvoit la première sur le chemin du général espagnol; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.



VARIÉTÉS.

Établissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes.

Dès que les Espagnols commencèrent à peupler l'Amérique, les rois d'Espagne érigèrent des tribunaux, auxquels ils donnèrent le titre de *Chambres des comptes*, ou *Conseil royal des Indes*. Ces chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mésintelligence des officiers, et de la révolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles-Quint, en 1524, et ensuite réformées par le même prince; et elles recommencèrent leurs fonctions dans le pays, que l'on partagea depuis en deux royaumes, celui du Pérou et celui du Mexique, lesquels, par succession de temps, se sont augmentés et étendus jusqu'à quatre-vingt-sept mille lieues, qu'on a séparées encore en plusieurs provinces, où ont été bâties quantité de villes célèbres et d'églises considérables, et où, enfin, on a érigé un grand nombre de dignités, tant ecclésiastiques que séculières, c'est-à-dire, des archevêques, des évêques, des abbés, des prieurs, des doyens, des chanoines, des présidens, des chanceliers, des conseillers, etc. Il le falloit ainsi pour l'utilité, le gouvernement et le maintien des colonies qui y sont présentement.

C'est pour cette même raison que le roi d'Espagne a érigé trois chambres des comptes : la première, à

la nouvelle Espagne ; la seconde, au nouveau royaume de Grenade ; la troisième, au Pérou. Leur juridiction est fort étendue, puisqu'elle tient seule lieu de toutes les juridictions que nous voyons en France ; car, s'il y a des officiers établis pour juger des affaires, tant civiles que criminelles, ils sont pris de ces trois célèbres compagnies, qui connoissent particulièrement des affaires du roi.

Ceux qui ont le maniement de ses deniers, sont obligés de compter devant elles, dans les bureaux et les départemens qui sont destinés à cet usage. On trouve, dans ces départemens, des mémoires très-curieux, où l'on peut apprendre le gouvernement politique du roi d'Espagne dans l'Amérique, et toute l'histoire du pays.

Lorsqu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'est au roi, immédiatement, que ces chambres envoient le paquet secret qui les contient, après l'avoir scellé ; et c'est à ces mêmes chambres que le roi renvoie immédiatement la réponse qu'il trouve à propos de leur rendre. Il a composé ces chambres, des officiers dont on va voir le dénombrement.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil royal des Indes.

Chacune de ces chambres consiste en un président, un grand chancelier, douze conseillers ou maîtres des comptes, un procureur du roi, deux avocats généraux, un sous-chancelier, un grand prevôt, quatre auditeurs des comptes, vingt-quatre clercs

des deux greffes, cinq restaurateurs, deux substituts du procureur du roi, un avocat et un procureur des pauvres, un historiographe, un géomètre, un arpenteur, un greffier de la chambre, un concierge, un sous-concierge, dix huissiers, un chapelain, un sous-chapelain.

Si les rois sont indispensablement obligés de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne sont pas moins obligés de songer à celles qui les regardent en particulier, parce que les affaires publiques qui concernent les sujets, dépendent absolument des affaires particulières qui regardent les rois. C'est dans cette vue que Philippe IV, roi d'Espagne et des Indes, forma un conseil privé, choisi d'entre les officiers les plus expérimentés de la chambre dont il s'agit. Ce conseil s'assemble les lundis et les vendredis, pour résoudre des affaires les plus importantes.

Ces chambres exercent une juridiction souveraine sur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le criminel que pour le civil; établissant les juges et les gouverneurs, et tous les autres officiers, de quelque condition qu'ils puissent être; ordonnant les armées navales, les galions, les envois extraordinaires des frégates d'avis, et le choix des navires. De plus, elles ont le pouvoir de donner des patentes aux particuliers pour le négoce des Indes, et pour tenir des conseils extraordinaires; d'envoyer des ordres aux vice-rois et aux généraux des flottes. Elles ont droit encore de donner les archevêchés et les évêchés, et d'en disposer souverainement.

Ces chambres s'assemblent, le matin, pendant trois heures, le mardi, le mercredi, le jeudi et le samedi, seulement, car, le lundi et le vendredi, comme je viens de le dire, sont destinés pour le conseil privé. L'assemblée générale règle tout ce qui regarde le gouvernement; et quand il y a quelques différends entre des particuliers, on tient deux autres assemblées pour leur donner audience.

Outre cela, il y a encore un conseil de guerre, composé de quatre des plus anciens conseillers, avec un président : il se tient le mardi et le jeudi de chaque semaine; on y résout tout ce qui regarde la guerre, tant par mer que par terre; on y donne toutes les charges militaires, tant celles qui sont vacantes, que celles qui sont nouvellement créées, aussi bien que celles qui concernent le commerce.

De l'Etat ecclésiastique dans les possessions espagnoles, en 1744.

L'archevêché de Lima, dans le royaume du Pérou, a huit évêchés suffragans, quarante chanoines, neuf archidiacres, huit chantres, sept écolâtres, sept trésoriers, dix-sept aumôniers, six agens, dont le revenu en général est de quatre cent vingt-neuf mille deux cents ducats, qui font six cent quarante-trois mille huit cents livres de notre monnoie. Il est à remarquer qu'un ducat ne vaut que trente sols.

L'archevêché de Sainte-Foi de Bogota, dans le nouveau royaume de Grenade, a pour suffragans trois évêchés, huit doyennés. Il a encore quatre archidia-

cres, quatre chantres, trois écolâtres, trois trésoriers, sept chanoines, trois doyens, dont le revenu général est de cinquante-neuf mille huit cent quatre-vingt-dix ducats, qui font quatre-vingt-neuf mille huit cent trente-cinq livres de notre monnoie.

L'archevêché de la province de Plata, dans le même royaume, a pour suffragans cinq évêchés, six doyennés, six archidiaconés, avec quatre chantres, un écolâtre, trois trésoriers, dix-sept chanoines, trois aumôniers, dont le revenu est en général de deux cent quatre-vingt-huit mille deux cent vingt-six ducats, et de notre monnoie trois cent quatre-vingt-huit mille trois cent trente-huit livres.

L'archevêché de Mexique, capitale du royaume de la nouvelle Espagne, a pour suffragans neuf évêchés, dix doyennés, cent vingt-neuf diaconés, dix archidiacres, huit chantres, sept écolâtres, six trésoriers, cent quarante-trois chanoines, vingt-six aumôniers, dont le revenu en général, monte à un million cent cinquante-six mille deux cent quatre ducats, qui font un million sept cent trente-quatre mille trois cent six livres de notre monnoie.

L'archevêché de l'île de Saint-Domingue, qui emporte la primatie des Indes de l'Amérique, a pour suffragans quatre évêchés et deux abbayes, quarante-un chanoines, quatre doyens, quatre archidiacres, quatre chantres, deux écolâtres; et le revenu en général est de cent vingt-deux mille huit cents ducats, et de notre monnoie cent trente-quatre mille deux cents livres.

L'archevêché de la ville de Manilla, capitale des

Philippines, dépendante du royaume de Mexico, a pour suffragans trois évêchés avec un doyen, un chantre, un écolâtre, un trésorier, trois chanoines, quatre aumôniers, deux agens, dont le revenu, en général, est de vingt-quatre mille huit cents ducats, qui sont trente-sept mille deux cents livres de notre monnoie.

En sorte que le nombre des officiers du clergé de l'Amérique, dépendant du roi d'Espagne, consiste en six archevêques, trente-huit évêques, deux abbés, cent quatre-vingt-neuf doyens, trente-trois archidiacres, vingt-neuf chantres, trente-un écolâtres, vingt-cinq trésoriers, deux cent quatorze chanoines, soixante-cinq aumôniers, vingt agens, qui font tous ensemble six cents officiers du clergé, et qui ont en tout de revenu deux millions huit cent quatre-vingt-un mille trente ducats, c'est-à-dire, trois millions huit cent vingt-un mille cinq cent quarante-cinq livres de notre monnoie.

Il y a encore, outre cela, quatre universités, où l'on enseigne les arts libéraux, et les sciences supérieures; savoir, à Mexico, à Lima, à Santo-Domingo et à Manilla.

De plus, il y a trois chambres générales de l'inquisition, à Mexico, à Lima et à Carthagène. Outre les archevêchés, évêchés, abbayes, etc., dont nous avons parlé ci-dessus, il y a dans l'Amérique soixante-dix mille églises, tant paroissiales que claustrales, qui ont leurs rentes particulières.

Depuis que le roi d'Espagne possède l'Amérique, jusqu'en l'année 1680, on compte neuf cent quatre-

vingt-dix-sept prélats, dont il y en a eu deux cent vingt-quatre choisis d'entre les moines, et le reste d'entre les prêtres séculiers.

Dénombrement et revenus des bénéfices auxquels le roi d'Espagne pourvoit dans l'Amérique.

L'église cathédrale de la ville de Los-Reyes, capitale du Pérou, a eu depuis son institution huit prélats, et est dédiée à l'apôtre saint Jean; elle a encore huit évêchés suffragans, trente-deux chanoinies, un doyen qui a quatre mille ducats de revenu, un chantre, un archidiacre, un écolâtre, un trésorier, qui ont chacun trois mille ducats de rente; et dix chanoines, ayant chacun de revenu, deux mille cinq cents ducats; six partageurs, mille; quatre chapelains, cinq cents.

Les évêchés suffragans sont ceux qui suivent : le premier est celui de la ville d'Arequipe, consacré à la sainte Vierge, sous le titre de l'Assomption. L'évêque a seize mille piastres de revenu; le doyen, deux mille; l'archidiacre, le chantre, le trésorier, chacun dix-huit cents; et quatre chanoines, chacun quatorze cents ducats.

Le deuxième est l'évêché de la ville de Truxillo, sous le titre de la Conception de la sainte Vierge. L'évêque a quatorze mille ducats de revenu; deux doyens, chacun deux mille; un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, chacun douze cents; et deux partageurs, mille.

Le troisième est l'évêché de Santo-Francisco de

Quito, dédié à sainte Marie. L'évêque a de revenu dix-huit mille ducats; le doyen, quinze cents; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre et le trésorier, chacun seize cents; six chanoines, quatre aumôniers, chacun cinq cents.

Le quatrième est l'évêché de la ville de Cusco, sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge. L'évêque a de revenu vingt-cinq mille ducats; le doyen, dix-neuf cents; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun deux mille; six chanoines, chacun douze cents; et trois partageurs, chacun huit cents.

Le cinquième évêché est celui de la ville de Saint-Juan de la Vittoria de Quamanga, dédié à l'apôtre saint Jean. L'évêque a huit mille ducats de revenu; le doyen, treize cents; l'archidiacre, le chantre, chacun onze cents; deux chanoines, chacun huit cents.

Le sixième est l'évêché de Panama, dédié à Notre-Dame del antigua del d'Arien; il a été le premier établi en Terre-ferme. L'évêque a six mille ducats de revenu; le doyen, onze cents; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun huit cents; et trois chanoines, chacun six cents.

Le septième est l'évêché de Saint-Jacques de Chile, dédié à sainte Marie. L'évêque a de revenu cinq mille ducats; le doyen, neuf cents; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun huit cents.

Le huitième est l'évêché de la ville impériale de Chile, sous le titre de la Conception de la sainte Vierge. L'évêque a quatre mille piastres de revenu; le

doyen, sept cents; l'archidiacre, cinq cents; deux chanoines, chacun quatre cents.

Dépendances et revenus de l'archevêché de Sainte-Foi de Bagota.

Cet archevêché est établi dans le nouveau royaume de Grenade, sous le titre de la Conception de la sainte Vierge. Il a trois évêchés pour suffragans, savoir : Carthagène, Popayan et Sainte-Marthe. L'archevêque a de revenu quatorze mille ducats ; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun quatorze cents ; quatre chanoines, chacun mille ; deux aumôniers, chacun sept cents; et le doyen, deux mille.

Le premier évêché suffragant est celui de Popayan, dédié à la sainte Vierge. L'évêque a de revenu cinq mille ducats ; le doyen, cinq cents ; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre et le trésorier, chacun six cents ; et cinq chanoines, chacun cinq cents.

Le deuxième est l'évêché de Carthagène, consacré à sainte Catherine. L'évêque a de revenu six mille piastres; le doyen, sept cents ; le chantre, l'archidiacre, l'écolâtre, chacun cinq cent cinquante ; deux chanoines, chacun quatre cents.

Le troisième est l'évêché de Sainte-Marthe, dédié à la même sainte. L'évêque a de revenu mille huit cents ducats ; le doyen, six cents ; l'archidiacre, le chantre, chacun quatre cents ; un chanoine, trois cents.

Dépendances et revenus de l'archevêché de la Plata.

L'archevêché de cette ville a cinq évêchés pour suffragans, savoir, ceux de la Paix, de Cucuman, de Santa-Cruz, de Pariguay et de la Trinité. Cet archevêché est dédié à sainte Marie, a soixante mille écus de revenu tous les ans; le doyen, cinq mille piastres; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun quatre mille piastres; six chanoines, chacun trois mille; six partageurs, chacun dix-huit cents.

Le premier évêché suffragant est celui de Notre-Dame de Paix, dans la province de Chiuqujago. L'évêque a tous les ans dix-huit cent trente-huit piastres; le doyen, cinq cents; l'archidiacre, le chantre, le trésorier, chacun quatre cents; deux chanoines, chacun trois cents.

Le deuxième est celui de Santiago del Estero, dans la province de Tucuman, dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul. L'évêque a tous les ans, de revenu, six mille ducats; le doyen, l'archidiacre, le trésorier, chacun sept cent cinquante.

Le troisième est l'évêché de Saint-Laurent de las Barenças de Santa-Cruz, de la Lierra, dédié au même saint. L'évêque a tous les ans, de revenu, douze mille ducats, le doyen, dix-huit cents; l'archidiacre, seize cents; deux chanoines, chacun treize cents.

Le quatrième est l'évêché de Pariguay, sous le titre de la Visitation de la sainte Vierge. L'évêque a tous les ans seize mille ducats; le doyen, deux mille; l'ar-

chidiacre et le chantre, chacun dix-huit cents; cinq chanoines, chacun treize cents; deux partageurs, chacun deux mille.

Le cinquième est l'évêché de la Trinité de la ville de Santa-Maria del Puerto de Buenos-Ayres, dédié à saint Martin. L'évêque a cinq mille ducats tous les ans; le doyen, cinq cents; l'archidiacre, quatre cent cinquante; deux chanoines, chacun quatre cents.

Dépendances et revenus de l'archevêché de Mexico.

L'archevêché de la ville de Mexico, capitale du royaume de la nouvelle Espagne, a été premièrement institué en évêché, en 1518, et ensuite érigé en archevêché. Cet archevêché est dédié à Notre-Dame; il a de revenu annuel, vingt mille piastres, et dix évêchés pour suffragans, savoir, ceux del Pueblo de los Angelos, de Valladolid, de Guatimala, de la Vera-Cruz, y compris celui de Goaxaca, celui de Giriapia, ceux de la nouvelle Galice, de Jucatan et de nouvelle Biscaye.

Le doyen de l'archevêché de Mexico a, de revenu annuel, dix-neuf cent cinquante piastres; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun seize cent quatre-vingt-dix-huit piastres; dix chanoines, chacun seize cents; six aumôniers, chacun neuf cent quatorze; six médiateurs, chacun quatre cent cinquante-sept.

Le premier évêché suffragant est celui de la ville de Pueblo de los Angelos, dédié à Notre-Dame. L'évêque a de revenu annuel, cinquante mille piastres;

tres; le doyen, quatre mille; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, un trésorier, chacun cinq mille; vingt-sept chanoines, chacun trois mille; six aumôniers, chacun trois mille.

Le deuxième est l'évêché de Valladolid, dans la province de Mechacham, dédié à saint Sauveur. l'évêque a de revenu annuel trente-quatre mille piastres; le doyen, dix-sept cents; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun deux mille six cents; huit chanoines, chacun treize cents; six aumôniers, chacun sept cents.

Le troisième est l'évêché d'Antequera, dans la vallée de Guaxaca, dédié à sainte Marie. L'évêque a tous les ans sept mille piastres; neuf diacres, chacun mille piastres; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun huit cents piastres; cinq chanoines, chacun six cents.

Le quatrième est l'évêché de Guadalaxara, dans la province de la nouvelle Galice, dédié à sainte Marie. L'évêque a tous les ans sept mille piastres; onze doyens, chacun mille piastres; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun huit cents; sept chanoines, chacun six cents.

Le cinquième est l'évêché de la ville de Duranguo, capitale de la nouvelle Biscaye, dédié à saint Mathieu. L'évêque a de revenu annuel quatre mille piastres; cinq doyens, un archidiacre, un chantre, chacun huit cents; deux chanoines, chacun six cent soixante.

Le sixième est l'évêché de la ville de Mérida, capitale de la province de Jucatan, dédié à santo Idel-

fonso. L'évêque a de revenu annuel huit mille piastres ; neuf diaconés, de chacun mille piastres ; le doyen en a mille ; l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun huit cents ; deux chanoines, chacun six cents ; deux aumôniers, chacun quatre cents.

Le septième est l'évêché de la ville de Santiago, capitale de la province de Guatimala, dédié à saint Jacques, patron d'Espagne. L'évêque a de revenu annuel huit mille piastres ; dix diaconés, ayant chacun douze cents piastres ; un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, chacun cinq mille ; cinq chanoines, chacun huit cents.

Le huitième est l'évêché de Saint-Jago de Léon, dans la province de Nicaragua. L'évêque a de revenu annuel trois mille ducats ; cinq diaconés, de six cents piastres de revenu ; un archidiacre et un écolâtre, avec chacun quatre cents ; et deux chanoines, chacun trois cents.

Le neuvième est l'évéché de la ville de Chiappa, dédié à saint Christophe. L'évêque a de revenu annuel cinq mille piastres ; un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, chacun huit cents ; deux chanoines, chacun six cents ; et enfin six diaconés, de chacun huit cents.

Dépendances et revenus de l'archevêché de Saint-Domingue.

L'archevêché de la ville de Saint-Domingue, capitale de l'île espagnole, est dédié au même saint.

L'archevêque a de revenu six mille ducats, un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, chacun trois mille; dix chanoines, chacun deux cents; deux aumôniers, chacun cent cinquante; et enfin seize diaconés de chacun quarante : outre cela on y a encore annexé, par acte du 15 février 1624, deux cures, et l'évêché de la ville de la Vega, dans l'île de la Jamaïque.

Cet archevêché a pour suffragans quatre évêchés et deux abbayes.

Le premier est l'évêché de Saint-Jean de Puerto Ricco, dédié au même saint. L'évêque a de revenu annuel cinquante mille maravedis; un archidiacre, un chantre, ont chacun deux mille réales; cinq chanoines, chacun cent cinquante ducats; deux aumôniers, chacun cent; neuf diaconés, chacun deux cents.

Le deuxième est l'évêché de Saint-Jago de Cuba, sous le titre de l'Assomption de Notre-Dame. L'évêque a huit mille piastres de revenu; il y a sept diaconés, de chacun mille; un chantre, qui a six mille réales; cinq chanoines, chacun cinq mille; deux aumôniers, chacun trois mille.

Le troisième est l'évêché de Sainte-Anne de Corro, dans la province de Venezuela, dédié à la même sainte. L'évêque a de revenu annuel huit mille piastres; un chantre, un archidiacre, un trésorier, chacun onze cents; quatre canonicats, chacun de quinze cents.

Le quatrième est l'évêché de la ville de Valladolid, de la province de Comayagua, capitale de la

province des Honduras. L'évêque a de revenu annuel trois mille piastres; de plus il y a cinq diacres, un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, à qui sa majesté catholique a accordé, dès l'année 1618, chacun deux cents piastres de revenu annuel, qu'il fait tirer de son épargne, à condition pourtant de les reprendre sur les dixmes qui peuvent leur revenir.

L'abbaye de la ville de la Vega avoit, pendant qu'elle étoit sous l'obéissance du roi d'Espagne, deux mille ducats de revenu; mais les choses ont changé depuis qu'elle est sous la domination du roi d'Angleterre.

L'abbaye de l'île de la Trinité, en Guyana, a été érigée en 1629, et on travaille à en ériger encore une autre à la Floride, qui doit dépendre de l'île de Cuba.

Dépendances et revenus de l'archevêché de Manilla.

L'archevêché de cette ville, capitale des îles Philippines, sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge, tire, tous les ans, trois mille ducats de l'épargne du roi, selon le concordat du 17 juin 1595; il a douze chanoinies qui tirent leur revenu de la même épargne, selon le concordat de l'année 1594; le doyen a de revenu annuel six cents piastres; le chantre, l'écolâtre, le trésorier, chacun cinq cents; trois aumôniers, chacun trois cents; deux agens, chacun deux cents. Toutes les chanoiniessont ordinairement

accordées aux inquisiteurs. Cet archevêché a trois évêchés pour suffragans.

Le premier est celui du Nom de Jésus, dans l'île de Cebu.

Le second est celui de Nueva Sevillia, dans l'île de Luzon.

Le troisième est celui de la ville de Cacères, dans l'île de Camarines.

Des revenus que le roi d'Espagne tiroit de l'Amérique en 1744.

Ce pays étant merveilleusement fertile en beaucoup de lieux, on sait que les plus grands monarques de l'Europe ont envoyé des colonies dans les contrées les plus abondantes, après s'en être rendu maîtres ; ce qui dans la suite leur a produit de grands avantages.

Les revenus du roi d'Espagne sont très-considérables, et proviennent des impôts qui suivent, savoir : le droit de *senoraje*, de *vacantes en mostrenços*, *almojarifalgos*, *commisos*, *estanca de naypes*, d'*averia*, d'*alcavalo*, de *tributos vacos*, de *ianaconas*, de *tircios de encommiendos*, de *hatunnuras*, d'*aloxa*, de *pulperias*, de *lana vicunna*, de *media anata*. On verra dans la suite l'explication de tous ces mots : outre cela, il y a quantité de marchandises de grand prix, qui payent impôt, comme ambre gris, perles, émeraudes, et plusieurs autres choses précieuses dont on va voir aussi le détail.

Le droit royal de cinq pour cent, est le plus beau

et le meilleur de tous ceux que le roi d'Espagne tire de l'Amérique, et celui d'où proviennent les sommes immenses qu'on porte, tous les ans, en Espagne, dans les galions du roi. Ce droit se lève sur l'or et l'argent, sur toutes les mines de cuivre, de fer, de plomb, et des autres minéraux qui se découvrent tous les jours.

Le roi lève ce droit sans aucun risque pour son compte, c'est-à-dire, franc et quitte de toutes charges; c'est à ces conditions qu'il a cédé les mines aux particuliers. L'argent en barre ou en planche, et celui qui est employé par les ouvriers à diverses sortes d'ouvrages, paye aussi le cinquième; le même droit se prend sur les mines d'or et d'argent, sur l'argent et sur l'or même.

Outre ce droit, le roi en a encore un autre très-considérable, qui consiste en ce que de toutes les mines qui se découvrent dans l'étendue de ce pays, il lui en appartient un certain espace. Il a dans les mines d'argent soixante perches, dans celles d'or cinquante, dans celles des autres métaux, comme fer, cuivre, étain, et plomb, autant que dans celles d'argent. Pour les mines du vif-argent, comme c'est un métal nécessaire pour découvrir tous les autres, le roi les retient entièrement pour lui. Toutefois il en donne la jouissance en propre, trente ans durant, à celui qui les a le premier découvertes.

Le roi tire aussi le cinquième des perles, des semences de perles, des mères perles, aussi bien que de toutes les autres pierres précieuses, comme diamans, topazes, rubis, saphirs, turquoises, aga-

tes, émeraudes, et autres pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le bézoar, le corail rouge, l'aimant, le guyaet, l'arcanson, le vitriol.

De plus, le roi d'Espagne a la moitié de tous les huvacas, c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on trouve dans les lieux habités par les anciens Indiens, qui les enfouissoient en terre, croyant en avoir besoin après leur mort; tout ce qu'on trouve dans les temples de leurs faux dieux, nommés *Incas*, comme or, argent et pierreries; enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Senoraje, ou droit de seigneurie, est le droit que l'on tire sur toutes les monnoies qui se frappent au Potosi, et qui est la troisième réale.

L'argent et l'or en barre payent le cinquième, et encore un et demi par cent pour la sortie.

Estanca de naypes, ou le droit de cartes à jouer, est un droit qui rapporte beaucoup; il est affermé au plus offrant, et l'argent qui en provient est porté dans les coffres du roi : cela seul lui vaut plus de deux millions d'écus, dans les Indes seulement.

Vacantes en mostrenços sont les biens des gens qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrième degré; la moitié de ces biens va au roi, et l'autre au fisc, y compris les biens confisqués.

Almojarifalgos; ce mot vient d'un mot arabe almajarife, qui signifie homme de métier : ceci est un droit de cinq pour cent, sur tous les ouvrages de manufactures qui viennent d'Espagne, selon qu'ils sont taxés aux Indes.

Ces mêmes ouvrages de manufactures payent au-

tant de fois qu'ils changent de place dans les Indes ; deux et demi par sortie, et cinq d'entrée.

Le droit d'*averia* est un droit de marine ; on emploie l'argent qui en provient à l'équipage qu'on met en mer du port de Gallao au Pérou, pour apporter l'argent du roi : outre cela, le roi a encore le cinquième de toutes les prises qui se font sur mer.

Sur l'or et l'argent qu'un cacique ou gouverneur des Indiens paye pour sa rançon, on prend le cinquième, et encore le sixième qu'on donne au roi ; et en cas que le cacique meure, ou en une bataille, ou par les mains de la justice, sa majesté a la moitié de la rançon, et l'autre moitié est partagée après en avoir tiré le cinquième.

Le droit d'*alcavalo* a beaucoup coûté à établir ; on a commencé par deux, et après, à force d'armes on l'a fait monter jusqu'à quatre, et de ce qui en provient on envoie tous les ans en Espagne jusqu'à trois cent vingt-cinq mille ducats. Ce droit consiste en un certain impôt que l'on met sur tout ce qui se vend et s'achète dans le pays, même sur tout ce que l'on y échange, et sur tous les testamens ou dons mutuels, parce qu'ils sont réputés comme vente ou échange ; enfin sur toutes les charges qui se vendent.

Ces charges autrefois revenoient au roi après la mort de ceux qui les exerçoient ; mais à présent il leur permet de les résigner, pourvu que celui qui résigne vive vingt jours après la résignation : autrement la charge revient au roi, ensorte qu'il en peut disposer en faveur de qui il lui plaît. La première fois que ces charges se résignent, celui qui en doit

être pourvu est obligé de payer la moitié de la somme qu'a coûté la charge, et pour la seconde fois la troisième partie; le tout va au profit du roi.

Le droit de *commissos* est tout ce qui tombe entre les biens de celui qui garde le fisc, comme toutes les marchandises de contrebande : par exemple, celles qui viennent des Philipines et de la Chine, parcequ'il est expressément défendu de recevoir aucune de ces marchandises dans le Pérou, sous peine de confiscation du navire et des marchandises, pour ne préjudicier en rien au commerce d'Espagne.

Ainsi toutes les marchandises qu'on embarque au Pérou pour ces quartiers-là, sont confisquées, à moins qu'elles ne soient déclarées; les amendes et confiscations sont mises chacune dans différens coffres, et on a établi plusieurs sortes d'officiers pour cela, surtout un receveur général pour les amendes et confiscations, qui sont diverses, selon la nature des biens des administrateurs de la couronne, qui ont l'intendance des biens des Indiens, et outre cela, la charge de les faire instruire en la religion catholique.

Il y a deux sortes d'administrateurs, dont les uns dépendent du roi seulement, les autres du public. Ceux qui dépendent du roi qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Pérou et de tout le royaume. Ceux qui dépendent du public sont commis pour le payement de quelques dettes particulières, ou pour accorder les grâces qui pourroient être demandées par les Indiens, après en avoir demandé la permission au garde du fisc et des officiers royaux.

De plus, afin que les revenus du roi ne soient

aucunement diminués, et que les Indiens qui sont écrits dans le dernier registre ne puissent se dire libres que sur de bons et de suffisans témoignages, on fait, tous les trois ans, la revue de ces registres, et par ce moyen, le roi étant le premier administrateur, tous les offices lui reviennent.

Premièrement, quiconque se fait moine ou prêtre, perd sa charge : celui qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, se rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui héritent de ces charges sont obligés de comparoître dans six mois du jour qu'ils en héritent, sous peine d'être évincés de leur charge. Celui qui contrevient au commandement du roi, ou du vice-roi, est interdit pour toujours; celui qui a deux offices d'administrateurs en perd une. Si quelqu'un meurt avant que son office soit donné à un autre, et qu'il y ait vingt jours qu'il soit mort, l'office d'administrateur revient au fisc : la même chose arrive si l'office est vendu à un homme qui demeure hors des Indes, ou qui n'est pas catholique.

Tributos vacos, ou tributs vacants, c'est lorsque le roi a donné à des offices en propre; les revenus qui en proviennent avant qu'ils soient donnés, s'appellent ainsi.

Tircios de encommiendos, c'est lorsque l'office change de maître : celui qui le reçoit le dernier est obligé d'en payer la troisième partie au roi; cela ne se fait que jusques à la deuxième fois.

Ianaconas, est lorsque les Indiens sortent de leurs bourgs et villages; ils sont obligés de payer le droit de sortie.

Hatunnuras, est lorsque les Indiens sont chassés de leurs biens propres ; alors ils sont obligés de venir servir les Espagnols, avec gages, et de travailler tour à tour aux mines du roi.

Le roi ayant été averti qu'il y avoit beaucoup de peuples indiens réduits, qui étoient dispersés çà et là, sans payer aucun impôt, commanda aussitôt qu'on en fît une revue générale, et qu'on les enregistrât tous, les réduisant en paroisses, et leur donnant des gouverneurs, afin que chacun fût taxé selon ses biens ; et pour cela il commit des officiers receveurs de ces taxes.

Le roi d'Espagne s'étant rendu maître de ce pays, est devenu le souverain seigneur des Incas, et exerce leurs droits dans l'étendue de ces contrées ; c'est pourquoi il peut disposer de toutes choses à sa volonté. Comme dans le commencement, les vice-rois avoient établi des colonies dans les Indes, et donné en propre plusieurs terres aux particuliers, le roi voyant que la chose étoit de trop grande importance, et entièrement contraire à son autorité, ordonna de s'emparer, et de vendre même toutes les terres basses et habitables, à moins que les propriétaires ne fissent voir qu'ils avoient quarante années de possession.

Aloxa, est une espèce de boisson faite d'eau salée et de miél, baillée à ferme au plus offrant, et ce qui en provient est mis dans les coffres du roi. On a voulu aussi affermer les salines ; mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le sel, ce projet n'a pas réussi, d'autant plus qu'il y a quan-

tité de mines de sel dans les montagnes, où chacun est libre d'en prendre selon ses besoins. Pour ce qui regarde le salpêtre, on n'y a mis aucun droit, on l'envoie en Espagne pour en faire de la poudre à canon.

Pulperias, sont des cabarets où l'on apprête fort bien, tout ce qui est nécessaire dans un bon repas; ces lieux sont établis dans toutes les villes et dans tous les bourgs, jusqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui passent ce nombre sont tenus de payer au roi, chacun quarante piastres tous les ans, et l'on peut dire que ce revenu est fort considérable à cause de la quantité des villes et des bourgs qui sont dans l'Amériqne.

Le *sublimé* est aussi affermé, quoique l'usage n'en soit pas grand dans l'Amérique, car les femmes ne s'y fardent point.

Les droits d'entrée pour les Nègres sont fort grands, car on en apporte quantité de la Guinée, et on paye pour chacun deux piastres.

Description du vigogne. Droits qui se lèvent tant sur la laine que sur d'autres choses.

Lana vicunna, c'est la laine du vigogne, qui est une des meilleures marchandises qui viennent du Pérou.

Le vigogne est de la grandeur d'une chèvre, et a la laine d'une brebis; sa laine est brune, et mêlée souvent, d'espace en espace, de petites taches blanches : il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cen-

drée. Ces animaux se rencontrent par troupes dans les montagnes du Pérou ; mais outre que leur laine est très-profitable, on trouve encore dans leur estomac la pierre de bézoar, autrefois si estimée chez les peuples de l'Europe, et qui l'est encore beaucoup parmi les Espagnols : cette pierre s'engendre dans le corps de ces animaux, par l'usage d'une certaine herbe qui croît sur les montagnes du Pérou, et qui leur sert de nourriture.

Le roi d'Espagne voyant que cette laine étoit nécessaire pour les belles manufactures de draps, de chapeaux, etc., jugea à propos d'en permettre le transport dans les pays étrangers, moyennant un certain droit ; mais les fraudes qui se commettent dans ce genre de commerce, sont cause qu'il n'en revient presque rien au roi, car on les fait passer en matelas, et en tant de manières cachées, que, quoiqu'il s'en transporte toujours beaucoup, il ne s'en déclare pourtant qu'une très-légère quantité.

Le roi ordonna encore qu'on apportât de ces vigognes en Espagne, afin de les faire peupler sur les lieux ; mais ce climat se trouva si peu propre à ces animaux, qu'ils y moururent tous. Je reprends le manuscrit.

Comme le vin et l'huile qui se consomment dans l'Amérique sont tirés d'Espagne, et qu'ils rapportent de grands revenus au roi, à cause des droits qu'on y a imposés, on a trouvé bon de défendre absolument de planter des vignes et des oliviers dans les Indes ; mais s'en étant trouvé beaucoup de plantés dans le Pérou, avant cette défense, ensorte

que ce royaume ne prend ni vin, ni huile chez les Espagnols, on a imposé deux par cent, sur tout ce qui se recueille de vin et d'huilè dans le pays.

On a imposé aussi un droit sur le papier, que l'on fait timbrer comme en Espagne, afin d'éviter les fraudes qui pourroient se commettre dans les actes d'importance; et le roi a ordonné que personne ne pourroit faire, ni vendre de papier dans les Indes, qui ne fût timbré, ni passer publiquement aucun acte qu'il ne fût écrit sur ce papier. Or, les timbres sont distingués selon la conséquence de la chose: le premier timbre d'une feuille vaut vingt-quatre réales, le second d'une feuille, six réales; le premier timbre d'une demi-feuille, une demi-réale; le second à proportion.

Le poivre est aussi affermé, et on le donne au plus offrant; mais le piment est là, en si grande quantité, qu'on y consume fort peu de poivre.

Le pape Alexandre VI donna au roi d'Espagne toutes les dixmes ecclésiastiques des Indes, à condition qu'il feroit bâtir des églises, instruire les Sauvages dans la religion catholique, apostolique et romaine: ce qu'il a ponctuellement exécuté, laissant pour ce sujet le dixième accordé par sa Sainteté, dont il se réserve néanmoins le neuvième; de sorte que les revenus de tous les évêchés ont été tirés de là, et sont partagés comme on a dit. L'évêque tire la moitié du revenu, et le reste est distribué en neuf parties; le roi en prend deux, les églises et les hôpitaux trois, et les curés les quatre restantes, dont ils sont obligés de donner le huitième au sacristain.

Le dixième de tous les archevêchés et évêchés remis par sa Sainteté, venant à vaquer, retourne au roi, comme propriétaire de ces biens ; et les deniers qui en proviennent, sont portés dans son épargne, pour être divisés par son ordre en trois portions ; la première desquelles va à l'évêque qui entre en possession du bénéfice, la seconde à l'entretien des églises, et la troisième aux pauvres. Cette troisième partie est apportée en Espagne sans être mise dans les coffres du roi, afin d'y être ensuite distribuée à ceux que l'on juge à propos d'en gratifier.

Le droit de la bulle de la Croisade est un des plus grands revenus que le roi d'Espagne tire de l'Amérique : comme chacun est libre de le payer, chacun donne plus qu'on ne lui demande, afin de montrer le zèle que l'on a de s'attirer la bénédiction de sa Sainteté. Il y a encore une bulle de composition accordée par le pape, à tous ceux qui donneront douze réales, lesquels auront l'absolution de trente ducats des biens qu'ils possèdent, et qui ne sont pas à eux, ne sachant pas à qui ils appartiennent. Ces bulles se distribuent tous les deux ans : il y en a de quatre piastres pour les archevêques, les évêques et les abbés ; il y en a de deux piastres pour les inquisiteurs et pour les curés ; il y en a d'une piastre pour les prêtres et pour les laïques.

Le droit de *nejada*, ou droit de table, a été établi sur tous les bénéfices, et est demeuré jusqu'à l'imposition du droit de *media-anata*, qui est seulement demeuré sur les ecclésiastiques, depuis l'ar-

chevêque jusqu'au simple prêtre. Ce droit fut accordé à Philippe III, par Urbain VIII, en 1626, pour le temps de quinze années. Ce temps expiré, Innocent X l'a continué et autorisé, à condition que ce revenu seroit employé à faire la guerre aux infidèles. Tous ces droits sont payés et assemblés à un mois près du terme, et on les compte sur le pied qu'on les a reçus cinq ans auparavant.

Le droit de *media-anata* se paye en deux termes, et se prend sur la moitié des revenus du bénéfice pendant une année, dont une partie se paye comptant, et l'autre un an après. Il y a encore plusieurs sortes de faveurs et de grâces qui concernent ce droit; ensorte qu'il forme un revenu très-important à la couronne, et qu'il rend même plus que ne fait toute l'Espagne.

Afin que tous ces droits et ces revenus soient perçus avec fidélité, et qu'ils entrent dans l'épargne du roi, on a commis, dans chaque province, des officiers royaux tirés de la chambre des comptes, et ces officiers ont leurs substituts dans les lieux où ils ne peuvent aller en personne. Outre ces principaux officiers, il y a encore un facteur pour avoir soin de voir et de remarquer toutes les marchandises sur lesquelles on peut profiter; un procureur fiscal pour avoir soin des vivres et des munitions de guerre, tant par mer que par terre; un écrivain du roi, qui a soin d'écrire tous les ordres qu'on envoie par toutes les provinces, et de tenir registre des mines et des navires. Il y a aussi d'autres officiers qu'on nomme *teneurs de livres*, qui, pour le soulagement du public, tiennent

tiennent registre de tout ce qui entre et sort, afin d'en informer leurs supérieurs. Tout cela a été établi pour faire une recette exacte des revenus du roi ; après quoi on assemble tout ce qui doit chaque année être embarqué pour l'Espagne dans les galions du roi, tant pour son compte que pour celui des particuliers : ce qui monte à plus de cinq cent cinquante millions de marcs d'or et d'argent, qui se trouvent enregistrés dans la chambre des comptes du conseil royal des Indes, sans comprendre ce qui n'est pas enregistré ; car il est certain que la troisième partie de l'or, de l'argent et des autres richesses qui viennent des Indes, ne l'est pas. Cependant on compte d'enregistré, de la montagne de Potosi seule, depuis 1545 jusques en 1667, trois cents millions de marcs d'argent, sans compter les rubis, grenats, émeraudes, agates, bézoars et autres pierres précieuses ; ni le corail, la cochenille, l'indigo, le sucre, le tabac, l'ambre gris, le bois de Campêche, les cuirs, la casse fistulée, le cacao dont on fait le chocolat.

Tous ces revenus, produit franc et net, sont évalués à environ cinq millions deux cent cinquante mille livres, monnoie de France.

COLONIES FRANÇAISES.

Ministère évangélique.

Les rois sont sur la terre, les images visibles de la divinité, leur gloire est de la faire régner dans tous les cœurs ; c'est leur premier devoir, la première loi de cette immense réponsabilité qui pèse à chaque moment, sur la conscience des souverains. Qu'ils sachent aimer Dieu, et, dans leurs conceptions politiques, s'unir à son cœur, à son intelligence suprême, leurs peuples seront heureux ; la religion leur rendra à eux-mêmes, au centuple, ce qu'ils auront fait pour étendre son empire. Pour ne point sortir de la France, c'est surtout par là, que Charlemagne et Louis IX ont fixé sur leur règne, les regards de la postérité. Louis XIV, héritier de leur esprit plus encore que de leur trône, a mis sa gloire à les imiter ; ouvrons le code de sa législation coloniale.

Ce prince, à la tête de ses réglemens, copie Louis XIII, inspiré par le cardinal de Richelieu. « L'objet principal que nous nous sommes proposé, dans l'établissement des colonies, dit Louis-le-Grand, est la gloire de Dieu, et le salut des Indiens, auxquels nous désirons faire connoître la vraie religion. Pour se conformer à nos intentions, la compagnie des Indes occidentales, sera obligée de faire passer, aux pays que nous lui avons concédés, le

nombre d'ecclésiastiques suffisant pour y prêcher le saint Évangile, et instruire ces peuples en la croyance de la religion catholique, apostolique et romaine ; comme aussi de bâtir des églises, d'y établir des curés et des prêtres, pour le service divin, la prédication de la parole de Dieu, l'administration des Sacremens, et généralement faire tout ce qui sera nécessaire pour atteindre ce but important qui est le premier objet de nos vœux (1) ».

On retrouve les mêmes dispositions dans les lettres-patentes données pour l'établissement des religieux Carmes, des Capucins, des Jésuites, des Dominicains, dans l'une et l'autre Amérique septentrionale et méridionale.

Louis XIV se montre avec le même zèle pour la religion, dans son édit portant (1674) révocation de la compagnie des Indes. « Nous avons uni, dit le roi, et incorporé au domaine de notre couronne, toutes les terres et pays. . . . comme aussi . . . . nous nous chargeons de pourvoir à la subsistance des curés, prêtres et autres ecclésiastiques, et à l'entretien et réparations des églises, ornemens, et autres dépenses nécessaires pour le service divin ; et il sera par nous pourvu de personnes capables pour remplir et desservir les cures et autres places ecclésiastiques (p. 443) ». Il seroit trop long de rapporter les nombreux édits et déclarations rendus pour la police et le gouvernement ecclésiastique, pendant le

---

(1) Voyez *Gouvernement des colonies*, t. I, p. 27; et t. II, p. 439, 442, etc.

règne de Louis XIV. Venons à son successeur. « Les progrès de la religion, dit Louis XV, en 1721 et 1743, ont toujours fait le principal objet des soins que les rois, nos prédécesseurs, ont pris, et des dépenses qu'ils ont faites pour l'établissement des colonies de l'Amérique ; et c'est dans cette vue qu'ils ont cru ne pouvoir accorder trop de priviléges à ceux qui sont destinés à y porter les lumières de la foi. Depuis notre avénement à la couronne, nous n'avons rien épargné pour soutenir et allumer le zèle des communautés ecclésiastiques, et des ordres religieux établis dans les colonies ; et nous avons la satisfaction de voir que nos sujets y trouvent, par rapport à la religion, tous les secours qu'ils pourroient espérer au milieu de notre royaume : mais, d'un autre côté, l'usage que ces communautés et les ordres religieux ont su faire dans tous les temps, de leurs priviléges et exemptions, leur ayant donné lieu d'acquérir des fonds considérables, le feu roi, notre très-honoré seigneur et bisayeul, jugea qu'il étoit nécessaire d'y mettre des bornes ».

État du ministère ecclésiastique dans les colonies de l'Amérique.

Le père du Tertre, Dominicain, qui a écrit l'histoire des Antilles, dit que la compagnie des Indes ne pouvant se procurer des aumôniers à gages, étoit réduite à se servir de prêtres que le hasard lui of-

froit; et que les inconvéniens d'un ministère de cette sorte, l'obligèrent à demander des missionnaires aux ordres religieux.

On trouve, en effet, que, par des lettres-patentes du mois de mai 1650, il fut permis aux Carmes de la province de Touraine, mendians, d'aller s'établir à Saint-Christophe (la mère de nos colonies) et îles adjacentes, pour y célébrer le service divin, prêcher, confesser, administrer les saints Sacremens, *du consentement toutefois des évêques, prélats, gouverneurs et principaux habitans des lieux*. D'autres lettres du mois de juillet 1651, autorisèrent les Jésuites à s'établir dans les îles de la Terreferme, pour y exercer leurs fonctions, selon leurs priviléges.

En 1703, les Capucins desservoient une partie des paroisses de Saint-Domingue, sans titre; et ce n'est qu'en 1721 que les Dominicains ont fait approuver par le roi, leur établissement dans les îles.

La compagnie ne put suffire à l'exploitation de ses concessions, elle les vendit à ses gouverneurs; la religion fut négligée par ces nouveaux seigneurs et par les missionnaires.

Un arrêt du conseil de la Martinique, du 8 mars 1662, permit aux habitans de trois paroisses, dont il marquoit le territoire, de se procurer des prêtres, à la charge par eux de les payer.

Un arrêt du même conseil, du 17 décembre 1663, sur la demande du supérieur des Jésuites, déchargea ces religieux des fonctions curiales dans

plusieurs paroisses dont ils s'étoient chargés : l'arrêt ne parle pas de leur remplacement.

Le roi reprit le domaine utile des concessions faites à la première compagnie : un édit de mai 1664 le donna à une nouvelle compagnie, dite des Indes occidentales. L'article premier oblige cette compagnie à faire passer le nombre nécessaire d'ecclésiastiques, à faire bâtir des églises, à établir des cures et des prêtres dont elle aura la nomination.

On voit par un traité provoqué le 18 octobre 1666 par le gouverneur général des îles, entre les officiers de la compagnie et les habitans de la Martinique (alors capitale des îles par la résidence des administrateurs), qu'à cette époque, de dix paroisses établies en cette île, il n'y avoit de desservans que dans les deux paroisses du fort Saint-Pierre; et qu'en conséquence, les habitans furent autorisés à faire venir de France, à leurs frais, les prêtres nécessaires pour la desserte des paroisses qui en manquoient, à la charge de faire à chacun d'eux un traitement annuel de six mille livres pesant de sucre.

La compagnie fut révoquée par édit de décembre 1674; et le roi se chargea, dans les lieux où la compagnie y étoit obligée, de la subsistance des curés, prêtres et autres ecclésiastiques; des dépenses nécessaires pour le service divin, et de pourvoir de personnes capables pour remplir et desservir les cures. L'édit ne fait aucune mention des religieux établis dans les îles.

On ne regardoit donc alors, les religieux que comme des missionnaires passagers : on supposoit

d'établissement, fait ou à faire, d'un autre ministère, à défaut, ou pour le secours duquel on employoit les missionnaires, dont il s'en falloit bien que le nombre fût proportionné aux paroisses à desservir.

La desserte des paroisses étoit au premier occupant; rien n'étoit plus contraire au bon ordre et à la sûreté de l'état des habitans. Les administrateurs y pourvurent à la Martinique, par un réglement du 21 mai 1684, qui partagea les dessertes entre les Jésuites, les Dominicains et les Capucins, en fixant le territoire de chaque paroisse; et ces paroisses étoient alors au nombre de seize, c'est-à-dire, augmentées de six depuis 1666.

Cette [illegible]ation ne s'étendit pas aux autres îles. Le père Labat, tome II de son *Voyage aux îles*, édition de 1742, page 232, dit que les Carmes exerçoient les fonctions curiales dans trois paroisses de la Guadeloupe, par la tolérance des autres ordres religieux, et sans un bref du pape, et qu'ils s'étoient emparés des paroisses de Marie-Galante et des Saints, sur le seul fondement d'une bulle de communication des priviléges de tout ordre mendiant, tels qu'étoient les Dominicains et les Capucins.

Les missionnaires de ces deux ordres s'étoient, suivant le même auteur, au même endroit, placés dans les paroisses de Saint-Domingue, selon qu'ils s'y étoient trouvés pêle-mêle, et sans territoire circonscrit; ce qui est d'ailleurs prouvé, 1°. par des lettres du ministre au gouverneur en 1703, portant que, sur l'interpellation faite au provincial des Capucins de Normandie, de fournir des desservans, ou

de déclarer quelles cures ils vouloient conserver, ce supérieur avoit abandonné cette mission ; 2° par des lettres-patentes du mois d'octobre 1704, pour l'établissement des Jésuites dans les paroisses de la partie du nord, les paroisses des autres parties demeurant assignées aux Dominicains, sans qu'aucun autre missionnaire, séculier ou régulier, pût s'y ingérer, que du consentement de ces religieux.

Cette assignation de territoires et de paroisses, aux missionnaires de tel ou de tel ordre, supposoit la condition indispensable de fournir suffisamment aux dessertes. Des lettres-patentes, du mois de septembre 1721, ne confirment les établissemens des Dominicains dans les îles, qu'à la charge de desservir les paroisses dont ils sont en possession, même celles à établir dans la suite, dans les quartiers de leur district ; et de fournir les missionnaires de leur ordre, dont il sera besoin, de telle manière que les cures ne se trouvent pas sans un missionnaire.

La cessation de l'ordre des Jésuites en France, a fait, en 1763, passer leurs dessertes aux Dominimains à la Martinique et à Sainte-Lucie ; les Capucins ont repris les paroisses du nord à Saint-Domingue. On avoit essayé de remplacer les Jésuites par des prêtres séculiers ; mais ces prêtres ne tenant à aucun corps, chaque individu n'ayant de volonté que la sienne, sans un centre d'union et de réunion, n'auroient pu fournir à des missions qui ne peuvent, comme missions, être entretenues que par des communautés séculières ou régulières.

La discipline régulière est censée dans les mains

de supérieurs réguliers, sous le nom de vicaires-généraux, placés, par les chapitres de leurs provinces, à la tête des détachemens de leur ordre, pour les missions dont ils paroissent avoir à conduire les moines, et régir le temporel.

La police ecclésiastique est donnée à des préfets apostoliques; titre nouveau dans la hiérarchie, imaginé pour nos colonies insulaires, à la place de celui de vicaires apostoliques, qui n'a lieu que dans les missions des pays infidèles, où on envoie des évêques *in partibus*, avec ce titre, parce que de simples commissaires, comme nos préfets, n'auroient pas une autorité suffisante, et qu'on ne peut espérer d'y voir des évêchés; au lieu que, comme on le voit dans les facultés des préfets, le pape suppose dans nos îles l'établissement fait ou à faire, d'évêchés possibles dans des pays catholiques : titre réuni sur la tête des supérieurs réguliers des missionnaires de chaque ordre, parce qu'on croit devoir mieux compter sur la soumission des moines à des supérieurs déjà reconnus par des vœux, et que par là, on se décharge de pourvoir à la subsistance d'un préfet qui ne seroit pas régulier.

Sur l'établissement des évêchés.

L'IMPUISSANCE d'un ministère aussi imparfait porta les Jésuites missionnaires en Canada, à représenter à la cour le besoin d'un supérieur ecclésiastique,

revêtu d'un pouvoir capable d'en imposer. (Charlevoix, *Histoire de la nouvelle France*, tome II, page 88).

On fit passer un évêque *in partibus* avec les pouvoirs de vicaire apostolique : l'insuffisance de ces pouvoirs, quoique plus étendus que ceux des préfets, et l'amovibilité de sa commission, telle qu'est celle des préfets, ne permirent pas de tirer de ce changement le parti qu'on s'en étoit promis; on érigea l'église de Québec en évêché, en l'année 1670.

Cet établissement a eu les suites les plus avantageuses; la pureté des mœurs des habitans et leur attachement constant à la religion catholique et à la domination du roi, leur courage contre les ennemis de leur foi, leur fidélité pour la France, ont été prouvés par des sacrifices sur lesquels on ne sauroit ne pas s'attendrir, et que la religion seule a pu conseiller et faire exécuter; elle soutient encore un grand nombre de familles acadiennes, que nous voyons errer en France, sans soutien que la charité de l'abbé le Loutre, leur curé; sans espérance que dans la bonne volonté du ministère.

C'est la religion qui a conseillé aux ecclésiastiques de ce pays, rentés en France, d'abandonner leurs revenus, plutôt que le peuple dont la Providence les avoit chargés; sacrifice aussi honorable pour le clergé que pour les habitans des colonies.

Les Carmes n'avoient obtenu l'aveu du gouvernement, pour leur établissement dans les îles, que sur le pied d'hospice, pour l'entretien de leurs missions. Le gouvernement ne s'étoit proposé que des mis-

sions, dans sa permission aux Jésuites de s'établir dans les îles et à Saint-Domingue. Ce n'est qu'en vue de ces missions que la cour, en 1721, a confirmé les possessions des Jacobins et des Capucins.

Les hospices devinrent bientôt des propriétés assez considérables pour qu'en 1703, le gouvernement crût devoir en limiter le nombre et l'étendue, à la quantité de terre qu'il falloit pour occuper cent Nègres; limitation expressément stipulée dans les lettres-patentes d'octobre 1704.

Le seul moyen de ramener l'ordre est l'établissement d'un évèché, tant à la Martinique, pour les îles du Vent, qu'à Saint-Domingue, pour celles sous le Vent. Des grands-vicaires à la Guadeloupe, à Sainte-Lucie, à Cayenne, dans la partie du nord, et dans celle du sud de Saint-Domingue, veilleront avec plus de succès sur les mœurs et la conduite des ecclésiastiques, que des vice-préfets, les égaux des autres missionnaires, et qui ne peuvent leur en imposer.

La présence d'un évêque, et celle d'un chapitre attireront l'attention des peuples sur les cérémonies de l'église; ils apprendront à les respecter; le service divin se fera avec décence et gravité; l'instruction publique sera réglée; les mœurs des ecclésiastiques exposés à la critique finiront par se concilier l'estime des habitans.

Un évêque et des grands-vicaires, puissans en œuvres et en paroles, auront autorité pour exhorter et reprendre, et s'acquerront nécessairement la con-

fiance des peuples : on ne rougira plus de se dire chrétien, et d'en remplir les devoirs.

L'administration relative à l'état civil des habitans ne sera plus incertaine dans ses principes, ni dans son autorité ; on s'y conformera aux loix de l'Eglise et de l'Etat, parce que les administrateurs sauront les mettre en pratique.

Un séminaire bien réglé doit être la pépinière de ce clergé. L'église du Canada a prouvé que l'on pouvoit compter avec succès, sur les séminaires des missions étrangères et du Saint-Esprit. Les supérieurs présenteroient les sujets ; ils auroient eu le temps d'en connoître les mœurs, et l'aptitude au ministère, pour toutes les parties duquel on sait qu'ils sont formés avec attention et exactitude.

Ce séminaire auroit un dépôt dans le chef-lieu de chaque évêché, où seroient reçus et traités les arrivans jusqu'à leur placement, et où on leur donneroit la connoissance des mœurs et des usages des pays qu'ils auroient à gouverner, comme le chef-lieu deviendroit l'hospice des prêtres qui voudroient s'y retirer.

Mais ce qui achevera d'assurer l'utilité du ministère formé de cette sorte, ce sera l'amovibilité des cures : elles l'avoient été en Canada pendant les premières années de l'évêché ; elles ont ensuite été rendues permanentes. Les raisons pour l'amovibilité paroissent décisives, par l'influence que cette disposition et cette discipline doivent avoir sur les mœurs des ecclésiastiques, qui en ont une si marquée sur les mœurs des peuples.

Il resteroit à régler la juridiction de l'évêque. On sent qu'il ne peut être question que de la juridiction contentieuse : on pourroit la borner aux seuls ecclésiastiques, et ne la donner sur les laïcs qu'en matière de fulmination, des dispenses de la cour de Rome pour les mariages.

L'Eglise tient du roi la juridiction contentieuse qu'elle exerce; le roi peut la restreindre à ce qu'il jugera être de l'utilité et de l'avantage de ses sujets.

On ne peut que faire des vœux pour un établissement dont on ne sauroit se cacher le besoin et les avantages; mais il est un moyen de le préparer, de le faire même désirer à ceux qui ont le malheur d'être indifférens sur les progrès de notre sainte religion.

Ce moyen dépend des administrateurs civils; il consiste, de leur part, à honorer la vertu et à l'exciter par un accueil constamment favorable, et de préférence, aux honnêtes habitans, aux pères de famille réglés dans leurs mœurs, fidèles à leurs engagemens, attentifs à donner une bonne éducation à leurs enfans, à leur ménager les faveurs du gouvernement, et surtout à déclarer hautement, qu'ils ne les traitent ainsi que par considération pour leur bonne conduite. En joignant des mœurs personnelles à cette distinction des hommes vertueux, les administrateurs seront, par l'autorité et le crédit de l'exemple, les missionnaires les plus puissans pour le rétablissement de la religion et des mœurs publiques.

Tableau d'une habitation bien gouvernée, par M. Lescallier, en 1792.

Le portrait d'une grande habitation des colonies (1) parfaitement bien réglée, est le portrait du bonheur. Sous un ciel favorable, au centre d'un immense vallon, entouré de monticules dans un état parfait de culture, et couverts de la plus belle verdure, est une élévation détachée, sur laquelle est un logement salubre, modeste et propre, accompagné de tous les établissemens d'utilité et d'agrément, de jardins potagers et d'arbres fruitiers. Non loin de là, sont, d'un côté, de vastes logemens, magasins et manufactures, et de l'autre un nombre de maisons simplement bâties, à la manière de celles de tous les peuples voisins de la nature. Cette population est égale à celle d'un grand village; des rues spacieuses sont plantées d'arbres fruitiers et de cocotiers; chaque maison a son jardin bordé de haies. Dans le vallon, et sur la pente qui mène au logement principal, sont de vastes pâturages qui nourrissent une multitude de bestiaux de toute espèce. Un ruisseau d'eau vive et limpide serpente autour de ce beau local, et ne le

---

(1) Ce portrait est sans doute flatté; on en voyoit bien rarement la réalité, mais il étoit destiné dans le temps, à encourager une partie des colons dont les dispositions étoient louables, et à apprendre aux autres leur devoir.

quitte qu'après avoir fourni à tous les besoins de ses habitans, et donné du mouvement aux manufactures.

Une nombreuse population qui s'agite en divers lieux, fait ressembler cet endroit à une fourmilière : l'étranger qui le visite y reçoit l'accueil de la plus franche amitié, quoique ce soit la première fois qu'il y paroisse : il ne le quitte qu'à regret, et avec la promesse qu'on lui arrache d'y revenir.

Des revenus immenses ne sont pas uniquement destinés à augmenter la richesse du propriétaire et de sa famille ; il en emploie une partie à des entretiens et aux améliorations de sa terre, à nourrir, habiller et fournir de tous leurs besoins, les Nègres, dont les bras sont les instrumens de son aisance.

Des terrains suffisans et le temps nécessaire sont réglés à chaque famille, pour cultiver des vivres, dont ils sont si abondamment pourvus, que tous les dimanches ils vont porter au marché le plus voisin, le superflu de leurs subsistances en tout genre, et en rapportent le produit en objets utiles ou en argent.

Un chirurgien choisi visite soigneusement ceux qui ont quelque dérangement de santé, et leur fournit tous les secours de son art. Un hôpital bien pourvu est établi pour ceux qui ne peuvent pas être convenablement dans leur propre case.

Le ministre du culte vient fréquemment à l'habitation ; le maître lui fait des prévenances, et lui donne des marques d'attention qui lui attirent le respect et la confiance des Nègres, autant que la régularité de sa conduite. Il entretient, par ses conseils et ses consolations, la concorde et la paix dans les

familles. Des bonnes mœurs, qu'il contribue à entretenir parmi eux, par ses leçons fréquentes, aidées des soins attentifs du propriétaire, il résulte que cette population entière n'a qu'un même esprit, qu'elle emploie un zèle singulier à exécuter tous les travaux raisonnables et bien ordonnés, qu'elle s'accoutume à les regarder comme les siens, et à se glorifier de leur bonne tenue.

Les agens employés sous le propriétaire à conduire les travaux, tous les individus de sa famille ne mettent jamais rien d'arbitraire ni de tyrannique dans leur manière de commander et d'ordonner. Si les Nègres ont quelque représentation à faire, ou quelque plainte à porter, on les écoute; personne ne prend sur soi rien d'important sans l'ordre et le consentement du propriétaire; on accorde, ou bien en refusant, on fait voir clairement au demandant qu'il n'étoit pas fondé dans sa prétention. Il est plus souvent question de récompenser que de punir.

A la pointe du jour, une cloche sonore, élevée sur une haute charpente au centre de l'habitation, ou le ronflement plein d'un lambi, appelle l'atelier au travail; chacun sort et va au rendez-vous général dans l'intervalle de temps marqué. La journée commence par une prière à l'Être-Suprême; l'ordre du travail se distribue entre plusieurs commandeurs choisis parmi les Nègres les plus intelligens et les plus respectés, comme les plus actifs de l'habitation. Chacun mène son escouade au lieu indiqué; le travail s'exécute en cadence, à la voix d'un principal chanteur, auquel les autres répondent par un refrain.

Les

Les intervalles nécessaires sont réglés, pour le repos des travailleurs, par une règle dont on ne s'écarte jamais. La journée finit au coucher du soleil, c'est-à-dire, avec le jour; et alors chaque individu, réuni à sa famille, s'occupe de soins domestiques et des jouissances de la vie sociale.

Le samedi est accordé aux Nègres pour cultiver le terrain qui leur est donné en lots pour fournir la principale base de leur nourriture: ils s'entr'aident de journées et d'avances de vivres avec la plus grande fraternité. Les terrains ne sont distingués par aucune borne remarquable; on croiroit que c'est une culture faite en commun: cependant, chacun reconnoît son lot, et jamais il n'y a entre eux de querelles à cet égard.

Le dimanche, on va en même temps à la prière publique et au marché voisin, d'où on rapporte, en échange de ses denrées, des marchandises de toilerie ou de quincaillerie, ou de l'argent. Celui qui ne peut pas s'y rendre lui-même, confie ses denrées et ses petits intérêts à son ami, qui lui en rapporte un compte fidèle.

Une habitation coloniale ainsi conduite, n'est ordinairement presque composée que de Nègres créoles; elle augmente sensiblement chaque année en population. On en peut juger par le nombre de mariages qui s'y fait, et par le nombre d'enfans qui jouent aux environs de l'établissement principal, et qui, aux heures du repas, entourent la table des maîtres, où ils reçoivent chacun leur petite portion, avec sensibilité et reconnoissance.



On ne prononce jamais sur une telle habitation le mot *esclave* ; mais les Nègres eux-mêmes vous le rappellent pour vous marquer leur soumission, et la satisfaction avec laquelle ils remplissent leurs devoirs.

Si toutes les habitations des colonies eussent été dirigées sur ce modèle, l'état des Nègres n'auroit pas dû être proprement appelé *esclavage ;* c'étoit une espèce de servitude de la glèbe, et cette servitude cessoit d'en être une, par l'attachement que les Nègres ont naturellement pour le lieu qui les a vus naître.

Il faut convenir que les propriétaires d'habitations n'étoient pas tous de cette excellente espèce : quand ils eussent été tous doués de ce caractère supérieur, ils ne résident pas tous sur leurs possessions ; elles ont été souvent confiées à des géreurs ou économes d'un caractère bien différent.

Plusieurs de ceux qui dirigent les habitations (même le plus grand nombre), sont étrangers au pays ; ils n'y sont venus que pour un temps limité, avec le désir de réaliser promptement une fortune brillante. Tous n'ont pas, à beaucoup près, les idées morales et politiques qui sont essentielles au bon gouvernement des hommes ; mais, parce qu'il y a des coupables, faut-il se taire sur les vertus et les bienfaits des colons, qui n'usent de leurs biens que pour rendre heureux ceux que la Providence a soumis à leur autorité ?

DES NÈGRES.

Peut-on, sans porter atteinte aux droits de l'homme, et aux loix sacrées de l'humanité et de la religion, avoir en sa possession des esclaves, et les retenir dans l'état de servitude?

On sait avec quelle chaleur, ce point de controverse a été débattu dans ces derniers temps; nous nous bornons, en le reproduisant, à faire l'office de simple rapporteur du procès.

Des Nègres de l'Afrique.

L'Africain est dans le plus grand éloignement possible de toute civilisation; il doit être daus la classe des peuples le plus malheureux, et il l'est en effet. L'histoire de l'Afrique ne préseute que cruautés, désordre, barbarie, crimes, misère, dépopulation, sans aucune compensation. Il n'exista jamais un gouvernement plus outrageant; on ne viola jamais plus fortement les droits de l'homme, que dans cette partie du monde.

De petits rois y sont aussi multipliés que l'étoient jadis les seigneurs de paroisse parmi nous : de temps immémorial, ils se font une guerre sanglante et interminable. Il n'y a pas plus de quinze ou vingt ans que d'Ahomet, roi de Juida, a entièrement exterminé la race des Aradas; l'esclavage le plus absurde y existe de tous les temps. Avant le commerce

des Européens, tous les prisonniers étoient égorgés sans pitié.

Ce n'étoit donc pas une fausse combinaison, ce n'étoit donc pas un malheur pour le Nègre, que de le tirer des horreurs de l'Afrique, pour le transformer en laboureur dans nos colonies, car son sort, en Afrique, étoit véritablement déplorable; et celui qu'il trouvoit dans nos colonies l'auroit conduit à la civilisation et au bonheur, si les nations de l'Europe avoient connu les véritables principes du gouvernement de ces contrées : l'existence des esclaves, dans nos colonies, étoit même préférable à celle du peuple pauvre en Europe, et elle pouvoit encore être améliorée.

Si le sort du Nègre, dans les colonies, est préférable à celui des dernières classes d'Europe, combien, à plus forte raison, n'est-il pas préférable à celui qu'il avoit en Afrique? Pour le concevoir, il ne faut que considérer la différence qui existe entre un maître africain et un maître européen.

On auroit de la peine à croire aujourd'hui que ce fut par un motif d'humanité que les Espagnols allèrent, les premiers, en 1503, chercher les Nègres à la côte d'Afrique, pour remplacer les foibles Mexicains dans le travail des colonies. Voyant que les peuples conquis étoient trop foibles pour supporter le travail dans leur pays natal; voyant ensuite que les Nègres, placés sous un ciel brûlant, résisteroient mieux sous un climat plus tempéré; voyant enfin que, de temps immémorial, l'esclavage existoit en Afrique, avec des caractères plus hideux que dans

aucune autre contrée, ils crurent leur rendre un bon service de les retirer de leurs repaires pour en faire des laboureurs.

Ce n'est que cent vingt ans après, que les Français les imitèrent.

Cette tentative a fertilisé une partie du nouveau monde; elle a donné de nouvelles jouissances à l'ancien : bien conduite, elle auroit agrandi la prospérité des deux hémisphères.

Depuis que la traite des Nègres subsiste, elle n'a cessé d'être l'objet des déclamations des philantropes européens (1); et véritablement ils ne pouvoient pas choisir un texte plus aisé à commenter, et qui prêtât davantage à ces élans de sensibilité factice, si fort à la mode dans les derniers temps. Rien ne prouve mieux sans doute, qu'il en est de la sensibilité comme des mœurs, et que c'est à l'époque où l'on est le plus cruel, qu'on s'attache le plus à paroître sensible; comme les mœurs n'ont jamais été plus étrangement dissolues, que lorsque nous avons affecté de rendre notre langage plus chaste, et de bannir scrupuleusement la licence de nos théâtres. Mais comme les nations ne peuvent pas agir d'après ces règles simples et invariables qui tracent aux individus la conduite qu'ils ont à suivre; comme les colonies sont essentiellement liées à leur prospérité, et qu'il est démontré à tous les hommes instruits, qu'il ne peut pas exister de colonies sans esclavage, on sera du

(1) Particulièrement de ceux qui n'avoient point de possessions dans les colonies.

moins bien aise d'apprendre qu'il est moins rigoureux à la Guiane que partout ailleurs.

Trois raisons principales sont cause que les Nègres y sont en général traités avec plus de douceur ; les deux premières tiennent à la pauvreté même de la colonie. Les habitans n'ayant guères eu jusqu'ici que des prétentions de fortune extrêmement bornées, la cupidité a été aussi moins vivement excitée dans leurs ames, et c'est elle surtout qui rend si inhumain et si cruel sous la zone torride. De plus, c'est qu'à la Guiane, les Nègres sont sous la direction immédiate des propriétaires eux-mêmes, essentiellement intéressés à leur conservation, tandis que la plupart des riches habitans de Saint-Domingue consomment leurs revenus en Europe, et confient le soin de leurs ateliers à des mercenaires, qui ne songent qu'à forcer les moyens pour augmenter les produits. La dernière raison enfin, c'est que la crainte de voir leurs esclaves déserter sur un vaste continent, où il est si aisé de se soustraire à toutes les recherches, les engage à ne pas les réduire à cette extrémité.

Le manioc (1) forme le fond ordinaire de la nourriture des Nègres de la Guiane ; et plus heureux encore, sous ce nouveau rapport, que ceux de Saint-Domingue, qui n'ont pour subsister que le produit de leurs jardins, on leur fait, en outre, des distributions de riz et de viande salée. La plupart des ha-

(1) Ils emploient pour préparer la racine de manioc, la grage et la couleuvre, comme les naturels du pays.

bitans ont des Nègres chasseurs et pêcheurs : les premiers ne se servent que du fusil ; mais les seconds emploient quelquefois l'arc et la flèche, et presque avec autant d'adresse que les Indiens. L'espèce de filet, la meilleure dans le pays, à cause de la nature du fonds, est celle qu'on appelle *tramail*. Les Nègres de Cayenne, pêchent aussi beaucoup à la ligne, un peu en dehors de l'embouchure de la rivière ; quelquefois ils la fixent à des barres qu'ils plantent dans la vase, et viennent la visiter au bout d'un certain temps ; plus souvent encore ils s'endorment paisiblement dans leur pirogue, la corde attachée à l'orteil, en laissant au poisson le soin de les réveiller.

Rien n'est aussi étrange pour un Européen qui aborde à Cayenne, que la vue de cette multitude de Nègres et de gens de couleur presque nus, qui se pressent de toutes parts autour de lui ; rien ne décèle davantage, au premier coup d'œil, la pauvreté de la colonie. Dans tous nos autres établissemens d'Amérique, sans parler de la classe nombreuse et très-recherchée dans sa parure, des gens de couleur libres, il n'y a pas d'esclave de l'un ou de l'autre sexe, qui ne soit vêtu ce qu'on appelle décemment, dans un pays où, à la vérité, on est peu difficile en fait de décence ; mais ici, on est d'abord tenté de se croire au milieu d'une troupe d'Orang-Outangs. On ne rencontre, presque dans toutes les rues et dans toutes les maisons, que des femmes entièrement nues, de la ceinture en haut, et des hommes dont tout le vêtement consiste en une bande de toile,

large de quatre doigts, qui fait le tour des reins, et passe entre les jambes : cet habillement de confiance s'appelle *calimbé*. On s'accoutume difficilement à se trouver à table, et à s'y voir servi par des Nègres dans un semblable costume.

Le travail ne pourra jamais s'obtenir dans les colonies, que par la contrainte.

Le travail est la source de toute association politique, de toute prospérité, et de tout perfectionnement de l'espèce humaine.

Cependant l'homme ne travaille que lorsqu'il y est contraint, ou par ses propres besoins, ou par des loix rigoureuses.

Ces vérités reçoivent un nouveau degré d'évidence, par les faits, les exemples des affranchis, ou des Nègres devenus libres par hasard, ou par la révolte.

Ils serviront à démontrer combien est vaine et illusoire l'espérance qu'on avoit conçue, qu'un pécule quelconque suffiroit, sans contrainte, pour le déterminer au travail.

Avant la révolution, il existoit, dans la seule partie française de Saint-Domingue, environ vingt-quatre mille affranchis de toutes les couleurs (*environ la vingtième partie de toute la population*), qui jouissoient, sous la protection du gouvernement, des mêmes avantages que les Blancs, et ce qui con-

cerne la propriété et le prix du travail. Ils avoient encore sur les Blancs d'autres avantages, parce qu'ils connoissoient le pays, qu'ils étoient acclimatés, et qu'on leur donnoit la préférence sur les ouvriers blancs qui étoient des hôtes plus incommodes.

Ils avoient encore un puissant aiguillon qui auroit dû les porter au travail, s'ils en avoient été susceptibles.

En effet, la défaveur dans laquelle ils étoient, devoit leur faire désirer les richesses, afin de venir, en France, jouir de la fortune et de la considération qu'on leur refusoit aux colonies.

Malgré cela, et quoiqu'ils eussent plus de moyens de gagner que les Blancs, on n'en vit presque jamais aucun prendre une profession pénible, quelque lucrative qu'elle fût.

Ils ne rougissoient pas de dire que les métiers de charrons, de forgerons, de charpentiers de moulin, de terrassiers pour ouvrir des canaux, creuser des fossés, former des levées, étoient trop forts pour eux : ils les laissoient exercer par des Blancs qui s'enrichissoient sous leurs yeux, sans qu'ils fussent tentés d'en faire autant.

Ces affranchis étoient perruquiers, domestiques, selliers, cordonniers, tailleurs, joueurs de violon, marchands, pacotilleurs, cabaretiers, bouchers, pêcheurs, chasseurs, quelquefois menuisiers, rarement charpentiers. Il y avoit aussi des maçons, mais c'étoit à condition que des esclaves leur apporteroient les matériaux, tellement à pied d'œuvre, et dans leurs mains, que jamais ils ne fussent obligés

de se fatiguer pour les atteindre. A ces différens métiers, ils ne gagnoient pas moins de quarante sous tournois par jour, et la plupart d'entre eux ne s'y livroient que lorsqu'ils manquoient de tout.

Jamais, surtout, aucun d'eux n'a voulu cultiver la terre, ils ont ce travail en horreur; il est pour eux un signe d'esclavage : en Afrique même, ce sont les femmes qui cultivent les subsistances, et avec la nature du sol, c'est un travail bien léger.

Quelques-uns avoient reçu de leur patron des propriétés, des habitations complètes qui pouvoient les conduire à de grandes fortunes; il ne falloit, pour cela, que du soin et du travail, mais c'étoit encore trop pour la plupart d'entre eux.

Les Nègres marrons qui se sont réfugiés dans les montagnes de Bahoraco, sur la partie espagnole, dans le sud de l'île, ont préféré le vagabondage et les mœurs d'Afrique, aux offres que leur a faites le roi d'Espagne, par sa cédule du mois d'octobre 1764. Cependant on leur offroit la liberté, des terres à cultiver, et de les considérer comme regnicoles. Ils ont pareillement refusé la liberté et les terres que les administrateurs de la colonie française leur accordoient, par le pacte qui fut passé avec eux en 1786.

Croit-on que les Nègres affranchis de la servitude, ayent jamais un sincère attachement pour une mère patrie qui, dans tous les cas, leur sera étrangère par les goûts, les mœurs, les besoins et toutes les habitudes? Ne doit-on pas craindre, au contraire, que, devenus forts et nombreux, ils ne secouent

avec fracas, un joug qui leur paroîtra d'autant plus pesant, qu'il contrarie sans cesse leurs goûts, sans offrir aucune compensation ; et qu'ils ne soient bientôt impatiens de se soustraire à la puissance suprême de la métropole, qui s'est réservé le droit exclusif de faire leurs loix, de régler la justice distributive et administrative, celle de police et de l'état des personnes.

N'est-ce pas en vertu de cette prérogative, que la France républicaine a voulu qu'un peuple barbare et sauvage, qui ne connoît ni le travail, ni l'honneur, ni la honte, qui n'a point de patrie, qui n'a aucun besoin, fût libre, et formât une république sous la forme la plus démocratique ? Elle a voulu enfin qu'il fût réglé et gouverné comme un peuple ancien et civilisé, à qui un climat tout différent commande tous les efforts de l'esprit et du corps (1).

C'est en vertu de ce droit, que la France républicaine, après avoir vendu à beaux deniers comptans, une population de cinq cent mille esclaves, avoit ordonné qu'ils fussent libres et salariés, sans aucune considération pour l'équité la plus commune envers les colons.

Et qu'elles ont été les suites inévitables de ces spéculations révolutionnaires ? des scènes d'horreur dont le récit fait frémir l'humanité. Pour justifier

---

(1) Soyons justes ; n'accusons point la France, même révolutionnaire, d'une erreur monstrueuse qu'il ne faut imputer qu'à la faction qui s'étoit emparée à cette époque, des destinées de sa patrie.

cet édit trop fameux qui a fait un crime du droit de posséder des esclaves, il a fallu calomnier les colons en masse, les peindre comme des bourreaux, comme des aristocrates forcenés, dont la conduite envers les Nègres étoit un tissu de crimes qui ne pouvoient être expiés que par les massacres auxquels elle a excité les Nègres, et qu'ils ont trop fidèlement exécutés. C'est ainsi que cette précieuse population a été proscrite, égorgée, anéantie, ruinée, dépouillée de ses propriétés, pour en revêtir ses bourreaux qui les ont détruits dans un instant. O délire inconcevable! Vous avez exterminé ceux qui vous enrichissoient, pour enrichir ceux qui vous ruinent.

Vous avez détruit la fortune de vos compatriotes, de vos amis, de vos parens, de vos frères, pour adopter des sauvages, des barbares couverts de sang et de crimes. De simples allégations, des accusations dénuées de preuves, incroyables sous tous les rapports, des calomnies dictées par des forcenés soudoyés par vos ennemis, ont suffi pour vous déterminer au parti le plus inoui, le plus extraordinaire; et les décombres, le sang, le carnage, les cendres et la destruction qui frappent tous les sens, ne vous persuaderoient pas encore que vous vous êtes égarés de la manière la plus funeste! Tant de malheurs ne vous feroient pas revenir sur vos pas! Vous croiriez que les colons ont mérité un sort aussi cruel.

Vous avez reçu ... milliar en deniers comptans, pour les cinq cent mille Noirs que vous avez vendus à Saint-Domingue.

Ensuite vous avez dit qu'aucun individu, aucune nation, n'avoient jamais eu le droit de vendre un homme. Vous n'avez pas même soupçonné la barbarie de ce décret, et vous l'avez rendu sans remettre ce milliar aux malheureux colons.

Vous avez anéanti dans leurs mains, quatre milliars de biens fonds qui sont aujourd'hui sans valeur, puisqu'il ne reste plus qu'une population qui, loin de travailler à la prospérité des colonies, a tout renversé, tout anéanti. (Voyez *M. de Saint Venant*, p. 147).

Effaçons de notre souvenir ces jours de deuil et de sang; ou si les maux qu'ils ont produits, se retracent quelquefois à notre mémoire, que ce soit un motif de plus pour notre reconnoissance, de remercier le ciel, et le génie tutélaire qui a comblé l'abyme, et relevé les autels de la justice, de l'humanité et de la religion; le rétablissement de l'ordre dans un point si important, a été un de ses premiers bienfaits. Par le décret du 10 prairial an 10, l'esclavage est maintenu conformément aux loix et réglemens antérieurs à la révolution; l'importation des Nègres dans les colonies, aura lieu, conformément aux loix et réglemens existans avant cette époque de 1789.

REMARQUES

Sur un ouvrage récemment publié.

Devoit-on s'attendre qu'au lieu d'abjurer une erreur née d'une sensibilité philantropique trop exaltée, un écrivain, un Français, qui, dans les



temps désastreux, a paru avec éclat sur la scène politique, viendroit rouvrir une plaie encore sanglante, appeler d'une loi dictée par la justice et la nécessité, se constituer l'accusateur et le juge des colons, les citer de nouveau au tribunal de la justice de Dieu? Dans une cause aussi grave, imposons-nous le devoir d'un spectateur impartial, et transcrivons littéralement les chefs d'accusation que produit l'appelant.

« L'esclavage, dit-il, est un attentat contre l'E-» vangile ». Ensuite, prenant à partie le corps du clergé, il ajoute : « La basse adulation d'un grand » nombre d'évêques et de prêtres n'a pu introduire » d'autres maximes, qu'en dénaturant la religion. » On ne peut devenir l'apologiste de l'esclavage sans » étouffer la voix de sa conscience. Soutenir que l'es-» clavage n'est pas opposé à la loi évangélique, est » une assertion scandaleuse : l'esclavage suppose tous » les crimes de la tyrannie; les défenseurs de l'es-» clavage sont presque tous des gens irréligieux ». (pages 231, 85, 77). C'est ainsi que, dans sa propre cause, l'auteur s'établit tout à la fois, accusateur et juge suprême.

Nous ne nous sentons ni le courage, ni les talens nécessaires pour descendre avec l'auteur dans l'arène de la dispute, et discuter pied à pied, l'érudition prodigieuse qui compose son plaidoyer; c'est assez pour nous de produire la liste des témoins qu'il ne peut récuser, et dont il auroit dû détruire les témoignages, avant que de publier la sentence en cassation qu'il prononce contre les défenseurs des colons.

Si c'est un crime d'avoir en sa possession des esclaves, et de les retenir en état de servitude, c'est le crime de tous les siècles, de tous les peuples, grecs, romains, juifs et chrétiens; c'est le crime de l'ancien et du nouveau Testament; ce seroit le crime de Dieu même, souverain législateur : quel blasphème!

Si d'avancer que l'état de servitude n'est pas contraire à la loi de Dieu, est une assertion scandaleuse, en portant ainsi votre cause au tribunal de la loi naturelle et de la justice divine, que de scandales vous avez à combattre avant que de pouvoir prononcer en juge équitable!

Scandale de la religion patriarcale. Abraham eut des esclaves, acheta des esclaves, les retint à son service sous le joug de la servitude. Il reçoit le précepte de la circoncision; « Non content de s'y soumettre lui-même, et son fils Ismaël, il fit, dit l'Ecriture, circoncire tous ses esclaves, tant ceux qui étoient nés dans sa maison, que ceux qu'il avoit achetés, et qui étoient nés en pays étranger ».

Quelle conduite scandaleuse! Puisque, selon vous, nul n'a droit de vendre un esclave, personne n'a droit de l'acheter (page 197).

Agar étoit esclave de Sara; Agar fuit de la maison de sa maîtresse qui l'avoit châtiée. L'ange du Seigneur lui apparut, et lui ordonna, de la part de Dieu, de retourner sans différer, auprès de Sara, et de s'humilier sous la main de sa maîtresse. (Gen., c. 16).

Jacob, fils d'Abraham, et Job, dont la vertu et

la justice ont été attestées par la bouche de Dieu même, ont été riches en esclaves de l'un et de l'autre sexe. (Gen., 30, 43). Combien d'autres exemples tirés de la Genèse ne pourroit-on pas citer! quelle foule d'assertions, selon vous scandaleuses, y trouveroient un appui!

Legislation mosaïque. La police de l'esclavage, les droits et les devoirs des maîtres qui les tiennent à leur service, fournissent contre votre système, un trop grand nombre d'autorités pour les transcrire ici; c'est assez que de citer deux passages du Lévitique; leur précision et leur clarté suffiront pour décider sans appel ce point de controverse.

« Vous aurez pour esclaves ceux d'entre les na-
» tions qui sont venus parmi vous, ou ceux qui sont
» nés dans votre pays : vous les laisserez à votre pos-
» térité par droit d'héritage, et vous en demeurerez
» les maîtres pour toujours ». (Lév., 25, 39).

« Si le maître d'un esclave lui fait épouser une
» femme, et qu'il en ait des fils et des filles, sa
» femme et ses enfans seront à son maître ». (Deutér., 15, 12).

Législation du christianisme. Que répondre d'abord à l'autorité de saint Pierre, chef du collége apostolique, et comment éluder le sens du texte sacré que nous plaçons sous vos yeux? « Esclaves,
» obéissez à vos maîtres, avec toutes sortes de res-
» pect, non-seulement à ceux qui sont bons et doux,
» mais à ceux qui sont rudes et fâcheux : quelle gloire
» aurez-vous, si c'est en punition de vos fautes que
» vous endurez les coups de vos maîtres? Mais ce
» qui

» qui est agréable à Dieu, c'est que vous soyez soumis en esprit de religion, et que dans la vue de » plaire à Dieu, vous enduriez les peines qu'on vous » fait souffrir injustement ». Si la puissance des maîtres sur leurs esclaves étoit opposée à la doctrine de l'Evangile, ne seroit-il pas plus conforme à la charité qu'on leur doit, de faire tous ses efforts pour se soustraire, par la fuite, à leur injuste domination? on leur sauveroit par là bien des crimes, et on s'épargneroit à soi-même bien des épreuves.

L'esclavage, dites-vous, *suppose tous les crimes de la tyrannie*; seroit-ce donc un mal que de se dérober, par la fuite, à une puissance qui ne s'établit qu'au mépris des droits de l'homme et de la loi divine? Voyons comment saint Paul va résoudre ce cas de conscience (1)? Philemon étoit ami de saint Paul, son coopérateur dans les fonctions du ministère apostolique, jouissant de toute l'estime qu'attirent les vertus et les bonnes œuvres. Onésime, son esclave, ennuyé de l'état de servitude, s'étoit enfui de la maison; il se réfugia à Rome, et il eut le bonheur d'y rencontrer saint Paul. Le saint apôtre l'instruit, le convertit à la foi et le baptise. Saint Paul étoit alors dans les fers pour la prédication évangélique : c'eût été pour lui une consolation bien précieuse que de s'attacher ce néophyte, qui lui eût été d'un grand secours dans sa captivité; mais le retenir plus longtemps à Rome, c'eût été autoriser sa fuite; il le ren-

---

(1) Lettre de saint Paul à Philemon.

voie à son maître, et le charge d'une lettre, dans laquelle il emploie une éloquence toute divine pour engager Philemon à pardonner la faute d'Onésime, et à lui rendre ses bontés. S'il n'étoit pas permis aux chrétiens d'avoir des esclaves, saint Paul auroit-il manqué d'user de l'autorité que lui donnoient l'amitié et le ministère apostolique, pour le reprendre du scandale qu'il donnoit aux chrétiens en retenant ce néophyte dans l'état de servitude contre les loix et l'esprit de la religion? Si c'eût été un crime, un attentat à la morale de l'Evangile, comment les apôtres auroient-ils pu l'autoriser par leur silence?

L'usage d'avoir des esclaves à son service étoit ordinaire parmi les chrétiens les plus éminens en sainteté; il a continué jusqu'au treizième siècle dans presque toute l'Europe, et s'il a été aboli, ce ne fut point par les loix de l'Eglise, mais par les loix civiles. Nous ne rapporterons pas le nombre des passages où saint Paul prêche la soumission, la fidélité aux esclaves; il développe sur ce point important les mêmes principes et la même morale que saint Pierre. (Ad Cor., 7, 20; Ephes., 6, 7; Timoth., 6; Tite, 2, 9; Eph., 6, 9, etc.).

Dans quel abyme vous êtes vous jeté en avançant avec tant de confiance, que « la basse adulation d'un » grand nombre d'évêques et de prêtres n'a pu in» troduire d'autres maximes que les vôtres, qu'en dé» naturant la religion? » Etoient-ce donc de vils adulateurs, des corrupteurs sacriléges de la morale évangélique, que les saints pères, les docteurs de la primitive Eglise, nos guides et nos maîtres dans l'inter-

prétation des diverses Ecritures ? Comprendrez-vous dans cette censure flétrissante les évêques et les prêtres qui composoient les conciles d'Elvire, au quatrième siècle ; de Granges, métropole de la Paphlagonie, à la même époque ; de Séville, sur la fin du même siècle ; ceux de Tolède, l'un en 633, et l'autre en 655 ; et dans le Cambrésis, en 743, le concile de Liptine ? Ajoutez à ces témoignages la règle de saint Ferréole, l'usage des églises d'avoir dans leur domaine un grand nombre d'esclaves, et de les regarder comme de véritables immeubles ; les ordonnances des rois chrétiens, et mille autres monumens qu'il seroit trop long de citer. Ajoutez-y l'histoire des persécutions et des martyrs : partout dans cette tradition, qui s'étend depuis les temps apostoliques jusqu'au treizième siècle, vous trouverez le droit de tenir des esclaves à son service, déclaré légitime ; vous y verrez une législation constante, développant les règles de conduite, qui fixent les devoirs des maîtres et ceux de leurs esclaves.

Je rentre ici dans l'objet de mon travail ; il m'impose la loi de venger l'honneur de nos missionnaires. Rangerez-vous dans la classe des corrupteurs sacriléges de la religion, frapperez-vous de honte et d'ignominie ces prédicateurs de la foi, ces illustres martyrs pleins de l'esprit de Dieu, ces modèles des vertus les plus sublimes, qui se dévouoient à toutes les fatigues, à la mort même, aux fureurs des Marrons ; ces chrétiens fugitifs qu'ils alloient chercher sur des montagnes inaccessibles, et dans d'immenses forêts, pour leur annoncer la morale évangélique,

les ramener aux pieds de leurs maîtres, les dénoncer au tribunal de Dieu, à celui de la religion chrétienne, à leur propre conscience, et leur prêcher qu'il n'y a point de salut à espérer pour les esclaves déserteurs qui ne mériteront point le pardon de leur fuite par leur retour dans la maison de leurs maîtres?

Appelant de la justice humaine, vous avez porté la cause des Noirs et des colons au tribunal suprême de la religion; c'est une preuve, monsieur, que vous n'aimez pas moins les colons que les Noirs leurs esclaves. Les colons ne se laisseront pas condamner par défaut, ils s'empresseront d'y comparoître, et y auront pour témoins, pour défenseurs et pour juges, les patriarches, les prophètes, les personnages illustres de l'ancien Testament, les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Evangile, leurs successeurs dans les fonctions de l'apostolat, les docteurs et les évêques qui, par leurs talens et leurs vertus ont répandu tant d'éclat sur les beaux siècles du christianisme.

Vous croyez, monsieur, à nos livres divins, à l'Évangile, à l'autorité des pères et à celle des conciles; vous croyez à la règle suprême de vérité qui dans toutes les controverses de religion, prononce les oracles du ciel et juge en dernier ressort. Avant que de comparoître vous-même devant le tribunal suprême que vous avez invoqué, méditez, pesez les témoignages que vous avez sous les yeux; et après vous être mis sous l'impression de votre conscience, revenez sur vos pas, ou préparez vos moyens de défense.

Reproduirez-vous devant vos juges ces deux textes sacrés, qui au premier aspect vous ont paru si victorieux ? *Vous avez été rachetés, ne vous rendez pas les esclaves des hommes ;* et celui-ci : *en Jésus-Christ il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre. Neque servus neque liber.* (Corinth. VII. 23 : ad Gal. III. 28.)

Doctrine sublime ! qui nous apprend que dans l'ordre moral et divin, la religion établit une égalité parfaite entre les hommes ; ce mérite seul assigne à chacun sa véritable place. Oui, monsieur, cet esclave qui est à vos pieds, s'il vous est supérieur en vertus, est plus grand que vous. La Providence vous le montre chargé des chaînes de sa captivité ; mais aux yeux de Dieu, dans les principes de la nature et de la religion, cet infortuné est votre égal ; comme vous, l'enfant de Dieu, il est votre frère dans l'ordre de la religion : si vous êtes son maître, dans l'ordre de la société vous devez avoir pour lui le cœur, les soins, la tendresse d'un père, vous êtes comptable à Dieu de son bonheur.

Cependant, monsieur, n'allez pas en conclure, que de chrétien à chrétien il n'y a plus d'esclave, ni même de chrétien à un homme infidèle. La loi qui montre au colon la nature et l'étendue de ses devoirs envers les esclaves, n'anéantit pas la légitimité de sa puissance, et les droits qu'il a de les tenir en état de servitude. Dieu, créateur de la nature, est en même temps le fondateur de la société ; elle ne peut s'organiser, se maintenir sans les loix de la subordination et des distinctions sociales. Quelle contradic-

tion grossière, quel renversement des premières idées du bon sens, vous imputeriez au christianisme et à ses divins apôtres ! Si de chrétien à chrétien il n'y a plus d'esclave, comment s'adressant aux esclaves, saint Paul a-t-il pu leur intimer cet ordre du ciel ? « Que chacun demeure dans l'état ou Dieu » l'a appelé à la foi : avez-vous été appelé étant » esclave, tenez-vous y devant Dieu, ne portez point » cet état avec peine; mais faites-en un bon usage » pour votre sanctification ». (1 Corinth. c. 7 v. 20, 23). Lisez, monsieur, dans les apôtres et leurs successeurs, les leçons qu'ils donnent aux maîtres et aux esclaves; vous y puiserez la vraie intelligence des passages des Écritures que vous avez employés; ces maximes divines vous en fourniront l'intelligence et le véritable commentaire.

Proposez à tous les souverains de la terre l'exemple de la France, qui a proscrit à jamais l'esclavage de son territoire; offrez à l'admiration de l'Univers les Christophe Colomb, la reine Isabelle et l'illustre Las-Casas; formez le vœu qu'une politique éclairée sur ses vrais intérêts, adoucisse le sort des Noirs, et même se détermine à briser leurs chaînes; attendrissez nos cœurs sur les mauvais traitemens que font des maîtres barbares aux malheureuses victimes de leur avarice; mais soyez juste et reconnoissant envers les colons qui connoissent les droits de la nature et les devoirs de la religion. Percez de tous les traits du ridicule, l'extravagante opinion de ces philosophes absurdes qui ravalent les Nègres d'Afrique à la condition des bêtes, et leur refusent les qualités

intellectuelles et morales. Faites-nous lire leurs chefs-d'œuvres en littérature et en poésie; faites-nous admirer parmi plusieurs de leurs auteurs, des hommes de génie, des Homère et des Démosthène. Plaidant ensuite votre cause et celle des nations au tribunal de la politique, joignez votre zèle et vos vues pour la prospérité des colonies, au zèle et aux conseils des Anglais, des Allemands, des Danois, qui ont traité ces questions importantes; nous vous écouterons avec empressement et reconnoissance; nous unirons nos éloges a vos éloges, notre admiration à votre admiration, nos pleurs à vos pleurs, nos vœux à vos vœux pour voir réaliser des projets d'amélioration qui, dans l'intérêt public, nous fait entrevoir le bien particulier de vos clients.

Avant la révolution française portée jusque dans les colonies de l'Amérique, le célèbre Burke (1) nous l'avoit fait sentir. « La sûreté, de même que la richesse d'une nation, consistent dans la multiplicité de ses habitans, et dans cette dégradation insensible du plus grand jusqu'au plus petit, qui confond les nuances, de manière qu'on s'en aperçoive à peine. Le nombre des Noirs et des Mulâtres surpasse des deux tiers, celui des Blancs; cette disproportion menace la sûreté des colonies, et les expose aux insultes d'un ennemi étranger, aux révoltes de leurs propres esclaves; cette disproportion tient les habitans et les propriétaires dans de si vives alarmes,

(1) *Histoire des colonies*, t. II, p. 130.

qu'il est étonnant qu'on n'ait pas songé sérieusement à y remédier.

» L'avarice se joue de la sagesse des loix qui avoient ordonné de proportionner le nombre des domestiques blancs à celui des noirs et des mulâtres. Si l'on ne réprime pas promptement les abus, les colonies se réduiront à un petit nombre d'habitans européens, et tout le reste ne sera qu'un rassemblement méprisable et dangereux par leur nombre effrayant, d'esclaves affricains mal intentionnés et toujours prêts à se révolter.

» Quel bien ne procureroit-on pas pour la sûreté et l'état prospère des colonies, si l'on trouvoit quelque milieu entre la liberté et l'esclavage absolu; si, après quelques années de servitude, on affranchissoit les Nègres qui se seroient distingués par leur amour pour le travail et par les services qu'ils auroient rendus. Ne pourroit-on pas leur assigner des terres, ou, à leur défaut, quelque profession qu'ils seroient les maîtres d'exercer, moyennant une redevance dont ils seroient tenus envers le fisc. Une fois libres et propriétaires, ils trouveroient dans leur intérêt particulier un motif de se joindre aux colons européens, pour la défense et l'amélioration de la colonie.

» Il ne peut exister d'ordre moral sans base religieuse ; une nation qui laisse corrompre ses mœurs, et ne marque plus que de l'indifférence pour l'instruction et les vertus de la religion est bientôt replongée dans les ténèbres et les vices de la barbarie. Nous renvoyons, pour ne pas nous répéter, au

tableau que nous avons tracé d'après un administrateur colonial, d'une habitation bien gouvernée ». (pag. 430).

Ces vérités frappent par leur évidence; mais en faut-il conclure que l'*état de servitude est un attentat contre l'Évangile?* en conclure que de chrétien à chrétien il ne peut y avoir d'esclave? Pour triompher de l'erreur, il faut dire la vérité toute entière: le texte de saint Paul, monsieur, est une démonstration sensible contre votre système; lisons-le ensemble :

« Il n'y a plus maintenant ni d'esclave ni de li-
» bre, ni d'homme, ni de femme, vous êtes tous
» la race d'Abraham, vous n'êtes tous qu'un en
» Jésus-Christ (1) ».

Faut-il une grande contention d'esprit pour comprendre qu'il ne s'agit ici que d'un sens spirituel, et qu'il seroit ridicule de prendre ce texte à la lettre, comme si Jésus-Christ avoit aboli l'esclavage, ainsi qu'il a proscrit la polygamie. Dites donc aussi que le christianisme a anéanti la différence de sexe, et que c'est *un attentat contre l'Évangile* que de soutenir que tous les hommes ne sont pas des descendans d'Abraham, ou de refuser de prendre à la lettre, ce verset de saint Paul, qu'il n'y a plus parmi les fidèles croyans, ni *homme ni femme, neque masculus neque fœmina*. Et comment encore, sans tomber dans l'absurde, interpréter autrement que dans le

(1) Aux Gal. 4, 28.

sens spirituel, cette défense aux chrétiens de se faire esclaves des hommes, c'est-à-dire, de leur esprit, de leurs maximes et de leurs passions? Quand Jésus-Christ dit anathème au monde, ordonne à ses disciples de fuir le monde, est-ce un précepte pour les chrétiens, de rompre les liens qui les attachent à la société, d'aller s'enfoncer dans les déserts et de reprendre la vie sauvage? Le temps de prêcher l'égalité sociale est passé; le peuple, séduit par des imposteurs, a pris ce mot à la lettre, et on sait dans quel abyme de maux cette funeste interprétation nous a précipités.

Il est loin de ma pensée de calomnier les intentions; la religion me défend de tirer des conséquences de l'ouvrage à la personne de l'auteur; un excès de sensibilité peut jeter dans l'illusion. A force de voir des esclaves malheureux, on a pu en venir à croire que l'état de servitude est un attentat contre les droits de l'humanité et contre la loi de Dieu, père de tous les hommes.

Mais transportons-nous en esprit sur les côtes de l'Afrique, et nous serons convaincus que la transplantation des Africains en Amérique, est un bienfait de la Providence; elle les soustrait aux horreurs de la barbarie, et leur fraye le chemin du bonheur, en les faisant passer de l'état de sauvage et d'idolâtre dans le sein du christianisme.

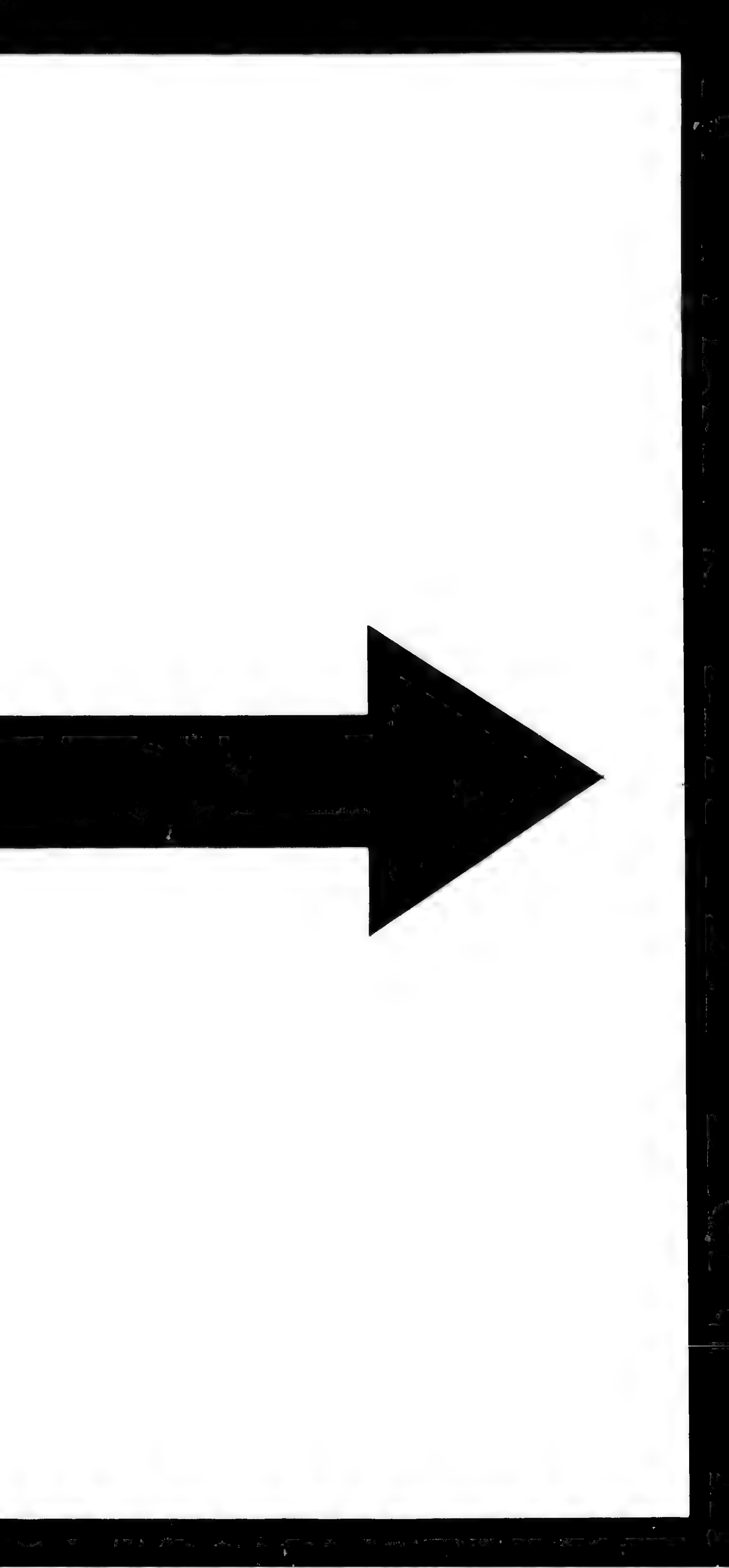
MISSIONS NATIONALES.

Le missionnaire embrasse le monde entier dans l'ardeur de son zèle ; la grande œuv[illegible]issions ne doit donc pas se borner à la pro[illegible] la foi chez les nations barbares et étrangè[illegible] les premiers siècles du christianisme, tout m[illegible] de l'Evangile étoit apôtre et missionnaire. Lorsque le christianisme fut adopté par les souverains comme religion nationale, la discipline de l'Eglise changea ; on rendit inamovibles les places ecclésiastiques ; chaque troupeau eut son pasteur particulier. Alors, l'œuvre des missions se ralentit ; mais, bientôt le besoin de la religion fit sentir la nécessité de rappeler cette institution apostolique ; il y eut des missions nationales. Pour ne parler que des temps plus rapprochés de nous, Dieu suscita dans son église l'ordre de Saint-Dominique, et celui de Saint-François. La naissance de plusieurs sociétés religieuses, et la réforme de quelques autres, vers la fin du quatorzième siècle, et au commencement du seizième, grossirent le nombre des ouvriers évangéliques.

Un nouveau monde venoit d'éclore, et demandoit une nouvelle race d'apôtres ; saint Ignace parut dans ce temps. Après avoir suivi, dans l'Espagne, les drapeaux de sa patrie, il résolut de porter dans tout l'Univers l'étendard de la religion ; mais les hommes apostoliques n'oublièrent pas leur patrie en se dévouant à annoncer la religion de Jésus-Christ jusqu'aux extrémi-



[redacted]



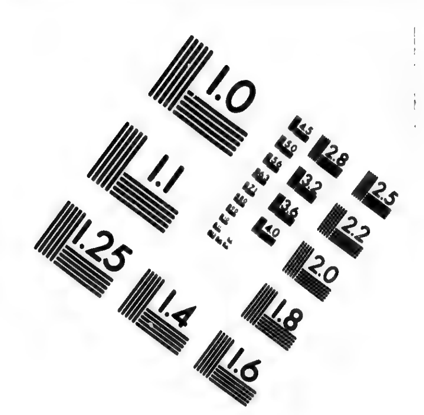
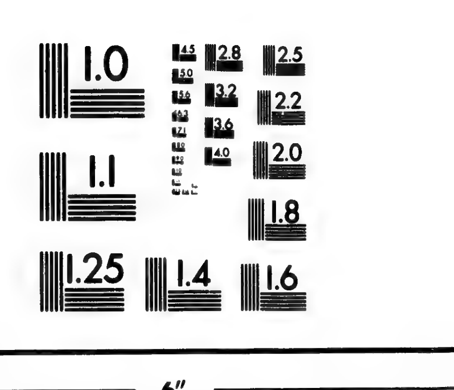


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

tés de la terre. La France reconnoissante, aime à se rappeler les succès éclatans des missions du Languedoc et des Cévennes, celles de la Guienne et de la Bretagne, celles de la Xaintonge et du Poitou, celles de l'Alsace et de la Suisse catholique. Parcourez les annales de la religion, vous y trouverez toujours la France l'objet favorisé de la Providence. Les fureurs des guerres civiles, nées au sein des troubles excités par le protestantisme, sont apaisées; Dieu fournit alors à l'Eglise de France, de nouveaux secours pour reparoître avec éclat au milieu du monde catholique; il suscite les Vincent de Paul, les Ollier, les Bourdoise. L'humble Vincent de Paul, ami du peuple, fonde une congrégation pour les missions des peuples de la campagne : ami des pauvres, il fonde cet institut d'héroïnes chrétiennes (1), qui ne prennent d'autre titre que celui de servantes des pauvres, et qui se dévouent au ministère pénible d'institutrices et d'hospitalières de la classe indigente du peuple. Persuadés que l'état des mœurs publiques est attaché à celui des mœurs sacerdotales, les Ollier et les Bourdoise consacrent leur vie à l'éducation des élèves du sanctuaire. Encore aujourd'hui, la France se glorifie de compter ces hommes apostoliques parmi ses grands hommes, et les bienfaiteurs de la patrie.

Enfin, presque de nos jours, Stanislas, à qui la fortune avoit enlevé les moyens de rendre la Pologne heureuse, épancha son ame bienfaisante sur la Lor-

---

(1) Les sœurs de la Charité, connues sous le nom des *Filles de Saint-Vincent de Paul.*

raine, où la France lui ouvrit un asile. L'amour du peuple que son cœur adopte, et l'amour de la religion, vers laquelle il tourne toutes ses vues, deviennent la passion dominante de ce grand prince; il appelle des missionnaires dans ses Etats. L'établissement qu'il dote avec une magnificence vraiment royale, pourvoit tout ensemble aux intérêts de la vie future et à ceux de la vie présente : par l'instruction, il éclaire l'ignorance; par les bienfaits de la charité, il sert d'asile à la pauvreté, et d'appui à la vertu : il procure tous les secours que réclame l'humanité, et tous ceux que peut fournir la religion.

Qui connoît la nécessité, pour la politique, de faire alliance avec la religion, d'organiser, de maintenir l'ordre moral pour en faire sortir la félicité publique, se convaincra aisément de l'utilité des missions nationales.

Représentez-vous des prêtres vénérables formés sur les modèles de nos missionnaires, éclairés par la science, dirigés par le zèle, soutenus par le talent, animés par l'émulation, se montrant tout à coup aux peuples des villes et des campagnes auxquels ils ne vont se faire connoître que par leur désintéressement, leurs vertus et leurs travaux : peignez-vous ces hommes apostoliques, tantôt se prosternant dans le sanctuaire pour attirer sur les peuples les bénédictions du ciel, tantôt montant dans les chaires et faisant retentir des vérités éternelles les voûtes des temples; ici, déchirant le voile de l'ignorance par des conférences publiques; là, instruisant les enfans par les leçons familières du catéchisme; plus loin, ramenant dans le

bercail de l'église des brebis égarées ; réveillant partout dans les ames, les cris de la conscience ; faisant couler de tous côtés, les pleurs de la contrition ; se montrant charitables envers les malheureux ; visitant les hôpitaux, les prisons et l'humble toit des pauvres, le crucifix d'une main, l'aumône de l'autre ; prêchant aux peuples la soumission due à l'Église, et l'obéissance due au souverain ; arrêtant les murmures élevés contre la Providence ; écartant les pierres de scandale ; étouffant les germes de dissention ; rétablissant dans le sein des familles, l'amitié, la confiance ; affermissant dans tous les esprits les vérités de la foi, la règle des mœurs, les principes du devoir ; ranimant dans tous les cœurs, l'amour de la religion, le goût de la vertu, l'attachement à tous les devoirs ; quel tableau ! L'imagination n'y a aucune part ; rien qu'elle ait inventé, ou embelli, ou rien qui ne soit attesté par les succès de ceux qui les ont précédés dans la carrière apostolique.

Quelle impression religieuse doit produire sur les esprits et sur les cœurs, la lumière de l'Evangile apportée au peuple des villes et des campagnes par des hommes inconnus, qui, sans aucune vue d'intérêt personnel, viennent à leur secours pour les instruire, les consoler, les servir, leur consacrer leur talens, leurs veilles, prévenir leurs besoins, se dévouer aux fatigues d'un ministère pénible, et, s'il le faut, leur donner leur vie même !

Sans doute, il est encore parmi nous des hommes de Dieu, des pasteurs zélés et instruits ; mais combien aussi de terres stériles et incultes par le défaut

de talens, d'une santé assez robuste pour soutenir tout le poids du ministère, ou même, osons le dire, par le silence de la parole de Dieu et l'absence des vertus apostoliques auxquelles Dieu a voulu attacher les succès de la prédication !

D'ailleurs, quelque instruits, quelque zélés que puissent être les pasteurs, obtiennent-ils toujours une confiance générale ? n'ont-ils jamais de contradictions à essuyer de la part du caprice ou de l'indocilité ? Les mêmes instructions, les mêmes talens font-ils toujours les mêmes impressions ? l'objet le plus familier, est-il toujours l'objet le plus chéri ? ignore-t-on que le dégoût est né de l'habitude ? D'ailleurs, les lumières les plus étendues, la vigilance la plus attentive peuvent-elles suffire à tous les besoins d'une grande paroisse, d'un bourg entier ? Seroit-il possible aux pasteurs ordinaires, d'exercer eux-mêmes les fonctions diverses que réunit chaque mission ? Combien, dans les paroisses, de pécheurs plongés dans le sommeil de la mort ou de la conscience, tourmentés par de cruels remords au souvenir de leurs crimes secrets, et des Sacremens profanés par des confessions et des communions sacriléges ! Ces ames, tyrannisées par leurs passions, auront-elles le courage de révéler leur honte, et d'ouvrir l'abyme de leur conscience à un pasteur qu'elles ont sans cesse, sous les yeux, et dont elles sont jalouses de mériter l'estime et la considération ? Erreur funeste et trop ordinaire ! ce qu'elles cacheroient à jamais à leur pasteur, elles le déclareroient à un ministre inconnu. N'est-il donc pas à souhaiter pour les paroissiens, qu'ils ayent

de temps en temps, des instructions nouvelles, et pour les curés, qu'ils ayent de temps, en temps de nouveaux coopérateurs?

Il est vrai que les fruits qu'on retire des missions ne sont pas éternels; mais un bien passager en est-il moins un bien? Doit-on compter pour rien tant de restitutions importantes, tant de réconciliations sincères, tant d'aumônes considérables, qu'une mission occasionne? Est-ce si peu de chose que de laisser, dans toute une ville, des monumens de charité, des exemples de religion, des motifs de subordination, et, si ce n'est l'habitude, du moins la connoissance et le principe de toutes les vertus?

Voulez-vous connoître les besoins de la religion, le vœu de l'Eglise pour l'établissement d'un corps de missionnaires, son utilité, et peut-être même, dans les circonstances où la Providence nous a placés, sa nécessité pour rappeler les beaux siècles du christianisme? commencez par vous former une juste idée de la sainteté du sacerdoce, et de l'étendue des devoirs de l'épiscopat. Qu'est-ce qu'un prêtre et un pasteur? qu'est-ce qu'un évêque? La loi du sacerdoce est de porter jusqu'à la perfection toutes les vertus chrétiennes; la loi de l'épiscopat est de poser, dans un degré éminent, le modèle de toutes les vertus sacerdotales; la loi de tous est de montrer, trait pour trait, dans leurs discours, leurs actions, leur vie privée et leur vie publique, l'image visible du divin fondateur du christianisme, dont ils sont les ministres, les représentans et les ambassadeurs auprès des peuples.

Nous

Nous ne descendrons point dans les détails sur les qualités et les vertus de l'homme apostolique ; nous en avons tracé le tableau dans le Discours préliminaire mis à la tête du premier volume (page ciij), et à la fin du troisième volume (page 450). On n'a pas pu lire sans en être attendri, la relation de la dernière maladie, de la mort et de la pompe funèbre de M. l'évêque d'Adran, vicaire apostolique dans la haute Cochinchine (page 304). Un des plus beaux monumens à ériger à la mémoire de ce saint prélat, c'est de faire connoître la constitution du clergé national de la Cochinchine ; il y avoit travaillé pendant son dernier séjour à Paris, époque où il se flattoit de l'espérance de voir bientôt ses vœux exaucés, et ce vaste royaume, depuis près de deux siècles, arrosé des sueurs et du sang des missionnaires, entièrement converti au christianisme. Je n'en citerai que les articles qui ont rapport à mon sujet.

1°. L'ordre ancien est rétabli. M. l'évêque d'Adran rappelle l'Eglise de la Cochinchine aux temps apostoliques, aux siècles des Athanase, des Augustin et des saint Jean Chrysostôme. Les chapitres des églises cathédrales ne sont plus de simples colléges de prêtres chargés du culte public, et de la pompe des cérémonies religieuses, dans le premier temple du diocèse : par la nouvelle constitution, ils sont redevenus ce qu'ils n'auroient jamais dû cesser d'être, le sénat de l'évêque, ses coopérateurs et ses collégues, associés à la sollicitude universelle du premier pasteur, le centre d'unité d'où partent tous les rayons du gouvernement.

Il est bien difficile qu'un prêtre abandonné à lui-même, vivant au milieu du monde, et n'étant responsable qu'à sa propre conscience, se maintienne dans le degré de perfection dont la sainteté de sa vocation lui fait une loi indispensable. La vie en commun sera donc établie ; le clergé de l'évêque composera sa famille ; les chanoines ne seront plus qu'une société de frères, dont le premier pasteur sera le chef et le père : heureuse association, qui entretiendra, dans l'ame de chacun de ses membres, la noble émulation de la vertu !

On voit d'abord que, sous ce régime commun, le clergé de la cathédrale est, à proprement parler, un corps de vrais missionnaires, qui se partageront entre eux, les travaux de l'épiscopat, toujours prêts à se porter partout où les besoins de la religion et l'ordre de l'évêque les appelleront.

Les prêtres de son clergé seront la société de l'évêque ; il ne paroîtra jamais en public, qu'il ne soit accompagné de quelques-uns d'entre eux. Dans ses visites épiscopales, il menera avec lui un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques, qui distribueront aux peuples le pain de la parole de Dieu, et l'aideront dans les fonctions qui sont propres à remplir le but essentiel qu'il doit se proposer, dans cette partie essentielle de son ministère apostolique.

La discipline universelle de l'Eglise impose aux chanoines l'obligation d'assister aux chapitres qui se tiennent, plusieurs fois chaque semaine, après l'office du matin. Dans les temps où les loix ecclésiastiques étoient en vigueur, l'objet principal de ces as-

semblées particulières étoit de conférer sur des matières spirituelles : de là, l'institution des conférences ecclésiastiques, qui remontent aux premiers siècles, et qui n'ont jamais cessé, parmi le clergé, que la négligence sur ce point important n'ait amené la décadence des mœurs et de la discipline ecclésiastique. Dans la nouvelle constitution, l'usage de ces conférences est établi, avec des précautions et des réglemens qui en assurent les avantages et la perpétuité. A cette sage institution, on ajoute celle des retraites pour les pasteurs, et établies de manière que, chaque année, on y appelle le tiers du clergé pastoral de chaque diocèse. C'est là que les ouvriers évangéliques viennent ranimer leur ferveur, et puiser de nouvelles connoissances et de nouveaux secours pour se mettre en état de remplir avec fidélité, auprès des peuples, les devoirs de leur vocation.

Aucun ecclésiastique ne sera élevé à l'épiscopat, ni même promu aux canonicats et aux dignités de vicaires généraux, qu'il n'ait rempli, pendant un certain nombre d'années, les fonctions de missionnaire.

Comme il ne sera pas possible, surtout dans les premiers temps de la conversion du royaume au christianisme, d'assigner des pasteurs pour chaque chrétienté, on y suppléera en établissant des catéchistes et des coadjuteurs, qui seront choisis parmi les pères de famille qui, par l'édification de leurs mœurs et leur zèle pour la religion, jouissent de l'estime et de la confiance de leurs concitoyens. Ces paroisses, dénuées de pasteurs en titre, seront visitées, de temps en temps, par des missionnaires, ou

les pasteurs des paroisses voisines, lesquels seront désignés par l'évêque, pour se faire rendre compte de l'état de la chrétienté, et pourvoir à l'administration des Sacremens.

L'origine de ces hommes précieux à la religion remonte presque jusqu'à l'époque où les missionnaires français ont porté les lumières de la foi à la Cochinchine. Les coadjuteurs ont la police des mœurs chrétiennes, et veillent au bon ordre parmi les néophytes, et à l'éducation de la jeunesse : les dimanches et les jours de fêtes, ils assemblent les fidèles pour y réciter l'office divin, assister aux lectures de piété, qui nourrissent en même temps l'esprit et le cœur; les instructions familières du catéchisme apprennent aux enfans les dogmes de la foi et les principes de la morale chrétienne. Ces coadjuteurs préparent les succès des missionnaires, en fournissant aux catéchumènes tous les secours dont ils ont besoin pour mériter d'être admis, après les épreuves suffisantes, à la grâce du baptême.

L'exécution de ces divers projets suppose des moyens suffisans pour l'éducation des élèves du sacerdoce, et fonder des établissemens de missionnaires. Outre les séminaires diocésains, il y aura dans la capitale du royaume un séminaire national, qui sera composé des sujets les plus distingués dans l'institut des missionnaires, par leurs talens et leurs vertus. Ce séminaire entretiendra une correspondance suivie avec ceux des provinces ; les conférences qu'on y tiendra sur les obligations de l'ordre pastoral, seront rédigées et envoyées aux évêques de la Cochin-

chine. On sent d'abord de quelle importance doit être cette mesure générale pour faciliter l'exercice des conférences ecclésiastiques dans tout l'empire.

Il seroit trop long de rapporter les réglemens qui accompagnent ce plan d'organisation, et les diverses instructions qui en développent la nature et l'esprit. Tout a été puisé dans les sources les plus pures; l'Ecriture sainte, la doctrine des pères, et les monumens de l'antiquité ecclésiastique : on y rapporte tout à un centre d'unité, au principe fondamental de la morale du christianisme.

O homme! connoissez vos rapports avec Dieu, et la dignité de votre être; Dieu vous a créé à son image, il veut votre bonheur; mais il ne veut, il ne peut vous rendre heureux que par votre fidélité à vivre avec lui dans l'union intime de votre esprit à son esprit, de votre cœur à son cœur, de toutes vos vos volontés à sa volonté souveraine; le rédempteur des hommes ne s'est incarné que pour vous offrir, en sa personne, un modèle à imiter dans l'union de son ame avec sa divinité.

D'après cette vérité sublime, qui fait tout le fond du christianisme, qu'est-ce donc qu'un prêtre, un pasteur, un évêque? C'est un homme tout pénétré de la divinité, et qui, autant que la foiblesse de la nature le permet, vit, à tous les momens de son existence, sous l'impression de sa conscience et l'action de l'esprit divin; c'est le représentant et l'ambassadeur de Dieu même auprès des peuples. Si le devoir l'appelle au dehors, s'il paroît en public, tout réfléchit en lui, l'empreinte de la divinité qui lui inspire ses pen-

sées et dirige tous les mouvemens de son cœur : s'il parle, s'il vous entretient, on sent d'abord que c'est l'esprit divin qui place les paroles sur ses lèvres. Dans l'exercice de sa charge pastorale, dans ses exhortations pathétiques, tout est puisé dans les divines Ecritures (1), dans la doctrine des docteurs de l'Eglise, et tout se rapporte au but essentiel qu'il se propose, de vous arracher à vos passions, aux vanités du monde, à vous-même, pour vous mettre sous l'empire de l'Evangile, et vous faire vivre en union intime, et en société habituelle avec Dieu.

O heureuse nation qui fonderoit son ordre moral et politique sur ces grandes vérités ! Un évêque de France que Dieu a enlevé à son Eglise, à ses amis qui le pleurent encore, avoit adopté une partie du plan d'organisation de l'apôtre de la Cochinchine. Nous plaçons ici un extrait du mandement qu'il devoit adresser à son chapitre ; la mort l'a empêché de le publier. Ce que nous en transcrivons développera davantage, les vérités dont nous n'avons présenté qu'un léger aperçu.

« Placés au premier rang parmi les ministres du sanctuaire, dit ce vertueux prélat aux chanoines de son église cathédrale, vous en serez les modèles ; ce vaste diocèse devient le théâtre de votre zèle ; la religion vous appelle, pour la plupart d'entre vous, associés à nos travaux, la religion vous veut tout entiers ; elle va vous enlever à vous-mêmes, pour vous

---

(1) *Si quis loquitur, tanquam sermones Dei.* Saint Paul.

donner, vous consacrer sans partage, à Jésus-Christ et à son Eglise (1).

» Forts de notre union, nous marcherons d'un pas plus ferme, dans la carrière que Dieu ouvre devant nous; je puise dans le cœur de Jésus-Christ même les sentimens que je vous dois. Quel témoignage plus certain vous en donnerai-je, mes frères, que l'idée même que je me suis faite, et de la sainteté des rapports, et de l'étendue des devoirs réciproques qui vont nous unir.

» Le christianisme, mes frères, est sorti du cœur de Dieu : pour le placer dans le cœur de l'homme, le divin Messie est descendu sur la terre. Aimer Dieu, comme Jésus-Christ aime son Père; aimer ses semblables, comme Jésus-Christ nous a aimés, voilà le christianisme des adorateurs de Dieu en esprit et en vérité (2). L'amour est sa loi; jamais deux cœurs vraiment chrétiens ne se rencontrent qu'ils ne s'unissent d'une sainte amitié; la foi en est le principe, la charité, l'ame, le lien et le garant; la paix et le bonheur en sont le prix.

» Toute organisation sociale veut des chefs qui président et commandent au nom de la loi, et des ministres de la loi qui exécutent et gouvernent dans la dépendance d'une juste subordination; tel est ainsi l'ordre établi dans l'Eglise de Dieu. Le sacerdoce est le même; mais les uns en possèdent la plénitude, et

---

(1) *Non estis vestri.* 1. Corinth. 6, 20.

(2) *In Spiritu et veritate adorabunt Patrem.* Joan. 4, ℣. 23.

en communiquent la grâce avec la mission ; les autres en ont l'exercice sous la direction des premiers.

» A la suite, et sous l'autorité des premiers pasteurs, Jésus-Christ consacre et envoie des pasteurs subordonnés pour travailler avec les chefs à la formation de ses élus ; il leur associe des prêtres destinés à entretenir une communication perpétuelle entre Dieu et les peuples, à porter le poids du jour avec les chefs, à partager, sous leur autorité, les soins de leur sollicitude universelle.

» Tous les ministres sont solidaires entre eux, un pour tous, et tous comme un seul ; parce qu'en effet, dit saint Augustin, et les premiers pasteurs et les ministres subordonnés, ont en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, le même esprit, les mêmes sentimens, la même voix, les mêmes règles immuables, la même fin que lui. (D. August. de Part., c. 13, et lib. 4 ad Bonifac.).

» Hors de cette unité, ajoute saint Augustin, il n'est plus que désordre et que confusion. Rompre cette unité, c'est faire schisme avec Jésus-Christ et avec son Eglise ; suivre cet ordre hiérarchique, c'est gouverner pour Jésus-Christ, c'est gouverner en Jésus-Christ, c'est gouverner avec Jésus-Christ. (*Hoc est Christo pascere, in Christo pascere, cum Christo pascere.* D. August. suprà).

» Que de grandeur, et quelle beauté dans la constitution du sacerdoce catholique, mes frères ! vous en connoissez les principes divins : je l'espère de la grâce de Dieu ; ils seront la règle de mon administration. Les saints canons, oracles immuables du

souverain pasteur, me le prescrivent ; mon cœur est d'accord avec la loi qui m'est imposée. Eh! que ferois-je? où irois-je aboutir, sans le secours, les lumières et l'appui de ceux que Jésus-Christ m'a donnés pour collègues dans le sacerdoce?

» Moïse est loué par l'Esprit saint pour s'être soumis aux avis que Dieu lui donna par l'organe de son beau-père. « Prétendre être en état de gouverner » seul toute une nation, lui dit Jethro, c'est témé- » rité, un travail au-dessus des forces de l'homme. » Associez-vous des hommes d'expérience, remplis » de l'esprit de Dieu, fermes et courageux, qui ai- » ment l'ordre, et soient affranchis des passions, de » l'intérêt personnel, pleins d'intelligence et de zèle » pour se dévouer avec vous au bonheur et au ser- » vice de votre peuple (1) ».

» Figure bien imparfaite encore, du gouvernement que Jésus-Christ a institué : le régime en commun tient à la nature de l'ordre hiérarchique; les apôtres en tracèrent le modèle dans leur conduite. Saint Ignace, disciple des apôtres, et nourri de leur esprit, en montre la pratique universellement établie.

---

(1) Exod. 18, ℣. 17, 18, 24.

In talibus requievit spiritus tuus : qui prœter Dominum timeant nihil, nihil sperent nisi à Deo.

Qui sint compositi ad mores, probati ad sanctitatem, mansueti ad patientiam, subjecti ad disciplinam....... Concordes ad pacem, conformes ad unitatem. In judicio recti, in concilio providi, in jubendo discreti, in loquendo modesti,....... ubique et in omnibus circumspecti,...... (Div. Bernard *de Consider.* lib. IV, c. 6).

Quid vero sacerdotium est aliud, dit le saint martyr, *quam sacer cœtus, consiliarii et assessores episcoporum.*

» Les monumens de la vénérable antiquité sont uniformes sur cette institution divine; les changemens survenus dans la suite des siècles, ont fait succéder les chapitres des églises cathédrales, *clericos matricis Ecclesiæ*, à l'ancien presbytère. Des obstacles, nés des prérogatives mêmes, ajoutées à leur primitive constitution, ont frustré l'espérance de l'Eglise dans les siècles modernes. L'ordre primitif reparoît; nous en bénissons le ciel; le vœu de l'Eglise du saint-concile de France est rempli. C'est avec une nouvelle effusion de consolation et de joie que nous plaçons sous vos yeux, nos très-chers frères, les paroles mêmes que nous adressâmes aux fidèles de notre diocèse, en publiant le décret de votre élection.

« Il n'est aucun des prêtres vénérables qui forment le clergé de notre église cathédrale, qui ne » partage avec nous quelques-uns des travaux de la » sollicitude universelle, qui doit consacrer notre » vie au salut des ames. Le chapitre n'est plus un » simple collége de prêtres uniquement chargés du

Talis debet esse, qui consilium aterit det, ut se ipsum formam aliis præbeat ad exemplum bonorum operum in doctrina, in integritate, in gravitate, ut sit ejus sermo salubris, atque irreprehensibilis, consilium utile, vita honesta, sententia decora. (Div. Ambros. liv. II, de off. c. 17).

» culte public dans le premier temple du diocèse : » ramenés à leur origine primitive, les chanoines sont » le sénat de l'Eglise, le conseil de l'évêque, ses » coopérateurs et ses collègues, les dépositaires de » son autorité, préparant les succès de son gouver- » nement, et formant la principale destinée de son » épiscopat ».

» Notre vocation, et des devoirs communs, nous attachent à Jésus-Christ; en les rappelant à votre foi, je m'en pénètre davantage.

» Dieu a créé l'homme pour s'unir à son cœur, pour régner sur son amour; il l'a fait à son image, pour que l'homme vivant en société et en union intime avec l'auteur de son être, manifestât ses attributs divins en imitant ses perfections. Il a institué le ministère sacré, afin que les ministres de son culte fissent connoître au reste des hommes, les rapports qu'ils ont avec l'Etre suprême, et fussent chargés de leur faire adorer sa puissance, admirer sa sagesse, aimer sa bonté, imiter ses vertus, les soumettre à ses loix, perpétuer dans tous les esprits et dans tous les cœurs, le souvenir de ses bienfaits.

» De la fin du sacerdoce naissent tous les devoirs du prêtre; dans l'Eglise, comme au ciel, dont son gouvernement est l'image, le degré de vertu doit répondre au rang que chacun y occupe. Que penser donc de la vie des prêtres que Dieu place au-dessus des autres prêtres, qu'il associe aux fonctions du premier pasteur, pour ne faire plus qu'un avec lui, en exerçant en son nom l'autorité divine qu'il partage avec eux?.....

» La vie sacerdotale est tout à la fois une vie de retraite et une vie de travail. Le prêtre fidèle à ses engagemens, réunit l'oraison et l'action, la vie intérieure et la vie extérieure : solitaire et apôtre, il rassemble, il concilie les exercices de la piété contemplative, avec le zèle actif et laborieux du ministère. De là vient que l'homme apostolique est essentiellement un homme de prière, de recueillement et d'oraison : privé de ce secours, plus on se livre, soit à l'étude, soit aux fonctions extérieures, plus on se dessèche et on se consume intérieurement ; alors l'ame est sans chaleur, les paroles sont sans onction. Cessant de vivre par l'oraison, en société et en union de sainte familiarité avec Dieu, on travaille seul, Dieu se retire, l'Esprit saint, l'esprit de vie s'éteint, le ministère est sans succès ; le repect des peuples s'affoiblit ; l'apôtre disparoît, et ne laisse plus voir qu'un homme ordinaire, là où toutes ses actions devroient porter l'empreinte, et toutes ses paroles le caractère de la divinité dont il est le représentant et l'ambassadeur auprès des peuples.

» La vie sacerdotale est une vie de privations et de pénitence. Méditateur des peuples, le prêtre doit se faire victime d'expiation pour leurs péchés. L'exemple des prophètes, des apôtres, de tous les hommes apostoliques, et de Jésus-Christ même, lui en fait une loi. Qui de nous oseroit en appeler ? Quelles lèvres plus pures que celles du prophète Isaïe ! Il faut néanmoins qu'un séraphin les purifie, avec un charbon allumé qui est le symbole de la pénitence, pour les rendre dignes d'annoncer les oracles divins.

Quelle vie plus sainte, plus innocente, et cependant plus pénitente et plus mortifiée que celle de saint Jean-Baptiste, le précurseur du divin Messie et de tous les hommes apostoliques qui l'ont annoncé après lui !

»Dans la loi nouvelle, la vertu de pénitence est la première vertu du sacerdoce. Le christianisme est né sur la croix; il faut mêler son sang à celui de Jésus-Christ pour être digne d'en appliquer les mérites aux ames qui en ont été rachetées. Saint Paul tremble d'être réprouvé, s'il ne joint pas les rigueurs de la pénitence aux travaux de l'apostolat; il châtie son corps par les jeûnes, les veilles et les autres austérités, pour paroître avec assurance au tribunal de Jésus-Christ, au jour où il lui faudra rendre compte des âmes dont la destinée éternelle lui a été confiée (1).

» La vie sacerdotale est une vie cachée en Jésus-Christ, une vie de retraite et de séparation du monde. Les entretiens profanes sont étrangers à des hommes apostoliques dont les paroles sont comme au-

---

(1) *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (1. Cor. 9, ℣. 15).

Ergo qui non castigant corpus suum, et volant prædicare aliis, ipsi reprobi habentur. (Div. Amb. epist. ad Eccles. vere.

Quod si Paulus talis esset præceptor et post predicationem orbis terrarum susceptum patrocinium formidavit; quidnam nos dicemus? (Div. Chrysost. de sacerdotio).

tant de semences divines qui doivent germer pour l'éternité. *Satores æternitatis* comme les appelle saint Hilaire. Isaïe les compare à des nuées fécondes portées au-dessus de la terre, par le souffle de de l'Esprit saint; elles ne s'abaissent que pour y répandre la parole évangélique comme une pluie salutaire et bienfaisante.

» Semblables encore à de solitaires colombes qui se nourissent de leurs gémissemens et de leurs soupirs, les hommes apostoliques tiennent leur esprit et leur cœur sans cesse élevés vers le ciel, la vraie patrie des chrétiens. Vous ne les rencontrez pas dans le monde, se mêlant à ses jeux, à ses frivoles amusemens; ils vivent avec Dieu, ou avec leurs confrères qui aiment à parler des choses de Dieu. On ne les voit sortir de leurs retraites, qu'attirés au dehors, par le zèle pour le salut des ames; et pressés par la charité de Jésus-Christ, on ne les retient dans la société des hommes, que le temps nécessaire que prescrit le devoir du ministère sacré et les besoins de leurs frères. *Qui sunt isti qui ut nubes volant et quasi columbæ ad fenestras suas* (1) ?

» Renfermons tout dans un seul mot: la vie sacerdotale est une vie de sainteté et de perfection; il n'est aucune vertu dont elle ne doive poser le modèle. Si l'exemple ne prépare les cœurs à la persuasion, la parole de Dieu reste sans fruit. La vie d'un saint prêtre est la plus efficace prédication de l'Evangile.

(2) Isaie. c. 6.

» Ce n'est rien que de faire retentir aux oreilles les instructions de la vertu, si on ne la met pas sous les yeux, la montrant en sa personne, dans ses mœurs et dans ses actions. En tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut rendre aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, il faut pouvoir dire avec la noble assurance de Saint Paul, et sans crainte d'être démentis : (1) « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ; que tout ce qui vous a été dit de moi, ce que vous avez vu en moi, soit l'entretien de vos pensées et la règle de votre conduite ».

» Je dis sainteté de perfection. Peut-on moins exiger, dit saint Grégoire de Nazianze, de ceux que la foi nous représente comme les sacrificateurs, les ministres, les ambassadeurs de Dieu, obligés d'annoncer ses oracles et de soumettre à ses loix ceux vers qui Dieu les envoie ? Doit-on moins exiger des prêtres qui se portent pour médiateurs entre Dieu et les hommes, chargés des intérêts du monde entier, de faire monter de l'autel visible de la terre, jusqu'à

(1) *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (1. Corint. 11....) *Imitatores nostri facti estis.* (1. Tessal 1, 6). *Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplina, hæc cogitate, quæ et didicistis, et accepistis, et audistis et vidistis in me, hæc agite.*

l'autel invisible du ciel; les vœux, les prières, les sacrifices des fidèles; enfin destinés à être la lumière du monde, le sel de la terre, à régler, à purifier, à consacrer le reste des hommes et les changer en des hommes tout célestes, à imprimer en eux les traits et l'image du Fils de Dieu, à les transformer en lui. (D. Greg. Nazian. lib. 1. de Sacerd.).

» Oui, le sacerdoce est l'ordre des parfaits. Pour un prêtre, tout est précepte dès qu'il est une voie nécessaire pour arriver à la perfection.

» Dans cette courte exposition, vous reconnoissez mes frères, la doctrine de la foi, l'enseignement uniforme, et les expressions presque littérales des saints docteurs, des saints conciles, des auteurs et des historiens ecclésiastiques qui ont écrit du sacerdoce et des devoirs qui lui sont propres.

» Doctrine céleste, que les apôtres ont recueillie de la bouche de Jésus-Christ même, qu'ils ont transmise à leurs premières disciples, et que leurs successeurs ont puisée ensuite dans les saintes Ecritures, qui ne sont elles-mêmes que les oracles de l'Esprit saint.

» Mais écoutons Jésus-Christ lui-même (1). Père saint, s'écrie le divin rédempteur, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés; gardez-les en votre

(1) *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.*

Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum.

Ut et ipsi in nobis unum sint. (Div. Joa, 17, ℣. 14, 21, 22, 24).

votre nom, afin qu'ils soient comme nous». Et encore : « Comme vous êtes en moi et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un avec vous ; qu'ils soient un en nous». Et comment mes frères, un prêtre, s'il n'embrasse les voies de la perfection, vivra-t-il en unité avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec les personnes adorables de l'auguste Trinité.

« Aux devoirs du sacerdoce, ajoutez les devoirs de chanoine. Il est une vérité trop peu connue de nos jours, et qu'il est bien important de remettre sous vos yeux, pour que vous puissiez méditer dans le secret de votre conscience, l'étendue et la nature de l'engagement que vous allez contracter.

» Le culte public est une dette sacrée, une obligation essentielle du chanoine; mais il s'en faut bien que ce soit là l'objet unique, la fin principale auxquels on doive rapporter l'institution des chapitres dans les églises cathédrales.

» Ce seroit, mes frères, une illusion, une erreur déplorable, si les prêtres de la première Eglise venoient à se persuader qu'ils sont quittes envers Dieu, envers l'Eglise, pourvu qu'ils entretiennent fidèlement entre eux les liaisons et les rapports que rend nécessaires le devoir de la prière publique. Les hommes ont changé, l'esprit de l'Eglise reste immuable; dans la religion, il n'est point de titre sans office. Les chanoines sous la dépendance honorable de l'obéissance canonique, tiennent à la hiérarchie sacrée; le titre de sénat de l'évêque vous rend comptables à Jésus-Christ, à l'Eglise, au premier pasteur, des talens, des vertus, des dons divers que le Saint-Esprit a

mis en vous, mes frères. Vous êtes au premier pasteur ce que les apôtres étoient à Jésus-Christ.

» Expression familière aux saints pères, lorsqu'ils nous parlent des rapports intimes qui se trouvoient alors entre l'évêque et son clergé.

» Votre institution remonte jusqu'au berceau du christianisme; l'honneur de succéder à l'ancien sénat de l'Eglise vous en fait contracter les engagemens. Heureux temps! où, sous une discipline commune, pleins de la science des Saints, ne formant qu'une seule société, et l'évêque, à la tête du gouvernement, ayant sur tous l'autorité de Jésus-Christ, les prêtres ses collègues, se partageoient, suivant la mesure des dons qu'ils avoient reçus, tous les travaux du ministère sacré, la sollicitude des églises du dehors, les fatigues de l'apostolat, la dispensation des Sacremens, l'instruction des peuples, les œuvres de miséricorde, le soin des pauvres et des malades: aucun emploi n'étoit refusé, le zèle échauffoit tous les cœurs, parce que le premier vœu du sacerdoce est de n'avoir point de volonté à soi, et d'obéir à ses supérieurs hiérarchiques comme à Jésus-Christ même.

» Vivant solitaires et recueillis, ils mettoient à profit pour eux-mêmes, tout le temps qu'ils n'étoient pas obligés de donner aux autres. Conversant avec Dieu dans l'oraison, conférant ensemble sur les besoins de l'Eglise, se nourissant des divines Écritures, formant à l'esprit sacerdotal les élèves du sanctuaire, se formant eux-mêmes à l'éloquence sacrée, à la direction des ames, à la défense de la

vérité, tous leurs momens étoient réglés, toutes leurs actions étoient des vertus : l'évêque présidoit lui-même aux exercices, ou bien se faisoit représenter par les anciens du presbytère, à qui il reconnoissoit le plus de vertus et de capacité pour faire avancer ses collégues dans les voies de la perfection sacerdotale (1).

» Les prêtres qui formoient ce vénérable presbytère, vivoient en commun ; on regardoit la vie commune comme le moyen le plus efficace de faire arriver au degré de perfection où Dieu appelle les ministres de son sanctuaire. Les apôtres et leurs disciples en avoient les premiers fourni le modèle; aussi la vie canonique, à la prendre dans son origine, est-elle appelée par les saints pères et par les conciles, la vie apostolique.

» Les monumens de l'histoire (2) nous apprennent tout ce que l'honneur du sacerdoce, le zèle pour la gloire de la religion, ont fait entreprendre aux grands hommes du christianisme, pour établir ou remettre en vigueur, cette importante discipline, dans le clergé des eglises cathédrales.

---

(1) *Quam beati tunc temporis canonici, quam felices clerici intrà septa ecclesiæ habitantes, nec ullam distractionem curam habentes!... Divinis laudibus et contemplationibus, concionibus, officiis, vacantes, tanquam angeli quidam terrestres in paupertate Evangelica, castitate et obedientia degentes, et solum Dei gloriam et suam aliorumque salutem procurantes.* (Barb. lib. de Canonicis, cap. 10).

(2) *Bingham : Origines ecclesiasticæ.* (Lib. VI, c. 3).

» Pour ne parler que de la France, saint Hilaire en fut un des plus zélés promoteurs; il eut la gloire d'avoir pour disciple et pour imitateur saint Martin dont le nom est si vénéré dans l'Eglise de Dieu, et qui donna tant de saints évêques à l'Eglise gallicane.

» Dans les temps postérieurs, le zèle se ranima, un concert unanime s'établit entre les papes, les évêques, les conciles, les souverains eux-mêmes, pour ramener les églises cathédrales à cette ancienne institution.

» Presque partout, les chanoines se soumirent, et la même habitation ainsi que la forme de vie redevinrent communes entre eux. Les changemens qui survinrent à la suite des révolutions politiques et religieuses, furent toujours regardées par l'Eglise, comme une plaie faite à la discipline et à la religion (1).

» Deux des plus grands évêques qui parurent après le concile de Trente, le saint archevêque de Milan et dom Barthélemi des martyrs son ami, entreprirent de la fermer; ils proposèrent la réforme à leur clergé. Le succès ne répondit qu'en partie à leur zèle; mais ils ne négligèrent rien pour rappeler un point de discipline non moins important, ils rétablirent l'usage des conférences ecclésiastiques (2).

» Un saint que l'humanité reconnoissante invoque,

---

(1) Thomassin, lib. V, c. 4.

(1) Conférences établies par saint Charles. *Concilium Mediol.* II. Tit. II, decr. 30.

et que la philosophie est forcée d'admirer, saint Vincent de Paul, recueillit l'esprit de saint Charles, s'arma de son zèle apostolique, et Dieu répandit sur son œuvre les mêmes bénédictions. De la capitale où il les établit d'abord, l'usage des conférences se répandit bientôt dans tous les diocèses; vous le savez, mes frères, il s'y conserva jusqu'à nos jours. Je connois votre amour pour tout ce qui est bon et utile; plus qu'à aucun de vous, cette salutaire institution m'est précieuse par toutes les ressources qu'elle me présente.

» Ce n'est point pour les chapitres mêmes une institution nouvelle, l'histoire de la religion nous la montre comme un point de règle pour toutes les sociétés canoniales; l'antiquité l'a consacrée, les saints docteurs nous la recommandent, un grand nombre de conciles nous en font un devoir.

» La religion recouvre sa liberté. Vous allez former

Décrets des conciles. *Concil. Aquileiense de Vicar : for. chrodog. Reg. canonic.* 32. tom. II, spicileg.

Concil. Mogunt. c. 3. *Capitul. Hincmarr.* t. III. *Concil. Galliæ.*

Divi Hyeroni. epistola ad Eustochium.

Sancti Isidori Reg. art. 7. *Concil. Lateranense sub Innocentio III. Concilium Mogunt.* c. 9.

De vita canonicorum : quotidiè ad lectionem veniant, et audiant quid eis imperetur.

Chapitre de Sens, réglement : *quotidie ad collationem veniat;* et cela, sous les mêmes peines qu'il leur est enjoint d'assister au chœur. Ces réglemens sont faits en

le clergé de la première Eglise; elle vous redemande son antique splendeur. Que notre reconnoissance, mes frères, égale, s'il se peut, les bienfaits de la Providence; offrons-lui pour premier hommage, un saint empressement à ressaisir les sages institutions de nos pères.

» Les chanoines n'ont plus de propriétés à régir, d'affaires à discuter, de juridiction à exercer : ôtez l'usage des conférences ecclésiastiques, les assemblées capitulaires resteroient sans objet.

» Cependant, quoi de plus utile, de plus nécessaire aux prêtres de la première Eglise, que de cultiver entre eux des liaisons communes, et de conférer souvent sur leurs devoirs, sur la sainteté de leur état et sur les moyens de s'avancer dans les voies de perfections qui en forment le caractère. L'ame pour être vertueuse a besoin d'appui; c'est peu connoître les hommes que de se reposer sur eux seuls du soin de travailler à leur perfection personnelle.

» Que de fruits salutaires n'a-t-on pas droit d'espérer d'une suite non interrompue d'entretiens spirituels, tenus chaque semaine, présidés par l'évêque

---

exécution des canons de discipline du concile d'Aix-la-Chapelle.

Voyez Benoît XIV.

1°. Canonisation des Saints.

2°. Synode diocésain, l. XII, c. 6, n°. 12.

3°. Institutions ecclésiastiques; instit. 1, n°. 32, p. 82.

4°. Instruction de la sacrée constitution du concile de France, p. 214, n°. 14.

ou ses représentans, dans une assemblée composée de prêtres distingués par leur rang, leur mérite et leur expérience; en qui le choix même de leur évêque qui les a placés à la tête de son clergé, suppose avec des talens, des lumières, et l'esprit du sacerdoce, le sentiment de l'honneur, le désir de répondre à sa vocation, et de mériter la considération publique, de vivre pour Dieu et pour ses frères, de se consacrer sans réserve, au ministère évangelique et au salut des ames.

» Qui oseroit en sortant de ces saintes assemblées, démentir par ses sentimens, ses mœurs et sa conduite, les vertus qui viennent de lui être proposées, les vérités auxquelles il a rendu hommage? un penchant naturel nous porte à régler notre vie et nos habitudes sur l'exemple de ceux avec qui nous vivons. Quel appui contre notre foiblesse, quel motif d'encouragement à la vertu, que la société de ceux de nos collégues, que l'estime publique nous désigne elle-même pour nos modèles!

» Précieux avantage de cette sainte institution! elle forme dans le clergé une sorte de censure publique; elle y entretient un tribunal d'honneur auquel la conscience de chacun est citée, et qui exerce sur tous les membres, une surveillance d'amitié, la plus capable de retenir dans le devoir; chaque associé y trouve dans chacun de ses collégues, un conseil, un confident, un ami. Enfin, mes frères, j'aime à me représenter ces entretiens religieux comme une source de lumières, de douceur et de consolations pour moi, comme un lien de concorde,

d'union, de charité fraternelle, d'une amitié toute divine entre le premier pasteur et ses collégues dans le sacerdoce.

» Pour faire concourir les motifs tirés de l'intérêt temporel, avec les motifs que doivent inspirer l'amour du devoir, la religion et la conscience, un grand nombre de conciles, et en particulier le saint concile de Trente, avoient ordonné que les revenus des prébendes canoniales seroient partagés de manière à affecter une rétribution déterminée pour l'assistance à chaque partie de l'office canonial. Nous avons cru devoir nous conformer à l'esprit des saints canons, remettre en vigueur ce point important de la discipline canoniale, et en étendre la disposition à l'assistance aux conférences ecclésiastiques (1).

» Vos vertus, mes frères, nous garantissoient votre fidélité (2); mais quand il s'agit d'établir un ordre de discipline, il est sage, il est nécessaire de pourvoir à l'avenir, et d'opposer des loix au relâchement qui pourroit s'introduire. Qui connoît mieux l'esprit de Dieu et nos besoins que l'Eglise assemblée

---

(1) *Concilium Trident.* Sess. 21, cap. 3; de refor. et sch. 22, c. 3.

Voyez les canonistes, les décrétales des papes, plusieurs arrêts des cours souveraines dans les mémoires du clergé.

Les conciles provinciaux, depuis le concile de Trente, ont suivi les mêmes réglemens. Mém. du clergé, t. II.

(2) *Lex justo non est posita.*

en concile ? Se soumettre à ses décrets, c'est obéir à la voix de Jésus-Christ, dont les saints canons sont l'organe et l'interprète.

» Puissions-nous voir renaître parmi nous les saintes institutions de nos pères, les mœurs apostoliques, la vie en commun, pendant les plus beaux siècles de la religion, la gloire et le caractère distinctif des sociétés canoniales. C'est le vœu de l'Eglise, c'est celui de notre cœur. *Ecce quam bonum et quam jucundum nos habitare fratres, in unum*. C'est ainsi, nous disent les saints pères, que Jésus-Christ vécut avec ses apôtres, ainsi que vécurent les apôtres avec leurs premiers disciples ; et à leur imitation, les saints évêques qui leur succédèrent, se composoient une famille de leur presbytère, et vivoient avec leurs collégues dans le sacerdoce, comme un père au milieu de ses enfans.

» Si nous ne sommes point assez heureux pour nous remettre sous le joug de la vie commune ; ah ! du moins, mes frères, reprenons-en et l'esprit et les vertus. Jamais fut-il plus nécessaire d'établir et de présenter aux peuples ce concert d'unité parmi les ouvriers évangéliques ?

» Gardons-nous, mes frères, de nous effrayer à la vue des travaux à entreprendre et des obstacles à vaincre. Que peuvent le monde et ses passions conjurées contre la puissance de Dieu et les promesses de Jésus-Christ (1) ? Unissons-nous, mes frères, et

(1) *Confidite, ego vici mundum.* (Div. Joan. c. 16, ℣. 33).

Dieu sera avec vous. *Ubi duo vel tres sunt congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (1). Voilà, mes frères, ce que j'ai principalement cherché dans le rétablissement des conférences : quel moyen plus assuré d'attirer Jésus-Christ au milieu de nous !

« C'est dans ses saintes assemblées que J. C. se plaît à répandre cet esprit de piété, de sagesse, de zèle, de douceur et de charité qui fait aimer sa religion et respecter ses ministres. Nous tâcherons de l'entretenir parmi vous, moins par la voie de l'autorité que par celle de la persuasion. « *Non dominantes in cleris* ». Si dans les cérémonies religieuses, et dans les assemblées publiques, notre dignité nous élève au-dessus de vous, dans toutes les autres circonstances nous nous ferons gloire d'être votre collègue. « *In ecclesia et in concessu presbyterorum sublimior sedeat ; intrà domum vero, collegam se presbyterorum esse agnoscat.* . . . . ». (Ex concil. Cartha.)

» Avant nous, l'estime publique avoit proclamé notre choix. *Ego scio quos elegerim* (2). En vous présentant à la ville, aux peuples de ce vaste diocèse, comme nos coopérateurs et les dépositaires de notre autorité, quel heureux présage pour le succès de notre épiscopat, et quelle source de consolations pour moi, que de pouvoir vous dire, à l'exemple de Jésus-Christ, donnant la mission à ses apôtres : Vous

---

(1) Div. Math. c. 16, ℣. 10.
(2) De Joan. c. 13, ℣. 18.

êtes mes amis ! *Vos dixi amicos*. Ce nom sacré que mon cœur vous donne, que je recueille de la bouche de Jésus-Christ même, en imprimant le sceau à l'union intime qui va régner entre nous, mettra le comble à mes vœux et fera mon bonheur ». *Vos autem dixi amicos, quia omnia quæ audivi à Patre meo, nota feci vobis*. (Div. Joan. c. 15. v. 15.)

Réflexions sur le plan d'organisation de M. l'évêque d'Adran (1).

L'HOMME vertueux, quelles que soient ses lumières, se défie de sa propre sagesse. Avant que d'arrêter son plan de constitution ecclésiastique, M. l'évêque d'Adran le soumit à la discussion dans plusieurs conférences : il y exposa, avec une noble simplicité, ses motifs, ses raisons et ses principes sur chaque article de cette organisation.

Je vais, nous dit-il, épancher mes pensées et mon cœur dans le sein de l'amitié : je ne pense jamais, sans frayeur, au jour où j'ai été ordonné évêque. Je n'ai point cherché, j'ai redouté l'épiscopat ; mais ai-je apporté une assez forte résistance lorsque mes

---

(1) La ville de Laon, département de l'Aine, se glorifie d'avoir donné le jour à l'apôtre de la Cochinchine. Puissent ses leçons, ses exemples, ses vertus, être aussi utiles à la France, sa patrie, qu'ils l'ont été à cette nation étrangère, où Dieu l'a envoyé porter la lumière de son Evangile !

supérieurs m'ont imposé ce formidable fardeau. Qui oseroit se rassurer quand il présente à son esprit, à sa conscience ces paroles énergiques de l'empereur Léon (1)? « L'évêque doit être si éloigné de rechercher cette dignité, qu'il faut, au contraire, qu'on le cherche pour lui faire violence, qu'il se retire lorsqu'on le prie, qu'il marque d'autant plus d'éloignement qu'on témoigne plus d'ardeur pour l'engager; qu'il n'accepte que parce qu'il s'est vu dans la nécessité de se rendre; car *il est évidemment indigne de l'épiscopat, s'il n'a pas été ordonné malgré lui* ». L'empereur Léon avoit formé son langage sur celui de la religion et de ses saints docteurs.

La foi et les lumières des saints pères sont allées encore plus loin; ils ont cru que l'on devoit être dans un continuel tremblement, même lorsque l'on a été contraint d'accepter la conduite d'une église, et que l'on n'a reçu l'imposition des mains que par la violence. Saint Augustin imputoit celle qu'on lui avoit faite, à ses péchés, il trembloit que ce n'eût été la punition de quelque faute secrète qui lui étoit inconnue. O Dieu! s'écrioit saint Augustin, je suis peut-être du nombre de ceux dont il est écrit : Vous les avez fait tomber en les élevant. Jour terrible de l'ordination, qui décide ordinairement de votre éternité (2).

Vous entendez ici dans saint Augustin et saint Jean Chrysostôme, et saint Grégoire-le-Grand, saint

---

(1) *Cod.* lib. I, tit. 3, de Episc. et Cleric. *Lege si quemquam.*

(2) Div. Aug. ep. 21, t. II, p. 25.

Jérôme, saint Grégoire de Naziance, saint Bernard (1) et tous les docteurs de la vénérable antiquité (2) qui ont traité de la nature, de l'étendue des devoirs et des dangers du sacerdoce et de l'épiscopat.

Mais enfin, ajoutoit M. l'évêque d'Adran, je suis évêque, j'ai subi ma destinée. Il faut réparer, par un dévouement entier à mes devoirs, ce qui peut y avoir eu de défectueux dans mon ordination, suppléer à ce qui me manque, en m'environnant d'ouvriers évangéliques qui honorent et rendent efficace mon ministère par leurs lumières et leurs vertus. Quelque effrayante que soit la carrière qui s'offre à mes regards, je dois en mesurer toute l'étendue sur celle des obligations qui me lient à l'ordre sacerdotal et pastoral de mon église, à la nécessité de former les élèves du sanctuaire, aux besoins spirituels des peuples d'un vaste diocèse, à la multitude des infidèles qui nous resteront à convertir au christianisme : je me dois à tous, je suis comptable du salut de tous. Au grand jour où Dieu me jugera, je serai confronté avec tous ceux qu'il aura confiés à mon ministère. Nulle ame ne périra par ma faute et ma négligence, que son sang ne crie vengeance contre moi pendant toute une éternité de douleurs. En un mot, je dois choisir de préférence, le moyen

---

(2) Voyez M, Lambert, *Traité de l'ordination des Saints.*

(2) *Quomodo venisti? Quomodo vixisti? Quomodo rexisti?*

le plus assuré de pourvoir à ma propre sûreté, à ma sanctification personnelle.

Devoir d'un évêque envers le clergé de son église. J'établis dans le chapitre de mon église cathédrale, la vie en commun, l'usage des conférences ecclésiastiques; je transporte dans mon clergé le régime des missions. Cette mesure m'a paru la base la plus essentielle de l'édifice que j'élève à la gloire de Dieu, et au salut des ames dont Dieu me demandera un compte rigoureux. J'ai dû considérer les chanoines comme prêtres, comme des médiateurs entre Dieu et les peuples, et chargés du culte public dans la première église, comme membres nés de mon conseil, comme mes coopérateurs dans les travaux du gouvernement de mon diocèse. Qu'ai-je dit là, que je n'aye trouvé mot à mot, dans les monumens des beaux siècles de la discipline universelle de l'Eglise de Jésus-Christ? Qu'est-ce que la vie en commun, si ce n'est l'unité de la vie sacerdotale? Il doit y avoir dans l'Eglise unité de discipline, comme il y a unité de foi et de morale; l'unité de régime doit garder l'unité de foi. « L'unité, dit Bossuet (1), est le fondement de cette belle morale » qui nous unit dans la paix, dans l'obéissance, dans la » noble émulation de toutes les vertus. Le ministère » pastoral, qui est un, aime à s'unir; c'est en s'u- » nissant qu'il se purifie; c'est en s'unissant qu'il se » réforme; mais surtout, c'est en s'unissant qu'il

(1) *Sur l'unité de l'Eglise*, p. 25, 81.

» représente, dans son unité, le Dieu de la sagesse et
» de la paix. Les apôtres étoient réunis, dit l'évan-
» géliste, quand Jésus-Christ leur imposant les mains,
» leur donnant sa mission, dit ce qu'ils dirent ensuite
» à tous les peuples : La vérité et la paix soient avec
» vous. Allez, prêchez, je vous envoie. *Ite, prædicate, mitto vos* ».

Ce seroit une erreur funeste pour l'Eglise, injurieuse même pour les chanoines, que de ne voir dans le chapitre de la première église, qu'un collége de prêtres uniquement chargés des fonctions de la prière publique. Remontons à la primitive institution; écoutons la voix de l'Eglise, qui gémit sur les ruines de son antique discipline. Les chanoines rappelés à leur origine, et par conséquent à leurs obligations, forment le sénat de l'évêque, sont ses conseillers nés, ses confidens, ses amis, ses coopérateurs, prêts à se porter partout où les appelleroient les besoins du diocèse, l'ordre et la mission du chef suprême du gouvernement hiérarchique. Les chapitres ont succédé à l'ancien presbytère qui vivoit en commun avec l'évêque, et composoit la famille du premier pasteur.

Jésus-Christ, pasteur suprême de son Eglise, y exerce sans interruption, les fonctions sublimes de son sacerdoce éternel. Tout se fait au nom de Jésus-Christ, par la vertu de Jésus-Christ, avec l'assistance et sous l'impression de son esprit divin. M'auroit-il été permis de donner à l'église, dont il me confie le gouvernement, une autre constitution que celle dont il a lui-même prescrit le modèle? Père saint,

dit Jésus-Christ, dans son testament de mort, je vous recommande mon Eglise, je vous recommande mes apôtres et mes disciples, ceux que vous m'avez donnés : gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Je vous entends, rédempteur des hommes, vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une. Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. *Un comme nous, un en nous ;* regardez, et faites suivant ce modèle (1).

Mettez-vous sous l'impression de votre foi, et ouvrez, après l'Evangile, les monumens qui attestent les beaux jours, les triomphes de la religion ; et vous verrez que ce divin modèle fut pris pour règle de discipline, et pour loi invariable, par tous les grands évêques de l'antiquité ecclésiastique, et que les saint Charles, les Barthélemi des Martyrs, les François de Sales, que Dieu a suscités, dans ces temps rapprochés de nous, pour consoler son Eglise, nous donnent, par leurs exemples, de grandes leçons, et des modèles proposés à notre imitation. Relisez les canons des conciles, que nous avons déjà parcourus dans nos conférences ; en particulier, ceux de Cologne, de Meaux, d'Aix-la-Chapelle, de Mayence, de Paris,

(1) Bossuet, *Unité de l'Eglise*, p. 7.

avec

avec l'histoire des réformes qu'ont subies les chapitres des églises cathédrales, et les succès qu'elles ont produits dans toute la France. C'est là que vous entendrez les gémissemens de l'Eglise, et les vœux que l'esprit de Dieu forme dans les cœurs des vrais amis de la religion et de la patrie. Encore aujourd'hui, malgré les changemens introduits au préjudice de la ferveur primitive, les chapitres de toute l'Europe offrent à notre souvenir des vestiges de ces temps heureux. C'est dans le sein des chapitres que se trouvent les vicaires-généraux, le promoteur et l'official du diocèse, les archidiacres, un écolâtre, un théologal, qui tous, par leur place et leur dignité, sont associés au gouvernement épiscopal. Enfin, n'est-ce pas un fait notoire que, dans un grand nombre des villes de l'Europe, on voit encore à côté de l'église cathédrale, et près de la maison de l'évêque, subsister une enceinte de maisons, qui a retenu le nom de *cloître des chanoines?* preuve sensible et indubitable que, dans ces temps, qui ne sont pas très-éloignés de nous, les chanoines de ces églises vivoient ensemble, et sous une discipline commune.

Dieu tient dans ses mains le cœur des rois; je me livre avec confiance à sa providence adorable. D'après les dispositions où j'ai laissé l'empereur de la Cochinchine, je puis espérer beaucoup de sa protection et de sa munificence. Père tendre, et roi malheureux, de quelle joie je comblerai son cœur, et quelle sera sa reconnoissance, si Dieu me fait la grâce de lui remettre le précieux dépôt que ce prince m'a confié, son fils, l'héritier de sa couronne, et

qu'il m'a permis de mettre au rang de mes catéchumènes !

Sans doute, il sera impossible dans les premiers temps, de faire habiter sous le même toit, les prêtres de la cathédrale; mais ne peut-on pas vivre sous une règle commune sans être réuni dans le même local. Quoique ayant des demeures particulières, je pourrai toujours les assembler, traiter avec eux des matières spirituelles et établir l'ancien usage des conférences ecclésiastiques, y présider aussi souvent que je n'en serai pas empêché par d'autres devoirs, et dans mon absence, les faire tenir par ceux à qui je confierai cette partie essentielle de mon gouvernement. Ils m'en rendront un compte fidèle, et ce compte me servira pour cultiver avec les chanoines cette sainte correspondance. Il faudroit ignorer jusqu'aux premières loix de la discipline ecclésiastique, n'avoir jamais consulté les monumens de sa tradition, ne savoir rien de ce que nous devons savoir, pour révoquer en doute ou mettre en problème, l'utilité, ou même la nécessité de cette mesure qui remonte de siècle en siècle, depuis nous jusqu'aux temps apostoliques. Il me sera facile de prouver qu'elle tient un des premiers rangs parmi les devoirs de l'épiscopat.

En effet, continua le saint prélat, qu'est-ce qu'un évêque? qu'est-ce qu'un prêtre? qui suis-je à l'égard des membres du clergé de mon église cathédrale? Ce qu'a été Jésus-Christ pour ses apôtres. Je représente auprès des chanoines de mon église, ce qu'ont été les apôtres pour leurs disciples, ce qu'ont été

dans les temps primitifs, tous les saints évêques avec leur vénérable presbytère; enfin ce qu'ont été de siècle en siècle, les évêques dont la mémoire est précieuse, ceux auxquels l'Eglise rend un culte, et qu'elle ne cessera jamais de nous proposer pour modèles. Jetons des regards d'adoration et d'amour sur le divin rédempteur; il sanctionna toutes ses loix par l'autorité de ses exemples. Voyons sa tendre sollicitude pour former ses disciples à l'esprit, aux vertus, aux fonctions de l'apostolat; il leur révèle les oracles du ciel, leur explique le vrai sens des divines Écritures, et le sens des paraboles sous lesquelles il enveloppoit des vérités sublimes; il leur ouvre son cœur, dans des entretiens secrets, se met en communication avec leur conscience; il les interroge et répond à leurs doutes. Tantôt ses apôtres l'accompagnent dans ses courses divines pour la prédication de son Évangile; tantôt partageant avec eux ses travaux, Jésus-Christ les envoie en mission auprès des peuples de la Judée; il ne se séparoit d'eux que pour passer les nuits en prière. Jésus-Christ ne se borne point à éclairer leur ignorance, à dissiper leurs préjugés, à leur apprendre à prier; il descend dans leur ame, interroge les mouvemens de leurs cœurs, réprime leur ambition, les guérit de leurs défauts. Je ne suis point venu, leur dit-il, pour être servi, mais pour servir. Dans le ciel, les apôtres seront assis sur des trônes de gloire pour juger les nations; mais sur la terre, comme lui, ils seront persécutés, calomniés, traînés devant les tribunaux, boiront son calice, et mourront victimes

de leur zèle : l'amour de la pauvreté leur tiendra lieu de richesses ; ils n'auront d'ambition, d'ardeur que pour le martyre, ils scelleront de leur sang, les témoignages qu'ils rendront à la vérité, qu'ils porteront jusqu'aux extrémités de la terre. Ils ne ne diront rien d'eux-mêmes, l'esprit divin les instruira dans le grand art de la prédication évangélique. La constitution ecclésiastique sera rédigée par écrit, et on la trouvera toute entière dans les livres de la nouvelle alliance; c'est là, que les successeurs des apôtres puiseront l'art de l'éloquence chrétienne; les prédicateurs qui viendront après eux, ne seront jamais plus éloquens que quand ils se nourriront de cette parole divine, craindront d'affecter les tours d'une éloquence profane, et qu'ils ne diront rien d'eux-mêmes.

Telle est la forme du gouvernement épiscopal, prescrite par Jésus-Christ, suivie de point en point, par les apôtres, par eux transmise à leurs successeurs, et de leurs disciples, de main en main, de siècle et siècle, arrivée jusqu'à nous, intacte et dans toute son intégrité, par le canal des saints pères qui en sont les interprètes, et qui en ont été les observateurs fidèles.

Ne seroit-ce pas un crime, un sacrilége que d'y substituer une autre constitution? Dieu, par mon élévation au premier rang de l'ordre hiérarchique, m'a établi le chef, le maître et le censeur de mes collégues, dont je serois trop heureux de n'être que le disciple docile.

Les principes de la discipline ecclésiastique sont

immuables, comme les dogmes de la foi; je dois avoir sans cesse sous les yeux les loix de l'Eglise et ses saints canons, veiller à la garde du sanctuaire, prévenir le relâchement, réprimer les abus, encourager la vertu, soutenir la foiblesse, fournir sans cesse, de nouveaux moyens pour faire avancer mes frères dans les voies de la sainteté et de la perfection qui imprime à la vie sacerdotale son véritable caractère. Les évêques étoient autrefois les dépositaires des consciences, les confesseurs de leurs prêtres; il me reste encore de cette ancienne discipline un devoir contre lequel il ne peut y avoir de prescription, celui d'être leur guide, leur surveillant, le directeur de leurs ames : je l'ai déjà dit, je réponds à Dieu de leur salut, ame pour ame. Cette loi de responsabilité, qui pèse à chaque moment sur mon honneur et ma conscience, ne devient-elle pas plus rigoureuse encore à l'égard du clergé de mon église cathédrale, où je vois placés au premier rang ceux-là mêmes que j'ai associés aux fonctions et aux travaux de mon épiscopat : les chanoines, eux-mêmes supérieurs aux autres prêtres, par la place qu'ils tiennent dans la hiérarchie, sont donc essentiellement le premier objet de ma sollicitude. Comment me mettrai-je en mesure de m'acquitter envers eux, si je les tiens isolés, éloignés de moi, s'ils ne forment point ma société habituelle, si je n'emploie point les moyens qui sont en ma disposition, ceux-là mêmes que me prescrit la règle canonique, pour gagner leur confiance, unir mon esprit à leur esprit, mon cœur à leur cœur; si, oubliant eux-mêmes qu'ils sont mem-

bres de la famille épiscopale, ils se croient quittes envers moi, pourvu qu'ils observent le stérile cérémonial de respect et de bienséance qu'ils payent à ma dignité?

Tels sont nos principes, et les motifs pressans qui me font insister sur les avantages et la nécessité des conférences spirituelles avec le clergé de la première église du diocèse. Que de bien ne dois-je pas en attendre pour maintenir la discipline canoniale en sa vigueur?

Les hommes qui s'isolent ne sentent pas le besoin de former les liaisons d'une sainte amitié, et de se respecter eux-mêmes en honorant leur état par leurs mœurs. L'ame pour être constamment vertueuse, a besoin d'appuis. C'est peu connoître les hommes que de se reposer sur eux seuls du soin de travailler à leur perfection personnelle : un penchant naturel nous porte à régler nos habitudes sur les exemples de ceux que l'estime publique nous désigne pour modèles. Le principal objet de ces conférences est d'établir au sein du clergé une sorte de censure publique, un tribunal d'honneur auquel est cité la conscience de chacun, une surveillance exercée sur tous, et dont chacun fait partie : chaque associé y trouve un conseil, un confident, un ami. Qui oseroit, en sortant de ses entretiens religieux, démentir par ses sentimens, ses mœurs et sa conduite, les vérités auxquelles il vient de rendre hommage (1)?

La méditation, toujours suivie du sujet de la con-

(1) Voyez p. 484.

férence, pénètre l'ame des vérités qu'elle vient d'entendre ; pratique nécessaire pour en recueillir le fruit. Le prêtre fidèle à ses devoirs réunit l'oraison à l'action, la vie intérieure à la vie extérieure : solitaire et apôtre, il concilie les exercices de la vie contemplative avec le zèle actif et laborieux du ministère. Privé de ce secours, plus on se livre aux occupations extérieures, plus le cœur se dessèche ; l'ame est sans chaleur, et les paroles sont sans onction ; on travaille seul, Dieu se retire, le ministère est sans succès ; le respect des peuples s'affoiblit, l'apôtre disparoît, et ne laisse plus voir qu'un orateur ordinaire, là où toutes ses paroles devroient porter l'empreinte de Dieu qui les inspire.

Il est encore un avantage précieux que je ne dois pas omettre. Les conférences spirituelles fournissent à l'évêque des occasions favorables de s'élever avec force contre les abus et le relâchement des mœurs, de remuer la conscience sans imprimer la honte sur le front du prévaricateur, de corriger sans humilier. La crainte de compromettre son autorité n'arrête que trop souvent le zèle ; il n'est pas toujours facile de convaincre le coupable des fautes qu'on lui reproche, et au lieu de guérir la plaie de son ame, on ne réussit qu'à blesser son orgueil, et à en faire un hypocrite.

Dans un sujet aussi grave, pourrois-je m'oublier moi-même ? Comptable à Dieu du salut de tous mes collègues, sans exception d'aucun d'entre eux, ne dois-je pas pourvoir à ma sûreté, à ma sanctification personnelle ? Le moyen le plus assuré de venir au secours

de ma foiblesse, est de me mettre en rapports intimes avec les prêtres de mon clergé. En leur parlant souvent des vertus de leur état, je sentirai mieux la nécessité de les montrer en moi-même dans un degré encore supérieur; car telle est, dans l'esprit de la religion, la gradation prescrite : le prêtre doit porter à leur perfection les vertus chrétiennes; c'est une nécessité pour l'évêque de porter à un degré éminent, les vertus sacerdotales. Réuni avec mes collègues, chaque sujet de conférence sera pour moi une leçon salutaire. Comment en effet, sans rougir de moi-même, oserois-je leur dire : Soyez l'image vivante de Jésus-Christ; la vie d'un prêtre, quelque rang qu'il occupe dans l'église, chanoine, pasteur, prédicateur, ou ministre associé au gouvernement de son évêque, est essentiellement une vie laborieuse et toujours occupée, si je connoissois pour moi-même des momens de loisir et de désœuvrement? Comment leur prêcherois-je de fuir le monde, quand ensuite on me verroit me montrer dans les cercles du monde? Comment pourrois-je leur dire : L'amour de la simplicité, de la pauvreté évangélique, fait la vraie richesse et la gloire du sacerdoce, entre dans l'ordre des bienséances de cet état sublime; la vie d'un ministre de l'Evangile est une vie de retraite et de recueillement, une vie de privations, de sacrifices et de dévouement, une vie d'étude et d'oraison : et encore, l'esprit du sacerdoce est un esprit de martyre, un esprit de patience, de force et d'intrépité dans les contradictions qui sont inséparables d'un ministère établi pour être le censeur des mœurs, et

s'élever contre les scandales et les vices des chrétiens; mais en même temps c'est un esprit d'humilité, de condescendance et de douceur pour réussir à soulever, à alarmer la conscience du coupable, sans blesser l'orgueil et offenser l'amour propre humilié? Toutes ces vertus, que je puis appeler les vertus cardinales du sacerdoce, doivent être les sujets les plus ordinaires de mes entretiens spirituels, non-seulement avec les prêtres de mon diocèse, mais encore avec les jeunes ecclésiastiques de mon séminaire, où le devoir m'appelle aussi souvent qu'auprès de mes coopérateurs dans le sacerdoce. Mais toutes ces vérités sublimes, que Dieu m'ordonne d'annoncer en son nom, quelle impression feroient-elles sur les esprits et sur les cœurs, si on pouvoit appeler de mes discours à ma conduite? Comment tenir ce langage, si, dans mon intérieur et dans ma vie publique, substituant la pompe séculière aux saintes livrées de Jésus-Christ, on ne retrouvoit plus en moi, ni son apôtre, ni le prédicateur de son Evangile? Le lieu de nos conférences spirituelles me paroît être pour moi un nouveau cénacle, où libre des détails de mon administration, réuni à mes frères, aux compagnons de mes travaux, écoutant avec eux les vérités célestes, interrogeant la voix de ma conscience, m'édifiant de leurs vertus, avec eux élevant mes mains vers le ciel pour attirer sur eux et sur moi la force d'en haut, je viendrai respirer l'esprit ecclésiastique, et me remplir des vertus de mon état.

L'ordre des paseurs me veut aussi tout entier; je leur dois la tendresse d'un père, la confiance d'un

ami, tous mes soins et ma vie même : je suis à eux, je suis pour eux ce que je dois être pour les membres du chapitre de la première église. Dieu m'a établi le directeur de leur ame, le censeur de leur vie, le soutien de leur ministère, le confident de leurs peines, leur consolateur et leur appui. Les visites pastorales sont comptées parmi les premières obligations d'un évêque, et dans chaque paroisse la personne du curé en est le premier objet. Je porterai, à chaque pasteur, les résultats de nos conférences; j'en prendrai occasion de me mettre en rapport avec lui, d'interroger sa conduite et sa conscience, de l'entretenir de la pratique de ces vertus que j'ai appelées les *vertus cardinales du sacerdoce*. Pour attirer son cœur à moi, j'épancherai le mien dans son ame; si je me trouvois forcé de le contrister, de lui adresser des reproches, et de prescrire des réformes à faire dans ses mœurs et l'exercice de ses fonctions; alors, en donnant mes conseils et en lui représentant ses devoirs et les miens, je ne négligerai aucun moyen propre à obtenir de sa foi, de l'honneur et de l'amitié, ce que peut-être il refuseroit ou n'accorderoit qu'avec peine, à l'autorité et à la sévérité de mon ministère : tout évêque dans cette partie de son administration est un véritable missionnaire. Sortir d'une paroisse sans cette communication intime avec son pasteur, ce n'est point là visiter, ce n'est faire autre chose que de parcourir à la hâte, son diocèse.

Quelles sources de consolations pour moi! quelle force je donnerois au zèle qui doit animer un évêque, lorque me présentant dans chaque paroisse

comme l'envoyé de Dieu, j'y entrerois accompagné de quelques membres de mon chapitre, se livrant avec moi aux fonctions de missionnaires, rompant au peuple le pain de la parole céleste, éclairés des lumières de la sagesse, brûlans d'ardeur pour le salut des ames, achevant dans le tribunal de la pénitence, l'ouvrage de la conversion que leurs exhortations publiques auroient préparé! Ils suppléeroient à ce qui pourroit me manquer; le respect et la confiance qu'ils sauroient inspirer aux fidèles et à leur pasteur, me garantiroient avec la grâce de Dieu, les succès de mes missions pastorales.

La sagesse n'entreprend rien, n'arrête aucun plan qu'après en avoir combiné les dispositions et ses loix, avec les obstacles, les ressources et les circonstances où elle se voit placée. A mon départ, la Cochinchine étoit en état de révolte contre son souverain; vous savez, dit ce saint prélat, quel déluge de maux enfantent les guerres civiles; les mœurs se corrompent, la vérité se couvre de nuages, l'impiété ou la superstition s'arme de glaives, et, pour réussir à tout détruire impunément, promet tout au peuple abusé. Que trouverons-nous dans ce vaste royaume? d'un côté une multitude d'idôlâtres, que la crainte d'attirer sur la nation la vengeance de ses dieux, tient enchaînés au culte de leurs pères; de l'autre une foule de lettrés, de philosophes sceptiques, ou athées, et qui, indifférens pour toute espèce de religion, s'armeront de tous leurs sophismes, et de leur crédit sur l'esprit des peuples, contre le christianisme dont ils se montreront les ennemis achar-

nés, par la raison qu'il se proclame la seule religion descendue du ciel. Que d'obstacles à surmonter, même à l'époque où les troubles interieurs étant assoupis, l'empereur de la Cochinchine, converti à la foi, se déclarera le disciple et le défenseur de la religion de Jésus-Christ? Dans quel temps sera-t-il plus nécessaire d'appeler, de réunir sous un régime commun, dans la capitale de l'empire et dans toutes les villes érigées en évêchés, des sujets d'élite, capables d'en imposer à l'ignorance du peuple, au fanatisme des bonzes, à la science fastueuse des philosophes et des lettrés, par l'éclat de leur mérite, et plus encore par leur zèle infatigable pour le salut des ames, leurs victoires sur l'idolâtrie, leur sagesse et leurs vertus? Enfin, à cette époque heureuse, que nous appelons tous de toute l'ardeur de nos vœux, ils ne remarqueront rien de nouveau dans la constitution canoniale que je leur présente. Depuis qu'ils combatent sous les étendards de la foi, ils n'ont point connu d'autre règle, et c'est en grande partie au maintien de ses loix, qu'ils attribuent les bénédictions abontes que Dieu a répandues sur leurs travaux.

Ce fait mémorable est attesté par toute l'histoire des missions; c'est encore ici une de ces grandes idées qui n'appartiennent qu'à la religion catholique. Quelle preuve plus éclatante en donner, que la conformité de cette législation divine avec les monumens les plus incontestables de l'antiquité apostolique. C'est-là, et dans la doctrine uniforme des saints pères, que le savant et vertueux évêque d'Adran a puisé les principes et les loix de la constitution qu'il

se proposoit de présenter au roi et à l'Eglise de la Cochinchine. Je termine la tâche qui m'a été imposée, en unissant mes vœux aux vœux de tous les amis de la religion et des mœurs. Puisse l'Europe catholique voir renaître les beaux siècles du christianisme! Les noms des premiers évêques qui, inspirés de Dieu, remettront les loix de la discipline primitive en vigueur, et les noms des souverains qui les environneront de leur protection, seront à jamais gravés dans les fastes de la religion et dans les annales de leur patrie; le présent leur devra son bonheur, et la postérité retentira de leurs vertus et de leurs bienfaits.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

VARIÉTÉS.

FIN.

